

MOÏSE 1818-1882

DU MÊME AUTEUR

Les Juifs en Égypte

Éditions de l'Avenir, 1971.

Le dhimmi.

Profil de l'opprimé en Orient et en Afrique du Nord depuis la conquête arabe

Éditions Anthropos, 1980 ; rééd. avec une préface de Jacques Ellul, Les provinciales, 2017.

Les chrétientés d'Orient entre Jihad et Dhimmitude, VII^e-XX^e siècles, préface de Jacques Ellul

Éditions du Cerf, 1991 ; rééd. Jean-Cyrille Goderoy, 2006.

Juifs et chrétiens sous l'Islam.

Les dhimmis face au défi intégriste

Berg international, 1994 ; rééd. 2005.

Eurabia, l'axe euro-arabe

Jean-Cyrille Godefroy, 2006 ; rééd. 2015.

L'Europe et le spectre du califat

Les provinciales, 2010 ; rééd. 2014.

Autobiographie politique.

De la découverte du dhimmi à Eurabia

Les provinciales, 2017.

Le dernier khamsin des Juifs d'Égypte, roman

Les provinciales, 2019.

À PARAÎTRE

Élie. 1879-1914, roman, « Bien aimés les souffrants », II.

Ghazal. 1914-1945, roman, « Bien aimés les souffrants », III.

BAT YE'OR

Bien-aimés les souffrants...

MOÏSE

Al-Kahira, 1818-1882

roman



Les provinciales

*À David sans lequel je ne serai pas
devenue celle que je suis
À Diana, Ariane et Daniel
À Taïr, Daphnée et Kalia*

Extrait du texte d'Éléazar le scribe de Zuwella, quartier juif de la ville d'al-Kahira de la province de la Vallée, dans l'Empire du Grand-Turc.

« En cette année 1818 arriva à Kahira, Shaül Bensimhon, très savant rabbin de Jérusalem, puisse-t-elle être relevée de ses ruines ! Ce savant convoqua toute la communauté d'Israël à la Synagogue Ben Ezra, la plus illustre de Zuwella, le quartier des Juifs. Il vint tant de monde, riches et pauvres, érudits et ignorants, que des femmes se trouvèrent mal. On pria avec plus de ferveur que d'habitude et on se désola davantage sur les cendres de Sion. Puis notre maître Bensimhon nous lut la lettre de Jérusalem la Sainte. Moi Éléazar, humble scribe, je la transcrivis pour la postérité sans rien y changer.

Aux nobles savants de Kahira, aux honorés juges de la maison d'Israël et de Juda, à toute la communauté, aux lettrés et aux illettrés, aux vieux et aux jeunes, aux hommes et aux femmes, paix à tous. Amen.

À cause de tous nos péchés le sol sacré d'Israël est dévasté, Sion est un désert, Jérusalem une solitude. Sous la main d'Ismaël l'olivier, le figuier et la vigne se dessèchent. C'est un temps de calamités, on ne va plus par les chemins. Des étrangers jouissent de notre héritage, de nos maisons, de nos champs. Nous buvons notre eau à prix d'argent. Des esclaves dominant sur Israël et personne ne le déliore.

Cette année le prix que nous devons payer à l'oppresser pour racheter notre droit de vivre sur notre terre a été augmenté de deux pour cent par tête. Nous l'avons payé au début de cette année, mais trois mois plus

tard nos oppresseurs nous ont réclamé la jizya de l'année prochaine. Ce fut une grande calamité, les notables furent mis aux fers ; les veuves, les indigents et les infirmes qui ne pouvaient payer furent emprisonnés. Nous nous réunîmes dans les synagogues et nous décrétâmes un jour de jeûne. On vendit jusqu'aux bancs et aux meubles des synagogues. On célébra le culte dans l'obscurité, on ne put même acheter l'huile des lampes. Israël s'est appauvri à l'extrême. Les oreilles nous en tintent ! Quand ce n'est pas le janissaire qui nous pille, c'est l'Arabe qui nous rançonne. Les synagogues et les académies où l'on étudiait la loi sont désertes. Les bédouins ornent leur selle avec des rouleaux des Écritures volés aux synagogues. Qui dira notre détresse... ! En signe de deuil, nous avons proclamé trois jeûnes, aucun plat de riz ni de miel n'a été préparé pour les fêtes.

En juin la taxe que nous payons obligatoirement pour avoir le droit d'aller prier le vendredi au mur du Temple, a renchéri. Des Maugrabins d'Alger fuyant l'armée des Francs sont arrivés à Jérusalem. Ils ont élevé des baraques près du Temple et ils nous chassent à coups de pierre quand nous allons y prier. Nous avons dû payer 40 000 tallaris au gouverneur pour conserver notre droit et 40 000 autres aux Maugrabins qui nous injurient et nous jettent leurs ordures. Israël est ainsi qu'il est écrit : ce ne sont que blessures, contusions et plaies vives.

À Hébron les tribus arabes ont pillé le quartier juif. Les femmes sont violées et rançonnées. Six vieillards versés dans la loi ont été emprisonnés et maltraités, il a fallu une rançon pour les libérer. Nous sommes si opprimés qu'on nous fait payer même l'air que nous respirons. Nos oppresseurs déshonorent les femmes de Sion, les vierges de Juda, les vieillards ne sont pas respectés. La montagne de Sion est ravagée et les renards s'y promènent.

Un malheur en fait oublier les autres. À Safed un janissaire a enlevé la fille du rabbin Mendoza. Il l'a enfermée dans son harem et l'a obligée à se convertir. La sainte enfant s'est jetée du haut de la terrasse. La communauté a offert une forte rançon pour avoir son cadavre, mais le janissaire a laissé les chiens le dévorer. Que le Seigneur ait pitié des enfants de Sion.

À Pâques les Anglais ont obligé les Arabes à laisser les Samaritains aller prier sur le mont Guerizim selon les coutumes anciennes. De mémoire d'hommes on n'avait vu cela. Beaucoup de Samaritains le regrettent, car dans les rues, les Arabes menacent de les tuer, de leur

prendre leurs maisons et leurs temples. Et pour comble de malchance, tous les Samaritains de Gaza ont été chassés par des fellahs d'Égypte qui fuient la conscription. Ils s'installent dans leurs maisons et transforment leurs synagogues en mosquées.

En juillet, le pacha de Sidon a fait mettre aux fers les notables d'Israël vivant à Acre. Il réclamait 120 000 tallaris en plus des taxes ordinaires. Pour ajouter à nos infortunes, nos frères arrivent du Maghreb, de Perse, du Kurdistan et du Yémen où ils sont persécutés. Nous ne pouvons subvenir à leurs besoins et les enfants d'Israël sont réduits à mendier sous les quolibets des Turcs, des Arabes et des Grecs. Ces derniers nous interdisent de passer dans leur rue ; ils nous jettent des pierres et des ordures et clament que les Russes bientôt leur donneront le pays. Israël est mis au pillage et personne ne le délivre. Il est dépouillé et personne ne dit : restitué. Les Anciens de Sion sont assis à terre, couverts de poussière, muets. Tous nos ennemis sifflent et grincent autour de nous. Quand nous chancelons, ils nous abreuvent d'injures et nous outragent. Après avoir payé la jizya, il nous faut encore verser des rançons pour avoir le droit de reconstruire la synagogue que l'oppresser à détruite, ou libérer nos vieillards, nos femmes et nos enfants qu'il garde captifs. Qui dira les malheurs qui nous accablent dans ce pays qui est le nôtre ? On nous impose des vêtements discriminatoires qui nous rendent la risée et la cible des méchants, on fait notre chemin étroit, on nous humilie par mille vexations. Tout est prétexte pour nous rançonner. Notre sang a un prix que nous devons payer à la sueur de notre front aux étrangers qui nous dominent. Notre travail les enrichit et nous vivons dans l'opprobre. La justice est un instrument de mensonge et d'oppression, l'innocent est déclaré coupable, il n'a pas le droit de se défendre et l'on produit contre lui de faux témoins.

Notre âme espère en l'Éternel car il est près de ceux qui ont le cœur brisé. Il est avec l'homme souffrant et humilié. Nous prions pour la délivrance de Sion et l'amour de Jérusalem, puisse-t-elle être relevée de ses cendres ! Souvenez-vous des affligés de Sion, des rescapés qui prient nuit et jour en terre d'Israël pour rappeler Jacob au souvenir de l'Éternel. Des signes indiquent que la délivrance et la rédemption approchent et que les temps viennent où toutes les bénédictions d'Isaac seront réalisées en Israël. Paix à Israël. Paix aux hommes. Paix aux nations, Amen.

« Après la lecture de la lettre Shaül Bensimhon distribua des dessins de Jérusalem, de Safed, de Hébron et de la Judée. Les gens les prenaient et les baisaient. Puis il se fit un silence et l'émissaire montra à toute l'assemblée un sac empli de la terre d'Israël. Ce trésor fut solennellement placé dans l'armoire contenant les Livres Saints car il devenait le bien de la collectivité. Le trésorier ouvrit la caisse d'aumônes destinées aux gardiens de la terre d'Israël. Le contenu fut jugé insuffisant, chacun donna ce qu'il put et l'on délibéra sur l'opportunité de lever une taxe supplémentaire pour Jérusalem, la ville de David. Chacun écrivit son don sur le livre de mission. Puis on discuta jusqu'à une heure avancée pour savoir quels étaient ces signes annonçant la fin de l'exil. Rabbïn Hazan, notre maître dit : Aujourd'hui le Turc, l'Arabe, le Grec aidé par la Russie, s'arrachent les dépouilles d'Israël. Puis il expliqua : La gloire de Dieu est de cacher les choses.

« Dans la ville de Kahira on nota cette année la cherté du blé. La guerre apporta ses calamités : il n'y eut pas de mois où on ne nous imposa des rançons et des corvées. La *jizya* fut prélevée deux fois sur chaque membre nubile d'Israël. Et des réfugiés arrivaient du Yémen comme un torrent. Là-bas, l'imam leur a interdit de se couvrir la tête, mais à prix d'argent ils ont obtenu la permission de porter un chiffon pour se protéger du soleil ou du froid. Les tribus Bakil en ont massacré un grand nombre. Les survivants ont fui, mais ils furent décimés en route et les femmes prises en captivité furent vendues parmi les Musulmans. Ceux qui arrivaient à Kahira voulaient poursuivre leur voyage jusqu'en terre d'Israël. Ils étaient exténués et la communauté les logea, les nourri, les soigna et les habilla. Le vendredi la distribution des aumônes et des pains fut augmentée ; nous eûmes encore à secourir nos frères fuyant Alger. À cause de la guerre entre les Grecs et les Turcs, nos frères sont massacrés par les deux belligérants, et nous eûmes encore à héberger et à nourrir nos frères réfugiés de Grèce.

« Cette année mourut le rabbin Samuel d'Acre, un saint homme. Il s'était sauvé à Kahira après la destruction du quartier juif d'Acre par les Turcs en 1799. Son frère, le chef de la commu-

nauté avait été pendu et cloué au gibet, les femmes avaient été partagées entre les Musulmans, les maisons prises, les synagogues détruites et les Saintes Écritures foulées aux pieds. Rabbi Samuel disait qu'il avait alors entendu la Chekina¹ pleurer. C'était, disait-il, des pleurs d'une tristesse si poignante que depuis des larmes coulaient sans arrêt de ses yeux. On dit qu'au moment d'expirer, il vit la Chekina resplendir car son visage brillait comme celui de Moïse sur le mont Sinaï.

« Cette année mourut aussi une vieille femme qui venait du Maroc. Elle mendiait à Kahira pour payer son voyage jusqu'à Jérusalem où elle voulait aller mourir. Elle mendia sept ans et quand elle eut assez d'argent elle se joignit à une caravane en emportant pour tout bagage un petit sac contenant les os des siens afin qu'ils reposent en paix en terre d'Israël. Mais un Arabe lui vola son sac croyant y trouver de l'or. Quand il n'y vit que des os, il lui trancha la tête d'un coup de sabre. Pour se justifier, l'assassin déclara qu'elle avait blasphémé l'islam et on le laissa aller. On enterra la vieille femme avec les os des siens qu'on trouva éparpillés auprès de son cadavre. Que Dieu ait pitié de son âme. Moi Éléazar, l'humble scribe j'ai écrit cette chronique sans rien omettre d'important et sans rien changer. »

Au moment où le scribe posait son calame, frottait ses yeux fatigués et rapprochait la bougie de son texte pour le relire attentivement, Judith, l'épouse de Shalom le menuisier, mettait au monde son douzième enfant. Le menuisier se réjouit, c'était son premier fils. Il l'appela Moïse.

Quand Moïse eut trois ans son père le mena à l'école. Shalom gravit les escaliers branlants et pénétra dans une soupenne percée d'une lucarne. La joie redressait le corps sec du menuisier

1. L'esprit divin.

et galvanisait son pas. Bénis soient les fils ! Autrefois le juvénile bourdonnement échappé de l'école ranimait en lui une secrète humiliation. Des filles... mène-t-on des filles à l'école ? avec leur mère devant la marmite et le berceau, elles font leurs classes. Tu n'es qu'un demi-père se disait-il alors, pressant le pas. Enfin le Clément lui avait donné un fils ! Shalom, se disait-il, tu guideras sa main sur le livre, tu l'assiéras sur ton genou, tu lui enseigneras tout le savoir des années de ta vie. Jour après jour tu ajusteras sa main sur le rabot. Ensemble nous prierons, ensemble nous chanterons. Ton fils donne du prix à l'expérience de tes doigts, à la sagesse de tes cheveux blancs, lui... l'héritier de ton savoir. Lui qui efface la vanité de tes jours. Et quand tu rejoindras les gisants dans la poussière il fermera tes yeux et récitera le kaddish. Ainsi font les fils et non les filles. Désormais Moïse te rend totalement père, pareil au tien, pareil à ceux que tu enviais secrètement.

Aujourd'hui il y pensait avec une sorte de honte et de remords, Oui... il avait envié même Joseph, son voisin. Joseph, le plus grotesque, le plus méprisé des hommes sous le soleil. Joseph avec ses grimaces, son corps bancal, parfois sa bave d'ivrogne. Joseph qui le croisait en claudiquant, mais la main posée sur l'épaule d'Emmanuel son fils, enfant né d'une larme de Dieu. Car Joseph entrait dans cette catégorie d'êtres prédestinés au malheur par un décret suprême. Shalom soupirait, étouffant un secret remords. Comme les autres, il s'était désintéressé de Joseph quand il était devenu orphelin, mais n'était-il pas, lui, plus que les autres, responsable de l'enfant puisque c'est lui qui l'avait découvert, blotti dans sa cachette. Il s'en souvenait comme si c'eût été la veille et pourtant cela remontait à 1801. Malheur aux yeux condamnés à un tel spectacle ! Il avait tiré Joseph hors du réduit derrière une cloison où il retenait sa respiration, sa menotte crispée sur la bouche de son frère, un bébé déjà bleu. Par les fentes du bois il avait vu sa famille massacrée, les femmes violées et fendues, les hommes hachés en morceaux. Il avait entendu les cris de mort des assaillants, les râles et les supplications des victimes. Les Français se retiraient de Kahira et les musulmans avaient mis au pillage les quartiers

juifs et chrétiens. Dans les orbites de l'enfant deux puits d'horreur béaient. Shalom comprit alors pourquoi la Chekina avait perdu ses yeux en exil à force d'avoir pleuré.

Jamais les sages ne se trompent et leur parole se vérifia avec Joseph : la pauvreté n'a pas d'amis. Personne ne voulut se charger de l'orphelin qui avait perdu des mois durant, l'usage de la parole. On l'abandonna à un vieux savetier ivrogne, borgne et bancal qui battait Esther, sa fille unique pour la punir de son sexe. Puisque c'est mon fils – proclama-t-il fièrement – il sera semblable à moi. Il lui brisa quelques côtes, lui imposa sa voix de roquet et alla répétant : voilà mon fils ! il me ressemble. Gamins et adultes s'aperçurent vite que son corps meurtri le rendait vulnérable et leur agressivité en fit le plus grand poltron. Une nuit le vieux mourut dans un hoquet laissant à Joseph son échoppe et sa fille, qu'il lui avait donnée en mariage. Or, à l'heure où Dieu s'assit sur son trône céleste et contemple son œuvre, il avait aperçu le corps brisé de Joseph, charpente d'angoisse et de supplications. Sans doute était-ce en cet instant de tristesse qu'Emmanuel fut conçu car il portait scellé dans sa beauté le remords et l'amour du Miséricordieux pour sa plus vile créature.

Remuant ces pensées, Shalom parvint à une pauvre maison. S'immobilisant au pied de l'escalier, il leva ses yeux aux paupières flétries. Cinquante ans auparavant, accroché à la main de son père, il avait grimpé ces marches pourries étranglées par des murs lépreux. Déjà Moïse le devançait joyeusement. Avance, Shalom ! se dit-il, gravis l'échelle du temps ! Les années derrière lui le poussaient, les souvenirs déferlaient dans les voix des écoliers réveillant l'écho des siècles.

Essoufflé, il s'arrêta sous une soupenne percée d'une lucarne. Le passé stagnait : même pénombre épaissie de litanies et de sueur, mêmes enfants loqueteux assis sur des nattes élimées, même maître avec son fouet. Il sourit aux tout-petits : mêmes abandons au sommeil dans les mêmes bercements nasillards, bras écartés et bouches entrouvertes. Et pourtant... le temps ne s'était pas arrêté puisque les visages juvéniles d'autrefois s'étaient désormais fanés.

D'un geste, Rab Yacoub imposa silence. Petit et dodu, il roula majestueusement vers le menuisier. Lui aussi ressemblait au maître d'antan, au maître de toujours, berger de l'éternelle enfance. Les douceurs enfantines dans lesquelles il baignait avaient comme émoussé les aspérités de l'adulte. L'indulgence arrondissait son visage, et ses yeux myopes et ses lèvres poupines s'égayaient de toutes les joies qui l'escortaient dans les jours. Même son corps se tassait vers le sol pour se fondre davantage avec son troupeau.

Face à ce maître qu'il retrouvait comme une vieille connaissance, Shalom redressa son corps haut et sec.

Voici mon fils, annonça-t-il, de sa voix grave, bien équarrie. Et posant ses gros doigts déformés par les entailles sur l'épaule de l'enfant, il le poussa devant lui : instruis-le selon la science de nos pères afin qu'il connaisse nos lois et qu'il vive. Qu'il trouve grâce et compréhension aux yeux de l'Éternel et de l'homme.

Le regard papillotant de Rab Yacoub s'arrêta sur les cheveux grisonnants du père. Son index boudiné caressa légèrement la joue de Moïse.

« Celui qui va vers la sagesse dès le matin n'aura pas besoin de se fatiguer », souffla-t-il, malicieux.

Le père parti, il installa Moïse près d'Emmanuel, l'enfant qu'on appelait aux yeux d'or car son regard était plus doux que la miséricorde.

Les doigts enfoncés dans les trous de sa galabieh usée, Moïse selon son habitude, s'efforça de les élargir tout en examinant gravement le visage rond et débonnaire de son maître. Puis il se familiarisa avec les murs nus maculés d'humidité, le sol de terre battue, les litanies et les jeux des écoliers, les cafards et les souris, il flaira les odeurs aussi putrides que celles de sa maison et apprivoisé par cette décrépitude coutumière, il bâilla, suça son pouce, jugea le spectacle inutile, s'étendit sur la natte et s'endormit. Son poing serrait, comme un hochet, le fouet de Rab Yacoub.

Le menuisier logeait dans une venelle anonyme. Oubliée des hommes, venue là on ne sait par quel chemin, elle se faufileait entre des murs grêlés, s'élargissait autour d'un puits et honteuse de tant d'audace, s'enfuyait en s'étranglant. De temps immémorial ses habitants nommaient cette fosse, Sa'ar.

La famille Shalom s'entassait au deuxième étage d'une masure dans une modeste pièce divisée par des cloisons. Dans la première chambre le foyer de la cuisine réchauffait en hiver le coin nord. Des casseroles, des bassines pendaient à des clous fixés au mur écaillé. Deux étagères portaient des gargoulettes, des pots, quelques terrines. Comme dans tous les foyers de Zuwella, le mur orienté vers Jérusalem, endeuillé d'une peinture noire et de briques cassées, rappelait la destruction du Temple de Jérusalem.

Les taudis autour de Sa'ar s'effondraient, s'accrochaient et s'appuyaient si étroitement les uns aux autres, murs contre murs, qu'ils semblaient une seule et même ruine où s'amalgamaient et se confondaient les odeurs, les querelles et les soupirs de ses habitants. Sous les bosses et les creux des parois, entre les immondices bourdonnant de mouches et d'insectes, des mendiants venaient gîter. La nuit les rassemblait dans cette cour des miracles où se déversaient des eaux souillées nauséabondes. Leur peau était si noire, si rugueuse que l'homme, la terre et la pénombre se confondaient en un amas homogène, un tassement de guenilles et d'humains. Certains, victimes des tribunaux islamiques, exhibaient un visage sans nez, un œil crevé, un bras ou une jambe mutilée. Les soirs d'été les étoiles déversaient leur tendresse phosphorescente sur les corps échoués au fond de Sa'ar. Dressé sur la pointe des pieds, le nez collé aux barreaux de la fenêtre, Moïse discernait au sol une flaque noire où surnageaient les blanches corolles des barbes et des fronts luisants. Une pénombre glauque stagnait dans la boue de Sa'ar, aussi Moïse reconnaissait-il ses habitants à leur voix plutôt qu'à leur visage.

Les mendiants n'étaient pas les seuls habitants de Sa'ar. Un autre intrus vint s'y loger, mais si humblement que personne au début ne s'avisait de sa présence. C'est à l'odeur qu'on le reconnut. Une odeur miellée et grave, étrangère aux miasmes de Sa'ar.

Comment son pied s'était-il fixé dans l'aride ? D'où ses racines tiraient-elles un suc qui s'épanouissait en feuillage balsamique et fruits succulents ? Le Seigneur n'oublie personne, s'émerveillaient les mendiants, c'est pour offrir un parfum, même aux plus humbles narines, qu'il a ordonné au figuier de croître à Sa'ar. Shalom souriait finement dans sa barbe. Parlez toujours !... il savait qu'un bon augure l'y avait déposé à la naissance de Moïse. Heureux présage : son fils se rassasierait des fruits de la connaissance, il se vêtirait de la feuille du remords. Loué soit l'Éternel qui lui donnait un fils sage dans ses vieux jours et le dédommageait au centuple de la naissance de onze filles, chacune à pourvoir d'une dot, véritable punition du pauvre.

Les jours de canicule Moïse courait au puits, emplissait son outre et la vidait d'un seul geste au pied du figuier languissant. Une fois, tandis qu'il se penchait sur la margelle, une figue y tomba. Dans l'eau enflammée du crépuscule il vit son image ensanglantée se briser en mille morceaux. Poussant un cri, il recula vivement. « La mort ! la mort ! je suis mort » hurlait-il dans les bras de Judith qui l'emportait. Depuis il ne s'approcha plus du puits.

Entre deux branches du figuier, Moïse avait suspendu un sac de jute empli de paille. Les soirs d'été, il s'y endormait, grisé par le parfum tiède des bras feuillus. En bas les mendiants interrompaient leurs chicanes pour exposer longuement à Dieu leurs misères. Ils se risquaient parfois à quelques reproches, mais prudemment et sans acrimonies – à quoi bon se fâcher ? Dieu pour les confondre n'avait qu'à leur rappeler l'oubli de ses commandements, un vol ici, un larcin là, quelques tromperies, quelques violences et beaucoup d'assoupissement. Qui pouvait contester avec Dieu ? Aussi ne demandaient-ils qu'une aumône de riche, de temps à autre, juste de quoi garder encore unis l'âme et le corps.

Moïse les voyait épouiller leurs barbes embroussaillées et leurs tignasses hirsutes et enrouler de vieux chiffons autour de leurs plaies ; leur peau collait à leurs os. Le jour ils se traînaient vers les rues passantes pour mendier aux portes des riches et devant les synagogues où la distribution gratuite du pain, de la soupe et des

vêtements, aux jours de fête et les vendredis, suscitaient d'âpres et bruyantes querelles. Les matins d'hiver on ramassait devant le Palais des Souffrants, où l'on menait les fous, quelques corps rongés par la misère et la consommation, recroquevillés dans des lambeaux.

Les mendiants n'osaient s'aventurer à Kahira où leur faiblesse et leurs infirmités les exposaient, plus que les autres habitants de Zuwella, aux coups, aux injures et aux railleries. Par fierté ils n'en disaient rien, mais Moïse les entendait s'apitoyer et compatir aux malheurs d'un prisonnier assis dans les ténèbres et chargé de fer. On enferme ses membres dans les chaînes de l'asservissement, disaient-ils, et son cou dans un joug de fer, ses yeux ne voient pas la lumière, mais ses oreilles entendent le grand opprobre des peuples, son nez flaire la puanteur, sa bouche goûte l'amertume et sa langue adhère à son palais. Les infirmes évoquaient son corps exténué de douleurs et de gémissements ; d'autres, les membres couverts des plaies laissées par la torture et le fouet, l'adjuraient d'une voix frémissante : Attends et espère, car la fin est proche et bientôt tu seras libéré de ton cachot d'exil.

Moïse se penchait sur la branche, passait son visage d'angelot entre les feuilles et écarquillait ses larges yeux gris-verts : à qui parlaient donc ces mendiants ? Parmi les immondices, il ne voyait que des pouilleux, faisant et défaisant leurs bandages. Leur peau s'était rétrécie et collait à leurs os, le jeûne creusait leurs yeux et leur corps était sec comme des tessons.

Des fugitifs, poussés par les vents de tous les horizons, de toutes les persécutions, chacun revêtu des vêtements ignominieux qu'on les obligeait de porter, s'échouaient à Sa'ar. Ceux-là aussi connaissaient le prisonnier qui, à les entendre, affirmait qu'il était devenu un symbole de dérision parmi les peuples qui l'entouraient. Ceux-là grinçaient des dents, roulaient les yeux, hochaient la tête et l'envie tordait leurs lèvres. Ceux qui arrivaient de Perse disaient qu'ils l'avaient vu dépouillé et brisé sous le joug du mépris et de la tyrannie. D'autres rapportaient qu'au Yémen et au Maghreb la corde de l'injustice enserrait son cou et il se nourrissait du pain des larmes et de l'humiliation. Mais à

Sion, commentaient ceux qui en revenaient, le Captif est devenu un objet d'effroi tant son aspect a été défiguré par l'oppression et la souffrance. Là... ils l'avaient vu livrer son dos aux occupants qui le frappaient et ses joues aux étrangers qui lui arrachaient la barbe, il ne dérobaient son visage ni aux ignominies ni aux crachats. Maltraité et opprimé, il n'ouvrait pas la bouche. Semblable à un agneau qu'on mène à la boucherie, à une brebis muette devant ceux qui la tondent... il n'ouvrait pas la bouche.

Combien de temps encore ce calvaire durera-t-il ? demandaient quelques voix.

Aussi longtemps que l'exil, répondaient les Anciens parmi les mendiants.

Tout le monde à Zuwella semblait connaître ce prisonnier. Les jours de grande calamité, les gens se lamentaient et priaient pour sa libération. Moïse qui croyait entendre sa plainte et sa prière s'élever des pierres, des murs, de l'air même qui s'en renvoyaient les échos, de siècles en siècles, se demandait : Où est-il ? Il le cherchait et ne le voyait pas.

Cependant, autour de lui on répétait sans cesse que le temps de la captivité ne durerait pas toujours. Les jours de fête les gens ne se saluaient que par ces mots : Puisse le Captif être bientôt libéré et puisse-t-il retourner à Jérusalem. « Patiente et espère », adjuraient les mendiants, car les temps de la liberté approchent. Et Moïse, porté par les bras du figuier, bercé par les causeries d'en bas, imaginait le Captif assis parmi eux, faisant et défaisant ses bandages. Ses yeux se fermaient, bercés par des voix qui le soulevaient au-delà des nuages au palais du jardin d'Eden. Posé sur une embrasure, il voyait étendu sur un divan un jeune homme exsangue pleurer. Une porte s'ouvrait, un vieillard s'approchait inquiet. Il se penchait vers lui, soutenait sa tête contre sa poitrine : « Patiente et supporte – consolait-il – car la fin est proche. Bientôt la chaîne sera arrachée de ton cou et tu sortiras libre. » D'autres vieillards accouraient, l'entouraient et le reconfortaient avec des paroles d'espoir. « Maître du monde – criait le jeune homme levant la tête – jusqu'où va ma force, jusqu'où vont

mes membres, jusqu'ou va mon souffle, jusqu'ou va mon âme ?
Ne suis-je pas chair et sang ? »

Moïse se réveillait. L'oreille tendue il scrutait la nuit de Sa'ar sans ciel, sans étoiles, vibrant tout entière de l'appel du prisonnier.

Les années passèrent, et Moïse prit tout seul le chemin de l'école. Parfois il contournait le Palais des Souffrants d'où s'échappaient de longs cris et des pleurs d'âmes perdues. Insensiblement, ils s'agrégeaient aux bruits et aux odeurs qui se répandaient comme de l'eau dans les sombres veinules de Zuwella. Sang vivant d'un corps vétuste et délabré, il charriait dans une même passion les prières, les espoirs, les querelles des familles entassées dans des taudis. Chaque maison épaulait l'autre dans un bavardage millénaire et toutes se rejoignaient, regardant de leurs fenêtres protégées de barreaux des ruelles tout juste larges pour deux hommes.

Des querelles accueillait les intrus qui s'y réfugiaient : infirmes, vieillards, orphelins fuyant le fisc. Le Pacha finançait ses guerres en écrasant d'impôts Kahira et Zuwella. Qui ne pouvait payer était voué à la prison, au fouet, à la torture. Des femmes en guenilles entourées d'enfants presque nus mendiaient la rançon ou la jizya d'un mari ou d'un fils mis au cachot. Les janissaires rôdaient partout à la recherche d'un mauvais coup. Enfants chrétiens, ils avaient été vendus par leurs parents ou volés dans les villages raïas du Caucase, de Géorgie, de Serbie ou d'Anatolie. Convertis à l'islam, ils constituaient les milices d'esclaves-soldats du sultan ou de quelques seigneurs de la même origine, affranchis. Experts dans le maniement des armes auxquels ils s'exerçaient tout le jour, hommes de violence, ils tuaient un homme comme on tue un bœuf.

Avec l'envol des années, chaque fille du menuisier alla se caser chez son époux. Retient-on les oiseaux ? Enfin arriva au grand soulagement de Shalom, le tour de la dernière, Miriam, une vive brunette de douze ans promise à un époux d'un an plus âgé. Le même jour

se mariait la cinquième de leur petite-fille et tantes, nièces, cousins et mariés, s’amusèrent à une folle partie de cache-cache.

Énorme dans sa robe jaune goyave, Judith épongeait dans son mouchoir les abondantes sécrétions de son visage. Des larmes de joie salaient la sueur qui roulaient de son front bas, et perlaient à sa lèvre supérieure fraîchement épilée à la pâte de sucre citronnée. L’odeur des lessives et des oignons incrustée dans les rugosités de sa peau affadissait le parfum qu’elle avait cérémonieusement versé sur ses vêtements sous le regard respectueux de Moïse. Chaque naissance avait simultanément multiplié son volume et sa capacité d’amour. Des douze enfants gaillardement mis au monde, six étaient descendus au séjour des morts. Dieu a donné... Dieu a repris... Loué soit le maître de toute existence. Et son regard larmoyant débordant de tendresse recouvrait d’un immense étendard d’amour ses enfants et petits-enfants.

Mon Dieu ! Mon Dieu ! invoquait Judith, debout à la synagogue, le regard tantôt levé au plafond, tantôt abaissé sur les mariés, comprimant son visage entre ses deux mains. Quel tohubohu dans sa tête, dans son cœur où souriaient et s’émouvaient tous les absents... autrefois présents à tant de cérémonies, de fêtes et de mariages. Seigneur... les êtres sont comme feuilles dans la tourmente, mais où donc vont les âmes ? Près de toi, Judith, elles rient et pleurent. Les voilà toutes, plus précieuses encore dans la mort... plus aimées. Mon Dieu, mon Dieu ! répétait-elle les yeux clos, invoquant le ciel de ses paumes levées, brisée de gratitude et d’appréhension. Merci ! Merci ! pour les vivants et les joies si fragiles de la vie. Ne reprends pas... pas encore Seigneur. Et sueur et sanglots emmêlés, joies et peur confondues, Judith s’épongeait le visage. Sur sa robe jaune goyave, les émotions et la transpiration élargissaient d’humides auréoles.

Le jour où Moïse eut huit ans, Shalom l’attira à lui et l’embrassa.

« Te voilà grand ! s’exclama-t-il le contemplant avec fierté – Ho ! le poil te poussera bientôt au menton – son doigt rugueux caressa la joue duvetée de l’enfant – le fisc va rappliquer, faudra payer la jizya, les impôts, les rançons, t’astreindre à la corvée. Et

que sais-tu faire de tes dix doigts, hein ? poursuivit-il saisissant les poignets de l'enfant qui lui tendait ses paumes aux doigts potelés écartés. Allons, il est temps de t'apprendre le métier, décida-t-il bourru et attendri. Veux-tu devenir un homme ?

— Je veux être comme toi, papa, s'exclama Moïse enserrant spontanément les genoux de son père.

— Eh bien, allons ensemble à Boulaq chez Mahmoud. Tu porteras ma cassette à outils.

— À Boulaq ! se récria Judith inquiète déposant à terre un baquet empli de lessive, mais c'est trop loin ! »

Moïse exécuta une cabriole et se redressa fièrement. Il rencontra les yeux de sa mère rivés sur lui et senti un malaise indéfinissable remonter en lui, comme une anxiété venue du fond de lui-même, ressentie dans les entrailles de sa mère quand, lourde de lui, elle se hâtait avec ses vêtements de raïa dans les rues de Kahira. Une peur qui était une part d'elle lorsqu'assise dans son taudis, ravaudant à la lumière de la bougie, elle tendait l'oreille au crépuscule guettant le pas de Shalom avant la fermeture des portes de Zuwella. Une peur qui lui faisait cacher ses filles à la maison quand les soldats et les hommes de Kahira rôdaient dans les parages. Une peur qui verrouillait chaque soir les portes de Zuwella et obligeait chacun à se barricader chez soi au moindre grognement de Kahira. Moïse, enfant raïa, connaissait bien avant le berceau la peur des hommes désarmés et traqués.

Et pourtant on disait que bien des choses avaient changé à Kahira depuis que le Grand Seigneur siégeant à Constantinople et maître de l'Empire avait confié à son vassal, l'Albanais Mohammed Ali Pacha, le gouvernement de la province d'Égypte. S'entourant de Français, l'Albanais avait imposé des réformes administratives, développé le commerce avec l'Europe, assaini les finances, créé de nombreuses écoles, des hôpitaux, une imprimerie, un Hôtel des Monnaies, une Ecole de Médecine et une fonderie de canons. Son armée modernisée, bien entraînée et disciplinée, avait écrasé, sous le commandement de son fils Ibrahim Pacha, l'insurrection grecque en Morée qui tenait tête à l'armée turque. Dans les marchés d'esclaves affluaient les femmes, les adolescents et

les enfants grecs ou serbes drainés des champs de bataille. Il y en avait tant que leurs vies ne valaient rien.

Les cheiks n'avaient pas vu d'un bon œil tant de *chiens* étrangers marcher librement dans leur ville. Mais le Pacha avait maté tout fanatisme et puni quiconque s'attaquerait à un Européen. On disait que les rues de Kahira étaient si sûres qu'il n'était plus obligatoire pour les étrangers chrétiens de louer deux janissaires et de se munir d'un certificat de protection pour échapper aux assassinats. On chuchotait que le Grand Seigneur était jaloux des succès de son vassal Mohammed Aly Pacha et s'en méfiait.

Moïse découvre qu'un autre univers commençait hors des portes vermoulues et cloutées de Zuwella, déroulant sa munificence interdite aux raïas. L'or ruisselait sur les brocards, les turbans somptueux s'ornaient d'aigrettes, de diamants et de rubis. Les bijoux sertissaient les sabres et les poignards, les chevaux caracolent, parés de selles splendides. Émerveillé, Moïse s'immobilisait les yeux écarquillés. Puis soudain commença sa course derrière son père. Le menuisier, différencié par sa galabieh noire obligatoire, se hâtait, courbé, esquivant ici des pierres, là des ordures, injurié ou bâtonné par quelque superbe esclave, quelque cadî ou cheikh auréolé d'un turban vert. « À gauche, fils de chien ! » criaient-ils au raïa maladroit qui croisait leur chemin.

Moïse, affolé, zigzaguait derrière son père. Quand il osait lever les yeux, il distinguait rapidement dans la foule d'autres raïas, des Chrétiens, des Arméniens, reconnaissables à la couleur de leurs vêtements et de leurs pantoufles, à leur allure fuyante et humble, attirant des propos injurieux. Parmi eux circulaient des Européens dont les habits étranges, les visages glabres ornés de chapeaux bizarres suscitaient souvent des quolibets. Des fantômes noirs et voilés les croisaient. Des écrivains publics coptes se hâtaient les yeux baissés, leur long écritoire de cuivre glissé à la ceinture. Dans un recoin, assis sur un cageot à volaille, un Albanais, le cimenterre sur les genoux, abandonnait sa tête chauve enfarinée de savon aux rasoirs du barbier. Les grandes réjouissances de l'inondation s'annonçaient. Les façades lépreuses et les boutiques s'égayaient de

fleurs de papier, des arcades de carton enjambaient des venelles tortueuses. Festins, danses et feux d'artifices fêteraient les époussailles du fleuve et de la terre. Le peuple attendait impatiemment les salves d'artillerie qui annonceraient la rupture de la digue construite en une nuit par les Juifs et la corporation des fossoyeurs.

Ils sortirent de la ville et se dirigèrent vers le Bahr. Les champs de maïs assaillaient l'horizon cisailé ça et là de bouquets de palmiers. Au loin le fleuve étalait son miroir liquide. Shalom s'arrêta et sourit à son fils médusé par l'immensité confondue du ciel et de la terre. Hé... l'enfant ne connaissait que le figuier de Sa'ar ! Et les maisons de Zuwella se serraient et s'imbriquaient si étroitement qu'elles en avaient chassé le ciel. Avec vivacité, Shalom se courba, attirant l'enfant contre lui :

« Que penses-tu de mon cadeau ? » D'un large mouvement, son bras semblait lui offrir les champs nappés d'or.

Ils reprirent leur marche, cheminant par les sentiers enfouis dans la fraîcheur des menthes sauvages. Shalom remarqua que l'enfant traînait la jambe. Il s'assit sous un olivier et tira de sa besace une galette qu'ils se partagèrent, et mastiquant en silence ils écoutèrent les confidences de deux colombes dans le feuillage. Du lointain leur parvenaient les cris des paysans cherchant dans les épis des cailles prises aux filets. Le mois de mars les avait déposées avec la rosée abondante sur la blonde maturité des champs.

Silencieux, Shalom contemplant la lumière soyeuse se répandre à l'infini. D'où venait-elle ? Il s'émerveilla : comme chaque chose se fixait à sa place en ordre parfait ! et cela dès l'origine des mondes par décret du Régulateur suprême.

Il étendit la main vers l'horizon :

« Regarde... dit-il à son fils, et souviens-toi : il y a une bénédiction qui descend sur terre, une bénédiction pour toutes les créatures, pour ce qui se meut et pour ce qui ne se meut pas. Elle est là, souveraine et éternelle dès le début des âges. Elle nourrit tout être et toute chose de sa lumière. Malheureux celui qui ne la voit jamais ! »

Moïse cueillait des pâquerettes et en glissait les tiges entre ses orteils. Allongeant les jambes il admira ses pieds fleuris puis leva les

yeux. Du ciel immense coulaient à profusion des flots de lumière, ils l'enveloppaient tout entier et pénétraient en lui. Il murmura :

« Père... ici c'est si beau, mais pourquoi en ville devons-nous courir sous les coups et les injures ? »

Shalom le regarda perplexe, et après un silence :

« Ne sais-tu pas mon fils que nous nommes en exil ? »

L'entrepôt de bois de Mahmoud se dressait au bord du fleuve, à vingt minutes de marche du port de Boulaq. Assis au sol sur un tapis d'Anatolie sous un térébinthe, le marchand fumait une pipe que venait de lui préparer un esclave noir. Un large turban immaculé rehaussait sa belle tête cuivrée. Le regard soucieux, il fixait la poussière qui s'élevait de Boulaq. Combien de maisons et d'okels² avait détruits Soliman Agha pour en utiliser les matériaux dans la construction de son palais ? Pourquoi se priverait-il ? Toute la ville était un immense chantier à la disposition des émirs. Le Pacha abattait des quartiers entiers et convoyait des briques et des pierres sur des caravanes d'ânes réquisitionnés. Déjà des bêtes en nombre considérable étaient mortes d'épuisement. Quand s'arrêteraient les calamités ? Le Pacha passait son temps à inventer des stratagèmes pour détourner l'argent à son profit. Il s'entourait de Chrétiens, ennemis de la religion, qui lui suggéraient des choses diaboliques pour augmenter leur influence et leur puissance. Qu'Allah les précipite dans l'opprobre qu'ils méritent ! Il n'y a pas si longtemps ils vivaient eux aussi dans l'humiliation, mais maintenant ils montaient des chevaux, arboraient des couleurs interdites, imitaient les musulmans, et leur insolence dépassait toute mesure.

Il soupira : tout est dans la main d'Allah. Heureusement la guerre en Grèce déversait dans les marchés d'esclaves des villages entiers de prisonniers. Il se caressa la barbe, le parfumeur arménien la lui teindrait et lui vendrait ces pastilles aphrodisiaques à l'effet merveilleux, dont le scélérat détenait le secret. Il leva les yeux et aperçut Shalom suivit de son fils. Jour néfaste, songea-t-il avec humeur.

2. Caravansérail.

Shalom s'approcha humblement et félicita Mahmoud pour sa belle barbe et sa bonne mine.

« C'est ton fils ? demanda Mahmoud. Puisse-t-il faire le bonheur de tes jours ! »

Dans l'entrepôt Shalom ne trouva que du jujubier et du dattier. Quelques troncs de sycomore, du gommier et de l'orme l'attiraient mais les prix étaient exorbitants. Suivi de son esclave portant sa pipe, Mahmoud les rejoignit, exhalant son amertume : temps de poix ! le Pacha réquisitionnait le bois pour ses chantiers navals ou pour ses palais et ceux des dignitaires. Les prix montaient. Sur les marchés, les céréales manquaient : elles partaient pour l'Europe. Le beurre... avait-il vu le prix du beurre ? Une pièce de toile se payait maintenant dix piastres ! Le Pacha accumulait les monopoles, les derniers étaient ceux du chanvre, du coton, du sésame et du riz. Il réquisitionnait les hommes pour ses chantiers et Mahmoud ne trouvait plus d'ouvriers.

Shalom acquiesçait par des sourires déférents. Il connaissait sa place. Il travaillait depuis des années avec Mahmoud, et avant lui son père avait travaillé avec le père de Mahmoud. Son mépris ne l'offusquait pas. C'était dans l'ordre des choses, comme le droit de Mahmoud de posséder un harem, des concubines et des esclaves. Ils se dirigèrent vers un ponton où quelques réparations s'imposaient.

« Tu vois ces hommes ? Mahmoud désigna du menton un groupe de Francs armés d'outils étranges. Ils étudiaient le sol, les vents, les climats, ils disent qu'ils feront pousser de nouvelles plantes... des plantes qu'on n'a encore jamais vues ici... Mais tout est dans la volonté d'Allah

— Le monde repose sur le savoir, s'extasia Shalom.

— Sacrilège ! le monde repose sur la religion.

— Ta parole est d'or, s'excusa Shalom. »

Pendant qu'il réparait le ponton, Moïse courut vers la berge. Des flamands roses allongeaient délicatement leur cou flexible. Dans les papyrus les grenouilles coassaient. À ses pieds, le clapotis du Bahr murmurait la beauté tranquille de ses rives et le secret de ses profondeurs. Son regard clair se noyait dans ses rutillements, s'étonnait du

frisson du papyrus, rêvait devant l'envol d'une libellule. Poissons, fleurs, herbe, tout lui parlait. Non loin d'eux, des enfants jouaient sur la berge, effarouchant de leurs cris les pélicans. Moïse les entendait s'esclaffer quand ils saisissaient un poisson, une grenouille et quand, s'agrippant les uns aux autres, ils se hissaient sur le dos de quelque buffle débonnaire se rafraîchissant dans l'eau.

Soudain des pierres l'atteignirent, étonné il scruta la berge. Entre les roseaux un enfant le fixait. Moïse savait qu'il était interdit à un Juif de rendre des coups. Mais les jets de pierre continuant, il alla rejoindre son père.

Mahmoud vit les yeux emplis de larmes de l'enfant. Il s'éloigna de Moïse et envoya son esclave appeler Ahmed, son fils, qui se cachait dans les roseaux.

« Pourquoi as-tu jeté des pierres à l'enfant ? demanda-t-il.

— Parce que mon maître m'a dit qu'on jetait des pierres à l'infidèle, au mal. »

Mahmoud réfléchit et trouva la réponse intelligente.

« Cela est vrai pour les *harbis* – expliqua-t-il – mais les raïas nous servent et sont soumis, ils vivent sous notre protection. Ne jette pas de pierres aux raïas. »

Quand l'ombre se ratatina aux pieds des murs et des arbres, père et fils s'assirent sous un saule et se restaurèrent de galettes et d'oignons. Mahmoud leur fit porter par Ahmed une tige de canne à sucre fraîchement coupée. Le menuisier en offrit à Ahmed qui, mâchonnant, alla s'asseoir à l'écart. Moïse le contemplait et souriait sans le savoir.

« Père, pourquoi n'habitons-nous pas au bord du Bahr ? » demanda Moïse.

Shalom garda le silence un moment. Habiter hors de Zuwella ! Même le puissant Haïm Lourtieil ne s'y aventurerait pas.

« Tu vois là-bas ? son doigt pointait vers le Bahr. C'est l'île de Ghezireh. Un émir s'y fait construire un palais. »

Une vapeur d'or tremblait sur le fleuve, des diamants jouaient et couraient sur les vaguelettes. Moïse plissait les yeux, cette île ressemblait à une princesse enveloppée d'une mousseline d'eau.

L'espace flambait. Le ciel blanchi déversait sa lave étouffante. La brise du fleuve agitait mollement l'ombre effrangée du dattier. Moïse s'était allongé, un souffle régulier entrouvrait ses lèvres. Mahmoud, retiré dans son harem, n'en ressortirait pas avant quelques heures, se dit Shalom. Le menuisier termina la réparation du ponton, il leur restait encore du temps pour passer par Boulaq avant de rentrer à Zuwella. Ses yeux cherchèrent les savants Francs, ils avaient disparu chassés par la canicule.

Sur le quai de Boulaq, des chameaux agenouillés attendaient patiemment le chargement de pierres ou de poteries amenées du Sud par les felouques. Bateliers et rameurs à demi nus s'interpellaient, criaient, grimpaient agilement au mât des bateaux, gréaient les voiles, couraient sur le ponton où ils déchargeaient en longues files les marchandises. Les canges où s'entassaient, assommés de fatigue et de détresse, les esclaves africains rabattus par les djel-lab³, manœuvraient pour accoster. Des vendeurs circulaient dans la foule, coiffés de larges paniers où s'entassaient des pyramides de fruits. Shalom acheta à son fils un bâton de sucre filé.

Boulaq ! l'avenir... un coin d'Europe ! Ils se frayèrent un passage, bousculés par les âniers qui se précipitaient, frénétiques et vociférant, vers le débarcadère. Ici point de souks étroits et couverts avec leurs alignements de marchands nichés dans leur alvéole. Mais des entrepôts, de vastes arsenaux, des manufactures modernes où travaillaient des ouvriers amenés d'Europe par le Pacha. Tisserands florentins, ébénistes francs, vitriers vénitiens aux costumes insolites et aux parlers étranges, possesseurs de connaissances prodigieuses et dont les machines déjouaient magiquement les difficultés les plus insurmontables. Une porte ouverte sur un monde inconnu, une bouffée d'air revigorante, régénératrice, venue d'un ailleurs fabuleux. Planté devant un immense engin capable de soulever dix éléphants, Shalom se demanda soudain si le monde reposait sur le savoir ou la religion. Puis, intrigué par les outils des ébénistes, il alla, suivi de Moïse, les regarder travailler.

3.

« *Entra... entra...* » fit soudain un homme jovial à larges favoris qui semblait le chef d'atelier.

Soudain grave il examina le caftan noir, le maintien humble, embarrassé de l'homme devant lui :

« *Ebreo... ?* »

Shalom sourit, acquiesça de la tête.

« *Buono... buono... io christiano* »

D'un geste cordial il invita Shalom à le suivre dans son atelier et volubile, lui montra ses outils.

« *Figlio ?* Il tira de sa poche un bonbon et l'offrit à Moïse. *Bello... bellissimi occhi...* Tu me le laisses ? – baragouina-t-il en arabe – je lui apprendrai mon métier.

— Dans quelques années, dit Shalom ravi.

— Bien apporte-le moi. Moi je suis Luigi... Luigi de Boulaq, le maître. »

Et après un silence, alors que Shalom le quittait avec gratitude, il lui donna une tape sur l'épaule :

« Les habits noirs... hein ? L'“humilité”... Mais tu verras, le jour de la liberté viendra pour l'Italie et pour Israël. »

La foule se pressait aux portes de Kahira. Ils se faufilèrent gratifiés de quelques injures, bâtonnés parfois par les saïs⁴ qui couraient devant l'équipage de leur maître. Moïse leva les yeux sur son père. Il se taisait et son visage ressemblait à un caillou. Il est comme le sourd qui n'entend pas les injures, songea-t-il, avalant un sanglot, comme le muet qui ne peut répondre.

Le soir Moïse couché sur sa paillese découvrit un goût de larmes au silence planant sur Zuwella. Devant lui, le dos de son père vacillait dans la lueur d'un moignon de bougie. Shalom priait devant le pan de mur noirci qui symbolisait la destruction de Jérusalem. « Pourquoi ? Pourquoi ? » murmura Moïse avant de sombrer dans le sommeil.

Il rêva qu'il marchait dans une fleur géante, superbe et cruelle. Ses pétales enchevêtrées, pareilles à des rues exhalaient un vénéneux

4. Esclaves nubiens écartant les piétons devant les équipages.

parfum. Il s'égarait, des voix l'appelaient... on le cherchait. Soudain son corps démembré au fond d'un puits lui apparut. Son cri l'éveilla.

Shalom achevait ses prières, et se penchait sur la bougie pour l'éteindre. Vivement il s'approcha de son fils et le regarda en silence, des larmes scintillaient sur ses joues. C'est qu'il a vu l'opprobre de son père, aujourd'hui, se dit-il. Il s'inclina, sa main rugueuse caressa doucement les cheveux de l'enfant :

« Ne sais-tu pas, mon fils, qu'Israël est captif, en exil ? »

Le lendemain à l'aube, Shalom réveilla son fils : « Viens... allons vers l'Éternel », lui dit-il. Dans les ruelles noyées de nuit, ils se joignirent à d'autres ombres qui se hâtaient joyeusement vers la synagogue, une pièce crépie de chaux et meublée de quelques bancs. Des nattes, des matelas couvraient le sol. Dans une crypte les reliques de Moshe Rabbenou attiraient les malades. Ils venaient de loin pour y passer une nuit de prières avec l'espoir de chasser les démons qui se font un jeu de tourmenter le corps et l'âme.

Moïse franchit le seuil avec l'humble vénération qu'il voyait aux aînés. Puis il récita les dix-huit bénédictions de Maïmonide et d'Ézra et écouta attentivement la lecture du sacrifice d'Abraham suivi des psaumes. Dans la pénombre délabrée, son cœur s'ouvrait à la parole des prophètes. Durant la confession des péchés, Emmanuel, son camarade, lui souffla malicieusement : « les plus bruyants sont les plus hypocrites. »

Dieu pardonnerait-il ? Tant de péchés allongeaient les mines. Pour se reconforter, l'assemblée pécheresse se réjouit bruyamment de la promesse faite à Abraham. « Grâce te soient rendues ô Éternel qui a donné aux hommes une Loi pour les guider. » Avec les autres fidèles, Moïse se tourna vers Jérusalem : « Puisse-t-elle être relevée de ses cendres, Seigneur ! et puisse ta loi m'éclairer toujours », murmura-t-il ardemment avec Emmanuel.

L'aube pâlisait les fenêtres quand les fidèles rassasiés de ferveur, s'en retournèrent chacun chez soi pour déjeuner. Shalom rejoignit rabbi Yacoub :

« Que penses-tu Maître – lui dit-il – le monde repose sur la religion ou sur le savoir ? »

Muet d'étonnement, le maître le fixait les yeux ronds. La parole enfin lui revint :

« Que t'ai-je fait, ô menuisier ! pour me punir par de telles questions avant même le déjeuner du matin ? »

Shalom rentra chez lui pensif. Il revit Luigi le maestro... Boulaq, ses arsenaux, ses larges rues, ses machines perfectionnées ! L'avenir... le succès pour son fils. Aujourd'hui même il commencerait son apprentissage avec lui, sans négliger ses études. Dans deux ans il présenterait l'enfant à Luigi avec un savoir qui lui gagnerait le respect. L'âme et le corps ne mangent pas la même nourriture...

Moïse commença son apprentissage dans l'atelier de son père, un caveau sombre voûté fleurant le bois et la résine. Quelques marches s'écroulaient en se disloquant en désordre jusqu'au sol de terre battue sous le niveau de la rue. Là, le menuisier sciait, clouait, rabotait tout le jour. Au fil des heures, un pollen ligneux saupoudrait sa barbe et sa chevelure, écrin noir et touffu où son visage paraissait plus pâle. Les sentences talmudiques accompagnaient le chant de la scie : « Ceux qui se réfugient dans la connaissance de la Loi, assurait Shalom de sa voix lente, entre deux vigoureux coups de rabot – sont semblables à ceux qui établissent leur nid dans la pierre. »

Moïse s'aperçut qu'il y avait dans sa vie des jours heureux et des jours malheureux. Les jours les plus heureux étaient ceux, trop rares, où son père l'emmenait chez Mahmoud au bord du fleuve. Il s'enivrait dans les sentiers en fête du grand rire de lumière qui soulevait la terre, déployant de tous les horizons ses nacres vertes bleuissantes et ses diaprures or. Sa gaieté rutilait dans les champs, fusaient ici en étincelles d'épis, stagnaient là, dans les flaques blanches des jasmins ou le feu des coquelicots. La nuit il rêvait de l'île iridescente sur les eaux. Un palais de marbre blanc l'ornait, une princesse à la peau d'onyx se promenait dans ses jardins, drapée de mousselines. Elle s'asseyait sur la margelle d'une vasque et regardait pensivement les perles d'eau s'égoutter de sa main. Une nuit, il lutta pour prolonger son rêve. La princesse levait les yeux sur lui, l'un était bleu, l'autre noir. Et elle pleurait.

Il apprit à manier l'équerre, à couper, à ajuster et à mesurer, de façon à allier dans son ouvrage l'utilité à l'harmonie, mettant à son travail une ardeur qui surprit agréablement son père. Et le jour où l'enfant contemplant une planche bien lisse, un angle bien droit, était aussi un jour heureux.

Mais depuis que son fils le suivait dans ses zigzags hâtifs dans les rues de Kahira, Shalom s'était assombri. Aurais-je un fils rebelle ? songeait-il agacé. Il s'étonnait de ressentir lui-même une gêne diffuse, comme une sorte de maladie qui s'insinuait en lui et empoisonnait son sang. Le menuisier surprenait les regards respectueux de son fils s'attardant sur les riches vêtements, les chevaux caparaçonnés, les armes serties. Son père... Le voyait-il pareil à un pot cassé, pareil aux tessons qu'on jette, le méprisait-il en son cœur ? Jamais de telles pensées ne l'avaient effleuré avec ses filles. Des filles... ça n'a pas de cervelle, mais un fils ! Il voyait son opprobre dans ses yeux. Que n'avait-il l'intelligence du sage ! Il s'éveilla une nuit, tiré subitement de son sommeil par une pensée fulgurante : la sagesse appartient aux Anciens, fais comme ton père a fait avec toi.

Désormais Shalom retrouva la paix. Chaque soir il revêtait une galabieh immaculée et se rendait à la synagogue. Son corps haut et maigre se redressait, une lenteur majestueuse assurait son pas. L'humble menuisier de Sa'ar, le raïa de Kahira quittait ses vêtements d'opprobre et confirmait à son fils sa dignité d'homme. Il s'interdit toute négligence et chaque vendredi soir, le foyer s'orna de fleurs et de fruits. Il voulut donner plus de joie aux fêtes d'Israël pour que son fils s'arme de joie pour combattre la servitude. À Pâques, il lui rappela qu'un peuple d'esclaves s'était révolté pour que l'homme connût la liberté. Et quand il commémora en exil la fête des moissons et des prémices de sa terre, il lui dit : « cette fête est aussi celle de l'alliance de l'homme avec la Sagesse qui meut les univers, la fête de la connaissance du Bien et du Mal, car les fruits de la terre ne sont pas donnés gratuitement à l'homme, mais l'homme, pour en jouir, doit connaître l'Éternel. »

À l'automne il célébra les récoltes et les vendanges de Sion et il se dit : même exilé, mon fils saura qu'il a une patrie. Au jour des

Expiations il lui rappela qu'il y avait un Jugement pour chacun sous le soleil. Un jugement qui séparait l'ordre du chaos et le bien du mal, un Jugement attentif au plus humble. Quel que fût le pécheur, il y avait pour lui un jour de repentance et de pardon, car Dieu quittait son trône de justice et allait, pour juger les hommes, sur son trône de miséricorde. Et quand il eut tout expliqué, Shalom se dit : l'enfant pénétrera le sens de notre vie, la valeur de nos sacrifices et ainsi j'effacerai la flétrissure en son âme et ses yeux ne me verront pas avec mépris.

Au fil des mois et des années, Moïse se familiarisait avec les habitants de Kahira. Il craignit les conscrits maghrébins, miséreux et fanatiques, recrutés pour la guerre au Hedjaz. Cantonnés sous des tentes hors de la ville, ils circulaient le jour à Kahira, semant le désordre, accablant les raïas, volant, pillant et jurant tant qu'ils pouvaient. Il évita de marcher à Kahira à l'époque du pèlerinage car la foule habituelle de soldats, de paysans et de gens du peuple s'enflait d'une multitude de Turcs, de Tartares, de Bosniaques, d'Albanais et de Syriens. Les chameaux, les ânes et les hordes de chiens obstruaient les rues et plus d'une fois il se fit battre pour s'être trouvé sur le chemin d'un Musulman. « À gauche, chien ! » lui criait-on. Malheur au raïa pris dans la foule des bédouins. Il apprit à se faufiler parmi les artisans diligents comme les fourmis et les marchands rusés et persuasifs. Il évita les charmeurs de serpents, le corps enlacé de reptiles mais prit un indicible plaisir à regarder les jongleurs, les acrobates, les musiciens et les conteurs. Parfois il se surprenait à rire tout seul des calembours, un peu à l'écart du public jovial et pantois, craignant toujours de faire les frais de l'hilarité générale.

Quand il sentait une fièvre agiter tout le souk, il devinait la présence de l'inspecteur du marché. Celui-ci surgissait à l'improviste, précédé d'un porteur de balance. Ses cavaliers et ses gens armés de fouets exécutaient immédiatement la sentence et une tête était tranchée dans un éclair de sabre. Aux bouchers malhonnêtes, le nez percé et chargé de morceaux de viande. Aux marchands fraudeurs, l'oreille tailladée ou la bastonnade. Aux pâtisseries rusés,

la pose du derrière sur les plateaux brûlants de la cuisson. Car les denrées, réquisitionnées pour la troupe, étaient rares et hors de prix. Terrorisés par la conscription, les fellahs se mutilaient ou fuyaient les campagnes. Moïse croisait de longues files d'hommes squelettiques enchaînés et menés sous la courbache. D'autres, expédiés corde au cou sur les chantiers du Pacha, travaillaient sous les directives d'architectes grecs et arméniens venus de Constantinople. Le peuple grondait ; il accusait le Pacha de réserver ses faveurs aux étrangers et aux Albanais. Il s'irritait à la vue des Chrétiens qui ne craignaient plus de se montrer à cheval revêtus de beaux vêtements. Les cadis, humiliés par la confiscation des biens de main-morte et la réorganisation d'une justice alimentée par les bénéfices de la corruption accusaient le Pacha de vivre comme un giaour⁵ en s'entourant de conseillers français. Moïse les reconnaissait à leur turban volumineux et les évitait soigneusement car il avait mesuré leur sourcilieux orgueil à la violence des coups.

Échafaudant mille projets, Moïse se faufilait dans les rues de Kahira. Des meutes de chiens sauvages parcouraient la ville et la débarrassaient des cadavres et des charognes, disputant de leurs aboiements hargneux aux vautours et aux chacals une sinistre nourriture calcinée au soleil des étés, ou pourrissant dans la boue humide des hivers. Malheur au fraudeur cloué par les oreilles au seuil de sa boutique, il n'échappait pas à leurs crocs. Parfois il voyait des corps flotter sur le Bahr et, revenant de chez Mahmoud dans l'or des crépuscules, le jeune adolescent songeait aux amants de la princesse Zohra. Depuis son veuvage, colportait la rumeur, elle envoyait ses eunuques rafler dans les bazars et les cafés les hommes les plus beaux et les plus robustes. Conduits aux palais, ils étaient baignés, parfumés et nourris de mets succulents. Vêtus de soie, ils rejoignaient la voluptueuse princesse. Mais au matin la main d'un muet les étranglait et les jetait dans le fleuve. Moïse imaginait la princesse dans le brasillement des eaux. Son cou jaillissait d'un nuage de dentelles, de longues perles coulaient le long de son visage. Elle posait silencieusement un doigt posé sur

5. Un infidèle.

les lèvres et regardait Moïse se noyer dans le fleuve. Au loin, l'île baignée dans la vapeur du crépuscule, flottait entre deux horizons. Deux yeux, se disait-il retournant vers la ville, deux yeux qui tout au loin le regardaient, l'un d'azur et l'autre de nuit.

Au-dessous de cette foule qui allait et venait, une autre humanité rampait dans les rues de Kahira. Elle s'étalait à ras de terre, geignant et mendiant, pitoyablement étalée pour mourir, mais sans jamais disparaître car elle se reproduisait sans cesse. Visages de néant des marchés d'esclaves, janissaires terminant leur fière carrière les yeux crevés, conscrits enchaînés comme des bêtes, soldats estropiés, infirmes victimes des mutilations de la justice, malades et fous, toute une humanité souffrante que nul ne voyait ni ne secourait. Pourtant ils appartenaient aussi à Kahira, astre brillant et inaccessible que Moïse contemplait de l'extérieur. De Zuwella. Son corps chargé de fardeaux s'épuisait à contourner de saintes mosquées, ses yeux se fatiguaient d'être aux aguets tant son chemin était rendu étroit et difficile. Il comprit que les gens de Kahira n'étaient pas comme les gens de Zuwella, qu'il y avait deux sortes d'hommes. Plus il était invisible, plus grande était sa sécurité. Aussi perfectionna-t-il l'art de se volatiliser en une transparence informe et silencieuse, sans mémoire et sans regard. Son dos devint insensible, ses oreilles sourdes, ses yeux aveugles et sa bouche muette.

Il n'espéra plus jouer avec Ahmed dans les roseaux et ne songea plus à courir avec ses compagnons au bord du Bahr. Car les enfants de Kahira étaient des êtres lointains avec lesquels il n'avait nul contact sinon celui de la servitude et de l'humiliation. Dès leur plus tendre âge on leur inculquait le mépris et la haine qui emplissaient leurs mains de pierres et leur bouche d'insultes, comme on lui enseignait, à lui, l'humilité.

Moïse aimait fermer les yeux et rêver qu'il se promenait avec Emmanuel le long du Bahr, avançant dans la lumière dorée, à pas lents, l'esprit en repos. Il évoquait les étudiants coraniques solennels et graves. Aux gens de Kahira, constatait-il, le luxe d'une démarche noble, mais aux raïas, une course burlesque et traquée pour échapper aux railleries et aux injures.

Entre l'univers de Kahira et celui de Zuwella, pas de contacts. Très vite, pour Moïse, Kahira devint le lieu de l'injustice, de la peur, de la menace où il s'aventurait désarmé devant la violence. Et Zuwella lui parut un refuge.

Pourtant ses yeux ne voyaient là que rues torves, venelles aveugles, monceaux de décombres, détritiques, un délabrement délibérément imposé par Kahira. Le Bahr n'y promenait pas sa robe somptueuse mais la Montagne y soufflait ses fétides exhalaisons et crachait ses sables brûlants. Inoffensive et désarmée, Zuwella souffrait comme une bête écorchée, sans peau ni carapace. Kahira hérissait-elle le poil, grondant, montrant les dents, on savait à Zuwella que dans son langage Kahira lui disait : prends garde, tu es dans ma main et je t'épargne tant que je le veux. Ainsi Zuwella souffrait à la porte de Kahira, ses habitants faisaient et défaisaient leurs pansements sur les plaies de leur âme. À la porte du palais, Sion captive, pleurait et s'affligeait.

Pendant des années, Moïse s'assit sur les nattes usées de l'école, près d'Emmanuel. Comme son père et le père de son père, de génération en génération, il comprit pourquoi il choisirait tous les jours de sa vie de vivre désarmé parmi les violents. « Dieu se range toujours du côté de la victime – enseignait Rab Yacoub – Dieu brise par les épreuves ceux qu'il aime, mais aux jours du Messie, ils se rassasieront avec les Justes. Bien aimés les souffrants ! » Et du matin au soir, armé d'un fouet dérisoire, le rabbin enseignait les lois qui soutiendraient l'adulte aux jours du malheur. « Voyez, disait-il, comme la moelle de l'arbre demeure ferme malgré les entailles sur l'écorce, ainsi en est-il de l'homme forcé de vivre dans l'abjection, celle-ci ne souille pas son âme. » Et Moïse apprit à découdre jour après jour, points par points, le déguisement de l'opprobre. Ailleurs était la vraie vie. Lumière d'espoir et de rédemption elle brillait au cœur des synagogues. Là, fasciné, il étudiait, s'émerveillait et se régénérait. Là il voyait l'oppression se changer en espérance. Et l'âme de la communauté devint son âme, ses joies et ses peines furent les siennes, comme s'ils étaient un seul corps, une seule pensée.

Quand Moïse atteignit sa treizième année, il put entrer dans la communauté des hommes. Dressé dans le doigt de lumière pointé au centre de la vieille synagogue, il démontra son savoir aux Anciens qui inclinaient vers lui l'indulgence de leurs yeux usés, de leur sourire fleuri dans leur barbe blanche. Avec le regard droit et grave d'une maturité en ses prémices, l'enfant fit le serment d'assumer ses devoirs envers Dieu, sa famille et les hommes.

« Tu sais, lui rappela gravement un Ancien, levant un doigt ridé, tu sais que notre peuple est obligé de racheter sa vie dans l'humiliation. Il doit verser un impôt lourd, génération après génération. T'engages-tu à le payer du labeur de tes mains, toutes les années de ta vie, toi et tes enfants et cela jusqu'au jour où il plaira au Seigneur de briser les chaînes de l'exil ?

— Pour vivre comme un fils d'Israël – jura-t-il ému d'une voix qui éveillait sur les vieilles pierres l'écho de toutes les voix enfantines des générations devenues poussières – je m'engage à acheter à la société des hommes à prix d'argent et de souffrances le droit de vivre dans la création de Dieu. »

La voix d'Emmanuel s'éleva et plusieurs essuyèrent une larme. Dans la galerie des femmes, Judith écoutait. Assise sur un escabeau, les mains sur les genoux, elle penchait légèrement son corps tassé. Une joie montée du cœur illuminait son visage habituellement résigné, ressuscitant une ombre de jeunesse sur ses traits précocement vieillis. Judith ne savait pas lire. Les voix des fidèles comme le chant des anges mettaient son cœur en prière et déposaient en son âme la gratitude et l'amour, la sérénité et la paix. Parfois elle se levait, portait ses mains à ses yeux, puis tournant ses paumes vers le ciel, elle invoquait la miséricorde divine sur les morts et les vivants. Des larmes jaillissaient de ses yeux, et c'est ainsi que Judith priait, une branche de myrte entre les doigts.

Ce fut un jour de réjouissances, une fête, que le menuisier, en s'endettant, offrit à tous ceux qui désiraient se réjouir avec lui. Il invitait les passants et ceux-ci portant la main à la poitrine disaient en franchissant le seuil : le cœur content est un festin perpétuel.

Trois jours durant Judith, aidée de ses filles, avait apprêté l'oie cuite dans la mloukhia, les farcis de feuilles de vigne et d'aubergines, le riz et les gâteaux, les gratifiant de toute la saveur de sa joie et de son amour. Un essaim de voisines bourdonnantes l'aidait à passer les plateaux et servir les sirops, le vin et l'arak.

Puis les femmes s'éclipsèrent et le plus ancien honora Moïse en l'invitant à s'asseoir à son côté. Il appela aussi son père, car Emmanuel avait des yeux comme le fond des océans, emplis de choses merveilleuses et terribles. Tandis qu'on consultait dévotement les livres tirés des niches, Judith transfigurée, debout à l'écart, ses doigts s'écartant sur sa jupe de fête, regardait Moïse, une larme s'échappant du coin des yeux.

L'Ancien fit régner le silence et s'adressa à Emmanuel :

« Prends le Livre de la Splendeur et lis le Traité des Palais afin qu'en ce jour de joie, ton âme aussi soit réconfortée. »

Quand la voix d'Emmanuel s'éleva, les femmes laissèrent leurs travaux, essuyèrent leurs gros doigts rougis et rejoignirent Esther. Sans bruit, elles s'assirent, attentives à saisir au travers des mots inconnus la beauté des Palais et la lumière de miséricorde qui enveloppait le Messie et l'humanité souffrante. Longtemps on discuta car dans chaque mot brillent de nombreuses lumières. À la lueur des bougies, les femmes berçaient leurs bébés au milieu d'enfants assoupis et les pépites du savoir brillaient dans les yeux.

Les jours passaient, parfois un parent, un ami ou des clients descendaient les marches disloquées du caveau où Shalom travaillait. Accroupi sur ses talons, Moïse surveillait l'ébullition du café qu'il versait dans de minuscules verres. Son père interrompait son ouvrage et Moïse regardait ses mains où une vie de labeur faisait courir des entailles entre des bosses. On s'entretenait des choses de ce monde et du monde futur. « Shalom, tu es un homme grave et de peu de paroles et tu es aussi un homme de paix. Dis-moi... Comment ferons-nous pour vivre sur terre avec la prolifération des démons engendrés par les péchés des hommes ? Ces démons prodiges en infirmités et malheurs qui

fatiguent les genoux, meurtrissent les pieds, usent nos vêtements en s'y frottant. Quel est le psaume, le geste pour apaiser les esprits invisibles qui tourmentent le dernier-né, se glissent la nuit dans les cauchemars et gémissent dans le bois ? Et voilà qu'aux calamités qui abreuvent le pauvre, s'ajoutent les préparatifs de la guerre en Syrie ! Qui ose sortir de Zuwella ? Kahira, avec ses conscrits maugrains, albanais, kurdes, tartares, arabes, tout ces gens qui se vêtent de violence et se font de l'orgueil un collier – c'est Babylone. Que Dieu protège le Pacha ! Sans lui, nous aurions tous été mis au pillage, et nos femmes... mieux vaut ne pas y penser. Hé Shalom, te souviens-tu des cérémonies de la guerre de Morée ? Quand les imams chantaient devant les régiments, qu'avec l'aide d'Allah, un seul croyant pouvait tuer cent mille juifs ou chrétiens ! Et ces cris de mort... Et ces agneaux égorgés sur la place publique pour que chaque porte-drapeau plonge sa main dans le sang et... que tonne la canonnade ! Malheur au raïa qui se montrait ces jours-là... Les cheiks reprochaient au Pacha de n'aimer que les infidèles, ces chiens de Français qu'on voyait se déplacer dans tout le pays et le transformer. Le Pacha avait donné ses ordres : la prison, le courbache ou la mort à quiconque touchait à un Européen. »

L'homme boit l'iniquité comme l'eau ; les soldats, même ceux qui n'y étaient pas, se vantaient des atrocités commises en Morée et en Macédoine. C'est le djihad, « exterminatez la race grecque », ordonnaient les chefs, et les femmes et les enfants descendaient au séjour des morts.

Les hommes du Pacha rabattaient les paysans comme du gibier et les menaient hébétés, hagards, demi-nus, les fers au cou, attachés deux-à-deux par les bras, les mains serrées dans des éclisses de bois clouées au poignet. Les déserteurs aggravaient la criminalité : la peur et l'insécurité régnaient sur les chemins. Vingt-mille fellahs avaient fui en Judée où ils s'étaient joints aux bandes de pillards qui infestaient le pays. La terre se couvrait de l'oppression des malheureux, du gémissement des pauvres. On disait que le Pacha, à l'instigation des Français, voulait enlever au Grand Seigneur ses possessions en Syrie et établir un grand Empire arabe

indépendant de la Turquie. Et son fils, le général Ibrahim qui s'était couvert de gloire contre les Grecs, battait la campagne pour rassembler son armée.

Ah temps de poix ! Jusques à quand les prix de l'huile, du blé, des légumes monteraient-ils ? Les champs se dépeuplaient et l'armée réquisitionnait toutes les denrées. Ceux qui fuyaient la conscription, bientôt rattrapés, exécutaient les corvées dans les manufactures et les chantiers du Pacha et nul n'échappait aux rançons extorquées à la trique.

Parfois Joseph le savetier passait devant l'atelier et criait de sa voix de roquet : « Quand Satan se promène parmi les fils de l'homme, nul n'est à l'abri du malheur. L'orage s'annonce, les temps changent... comme les poissons pris dans le filet, ainsi sommes-nous pris dans les temps du malheur !

— Hé Joseph ! – plaisantait Shalom – les temps changent... oui, mais est-ce pour le mieux ? pour le pire ? Qui connaît les chemins du vent ? Qui connaît les desseins du Seigneur ? »

D'un côté, pensait Shalom, les étrangers nous apportent l'instruction, le savoir... mais d'autre part leur nombre et leurs coutumes contraires aux lois du pays, excitent le fanatisme. Dans l'ombre fraîche des sébils⁶, il voyait des derviches maigres, presque nus, haranguer les badauds, le regard enflammé. Pour eux, même le sultan de Constantinople était un giaour. L'infidélité triomphait en Grèce et en Serbie, fulminaient-ils, les chefs musulmans oubliant le Coran, s'entourent de chrétiens, se lient avec les égarés et suivent leurs voies. Les cadis et les ulémas, dépouillés de leurs privilèges par le Pacha de Kahira, le maudissaient.

Oui, les temps changeaient, les musulmans briguaient les faveurs des chrétiens, protégés par le Pacha désireux de se gagner la France dans sa lutte contre Constantinople. Et Zuwella s'inquiétait du mécontentement général. Dans les synagogues les rabbins recommandaient l'humilité. « Heureux celui qui entend une insulte et l'oublie, car la justice ici-bas favorise le coupable et le faux témoin. Que les riches partagent avec les pauvres leurs provi-

6.

sions d'huile, de céréales et de raisins secs. Les sujets d'affliction se multiplient à cause des méchants qui toujours heureux accroissent leurs richesses. Mais leur poitrine se gonfle de vent et pour tout espoir ils n'ont que le ver. » Les Anciens ordonnèrent un nouvel affichage des obligations des raïas. On arracha aux portes des synagogues les vieux textes délavés par les intempéries et effacés par le soleil et on les remplaça par de nouveaux.

La misère des réfugiés fuyant les combats en Europe et l'affluence d'une soldatesque recrutée dans la pègre de l'empire augmenta l'insécurité et les vols nocturnes. Certains couchèrent près des fenêtres où s'entassaient des pierres et la main sur les cailloux ne dormaient que d'un œil. Les notables envoyèrent leurs domestiques quérir Shalom pour consolider les serrures, les verrous, les portes et les barreaux des maisons de leur maître. Sa'ar craignait ces serviteurs arrogants qui faisaient chèrement payer aux besogneux leurs indispensables services d'entremetteurs. Plus d'une famille mangeait des fèves ou de la viande selon les cadeaux offerts aux serviteurs pour leurs recommandations glissées à l'oreille des puissants.

« Écarquille les yeux – disait Shalom à son fils – tu ne verras pas les lois de l'univers. Et pourtant elles existent. Ainsi des notables. Inaccessibles dans leurs palais, ils régendent la communauté, perçoivent du peuple les impôts et les rançons extorqués par Kahira et contrôlent tous les services communautaires. » Moïse accompagnait son père dans leurs vastes demeures où cohabitaient plusieurs générations. Des tapis, des meubles de Londres ou de Paris garnissaient des pièces ouvertes sur un jardin intérieur. Adossées à des coussins, des femmes corpulentes entourées d'enfants bavardaient, brodaient ou fumaient le narghilé. À portée de leurs mains, des friandises, des fruits s'amoncelaient dans des coupes. Leurs servantes, pieds nus et la jupe relevée s'installaient familièrement. Nées dans la maison et élevées avec les maîtres, elles partageaient leurs confidences.

Pour inaccessibles qu'ils fussent, les notables n'en demeuraient pas moins des hommes. Leur intimité divulguée et commentée par leurs domestiques alimentait l'interminable jacasserie de Zuwella.

Même Moïse s'en imbibait comme une éponge. Il écoutait Esther la brodeuse vanter la beauté de Rachel Lourtiel, la petite-fille de Haïm. Elle parlait de ses boucles noires et de ses yeux de charbon. Son grand-père l'adore, disait-elle, il ne lui refuse rien. Brisé par la mort de son fils Gabriel, Haïm Lourtiel reportait tout son amour sur Rachel, sa seule héritière. Le vieux et dur despote ne pouvait rien lui refuser. Sitôt qu'elle tapait le sol de son talon, piquait une colère ou pleurait, le vieillard affolé cédait à ses caprices. Il l'avait fiancée à Zaki, son cousin, un jeune garçon de quinze ans et Esther préparait son trousseau. Malgré toute sa beauté, disait Esther, tirant l'aiguille, Rachel était un démon. Un jour Moïse demanda à son père si Rachel Lourtiel était un démon.

« Qui te l'a dit ? demanda Shalom.

— Esther.

— Et comment le sait-elle ?

— Elle fait son trousseau. C'est comment un démon ?

— Demande à Esther puisqu'elle sait les reconnaître – puis après un silence : Parfois un démon prend l'apparence des tentations de l'homme. Il incarne un élan qui le force au mal. La prolifération de nos péchés les multiplie sur terre. »

Un démon ? pensait Moïse. Il avait souvent imaginé la jeune femme dont le corps se glisserait dans les soies et les rubans qu'Esther découpait et brodait tout en papotant avec sa mère. Comment un démon pouvait-il se parer de beautés si délicates et fragiles ? Elle lui apparaissait comme une fée, présente dans ses songes mais inaccessible.

L'heure était tardive, après avoir passé la journée à travailler chez Luigi, Moïse se hâtait de rentrer à Zuwella avant la fermeture des portes. Il songeait aux essences précieuses et aux beaux meubles venus d'Europe, demandés par une nouvelle clientèle de notables et que Luigi lui avait montrés. Il enviait son patron qui

se déplaçait à cheval et gardait ses vêtements européens. « Je suis sous la protection de mon consul », lui avait-il expliqué. Le jeune homme arriva à Sa'ar quand la première étoile clignotait. Le silence de la cour l'étonna. Elle était vide. Même le corbeau se taisait. Et puis il se souvint. Haïm Lourtiel devait être sur le chemin de la synagogue. Un piétinement confus et des appels lui parvenaient. Il se joignit à la foule, pensant qu'il verrait peut-être la beauté de Rachel Lourtiel. Devant la synagogue se pressait une multitude de mendiants et de fidèles. Un homme distribuait des aumônes : « Au nom de Haïm Lourtiel, notre bienfaiteur, le père des pauvres et des orphelins, puisse le Seigneur avoir de la compassion, priez pour sa guérison », psalmodiait-il.

Moïse joua des coudes et arriva non sans peine devant la porte. Il se heurta à Emmanuel mécontent de se voir interdire l'entrée par le bedeau.

« Lourtiel vient prier sur la tombe du Rav. Il est très malade. Mais ce n'est pas une raison pour nous empêcher d'entrer, dit-il.

— Tu as vu Rachel ? demanda Moïse.

— Qui ?

— Sa petite-fille...

— Non, je n'ai pas fait attention, il y a tant de monde ! »

Ne pas faire attention... ! se scandalisa Moïse. Soudain une bousculade agita la foule qui reflua, se fendit et se referma derrière un vieillard maigre et chancelant, soutenu par un tout jeune homme. Nulle trace de démon. Moïse écarquilla les yeux, le redoutable notable, le grand-père du « démon », n'était-ce que cet homme chenu aux mains tremblantes ?

Vêtu de sombre, le visage livide, Haïm Lourtiel s'appuyait sur Ami. Les années avaient coulé du plomb dans ses jambes et voyant les femmes s'apitoyer et les hommes hocher la tête, il aurait voulu leur dire : « Eh oui ! la mort frappe le riche comme le pauvre. » Près du vieillard qu'il soutenait avec déférence, son petit-neveu Ami resplendissait de beauté et de jeunesse. Les jeunes filles éblouies se bousculaient pour l'apercevoir et se rapprocher de lui. Rougissantes, elles chuchotaient et riaient, espérant attirer son regard. Mais Ami

avançait, son beau visage d'un blanc laiteux aux traits réguliers tourné vers Haïm avec une respectueuse sollicitude. Heureux l'homme riche, sage et beau, soupiraient les matrones. Derrière Lourtiel, lambinait un adolescent mafflu et rondouillard qui, flatté par l'attention du public, se rengorgeait et se dandinait comiquement. Zaki... pensa Moïse. Il dévisagea avidement le fiancé de Rachel. Soudain Zaki décocha un leste coup de pied à Emmanuel. Sous ses paupières baissées, Moïse intercepta l'éclair méchant de ses yeux légèrement exorbités fixés sur le fils du savetier. Dans la synagogue bondée et autour de lui il reconnut tous les mendiants, même ceux qui depuis longtemps s'étaient brouillés avec le Créateur. Le regard âpre, ils guettaient Lourtiel, se surveillant les uns les autres, prêts à se devancer au moment opportun des aumônes.

Une imploration nasillardre s'éleva et emplit le temple. Lourtiel se couvrit la tête de son talith et ferma les yeux. Bientôt ce taleth couvrirait son corps couché dans la terre. Pourquoi était-il venu ? Autrefois une nuit passée dans la crypte l'avait guéri mais il avait alors vingt ans ! Le Rab lui-même ne pourrait sauver ses vieux os usés. Il revit la dépouille de son fils Gabriel et des larmes roulèrent dans ses rides. Malgré la chaleur de septembre, le froid s'insinuait en lui. Était-ce un avertissement ? Quand la science des médecins abandonne l'homme à son néant, la clémence du Miséricordieux demeure son seul recours. Qui le pleurerait ? Ami sans doute. Zaki, grandi dans l'adoration de Rachel, vivrait d'elle comme l'abeille de la fleur.

Maudites larmes car elles coulaient sur son cœur de granit. Un cœur que n'émouvait ni l'amour ni la reconnaissance d'Ami, neveu modèle devenu orphelin qu'il avait adopté. Neveu... et non fils ! Gabriel aurait dû être près de lui ce soir, Gabriel aurait soutenu son pas vacillant, Gabriel son héritier aurait épousé Miriam Lévy, dès l'enfance les familles les avaient fiancés. Il maîtrisa un sanglot. Ami épouserait Miriam. Depuis deux ans il étudiait à Londres, mais qui fréquentait-il là-bas ? Pourrait-il s'attacher à une aventurière ? Cette crainte, comme un mauvais pressentiment, hantait ses cauchemars. Ses forces déclinaient chaque jour. Il lui fallait au

plus vite sceller cette union. Il se félicita d'avoir rappelé Ami de Londres et s'essuyant les yeux il releva son talith et regarda autour de lui. Quels mérites avaient ces loqueteux ? La misère leur imposait les privations et l'humilité, mais ils ignoraient les tentations qui damnent le riche !

Timidement Ami examinait la pénombre peuplée de visages émaciés, les lieux délabrés suintant d'histoire où il sentait planer le chant inaudible des siècles de ferveur. L'âme aussi a besoin de nourriture, songea-t-il, et cette nourriture est ici. Il secourrait les pauvres, améliorerait les services de l'hôpital de Zuwella, secondé par Liliane. Liliane, lumière de sa vie. Il chassa de ses pensées la jeune londonienne. Mais autant ne plus respirer ! Pourquoi Dieu s'offusquerait-il ? Ne les avait-il pas créés l'un pour l'autre ? Grâce à elle, il ne ressemblerait pas au vieux Lourtiel, elle chasserait l'orgueil de son cœur. Il lança un coup d'œil oblique à son oncle et la pitié l'envahit. Lui, Ami, n'était pas Gabriel, le fils adoré, mais un usurpateur. La froideur distante du Vieux ne lui permettait pas de l'oublier. Mais la facétieuse nature l'avait modelé semblable à Haïm. Même corps mince et élancé, même peau laiteuse, mêmes yeux larges et bien fendus. À son âge, aurait-il le même masque impénétrable ? Oui... n'était-ce ce mort entre eux, Ami aurait pu se croire son fils. Adopté à dix ans il s'était attaché à cet homme qui remplaçait ses parents. Quelle joie d'étudier pour lui plaire, que d'efforts pour gagner son attention, pour éclairer ce regard vieilli et triste et adoucir son chagrin. Ami soupira, comment lui parler de Liliane, il le décevrait comme un fils ingrat. Miriam... il revit des cheveux plats, un visage lisse et terne, la disgrâce d'un corps menacé par l'embonpoint. Quelque chose en lui se déchirait.

Jamais Moïse n'avait été aussi distrait au temple. Il se demandant si Rachel Lourtiel était dans la galerie des femmes. Ne pouvant détacher son regard de Zaki, celui-ci lui décerna une horrible grimace. Moïse submergé de rage n'osa répondre. Zaki cependant, ayant repéré Emmanuel, se rapprocha de lui et commença à l'importuner. Impassible le jeune homme continua sa lecture pieuse puis se déplaça vers Ami. Le regard de Lourtiel

l'effleura distraitement puis s'attacha à lui avec une attention croissante. La beauté harmonieuse de cette physionomie l'intriguait. C'est la lumière de son âme qui paraît sur son visage, se dit-il. Comment, s'étonna-t-il, tant de noblesse s'exprime-t-elle sous les hardes de la misère ?

Le service se terminait et les mendiants impatients se bousculèrent et se précipitèrent vers les notables. Haïm Lourtiel leva les yeux au ciel : pourrait-il jamais oublier les inconvénients de la richesse ? Lui qui voulait se recueillir dans la pauvreté et la sainteté parmi ses frères déshérités... mais eux n'en voulaient qu'à sa bourse ! Il gagna la sortie, le visage durci dans son masque habituel.

L'apparition d'un serviteur de Lourtiel devant l'atelier de Shalom par une grise journée de janvier combla Moïse. Enfin ! finie l'incertitude... l'attente, mais qu'attendait-il au fait ? Après une nuit agitée Moïse frissonnant dans le petit matin suivit son père au palais Lourtiel. Dès le seuil, Moïse se sentit accueilli par une douce chaleur où flottaient des essences d'ambre. Son père lui désignait discrètement les poêles aux faiences brillantes, les sièges, les meubles fabriqués au pays des Francs. Que ces meubles étaient beaux ! Moïse s'enhardissait à lorgner les bahuts, les fauteuils, les armoires, les guéridons importés d'Europe. Plus tard, oui il en fabriquerait de semblables. Où était-elle, songeait-il marchant comme dans un rêve éveillé. Sans doute dormait-elle. Renseigné par tous les commérages du quartier, il la reconnaîtrait du premier coup d'œil. Sans l'avoir jamais vue, il connaissait déjà ses yeux de braise, son teint d'aurore et la soie souple de ses boucles.

Shalom contrôlait les verrous, les serrures, les espagnolettes des fenêtres. Vers le milieu de la matinée le domestique qui les accompagnait les introduisit dans un petit salon. Assis à terre, aux pieds de Rachel, Zaki tentait de lui ôter ses mules. « Non, non, Zaki ! » se défendait-elle avec un rire enjoué et câlin. C'est Rachel !

songea Moïse, rougissant à son insu. Zaki lui jeta un regard distrait et Rachel happa Moïse dans la chaude langueur de ses prunelles humides. Puis elle s'assit, rectifia sa tenue et non sans coquetterie affecta une mine sérieuse. Ses boucles encadraient son visage de soie tandis qu'elle le dévisageait avec hardiesse. Des perles coulaient le long de son cou gracile où moussait une fine dentelle.

Le visage empourpré, le cœur affolé, Moïse n'osait la regarder. Elle ensorcelait même l'air qu'elle respirait. Soudain le poids de chaque tache et rapiécure de sa galabieh élimée portée en toute saison l'accabla. Les hardes râpées de son père lui inspirèrent un désir de fuite instantanée. Shalom alla inspecter les barreaux de la fenêtre. Moïse entendait les adolescents rire et chuchoter dans son dos. Rachel ressemblait-elle au visage rêvé ? Se retourner... mais une seule fois, se promit-il. La saisir toute, dans un seul furtif et bref regard de voleur. Prétextant chercher un marteau, il se retourna. Sa vue avide s'embrouilla et il demeura pétrifié. La fascination de la Rachel réelle surpassait toutes les descriptions d'Esther. La tête vidée, Moïse s'affaira à son ouvrage mais il ne voyait que des prunelles charbonneuses qui le fixaient dans le dos. Une impression fugitive le troubla. Quelqu'un s'approchait-il dans son dos ? Non, il ne se risquerait pas à se retourner. Regarde-t-on le soleil sans en être aveuglé ? Après un moment, les fiancés sortirent riant et chuchotant et Moïse respira. Rachel... se répéta-t-il, jamais nom ne lui parut plus doux.

Shalom rassembla ses outils, un marteau manquait.

« Pourquoi es-tu si distrait ce matin ? » reprocha-t-il à son fils.

Des éclats de rire fusèrent derrière une porte, tandis que Moïse, rouge de honte, cherchait l'outil.

« Non ! Non ! Je te défends », cria soudain Zaki d'une voix aigüe.

Mais déjà Rachel déposait le marteau près de Moïse.

Le menuisier passa d'une pièce à l'autre, vérifiant toutes les portes, les barreaux et les serrures de la maison. Son fils le suivait et comme voguant dans un rêve émerveillé, il songeait : c'est donc ici qu'elle habite... Soudain même l'air lui sembla doté d'une magie particulière. Mais Rachel demeurait invisible. Parfois Moïse

entendait des rires dans la pièce adjacente, mais en y entrant, le cœur battant, la gorge nouée, il n’y trouvait qu’un écho frémissant d’une présence indéfinissable. C’était comme si tout l’espace tremblait encore du souffle de Rachel.

À la fin du jour, le travail terminé ils attendirent longtemps leur salaire dans un sombre couloir. Un secrétaire leur fit enfin remettre par un domestique une somme inférieure à celle convenue. Shalom examina l’argent, soupira et hésita avant de l’empocher. Une rage haineuse submergea Moïse : si seulement cette maison pouvait s’effondrer et ensevelir Zaki ! Comme il sortait, il sentit une main frôler son bras. Un doigt posé sur ses lèvres, Rachel à-demi dissimulée derrière un rideau de velours grenat, lui tendait silencieusement un objet enveloppé de linon blanc. Et comme Moïse, sidéré, la regardait, la jeune fille suspendit le paquet à ses doigts et sans le quitter des yeux inclina la tête sur l’épaule et disparut derrière le rideau.

Dissimulant le paquet dans son châle, Moïse rejoignit son père. Seul, à l’abri d’un regard profanateur il défit délicatement le mouchoir. Un coffret de porcelaine ciselé de cuivre doré apparut. Des fleurs et des personnages somptueusement vêtus décoraient ses parois bombées. Un parfum de cannelle et de vanille s’exhalait des friandises qu’il contenait. Sur la paroi intérieure du couvercle, Moïse lut : *L’amour plus fort que la mort*. Puis deux initiales entrelacées : ZR. Le soir, armé d’un poinçon il modifia le Z en M puis il dissimula le coffret près de son matelas. Avant de s’endormir il le contempla d’un regard rêveur. Il était Zaki et déambulait vêtu de chauds vêtements dans les salons du palais Lourtiel. Assis sur le tapis il baisait les pieds doux et tièdes de Rachel. Avant de s’endormir il pensa à la princesse de l’île, mais Rachel avait deux yeux noirs.

Un matin Shalom et son fils croisèrent un groupe joyeux. Des joueurs de tambourins et de fifres accompagnaient un jeune homme affublé de vêtements jaunes et verts, monté sur un âne. Un homme le précédait faisant de larges moulinets. « Admirez, criait-il, l’infi-

dèle, l'homme sage qui se convertit à l'islam ! » Shalom reconnut Aslan, l'un des fils du bijoutier de Zuwella. Quand il avait été réparer des serrures chez lui, il l'avait vu avec sa femme et ses trois jeunes enfants. Accusé par deux témoins musulmans d'avoir blasphémé l'islam, Aslan avait été arrêté. Son père avait offert une somme considérable pour le sauver de la mort, mais le cadi commua la sentence s'il se convertissait à l'islam. Après sa conversion il l'obligea à porter un nouveau nom et le força à rompre avec sa famille. Puis il lui assigna un père adoptif, responsable de son éducation et chargé de surveiller sa dévotion dans l'exécution de ses nouveaux devoirs religieux. Le père d'Aslan déchira ses vêtements et s'enferma chez lui mais il s'abstint de se couvrir de cendres, de prononcer un kaddish et de donner sa bru en lévirat à son second fils. On comprit que la famille attendait le relâchement de la surveillance pour circonvenir des gardiens qui faciliteraient la fuite d'Aslan en pays franc où sa femme et ses enfants le rejoindraient.

Ce malheur aggrava les alarmes des pessimistes. Dans les maisons d'études les hommes pieux évoquaient de longues heures les sept Palais en pierres précieuses où se réunissaient les âmes des infirmes, des malades et des souffrants de ce monde et de tous ceux qui furent tués pour l'amour de Sion. Moïse accompagnait son père à ces studieuses réunions. La nuit tombait, les bruits mouraient dans la pureté d'un silence où s'enchaînait un pieux murmure que l'adolescent recueillait, immobile et attentif. Les mots couraient et se mêlaient comme des rivières dont le sens lui échappait tandis qu'il contemplait la lumière sourdre de la bougie répandant son rayonnement sur les hommes rapprochés autour de la flamme. Emmanuel lui avait expliqué que le monde est comme une noix, enveloppe sur enveloppe, signification sur signification, esprit à l'intérieur de l'esprit. Un jour il comprendrait... et comme Emmanuel, il questionnerait, s'interrogerait. Emmanuel, qui pour mieux entendre, inclinait son buste vers les Anciens et tendait un visage translucide et rayonnant.

Joseph, le savetier, logeait à l'entrée de Sa'ar et rentrait souvent avec le menuisier. Suivis de leurs fils, les deux hommes enfilaient

les sombres boyaux de Zuwella, évoquant à voix basse le jardin d'Éden tout illuminé par la lumière du Messie. Une lumière que les yeux ici-bas ne peuvent voir, commentait Joseph d'une voix trébuchante, un mystérieux sourire d'initié aux lèvres. Il était convaincu que les âmes de ses parents résidaient dans ces merveilleux palais. Heureux leur sort dans le monde à venir, car la lumière du Messie les consolait des épreuves d'ici-bas. Il en parlait avec une exaltation, une angoisse fébrile qui intriguaient Shalom. Deux ou trois fois déjà, le savetier, arrêté devant son atelier, lui avait jeté d'un ton provoquant et mystérieux : « Le coq noir ! Le coq noir, il volète autour de moi. Par deux fois, j'ai entendu son cri ! » Impressionné, Shalom abandonnant ses outils avait grimpé les marches de son atelier pour lui répondre du seuil. Mais Joseph, le corps plié sur la gauche, chétif et désarticulé, s'en allait sans se retourner, boitillant dans le tunnel des façades noires bordées de détrit.

L'aspect et le comportement de Joseph aurait réjoui le plus fanatique des Maugrabs. Vêtu de sa tunique noire de raïa, il s'efforçait si consciencieusement de passer inaperçu qu'il suscitait aussitôt les pires soupçons. Aussi le courbache avait flétri son corps et son visage, brisé son échine et ses os angoissés se ratatinaient vers la terre. Voyant sa silhouette fuyante les gens de Zuwella disaient : « Il a si peur d'être juif qu'un jour il se convertira et viendra nous opprimer. » Alors, pour le reconforter ils lui criaient : « Joseph ! ne crains pas le fils de l'homme pareil à l'herbe ! »

Ni son mariage, ni ses enfants n'avaient dissipé l'humeur taciturne de Joseph. Un cauchemar, toujours le même, l'éveillait. Ruisselant de sueur, il s'asseyait sur son grabat dans les ténèbres, demandant dans un demi-sommeil : « Où est l'argent ? » L'argent pour acheter le cadî. Un bras enveloppait ses épaules, il s'éveillait. C'était Emmanuel, son fils.

Joseph se demandait parfois quel obscur dessein conduisait son fils vers lui aux pires moments de son existence. Qu'il fût fouetté ou pourchassé par les gens de violence qui ouvraient leur gueule pour déchirer et rugir, son fils était toujours là. Quand des gamins s'amusaient à le culbuter, tirant sa barbe, ses cheveux, souillant sa

tunique cendreuse de raïa, Emmanuel était là. Devant la tristesse de son fils, Joseph en oubliait sa peur. Pourquoi dois-je, moi son père, lui infliger cette souffrance ? se reprochait-il. Mais quand, sans mot dire, il plaçait sa main sur son épaule et qu'ils entraient tous deux à Zuwella, le visage d'Emmanuel rayonnait de joie.

Un soir Joseph raccompagna Shalom jusque chez lui. Son humeur inhabituelle, très loquace et même gaie, le déconcertait. Joseph le tint si longuement sur le pas de sa porte, que Shalom devina son désir de lui confier un secret. Une pleine lune piquée justement au-dessus de Sa'ar l'inondait de lumière. Shalom s'étonnait de voir soudain le savetier comme grandi, son corps malingre miraculeusement redressé. Même la laideur s'effaçait sous une joie intérieure qui transfigurait ses traits et brillait dans ses yeux. Il souriait, levant vers le ciel un front plus pur qu'un diamant.

Shalom sidéré, le regardait et ne reconnaissait plus dans cet être glorieux irréel, l'humble savetier disgracié, taciturne, le traîne-malheur courbé sous les railleries.

« Mon ami, plaيدا-t-il, dis-moi la bonne nouvelle qui réjouit ton cœur, associe-moi à ta joie. »

Joseph éclata d'un rire frais, spontané, qui stupéfia le menuisier. En vérité, c'était un autre homme, car jamais depuis les temps où Shalom l'avait découvert dans son réduit, un tel rire n'avait jailli sur ses lèvres.

« À toi, oui... je le dirai ! » s'exclama Joseph avançant la tête pour chercher avec une reconnaissance naïve les yeux de Shalom où jamais n'avait brillé la dure petite flamme de la dérision et de la méchanceté.

« À toi... oui », répétait-il, incapable de formuler sa gratitude autrement que par cette joie candide, si burlesque sur son visage d'homme qu'elle en émut davantage Shalom – « mais... c'est un secret, souffla-t-il dans le creux de sa paume rapprochée de la bouche – ne le dis à personne. »

Il fit une pause et reprit rêveur, serrant l'épaule d'Emmanuel.

« Hier soir, j'ai vu en songe mon père et ma mère. En vérité, c'était un beau songe. Ils s'approchaient et souriaient. Et moi je

sentais tout près de mon visage voleter un baiser, voleter une douceur qui me rassérénait et je souriais à mon tour et des larmes de joie coulaient de mes yeux mais je ne le savais pas. "Vois mon fils, me dit mon père, nous t'attendons... nous sommes tous venus pour t'accueillir, tout est prêt pour toi... ne t'inquiète pas, n'aie point d'alarmes, tout au long de ta vie, quand tu nous cherchais, nous étions près de toi et nous préparions pour toi, notre fils, cette route merveilleuse qui s'élève jusqu'à nous. — Père, ai-je demandé, pour quand ce sera ? — Le messager est en route, mon fils, et dans deux jours il viendra t'appeler." Comment t'expliquer ? Pendant toute cette conversation, moi, pauvre ver, je baignais dans une lumière belle, belle vois-tu... et douce... comme cette lumière de lune qui nous vient de là-haut. Jamais encore de ma vie, je n'avais senti ça. C'est peut-être ce qu'on appelle la paix ? Oui... la paix et je regrettais de m'éveiller. »

Le silence se referma. Shalom muet vit des larmes glisser lentement sur les joues d'Emmanuel. La lune soudain disparut derrière un mur, Sa'ar retomba dans les ténèbres et le menuisier se trouva seul devant sa porte.

Pourquoi a-t-il rêvé de ses parents ? demanda Moïse, songeant à ces palais.

Sans répondre, Shalom rentra, accablé soudain de fatigue et de tristesse. Même la voix du savetier avait changé, c'était une voix autre... la voix venue des temps anciens, comme si toute sa vie s'effaçait, le laissant intact et vêtu de pureté.

Quelques jours plus tard, sous un ciel plombé, Shalom et Moïse revenaient de chez Mahmoud. Les vents soufflaient du sud une fine poussière brûlante. Exténués par la fournaise, harassés par les mouches, ils se faufilaient dans les ruelles. D'une maison s'épanchait le son d'un luth. Depuis sa dernière conversation avec Joseph, une sorte d'angoisse diffuse habitait Shalom. C'est ce temps, se raisonnait-il, on respire et on mange la poussière, elle entre par tous les orifices et propage la variole. Le fléau frappait déjà Zuwella et pas seulement les pauvres, une domestique chez les Lourtiel avait succombé. Soudain ses yeux tombèrent à sa droite sur un homme pendu aux

barreaux d'une fenêtre. Horrifié, il reconnut Joseph, sa peau collait à ses os, sa langue adhérait à son palais. Il avait pu poser ses pieds sur une barre de fer et son calvaire en avait été prolongé. Shalom crut même que son regard voilé le reconnaissait :

« Joseph ! s'écria-t-il, Joseph ! »

Son cri fit sursauter un passant qui voyant sa galabieh noire (celle des Juifs) l'injuria :

« Négateur de la vraie foi, maudit infidèle, ne vois-tu pas que Satan l'a pris tout entier ? S'il n'eut été à Eblis⁷, il aurait vu la vérité et se serait converti ! »

Incrédule, atterré, Shalom sans répondre se hâta vers Zuwella. Ce matin-même, lui dit-on, un Turc avait refilé de la fausse monnaie à un cadî. Condamné à mort, le Turc s'était défendu en avouant la tenir d'un Juif. Deux gardes l'avaient accompagné à Zuwella. « Voilà le chien... le corrupteur sur terre, le voleur », s'était écrié le Turc, désignant Joseph qui le croisait, boitillant, portant ses pots de colle. Le cadî avait transféré l'exécution au Juif et frappé le Turc d'une légère amende.

Dans les ténèbres du cachot, Joseph enchaîné par des fers avait réfléchi à son existence traquée. La cruauté et l'injustice des hommes l'avaient tourmenté toute sa vie. Il s'était souvenu de son cauchemar, de cet homme frappé, enchaîné dans les ténèbres et dont les pleurs et les gémissements l'avaient si souvent éveillé. Le cadî cependant, avait été généreux : « Convertis-toi et tu seras libre, lui avait-il dit, quitte ta vie misérable d'infidèle. » Une sorte de vie conçue jusqu'en ses moindres détails par des générations de théologiens, érigée en doctrine, décrite dans les lois et imposée par la force à leurs victimes. Un statut que seule la conversion pouvait abroger.

Fumant le narghilé, le cadî avait fixé son regard rêveur sur le pauvre homme. Le refus de Joseph l'avait stupéfié. Offensé, le magistrat s'était demandé si ce misérable juif pouvait être courageux ? Un gouffre s'était ouvert devant lui, mais rapidement il avait repris ses esprits, la théologie avait tout prévu : l'erreur aveugle l'infidèle et le conduit à sa perte. Il l'en avait méprisé davantage

7. Djinn révolté contre Dieu et maudit, dans le Coran.

mais il avait toléré cependant une ultime rencontre dans la prison entre le condamné et sa famille. Peut-être se serait-il laissé fléchir.

Dans sa cellule fétide, l'humble savetier s'était transformé en un prince nimbé de majesté qui posait un regard d'éternité sur sa famille en pleurs.

« Sachez – avait dit Joseph étreignant ses enfants – que j'ai accepté la mort parce que je vous aime plus que moi-même. Comment pourrais-je vivre alors qu'il me serait interdit de vous voir, vous, mon âme et mon sang ? Ne pleurez plus, je quitte honorablement une vie de misère. »

Puis il leur avait fait ses dernières recommandations :

« N'oubliez jamais que vous êtes les fils de l'Exil, vêtus de vêtements de rédemption quelque vils qu'ils apparaissent aux yeux de l'oppresseur. Ne vendez jamais votre âme en échange du droit d'opprimer l'innocent. »

À Zuwella, Shalom courut avertir les gens du supplice infligé à Joseph. « Mais pourquoi t'inquiètes-tu ? lui répondait-on. Un tel poltron se convertira, il vendrait même son fils pour sauver ses os. La gloire des martyrs de Sion n'est pas pour lui... »

Shalom cependant insista, il avait vu Joseph pendu, il ne s'était pas converti. Vivait-il encore, pouvait-on le sauver ? On fit une collecte pour soudoyer le cadî et obtenir la permission d'emporter son corps la nuit. Mais le cadî inflexible permit tout juste au fils de tourner vers l'intérieur le visage de Joseph, afin de soustraire son agonie à la vue des passants.

Le bois pleure-t-il sous le rabot ? La vie décape l'homme comme le racloir dégrossit la planche. Tombez... tombez... larmes de copeaux. La révolte décuplait la force de son bras. Sa main crispée sur le rabot entraînait le corps de Shalom dans un va-et-vient rythmé. Oui, Joseph tu voulais parler mais tu vécus muet comme cette planche. Car la tyrannie ôte la voix et

rend muet. Elle trafique les mots et appelle l'injustice, justice. Comme l'ivrogne qui titube, l'homme ne sait plus se diriger et ne distingue plus le mal du bien. Mais qui encore pense à toi ? Déjà on se réjouit et calcule les aumônes que Lourtiel distribuera au mariage de Zaki. On tresse les guirlandes, on dresse le pavois et on confectionne les fleurs de papier. Et dans la liesse générale je suis le seul à me souvenir de ton sourire double, sournois et pathétique, à toutes les pitiés de ta vie d'homme... agitation de vent, désirs de néant... Toi, cible des railleries, toi qui fut laid, difforme et méchant, j'ai vu une lumière de compassion te vêtir tout entier et t'emporter. Alors, qui étais-tu Joseph dans la misère de ta chair et de tes os et dans la gloire de ta mort ?

Ces questions assombrissaient l'humeur du menuisier et troublaient ses nuits. Il s'éveillait en sursaut, le cœur palpitant, l'oreille aux aguets. Le sol, les gens et les choses se dérobaient. Point d'appui, nulle corde à laquelle s'accrocher. Dans la demeure des chacals, aucune loi ne défendait l'innocent. Quelle est cette vie, se répétait-il, jusques à quand encore ces calomnies ? Il revoyait le savetier baigné d'une clarté qui n'était pas celle de ce monde. Cette mort soudaine éclairait leur dernière rencontre d'une signification qui lui échappait. Il m'a été donné, songeait-il, de voir l'homme le plus abaissé de Zuwella, revêtu avant de mourir d'une lumière de splendeur. Il a ainsi voulu me faire, à moi Shalom, le menuisier, un cadeau que ne reçoivent pas même les rois... mais pourquoi à moi ? Et, en y songeant, il ressentait une infinie reconnaissance le lier, lui encore sur terre, à son ami dans l'au-delà. Le savetier avait allumé tout au fond de lui-même, une lampe qui le réchauffait, mais comment la décrire, comment la comprendre, se demandait-il perplexé. Et il ne trouvait pas de mots pour expliquer cette sereine beauté.

Cependant la peur des esprits désincarnés chassait Esther de sa maison. Quand le vent soufflait du désert, mille démons s'efforçaient d'entrer par les fissures des portes et les interstices des fenêtres. Quel branle-bas ! quel remue-ménage ! et ça craquait, ça ricanait, ça soufflait de tous les côtés à la fois, ici... là... partout. Elle se réfugiait alors chez sa voisine Judith, emportant son attirail de

brodeuse. Moïse contemplait ces fragiles merveilles où s'échafaudaient ses rêves. Gilets de velours, pantalons bouffants en taffetas, corsages ornés de perles... Rachel lui apparaissait tantôt superbe et royale, des pantoufles filigranées à la toque sertie de sequins, tantôt mutine et espiègle dans la mousse des dentelles. Il n'y avait jusqu'aux draps et aux chemises dont il ne connut l'intimité. Les moindres papotages sur les Lourtiel adhéraient à lui comme de la glue. Il se noyait dans leur existence chatoyante, océan de rêve qui l'emportait avec la houle de la rumeur. Dans la rue, certaines silhouettes féminines le faisaient tressaillir. Il multipliait les occasions de passer rue Lourtiel et s'asseyait sur le banc près de Saltiel, le marchand de beignets. Abrisé dans une encoignure, Saltiel de sa longue cuillère de bois, remuait la pâte qui se gonflait et dorait dans la friture d'un chaudron. Moïse savourait lentement les délices parfumés de cannelle. Le miel dégoulinait, il se léchait les doigts et se rappelait chaque détail de cette maison merveilleuse où vivait Rachel. Le soir il contemplait la cassette et imaginait Zaki se traîner lourdement aux pieds de sa fiancée. « Zaki est l'esclave de Rachel, rapportait Esther, elle est sa nourriture et sa vie. Elle ordonne, il obéit. Elle pleure et il tremble, elle rit et il respire. »

À Zuwella vivait Rachel, raïa elle aussi, comme lui et de ce fait, plus proche, plus semblable, presque égale et sœur... Il revoyait la princesse de l'île, celle de ses rêves enfantins. Assise près d'un jet d'eau, brune et fragile sous des voiles blancs, elle attendait. Il se souvenait de ses yeux emplis de larmes, l'un noir et l'autre bleu. Que lui réservait l'avenir ? Il pressentait qu'un fastueux mystère mûrissait dans le temps et confiant, il attendait.

Cependant à Sa'ar on ne parlait plus que du mariage de Rachel et de Zaki et Shalom fut bientôt le seul à penser encore à l'exécution du savetier. Devant son établi ou revenant de la synagogue le soir, il évoquait son boitillement, son regard où alternaient la ruse et l'angoisse en une indéfinissable interrogation. Lui qu'on disait si lâche avait enduré le supplice pour rester fidèle à sa foi et aux siens ! Un sentiment neuf de révolte, d'indignation, qui le surprénait lui-même, accompagnait ses réflexions. Quoi... seraient-ils

toujours assujettis à l'injustice, à l'oppression ? La mort de Joseph avait été pareille à sa vie : la proie des loups. Et, suprême dérision, même sa souffrance héroïque se dissolvait dans cet oubli, cet effacement humble et terne où s'était résorbée toute son existence. N'y avait-il donc de gloire et de respect que pour les tyrans ?

Or à Sa'ar, il n'était question que de l'argent et des vivres que Lourtiel ferait distribuer pour le mariage de Rachel. Esther la brodeuse s'activait comme l'abeille pour terminer de coudre perles et dentelles sur les brocards, les soies et les mousselines du trousseau. Ses rapportages indiscrets informaient le quartier des moindres détails de l'existence des Lourtiel. Moïse écoutait avidement ces commérages et se les répétait mentalement des jours durant. Pourquoi dois-je écouter ces histoires de bonne femme, se reprochait-il irrité. Mais il recherchait ces propos tout en les haïssant avec une violence qui lui faisait souhaiter la surdité. Pourquoi Rachel vivait-elle dans une belle maison et lui à Sa'ar ? se demandait-il, imaginant la jeune fille évoluer dans ce cadre dont il se rappelait chaque détail, dans cette température exquise parfumée à l'ambre. Parfois, à la synagogue, il se surprenait à penser, contre toute vraisemblance, qu'elle se trouvait dans la galerie des femmes. Le cœur tremblant, il n'osait plus lever les yeux. Il chassait de ses pensées les boucles noires, le regard velouté, et à la fin du service, il partait rapidement, honteux, les yeux baissés, en proie à un malaise.

Enfin arriva le jour du mariage. Tous les loqueteux et les mendiants rivalisant de misère et affichant ostensiblement toutes leurs plaies, se pressèrent avec la foule devant la maison de Lourtiel. Resté seul à Sa'ar, Moïse furieux songea que ses neveux se trouvaient parmi les curieux auxquels on jetterait des friandises. Des friandises comme celles que Rachel lui avait données...

Mais l'épidémie de variole sévissait dans la ville, frappant riches et pauvres, et Zaki et Rachel partirent en Europe. Ami s'inquiétait de laisser Haïm et retardait son départ à Londres. Puis un jour, saisi d'un violent mal de tête il dut s'allonger et personne ne s'approcha plus du palais Lourtiel.

Les lourds rideaux de velours tamisaient la lumière. Ami entrouvrit les paupières et les referma aussitôt. Que n'était-il mort ! Puisse la fossoyeuse le dérober aux vivants ! Il serra les paupières, une chappe de plomb écrasait son crâne. Nul bruit. Avaient-ils tous fui ? Combien de temps avait duré sa maladie ? Son esprit sombrait dans le vide. Il tendit l'oreille, des bruits feutrés, des glissements, des murmures lui parvenaient. Il reconnut le parfum du manguier qui ombrageait sa chambre. Les fruits mûrissaient, c'était sans doute novembre. Décidément la mort le dédaignait, elle l'abandonnait comme une épave dans son lit, un Empire, décoré de palmettes dorées face à l'armoire à glace. Ils se souleva, ses doigts se crispèrent sur le drap et l'horreur le figea. Ne pas penser... pas maintenant. Aller au sofa, la table de toilette... chercher un autre miroir, celui ovale, cerclé d'acajou où il s'examinait en se rasant. Ses yeux le ramenèrent à la glace, en un éclair son visage défiguré s'imposa. Il cria.

« Maître... maître qu'as-tu ? »

Sol penchait vers lui sa bonne tête auréolée de cheveux gris.

« Tu es donc là Sol... tu n'es pas parti ? »

— Partir ?... abandonner mon maître ? »

Ami gémit :

« Que ne suis-je mort comme Joya ! »

— Maître, le Seigneur engrange les joies pour consoler les réprouvés.

— Sol donne-moi le miroir !

— Maître... Le domestique soupira et d'un ton désolé : attends quelques jours...

— Non ! tout de suite ! maintenant !

— Ça ne vaut vraiment pas la peine... il fait si sombre !

— Bon alors je me lèverai et le prendrai. »

Sol gagna lentement la table et d'un geste imperceptible rapprocha les rideaux.

« Voilà Maître », fit-il, tenant le miroir devant Ami qui se souleva avec effort.

Les ravages du mal dépassaient ses pires cauchemars, des cratères noirâtres rongeaient les chairs enflées. Ami se laissa retomber, exténué sur ses oreillers.

« C'est bien... je te remercie... »

— Ça passera... ça s'atténuera... ces marques disparaîtront... larmoya Sol. Dieu a préservé son Excellence, tu es en vie. »

Jamais, jamais plus de miroir, songeait Ami, les bras allongés sur le drap. Où était parti son visage, son visage d'autrefois ? La peau lisse, le teint pur... fini... Finie Liliane. Autrefois vivait dans cette chambre un heureux jeune homme. Cet homme, comprit-il, était mort.

Quand tout risque de contagion eût disparu, Haïm Lourtiel se rendit dans la chambre d'Ami. Sol avec déférence l'aïda à s'installer sur le sofa, rapprocha du vieillard un brasero de cuivre et lui apporta une pipe. D'un regard il s'assura que rien ne manquait et alla s'asseoir à terre dans le couloir derrière la porte.

Adossé à ses oreillers, le visage enveloppé de bandages, Ami remercia Lourtiel de sa visite et s'excusa des désagréments causés par sa maladie. D'un geste de la main Lourtiel l'arrêta :

« Je suis heureux que Dieu t'ait sauvé mon enfant – Haïm ne l'avait jamais appelé son fils – très heureux. Dans ces épreuves, Dieu nous rappelle que la vie est un cadeau, un jour donnée, un jour reprise selon sa juste et toute-puissante sagesse. Nuit et jour j'implorais sa pitié – sa voix trembla et il porta un mouchoir à ses yeux. Grâce lui soit rendue, il prodigue ses compassions même au pécheur. Dans ma détresse j'ai fait distribuer des aumônes et des vivres au quartier et réciter des prières. Et maintenant je renouvellerai mes aumônes dans la gratitude et nous célébrerons ta guérison dans la joie. Sache mon enfant que je t'apporte une bonne nouvelle, ne désespère pas. »

Haïm évitait de regarder Ami mais à mesure qu'il parlait, il s'enhardissait à découvrir son nouveau visage. Dans ses yeux bleus enfoncés derrière ses paupières encore enflées, il discernait

une expression indéfinissable, inhabituelle, comme le tranchant d'un acier.

« Je vous remercie, mon oncle, pour toutes vos bontés, murmura Ami.

— Quand l'amour est un don du Seigneur, il résiste à toutes les épreuves. Il est plus fort que la mort. Tu es aimé de cet amour béni et aujourd'hui même je t'en apporte la preuve. »

Ami baissa la tête et ne put retenir un soupir. Miriam, ses yeux noirs humides de timide adoration, son teint brouillé, ses mains sages...

« Ne t'attriste pas ! Crois-moi, Miriam t'aime. Plus que jamais elle désire devenir ta femme, te sachant – sa langue buta sur le mot défiguré – malade et malheureux. » Il regarda le visage ravagé baigné de larmes d'Ami et sa pitié s'émut.

« Mon fils... mon fils... répéta-t-il et un torrent de tendresse l'inonda – chasse le chagrin, la beauté est un masque éphémère, un piège pour l'homme.

— J'aimerais partir à Londres et continuer mes études, dit Ami.

— Mon enfant, beaucoup d'étude est une fatigue pour le corps et l'esprit. Dès l'enfance tu jouais avec Miriam, toute petite elle t'aimait déjà. Vous étiez destinés l'un à l'autre, les liens de nos familles se sont fortifiés, nos intérêts sont communs. Pourquoi différer ce mariage ? tu as vingt-six ans... ta jeunesse, ton inexpérience risquent de te porter vers l'étrangère errante dans ses voies. Pourquoi livreras-tu ta vigueur à une inconnue ? »

Ami baissa la tête pour dissimuler son visage. Liliane... lumière inaccessible, criait son âme. Mais qu'importe... sa vie était finie, son cœur brisé, sa vie un fardeau... Miriam ou une autre...

« Et puis, vois-tu – reprit Lourtiel après une pause – j'ai besoin de toi ici, j'aimerais me décharger de mes soucis. La mesure de mes jours approche. Je m'en irai l'âme tranquille si je te sais marié. Je voudrais te bénir toi et ta femme avant de descendre au séjour de mes aimés. »

La grisaille d'hiver emplissait la chambre. La mort ? songea Ami. Il s'aperçut de la pâleur cireuse de Haïm, l'éclat vitrifié de ses prunelles bleu délavé. Non, c'était impossible ! Il savait, lui, que la vie continuerait inchangée et que Lourtiel serait toujours là, indomptable et éternel. Pourquoi lui parlait-il de sa mort ? Ne voyait-il pas que c'était lui Ami, qui mourrait ?

« Mon oncle, vous vivrez encore cent ans ! » lança-t-il.

Lourtiel hocha la tête sans répondre. Sa vie s'écoulait, ses forces se perdaient et son corps, déjà épave, accostait à l'autre rive. Le monde des vivants s'éloignait dans une dérive insaisissable, tout fuyait dans un grand vertige de néant. Ami souriait, confiant. Il ne voit pas que je me meurs, se dit le vieillard. Ami l'abandonnait au lieu où il allait, où la parole et même l'espoir sont vanités. Vois, voulut-il dire, ne me retire pas ta tendresse, mais Ami souriait toujours, incrédule avec le même éclat dur dans les yeux.

Trois mois plus tard on célébra le mariage d'Ami Lourtiel avec Miriam Lévy. Le rabbin avait proposé à Emmanuel de confectionner un petit recueil de psaumes en leur honneur. On disait qu'une grâce avait été déposée dans les doigts d'Emmanuel. Nul comme lui ne savait tracer les signes où s'ençâsse la pensée. L'écriture est l'architecture du monde, disait Rab Yacoub et Moïse croyait voir l'univers reposer sur les doigts fins d'Emmanuel.

Aux premières lueurs du jour, Emmanuel allumait sa bougie. Il plaçait près de lui une loupe, un compas, des aiguilles, une lime puis il affûtait sa plume et calligraphiait des psaumes. Dans le grand silence de l'aube, il entendait se lever une plainte qui n'avait rien d'humain et dont les larmes tombaient goutte à goutte en lui. Il posait sa plume, fermait les yeux, écoutait. Qui donc pleure ainsi, qui se désole et gémit avec des accents si déchirants ? se demandait-il les premiers temps. Il tendait l'oreille. La plainte ne venait de nulle part, mais elle résonnait à l'intérieur de toute sa personne. Ce sont des pleurs d'âme, se dit-il enfin, il y a quelque part une détresse immense et moi, je l'entends se désoler.

Immobile dans la soie de l'aube, il recueillait ces larmes qui ressuscitaient un corps brisé, une démarche cahotante. L'espace

s'emplissait d'un regard énigmatique empli d'humilité et de tristesse. Intacts en lui surgissaient l'amour et le déchirement. Que de fois, travaillant dans l'échoppe, l'avait-il imaginé, le cœur serré, boitillant hâtivement à Kahira, frôlant les murs, esquivant un bâton. Que de fois l'avait-il vu mentir, dérober, se cacher comme un poltron ou maltraiter sa mère avec une veulerie d'ivrogne ? Mais tout s'effaçait et se résorbait en un seul souvenir : son père assis dans la pénombre du crépuscule, quelques jours avant sa mort, se croyant seul, pleurait doucement. Bouleversé Emmanuel s'était silencieusement retiré. Mais Joseph, sans détourner la tête, ni lever les yeux, l'avait appelé à mi-voix : « Vois-tu, c'est mon âme qui souffre », lui avait-il dit de son timbre nouveau, changé, « elle souffre, prisonnière de ce corps maudit qui m'est à charge. »

Que voulait-il dire ? Comment une âme souffre-t-elle ? Mais maintenant dans les aubes pâles, silencieuses, il renonçait à comprendre cette immatérielle tristesse d'invisibles présences.

Parfois Moïse encadrait les psaumes calligraphiés par Emmanuel pour les vendre dans les riches foyers. Certains les éconduisaient, d'autres prenaient la peine de leur expliquer : « Ne voyez-vous pas, disaient-ils, ces réfugiés qui arrivent comme un torrent ? Nous devons les loger, les nourrir, les soigner, payer leur jizya et racheter leurs femmes et leurs enfants emmenés esclaves. Mais Dieu voit les œuvres de chacun. »

Dans les ruelles enchevêtrées de Zuwella, Moïse reconnaissait les réfugiés raïas à leur vêtement d'opprobre. Ceux qui venaient du Maghreb marchaient pieds nus, les Yéménites se distinguaient par leur courte tunique noire obligatoire et les réfugiés de Perse se calfeutraient chez eux aux moindres gouttes de pluie, car en Perse il était interdit aux raïas de sortir par temps pluvieux. Dans cette cour des miracles des malades de l'oppression, Moïse sentait circuler un fluide d'espérance, comme si la foule devenait une prière vivante, une prière de sang, de chair et d'âme. Réjouissez-vous, rassuraient les rabbins, les temps sont proches où toute prophétie s'accomplira, il y a des signes... Mais, pressés de questions,

ils répétaient, mystérieux et prudents : « La gloire de Dieu est de cacher les choses. Attendez... attendez... »

L'âme pleine d'impatience, Moïse allait interroger Rab Yacoub : « Maître, que disent les signes ? À quand la restauration d'Israël et la fin des tyrans sur terre ? » Rab Yacoub le gourmandait avec une calme fermeté : « Nous avons attendu deux millénaires, pourquoi s'impatienter maintenant ? Les voies du Seigneur ne sont pas les voies de l'homme. » Et quand le crépuscule rassemblait les hommes au seuil des synagogues, ils se communiquaient les rumeurs du jour, les yeux levés sur le firmament guettant les scintillements de la première étoile qui les uniraient dans la prière. Ainsi Zuwella donnait à chacun sa part de joie, de chaleur humaine et de misère, nul n'était chassé ou refusé, Moïse comprenait qu'ils étaient tous embarqués sur l'Histoire pour un même destin.

1835

À cause des péchés du monde, l'année 1835 débuta avec une épidémie de peste. La police ordonna à tous les habitants d'exposer leurs habits à l'air, de balayer les rues et les arroser. Le Pacha décréta une quarantaine, on boucha les trous du mur d'enceinte de la ville, et on interdit aux barques de traverser le Bahr. Pour que ne flottent plus les cadavres des amants de la princesse Zohra, le Pacha fit murer toutes les fenêtres et les portes extérieures du palais de sa perfide fille, à l'exception d'une seule, devant laquelle veillait nuit et jour une nombreuse garde. Les Francs s'enfermèrent dans leur khan, avec leurs femmes, leurs commis et leurs domestiques. Les portiers munis de pincettes saisissaient les vivres déposés devant les portes et les plongeaient dans l'eau et le vinaigre. On troua et parfuma toutes les lettres avant de les distribuer. On voyait dans les rues les esclaves Grecs capturés en Macédoine mourir comme des mouches. Les plus touchés furent les esclaves noirs amenés d'Afrique. Ils n'avaient même plus de haillons pour couvrir leur nudité et gisaient sur les trottoirs, trop affaiblis pour mendier, déchirés par les crocs des chiens sauvages qui disputaient leur chair aux vautours. Les guerres succédaient aux guerres. La France poussait Mohammed Aly à construire un grand empire arabe indépendant de l'Empire turc du Grand Seigneur mais l'Angleterre s'en inquiétait. Sur les champs de batailles Ibrahim Pacha ramassait les victoires contre le Turc, mais la misère du peuple augmentait.

À Zuwella, on ordonna une journée de jeûne, ce qui ne modifia guère l'ordinaire des pauvres, car les denrées qui n'étaient pas

expédiées aux armées, même avariées, atteignaient des prix fabuleux. Les viandes de boucherie des animaux malades se putréfiaient, et les légumes pourrissaient à l'étalage. Tout manqua, le sucre, le beurre, l'huile et les bougies. La guerre en Samarie interrompit la production du savon qui devint introuvable sur les marchés. À Hébron et à Safed, le peuple de Sion fut mis au pillage par l'oppresseur et l'étranger. Les Bibles furent piétinées, les maisons vidées, des vieillards massacrés et les femmes violées. Hommes, femmes, enfants, dépouillés même de leurs vêtements, s'enfuirent dans les champs où ils demeurèrent vingt-quatre jours consécutifs comme des brebis destinées à la boucherie.

Une vague de découragement balaya Zuwella car les sujets d'affliction se multipliaient et les oreilles en tintaient. On fit un office de deuil pour les places ravagées et désertes de Sion et chacun s'humilia.

Mais les malheurs ne viennent jamais seuls. On vit bientôt à Zuwella des gens dont on pouvait compter les os. Ils venaient de Perse et disaient : On a fait de nous un objet de dérision et de moquerie. Puis on nous a forcés, le couteau sur la gorge à apostasier. Nous avons dû nous exécuter pour sauver les enfants dans les berceaux. Mais nos yeux ne voyaient plus car nous errions dans les ténèbres, notre peau s'est rétrécie tant nous avons pleuré et notre corps s'est desséché comme le bois. Les méchants nous ont enchaînés dans leur rets, ils nous guettaient et nous épiaient tout le jour, ils grinçaient des dents, roulaient les yeux et toraient les lèvres en s'appropriant nos maisons et nos biens.

Longtemps on parla des grandes douleurs des temps de la persécution religieuse. Des innocents ont péri, mais, disait les Anciens, leur sacrifice n'est pas inutile, car il émeut le Seigneur et rapproche le temps des Justes. Les cabalistes compulsèrent leurs livres et discutèrent sur les nombres, les mots, les signes pendant que les notables pourvoyaient au logement, aux soins et à l'entretien des réfugiés.

Les opinions divergeaient comme les branches de l'arbre. Certains disaient que les guerres et les massacres et le mal répandu sur la terre annonçaient la fin des temps de l'homme, or rétorquaient

d'autres, il y a déjà eu beaucoup de massacres et de malheurs et le Messie ne vient pas. Mais sous quelle forme viendrait-il ? On disait que pour sauver son trône et son Empire, le Grand Seigneur avait accepté les réformes imposées par des pays européens et que toutes les discriminations contre les raïas seraient abolies.

Moïse sentait les prières murmurées par une multitude de voix envelopper Zuwella de ferveur. Elles s'échappaient des synagogues, rayonnaient dans la lumière chauffant les pierres, la terre et les maisons. Il y a un temps pour tout, enseignaient-elles. Un temps pour la détresse et un temps pour l'espoir. Car l'oppression ne durera pas, les exilés retourneront avec des chants de joie, ils paîtront sur les montagnes d'Israël et le long des ruisseaux. Il y a encore une espérance pour Israël. Et certains soirs, quand les étoiles ouvraient leur source de fraîcheur, Moïse à l'écoute de la nuit, devinait un immense sourire couler vers les hommes. Oui... il y avait une espérance pour les captifs et les méprisés.

Il y a un temps pour tout, avait dit Shalom. Un temps pour grandir et un temps pour se marier. Un matin de beau soleil, Judith, le cœur plein de chansons, avait lavé le sol à grande eau, et avait voulu parfumer la maison au benjoin, mais Moïse avait préféré les essences de l'ambre, une nouveauté coûteuse dans le foyer du menuisier. Moïse avait égayé la maison de roses et de jasmins, des grenades et des figues garnissaient une coupe et le soir, le foyer du menuisier, nettoyé, rangé, décoré, brillait à la lumière des bougies. Judith et Shalom d'un côté, les parents de la fiancée de l'autre, regardaient les jeunes gens intimidés et silencieux debout face à face. Moïse avait tout juste entrevu des yeux comme des colombes et deux fossettes creusant la pomme des joues, car intimidée la jeune fille avait aussitôt caché dans ses colliers un charmant menton orné d'un grain de beauté. Un voile offert par la veuve de Joseph, couvrait sa tête, descendait sur ses épaules, glissait le long de son corps menu. Les yeux de Moïse cherchèrent sous la mousseline, la nuit des cheveux. Elle ressemble à l'autre, se dit Moïse, émerveillé, même son nom... Rachel... quelle étrange coïncidence a guidé le choix de mon père. J'aurais ainsi, moi aussi,

ma Rachel... ma Rachel de Sa'ar. Mais Rachel cachait-elle un objet dans ses petites mains jointes derrière le dos ? Se sentant observée, la jeune fille leva vers lui un craintif regard :

« Permets-moi de la garder et de l'aimer... »

Et mordant une lèvre apeurée, Rachel avança lentement ses mains. Moïse y vit une boule de chiffons pitoyables, une poupée.

Moïse retint un rire.

Rachel leva vers lui de grands yeux bruns emplis d'un étonnement naïf. Des larmes prêtes à déborder mouillèrent son regard grave, mais sur sa bouche entrouverte tremblait un sourire. Le jeune fiancé s'émut à cette prière de pluie et de soleil. Spontanément, dans un geste de protection, il saisit les mains de Rachel, n'osant les baiser. Il les serra, attendri, songeant : comme elles sont petites ! Rachel avait quatorze ans.

Ce soir-là, Moïse sans même ouvrir la cassette de Rachel Lourtiel, la déposa tout au fond d'un vieux coffre et l'oublia.

* * *

Le soleil se levait, le soleil se couchait tissant de bonheur la vie de Moïse. Les gens avaient beau dire : le devastateur devaste et l'oppresseur opprime, il s'enivrait du rire de Rachel, car son amour valait mieux que le vin. Sa peau embaumait plus que le lys du Sharon et sa voix chantait comme le luth du roi David. Son âme tremblait quand il voyait ce sourire de leur première rencontre, ce sourire d'automne quand le soleil rit et s'attriste, déversant une lumière emperlée de pluie. Tout le jour dans l'échoppe, il rêvait au regard de Rachel qui s'éclairait dès qu'il franchissait le seuil de leur logis. Il savait qu'elle le guettait, courant parfois à sa rencontre. Aussi Moïse se hâtait de rentrer avant la prière du crépuscule. Il l'apercevait puisant l'eau sous le figuier, et rendait grâce au Seigneur qui avait fait toute chose belle en son temps.

Judith, qui avait perdu quatre filles et dont les six autres avaient suivi leur époux, était réjouie de la présence de Rachel. Le vieux

couple n'avait gardé qu'une petite pièce, aménageant la plus grande pour les jeunes gens, dont l'union, espéraient-ils, serait bénie par de nombreux enfants.

Tout le jour, Rachel s'affairait, pétrissant la pâte, cuisant les pains, chauffant l'eau, car dès son plus jeune âge, sa mère lui avait répété que la femme vertueuse a plus de valeur que les perles. Aussi Rachel travaillait d'une main joyeuse, ceignait de force ses reins, et affermissait ses bras à l'ouvrage. Elle tendait la main au malheureux, elle tendait la main à l'indigent et ne mangeait pas le pain de la paresse.

Esther la brodeuse, qui se souvenait de l'amitié de son mari pour Shalom, aimait aller bavarder avec Judith. Elle s'installait avec ses mousselines, ses fils d'or et de soie dans l'endroit le mieux éclairé et le plus propre, n'hésitant pas à sortir de sa poche un des chiffons qui ne la quittait jamais, pour faire place nette. Judith qui connaissait son obsession du nettoyage ne s'en offusquait pas. Le métier de brodeuse, la finesse des linges manipulés exigeaient des habitudes de propreté. Sa vigilance incessante chassait de son intérieur, vermine, rats et insectes qui pullulaient à Zuwella. Rachel s'asseyait sur le sol près d'Esther qui complaisamment lui enseignait les finesses de son art, tout en décrivant les merveilleux harems de Kahira où elle allait vendre linons festonnés et serviettes brodées d'or. La jeune femme caressait des yeux les gazes diaphanes et imaginait de superbes et dolentes esclaves fumer des narghilés, environnées de fabuleuses richesses.

« Que c'est beau ! s'exclamait-elle, suspendant délicatement des deux mains entre pouce et index les fines chemisettes, palpant les soies et les écharpes. Ah cette robe est pour Rachel Lourtiel ? Que c'est bizarre... nous avons le même nom ! Elle est très belle, n'est-ce pas ? »

Le visage d'Esther se renfrognait et sans lever le nez de son aiguille :

« Zaki, cet imbécile, a-t-on jamais vu pareil mari. Plus elle est perverse et plus il l'aime. »

Puis elle grommelait après un silence :

« Peuh... un anneau d'or au nez d'un pourceau, voilà la femme belle mais corrompue. »

Rachel éclatait de rire. Cette riche inconnue lui inspirait une admiration mêlée de gratitude comme si, ayant le même nom, elle possédait un peu de ses merveilles.

Un jour Rachel Lourtiel avait offert à Esther un miroir dans un cadre de bois incrusté de nacre, mais la brodeuse n'avait pas voulu garder un cadeau inspiré par le démon. Elle l'avait donné à Rachel de Sa'ar en lui disant :

« Pourquoi verrais-je mes rides ? C'est déjà bien assez de vivre avec... »

Elle abandonnait à sa jeune amie des bouts de chiffon, des fils de soie que Rachel transformait à son tour en délicats travaux.

« C'est pour les chemises de mes enfants », disait-elle s'esclafant. Moïse, espérait-elle, lui donnerait beaucoup d'enfants, tous beaux et sains. Ses yeux brillaient de joie tandis qu'elle évoquait les sexes et les noms, une ou deux filles, pas plus, et le reste des garçons.

« Tout ce que Dieu envoie est bon », disait sentencieusement Esther, tirant l'aiguille.

Il y eut des jours et il y eut des nuits et un matin Rachel s'éveilla et sut instantanément que le monde désormais ne serait jamais plus pour elle le monde de la veille. Pourtant les matelas sur lesquels elle était allongée, n'osant remuer, s'étendaient sur le sol à la même place. Les branches du figuier la saluaient à la fenêtre ornée des rideaux brodés offerts par Emmanuel, et elle retrouvait, fidèles comme de vieux amis, les flacons sur les étagères, le coffre des vêtements et le tabouret, qui constituaient leur ameublement. Rien n'avait changé et tout était différent car ce matin la lumière et la vie étaient toute joie, une joie qui sourdait d'elle. Sa main passa, lente, précautionneuse, sur son estomac, puis son bas-ventre. De là venait la vie, une vie qui se formait dans ses entrailles. En elle naissait un enfant.

Cette soudaine certitude l'éblouit, Seigneur ! cria son âme, il n'y a pas de mots, pas de cris, pas de larmes qui puissent exprimer cette gratitude, ce don que tu mets en moi et qui est

ton souffle. Seigneur, que d'amour tu dispenses à ton humble servante, car tu es tout amour.

Elle se leva, s'habilla et courut au figuier lui offrir la primeur de son secret car depuis longtemps des connivences les liaient. Ses effluves pénétraient toutes ses pensées et accompagnaient les actes intimes de sa vie. Au crépuscule elle alla attendre Moïse, appuyée à son tronc raviné. Ses mains croisées, elle regardait souriante, heureuse, approcher son époux dans les derniers éclats d'une lumière somptueuse.

Dès ce jour un soleil intérieur éclaira le visage et les yeux de Rachel. Du matin au soir, elle chantait et souriait aux anges des mondes supérieurs, à son image fugacement entrevue au hasard des besognes ménagères dans le miroir encadré de nacre qu'elle avait pendu à un clou, près de la fenêtre. À qui son fils ressemblerait-il ? Elle aurait un fils, elle en était sûre. Plantée devant le miroir, elle détaillait son visage avec un intérêt bienveillant. L'enfant aurait-il ses boucles noires, ses fossettes, son regard noisette ? Non... pour un garçon, mieux valait qu'il ressemblât au père, il aurait la peau mate et le regard lumineux de Moïse.

Quel sage peut expliquer pourquoi l'oiseau travaille inlassablement à construire son nid, et l'abeille sa ruche ? Ainsi Rachel n'arrêta plus de filer et de tisser, de couper et de coudre, de laver et de balayer, de broder et de rêver. Comment se formaient en elle, cette chair, ce sang, ces os qui irradiaient tant de bonheur dans sa moelle ?

Moïse, en rentrant, la surprenait grave et attentive au mystère qui s'épanouissait en elle et distillait dans ses veines un miel d'amour. Il suivait attentivement le mûrissement du corps maternel et lui souriait, pressant le pas, du plus loin qu'il l'apercevait adossée au figuier, ses petites mains croisées sous son ventre gonflé de vie et d'espoir.

« Éloigne-toi du puits ! » recommandait-il touchant son amulette.

Le soir, serrés l'un contre l'autre dans la nuit de Zuwella, il lui racontait la féerie des champs, les gracieux hérons brodés sur la robe rutilante du Bahr, les oiseaux et les paisibles bêtes des champs. Leur

imagination s'échappait hors des portes qui verrouillaient Zuwella. Quand viendraient les temps de la liberté, il serait rendu au captif sa part de terre sous le soleil, sa part de champ et de lumière dans la création de Dieu. Alors les chaînes tomberaient, on marcherait libre sur les routes et l'on s'évaderait des quartiers-prisons.

Ce sera peut-être au temps de Jaïr, rêvait doucement Rachel, songeant au fruit de ses entrailles.

Moïse l'embrassait. Oui, il emmènerait Jaïr avec lui par les sentiers des champs, dans le parfum poivré des menthes sauvages et l'enfant le suivrait, portant la cassette d'outils. Il l'emmènerait dans l'île de la princesse, l'île de ses rêves. Moïse serait riche, il deviendrait le meilleur menuisier. « Tu verras, femme, un jour nous habiterons une maison spacieuse, tu porteras des robes délicates. Tes coffres se rempliront de linon brodé, et le long de ton cou descendront de longues perles aux reflets d'opale. »

Rachel souriait et rêvait d'un court gilet vert brodé de sequins. Du lointain leur parvenaient les hurlements des chacals et des chiens sauvages qui, par meutes, débarrassaient les rues de leurs charognes.

Quand les douleurs commencèrent, Rachel voyant Moïse trembler à ses côtés, s'efforça de garder un brave sourire. Elle ne ressentait nulle peur mais une intense émotion : bientôt il serait là... près d'elle et non plus en elle... nu, aveugle, sourd, avec son cri humain dans l'univers froid. Elle avait hâte de le voir, le toucher, le renifler.

De son pas lourd, elle alla inspecter si rien ne manquait dans le coffre, si nulle tache ne souillait le linge frais et propre. Elle choisit avec des gestes délicats et graves une couverture douillette qu'elle avait tricotée, des langes, de minuscules chemises qu'elle mit à chauffer. Puis elle alla s'étendre et attendit, les yeux grands ouverts, fière, confiante, heureuse d'être l'instrument d'un miracle.

Un brouhaha agitait la pièce. L'eau cuisait dans de grands baquets emplissant la chambre de vapeur. Des femmes s'agitaient dans la lumière enfumée des bougies : Rachel devinait les voix angoissées de sa mère, de Judith, des femmes de sa famille, et celle, autoritaire, de la sage-femme. Une main essuyait la salive qui coulait

de sa bouche, une autre épongeait son front, d'autres pressaient son estomac. Ne vous inquiétez pas, voulait-elle dire, un grand élan travaille en moi, moi je n'ai rien à faire, c'est facile, tout se fait pour moi. Mais elle n'avait plus de mots, toutes ses forces la quittaient, fuyaient hors d'elle. Et puis ce fut la délivrance et dans l'apaisement soudain, le cri emplit toute la chambre, pénétra son âme, ses os, son sang. Elle se souleva, tendit les bras et le reçut contre elle, chair de sa chair, abîmée dans la douceur du miracle.

Les voix, les rires, les baisers lui firent ouvrir les yeux. On avait approché une bougie. Ses doigts palpèrent une peau gluante et tremblant de tous ses membres, elle attacha un regard dévorant sur l'enfant que la sage-femme lui enlevait, emportait. Des larmes jaillirent de ses yeux : il était né et déjà il la quittait. La séparation la laissait épuisée, sanguinolente et dans son corps soudain vidé, une angoisse : l'enfant n'était plus en elle. Séparés définitivement, jamais plus ils ne seraient un même sang, une même chair. Alors elle se souleva, chercha la chose d'un regard inquiet et tremblante, supplia :

« Attention à sa tête, il est si petit... il a froid... rendez-le moi... »

Au début Judith ne s'inquiéta pas. C'est naturel c'est son premier enfant, pensait-elle. Mais elle en conçut de l'humeur : Rachel ne supportait pas d'être séparée du petit Jaïr. Le jour, elle ne le quittait pas des yeux et la nuit, s'éveillant en sursaut, elle se penchait, anxieuse, sur le berceau : était-il là ? N'avait-elle pas rêvé sa naissance et se pourrait-il que la vie reprenne sans lui, comme dans les jours et les années pas si lointaines ? Un regard la rassurait : elle souriait tendrement de le voir si fragile, si dépendant...

Après le temps de la purification rituelle Rachel enveloppa l'enfant dans un châle et se rendit à la synagogue. La galerie des femmes était encore vide. Des bougies brûlaient dans une pénombre grave et sereine. Rachel s'assit à terre sur un coussin serrant sous son voile l'enfant contre son sein. Elle s'aperçut alors qu'elle ne savait pas

prier, car les bredouillis appris dès l'enfance de sa mère et récités machinalement lui semblaient vides, bien insignifiants pour exprimer les sentiments tumultueux qui l'agitaient. Des larmes jaillirent de ses paupières. « Seigneur ! s'écria-t-elle, cet enfant qu'il t'a plu de donner à ton humble servante, daigne l'aimer et le protéger. Pour lui mon âme tremble d'angoisse, mais par la grâce de ce miracle que tu m'as fait vivre Seigneur, permets à ta servante, par amour et gratitude pour toi et pour racheter sa vie, d'aider son prochain. Voici dès ce jour, je renonce à moi-même, afin que tu le sauves. »

À la naissance le petit Jaïr ne pesait pas lourd et l'inquiétude de sa mère s'en accrut. Toute la vie de Rachel se résorba autour du minuscule visage fripé, des membres grêles et des vagissements du nouveau-né. Toute occupée du bébé, elle négligeait Moïse, qui se sentit délaissé pour l'intrus. L'épouse qui avait été toute sienne, dans ses joies et ses peines lui échappait dans la mère qu'il disputait à un autre amour. « Hé femme ! » disait Moïse bourru, pour lui rappeler son existence. Rachel avait été sa chose, son bien, lui Moïse, avait suffi à son bonheur et empli toute sa vie. Il lui découvrait non sans dépit des regards nouveaux, des gestes graves d'une infinie sollicitude. Sa femme lui échappait : son amour, ses soins, ses pensées allaient à un intrus qui gouvernait tyranniquement ses rires, ses larmes et son sommeil. Que nous est-il arrivé ? se demandait Moïse éberlué... il n'y a pas si longtemps nous étions deux et maintenant nous voilà trois.

Parfois, faveur insigne, Rachel plaçait l'enfant entre ses bras. Elle se reculait un peu et riait car Moïse, pris de panique, osait à peine respirer. La petite tête aux yeux fermés se renversait tout contre lui, le petit corps tiède palpait entre ses grandes mains. Alors, empli d'une tendresse pleine d'effroi, il répétait d'une voix sortie de ses entrailles : « mon fils... mon fils. »

Graduellement Moïse prit plaisir à suivre les progrès du bébé et s'amusa du sérieux de son épouse-enfant.

« L'enfant va bien... pourquoi t'inquiètes-tu toujours ? » lui reprochait-il.

Rachel inclinait un visage soucieux :

« C'est qu'il est si petit – disait-elle pensive, croisant ses doigts de fillette – quand il grandira, je n'aurai plus de crainte. »

Rachel fut la première à remarquer que le petit Jaïr n'était pas un bambin comme les autres. Elle tut son tourment, le refoulant au fond de son cœur et alla voir ses amies pour observer leurs bébés. Le temps passa, elle perdit le sommeil, ses soupçons devinrent une certitude qu'elle repoussait de toutes ses forces. Elle surprit sur son fils le regard soucieux de Judith, de sa mère, des femmes de sa famille, et son cœur se serra. Elle bondissait et l'emportait, pour le soustraire à ce regard, à tous les regards, pour qu'ils fussent seuls, elle et lui, dans leur amour et leur détresse.

Un après-midi Rachel alla seule à la synagogue. Elle serrait l'enfant contre elle sous son voile, comme au lendemain de sa naissance. Elle pleura jusqu'à n'avoir plus de larmes.

Moïse ne vit pas que Rachel maigrissait, que la vie bruissait en elle comme l'écho d'un coquillage vide. En quelques semaines une lave de fiel et de révolte l'avait toute brûlée. La nuit, les yeux grands ouverts dans le noir, elle revoyait les habitants du Palais des Souffrants. Quand elle les rencontrait dans la rue, elle se détournait craintivement de leur visage défiguré, de leurs corps aux lignes incohérentes comme leurs propos. Les passants s'écartaient d'eux, grondant les enfants qui parfois se gaussaient d'eux.

Quand Rachel comprit que son fils serait à jamais différent, elle cessa de voir ses amies et renonça à sortir. Si elle surprenait un regard trop appuyé sur Jaïr, elle courait l'envelopper dans son voile et l'emportait. Cet enfant est né de moi dans la souffrance et l'amour, songeait-elle, et il ne pourra vivre que par la souffrance et l'amour. N'était-elle pas responsable de son intelligence qui ne comprendrait pas, de sa bouche qui ne parlerait pas, de sa vie vouée à la solitude ? Et comme il n'y aurait pas de soleil dans la vie du fils, ainsi ne devait-il plus y avoir de soleil dans la vie de la mère.

Le regard de Rachel commença à se fixer sur les objets tranchants. Un jour, elle prit un couteau et se l'enfonça dans le bras : la douleur la soulagea. Elle recommença à se taillader les bras, les mains ; elle se regardait dans le miroir donnée par Esther. Sa beau-

té lui devenait insupportable, elle y voyait la suprême dérision de l'injustice. Un jour, elle le jeta brutalement au fond d'un coffre, il se fêla. De même que son fils souffrirait, ainsi voulait-elle souffrir. De même qu'il serait rejeté, ainsi voulait-elle être la rejetée, de même que son chemin ne serait jamais qu'un désert, ainsi devait-elle tarir toutes les sources dans sa vie, pour n'en faire qu'un désert. Car elle n'aurait jamais assez de toute sa vie, d'une multitude de vies, pour expier cet esprit qui ne verrait pas, ce cœur qui ne chanterait pas.

Judith d'un coup avait vieilli. « J'ai trop vécu », disait-elle, le visage fermé sur son souci. Ses jambes douloureuses, ses genoux ankylosés se refusaient à la porter dans le logis envahi par la froide humidité de novembre. Shalom surprenait des larmes rouler sur ses joues sans qu'elle s'en aperçoive et se taisait désorienté. Quand les démons griffaient ses os, elle criait : « Seigneur, donne-moi la patience ! » Et Rachel qui l'entendait, se demandait, la patience ?... pourquoi ?

Nuit et jour la vieille femme bénissait son fils qui lui avait taillé dans une tige de térébinthe une canne qui se terminait en tête de biche. Sans cette troisième jambe, disait-elle, elle n'aurait pas pu se déplacer. L'âge accentuait sa méticulosité. Les petits désordres, passés autrefois inaperçus, provoquaient chez l'infirmes courbée sur sa canne d'incessants va-et-vient. Irait-elle à la poussière laissant sa tâche inachevée ? Ses doigts épais et gourds s'activaient à filer et pelotonner, à moudre, peler et broyer café, graines, épices. Le heurt de la canne sur le sol devint bientôt dans la maison un élément de la vie quotidienne, aussi familier que le chant de la bouilloire et le parfum du figuier.

Mais qu'a-t-il cet enfant se disait Judith. Dès qu'elle était seule, elle en profitait pour examiner Jaïr comme un devin scrute les signes. Pourquoi ce regard d'âme murée ? L'enfant est là... et il n'est pas là. Son corps est une prison d'os et de chair. Personne ne comprend ses joies ni ses peines. Il est comme aucun autre. Le soupçon devenait certitude, les larmes roulaient dans ses rides. Prières, baumes, sorcelleries, rien n'avait réussi. La suspicion plissait son front bas, rancunier. À longueur de journées, de nuits, elle se remémorait les paroles et les expressions de ceux dont la malveillance corrosive était

si notoire qu'elle faisait trembler et fuir les gens. Nul doute ! c'était le mauvais œil. Ils grouillent autour de toi. Autant de mauvaises pensées chez les hommes, autant de démons sur terre. Ils boivent, mangent, procréent et meurent, ces fils de Satan. Susciter des malheurs aux humains est leur plus grande joie.

« Attaquez-vous à moi, implorait-elle. Je suis une vieille femme, laissez cet enfant... fatiguez-moi davantage les genoux, meurtrissez-moi les pieds. Allez-y ! Affaiblissez mes mains, tapez dans ma tête, griffez mes os ! »

Comme s'il n'y avait pas assez de démons pour les éreinter, elle, Jaïr et la terre entière. La nuit elle entendait le tintamarre des anges accusateurs qui se promènent de par le monde. Nul humain n'échappait à leur vigilance. Inutile de biaiser, de ruser, de feindre avec eux, ils vous retournaient l'âme comme une crêpe. Des remords l'assaillaient, elle n'avait pas assez aimé, compris, pardonné. Au lieu où elle allait, ses désirs et ses efforts valaient moins que le déplacement d'un grain de sable. Le monde était rassasié d'elle et bientôt elle retournerait à la terre d'où elle venait. Mais Jaïr ? Près de lui elle veillerait, esprit bienfaisant. Et elle évoquait les proscrits du Palais des Souffrants, qui ne voyaient pas, ne marchaient pas, ne parlaient pas. « Bienheureux les souffrants ! » murmurait-elle essuyant ses larmes.

Parfois le soir, ne pouvant dormir, Judith pensait avec soulagement que l'ange de la mort la délivrerait bientôt. Une vie... qu'est-ce donc qu'une vie ?... Elle revoyait ses êtres chers, aimés, qui l'avaient précédée dans la fosse et leur souriait avec une douce tristesse. Au lieu où elle allait, les désirs et les efforts humains lui semblaient pareils au vent.

En ce printemps 1840, Zuwella riait et pleurait, gémissait et espérait, priait et oubliait, des enfants naissaient, des hommes mouraient et toutes choses étaient en travail. Certains, voyant le

tumulte des nations ravager la terre, annonçaient que le Messie, assis parmi les miséreux à la porte des palais, se préparait à venir. Mais d'autres leur répliquaient que l'herbe leur pousserait entre les dents avant les temps du Roi-Messie. Ainsi allaient les langues dans les jours, pendant que les hommes s'affairaient sous le soleil dans la poussière, chacun à son ouvrage et toutes choses à leur place dans l'ordre des mondes. Amoureux impatient, le soleil d'une aube à l'autre plus rapide, éteignait les étoiles et embrassait la terre dans sa lumière. Qui peut décrire ces épousailles ? Et le bouillonnement de la sève dans les arbres, l'éveil des fleurs et des parfums, l'enivrement des bêtes des champs, des poissons dans les abîmes et des oiseaux du ciel qui chantent le plaisir du Seigneur dans l'œuvre de sa sagesse, qui le dira ? Alors les Anciens qui calculent les néoménies annoncèrent que la fête de la liberté approchait, car pour l'homme aussi il y a un renouveau. Un espoir pour le captif oublié dans son cachot, pour l'esclave au pied enchaîné, pour le méprisé. Un espoir humain entrelacé au fastueux diadème des printemps, promesse chaque année renouée.

Zuwella où le printemps ne glissait que de furtifs sourires de soleil et des tiédeurs caressantes, frémissait d'émoi. Les murs des foyers se revêtaient de propreté et les sols reluisaient sous les paillasses rafraîchies. Pas un trou où ne passait le diligent torchon de la ménagère. Car voici, la Pâque approchait.

À l'appel du soleil, Judith s'enveloppait frileusement dans son châle, empoignait sa canne et sortait se réchauffer dans la cour, alors qu'elle se nichait dans un carré lumineux près du puits. Léa, sa jeune voisine du rez-de-chaussée, y tassait déjà son corps épuisé par une toux sèche, compagne des insomnies de Judith. Les yeux fiévreux, les joues creuses et pâles, elle se blottissait dans une immobilité attentive de chatte, toute recueillie sur ce précieux reste de vie. Passerait-elle l'été ? se demandait Judith, évitant de regarder le visage osseux déjà cadavérique. Elle lui racontait de brèves anecdotes coupées de longs silences, car Léa, épuisée par la toux qui déchirait sa poitrine, économisait ses mots.

Dès que Marie, la troisième fille de Léa, apercevait Judith près du puits, elle accourait l'embrasser et se camper devant elle, suçant son pouce malgré ses huit ans bien sonnés. La tête baissée la fillette l'examinait gravement de ses yeux noirs piqués dans sa frimousse où le rire creusait d'espîegles fossettes.

« Où est Moïse ? demandait-elle mutine – quand rentrera-t-il ? »

Judith souriait à cette question rituelle.

« Un jour, je l'épouserai, affirmait Marie tapotant sa poupée de chiffons.

— Il est trop vieux pour toi. »

Marie se mettait à tousser, imitant sa mère.

« Ne tousses pas – lui disait Judith.

— Crois-tu que ma mère mourra ?

— Mais non, voyons » répliquait Judith.

Des portes s'ouvraient sur des silhouettes cassées, leur pas boitillant et précautionneux les conduisait lentement vers Judith. Qu'elles étaient reconnaissantes au soleil de venir jusqu'à elles ! Des doigts noueux s'écrasaient sur les robes rapiécées tandis qu'on évoquait les prix de l'huile, des lentilles, des dattes, la chute du bébé ou ses premiers mots. Judith songeait à Jaïr, elle soupirait et se taisait ; un gros caillou obstruait sa gorge. Près d'elles, le figuier offrait sa ramure et l'enivrement prodigue de ses parfums aux colombes roucoulant et folâtrant tout le jour. Dans le lointain, flottaient des langueurs délicieuses comme si là-bas, loin de Zuwella, dans les champs et les vergers, la lumière du jour n'en finissait pas de s'attendrir et de mourir dans les premiers frissons des fleurs.

Quand le soleil s'éclipsait, Judith rentrait revigorée, mais ses genoux raidis, sa poitrine essoufflée lui interdisaient les gros travaux. Privé de sa vivacité, son corps n'en paraissait que plus difforme. Échouée à terre dans l'abondance de ses chairs, de ses robes, de ses voiles, elle évoquait un navire relâchant au terme d'un prolifique voyage. De sa voix calme, rarement irritée ou impatiente, elle dirigeait le travail de Rachel, heureuse de prodiguer son expérience, de survivre encore dans les gestes de Rachel, de transmettre la continuité quotidienne telle qu'elle l'avait elle-même reçue, mail-

lon d'une chaîne infinie comme le temps. Quand Rachel dépoussiérait les matelas, rafraichissait la literie, lavait le sol à grande eau, l'aïeule se rachetait de son impotence par de menus services.

Jamais comme en cette année chaudrons et marmites n'avaient si gaiement brillé près du garde-manger contenant les gâteaux de coco et les pains sans levain. Moïse et Emmanuel avaient rapporté du bazar deux couffins remplis de noix, de noisettes, d'amandes, de dattes et de pâte d'abricots. Moïse y avait glissé pour Rachel un flacon d'eau de roses et une branche d'abricotier en fleurs. Déjà aux portes des synagogues les indigents avaient reçu les vivres et le vin, afin que tout le peuple de l'exil, riches et pauvres, le serviteur et la servante, le lévite et l'étranger, l'orphelin et la veuve, se réjouissent de la liberté octroyée aux hommes. Et l'on disait dans les ruelles cernées de Zuwella, dans les cloaques de l'exil et les sombres taudis : aujourd'hui encore esclaves, mais demain libres, aujourd'hui encore la servitude et l'oppression mais demain à Jérusalem, ville de David. Et dans chaque foyer, la table de fête était dressée, les bougies éclairaient l'agneau pascal, le couvert mis pour le prophète Élie, messenger de bonnes nouvelles, et la porte s'ouvrait toute grande pour accueillir le voyageur et l'indigent. Ainsi Israël captif s'apprêtait à fêter le don de la liberté fait aux hommes.

Mais loin de Zuwella, dans le monde des nations et des puissants, Satan allumait partout des foyers de guerre. Ibrahim Pacha remportait des victoires sur tous les champs de bataille et menaçait le trône même du sultan à Constantinople. Depuis plusieurs années déjà il avait conquis la Syrie, le Liban et la Palestine pour son beau-père le Pacha d'Égypte. La France soufflait à Mohammed Aly d'en faire un grand royaume arabe indépendant de l'empire du Grand Seigneur turc et dont il se proclamerait le roi. Mais l'Angleterre ne laissa pas la France lui ravir sa place, elle arrêta la marche du général égyptien et avec la Prusse, l'Autriche et la Russie, elle incita le sultan à refuser net la suzeraineté réclamée par Mohammed Aly sur l'Égypte, la Syrie et la Palestine.

Alors une rumeur de sang vint de Damas, une rumeur qui changea la joie en deuil et l'allégresse en larmes. On apprit qu'à

Damas, un capucin français avait été assassiné. Qui avait commis le crime ? un janissaire pris de boisson ? un musulman irrité par les promesses de réforme du statut des raïas ? Était-ce la réponse d'un Maugrabin à la colonisation française ? La Syrie, le Liban, la Palestine étaient infestées de bandes d'anciens conscrits et d'immigrants musulmans fuyant les provinces turques passées sous domination chrétienne. Ils vivaient de rapines, guettant le giaour imprudent qui voyageait sans une escorte armée.

Le meurtre du capucin posait un épineux problème diplomatique. La loi musulmane interdit l'exécution d'un musulman pour le meurtre d'un giaour. S'il s'avérait que le criminel fut un musulman, sa mise à mort aurait pu soulever toute la Syrie contre la France et sérieusement entraver l'alliance française avec Mohammed Aly, expliquaient les lettrés de Zuwella. Cependant il fallait des coupables. Ratti-Menton, consul de France à Damas et Chérif Pacha, gouverneur de la Syrie achetèrent des faux-témoins, trafiquèrent des preuves pour accuser les Juifs du meurtre du prêtre. Afin d'arracher des aveux, sept vieillards juifs furent enchaînés dans des cachots. Privés de sommeil et de nourriture, torturés et fouettés pendant cinquante heures, quatre d'entre eux moururent, un cinquième se convertit à l'islam et fut relâché. Soixante-trois écoliers juifs de moins de dix ans furent arrachés à leurs parents et jetés dans des cachots, ne recevant que du pain et de l'eau. Il fut interdit aux parents éplorés de les visiter. Six cents hommes armés de pioches commencèrent à démolir les maisons juives pour y découvrir le cadavre du capucin.

Pourquoi ? Pourquoi ? se demandait Zuwella, que signifie tout cela ? Ne savez-vous pas, expliquaient les astucieux, que de nombreux français ont déjà été assassinés en Syrie ? Paris réclame des coupables mais ne veut pas se brouiller avec les Musulmans. D'autres évoquaient la politique du ministre français, Adolphe Thiers qui incitait chrétiens et musulmans à s'unir contre les juifs et l'Angleterre. Ratti-Menton déclarait haut et fort que la France protégeait les musulmans contre les crimes des juifs.

Ah les calamités ne viennent jamais seules et le lendemain était pire que la veille. Après une parodie de justice, des peines de mort furent prononcées. Rien ne pouvait fléchir le cœur de l'Aman⁸ français. La calomnie, circulant plus vite que le vent, de faux témoins se levaient déjà à Beyrouth et Kahira, calculant le butin et hurlant comme des loups. D'Orient des appels de détresse partirent vers les communautés de prières exilées en Occident : « Aux sages d'Israël ! Paix ! Le sang des massacres de nos frères en 1838 n'est pas encore séché en Judée et déjà nos persécuteurs se concertent, nous épient et méditent leurs crimes. Le droit et la justice sont violés, de faux témoins accusent l'innocent. Nous somme réduits à la poussière de la mort. »

Un voile de deuil tomba sur Zuwella qui se tassa, se serra devant le monstre aux multiples langues venimeuses, aux griffes de rapine. Les hommes rentrèrent la tête dans les épaules, les voisins se rapprochèrent, les querelles s'évanouirent dans le coude-à-coude. Du haut des sept ciels, Zuwella rapetissée, semblait un frêle esquif sur les abîmes de l'histoire. On veilla et on pria, on jeûna et on pleura et on se lamenta sur les temps d'Aman. Pris de peur, les notables se taisaient, mais les rabbins et le peuple qui se réunissaient dans l'espérance des aubes et les ferveurs des crépuscules attendaient... Assurément sa justice se manifesterait. Sa parole de vérité éclaterait-elle comme un tonnerre ? aveuglerait-elle comme l'éclair ? Ni ses desseins, ni son langage ne sont ceux des humains... Les yeux usés scrutaient des textes ancrés dans les cœurs et les âmes depuis des millénaires, des doigts ridés s'arrêtaient longuement sur une page. Certes il viendrait... mais comment se manifesterait-il aux hommes ? Sous quelle apparence ? Par quel phénomène ? Et tous attendaient... attendaient...

Cependant l'univers fonctionnait selon les ordonnances, les nuages obéissaient aux vents, le jour disait à la nuit : suis-moi, et la lune, vierge timide, s'enfuyait avec sa traîne d'étoiles à l'apparition du soleil, les télégraphes télégraphiaient et les consuls des nations

8. Personnage du Livre d'Esther, ennemi des Juifs.

s'agitaient. Car il avait plu au Seigneur qui de là-haut regardait son monde et parfois s'attristait, il lui avait plu de susciter des zizanies entre la France et l'Angleterre, l'Autriche et la Russie. Pour sauver les prisonniers de Damas, il incita la jeune reine des Îles lointaines à humilier la France en abaissant son protégé, le Pacha de Kahira, devenu trop puissant. Les vizirs anglais et italiens s'apitoyèrent sur les victimes juives jetées par les Français dans les cachots à Damas et toute la presse internationale rapporta leurs tortures et la falsification des preuves orchestrée par la France et Kahira.

Dans les humbles taudis, loin de Paris, de Londres, de Vienne, de Saint-Pétersbourg, de Constantinople, dans de pauvres synagogues éclairées de bougies fumeuses, un peuple qui n'avait pas plié sous l'oppression, attendait... Des chuchotis interrompaient son labeur de fourmis : ce sera une lumière aveuglante, ce sera un tonnerre, ce sera des ténèbres, ce sera une grêle...

Il se manifesta. Tard, il est vrai car il y avait eu des tortures, des morts, des souffrances qui là-haut, étoilèrent de leurs larmes le manteau du Messie. Mais une fois de plus il ne manqua pas ce rendez-vous de l'Histoire. Il réunit trois Justes parmi les hommes et les conduisit des rivages de France et d'Angleterre, au-delà des mers jusque vers Kahira. Moses Montefiore, Adolphe Crémieux et Salomon Munk s'inclinèrent très respectueusement devant le Pacha et lui parlèrent avec sagesse. Allah ouvrit les yeux du Pacha et lui fit comprendre que ce scandale connu de toute l'Europe et qui émouvait même la lointaine Amérique, ternissait son gouvernement. La France, où le gouvernement Thiers était tombé, l'incitait vivement à céder. Le Pacha ordonna la libération des prisonniers à Damas, l'exécution de Chérif Pacha et l'expulsion de Ratti-Menton. Les trois Justes lui demandèrent alors de faire rechercher le vrai coupable. « Le coupable ? » s'étonna le Pacha avec un gracieux mouvement de sa petite main potelée, pourquoi envenimer les relations entre ses sujets musulmans et chrétiens ? « Non, non ! dit-il paterne, oublions toute l'affaire. »

« Ça n'avait pas été la grêle, disait la ménagère en balayant.
— Ça n'avait pas été les ténèbres, lui répondait sa voisine avec un

clin d'œil complice, ni les rayons aveuglants, ajoutait la colombe dans le figuier. — Des îles les plus lointaines, il avait dépêché un messenger, chantait la scie de Shalom. — Ne savez-vous pas, expliquait Emmanuel, que la chekhina voyage dans une noble diligence qui emmène son messenger partout où pleure la captive ? — Des cachots de son exil Sion enchaînée l'appelle et tend l'oreille, confirmait Judith tirant l'aiguille. — Le lointain galop des chevaux, comme un grelot d'espoir, perce les ténèbres. Alors la malheureuse sèche ses larmes, car la justice approche », avançait Esther. — Moi, confiait Marie entre deux quintes de toux, dans la détresse des nuits, j'entends au loin les grelots... » — Et moi exultait Rab Yacoub levant vers les nuages son regard papillotant, j'ai aperçu la noble diligence dans la gloire des cieux. »

Que proclamez-vous, pierres de tous les Zuwella du monde ? Que chantent vos échos millénaires ? Judith s'arrête, s'appuie sur son bâton, tend l'oreille. Parlez ! Parlez ! Pourquoi la lumière s'exalte sur les murs lézardés ? Écoute Judith la chute des tyrans.

Et Judith écoute émerveillée : « mais ces morts, ces souffrances ? », s'attriste-t-elle. Comment Judith, as-tu oublié ? Et vos péchés ? Et Judith hoche la tête, repousse de sa canne une écorce de melon noircie de mouches. Tu ne comprends pas ? À cause de vos péchés, vous avez été plongés dans la désolation, mais par sa compassion vous en avez été retirés.

Et tout Zuwella, ses murs, son sol, ses habitants chantent : « les méchants ont été saisis dans les rets de leur méchanceté, car ce n'est pas par la force que tu résistes, Sion, mais par l'esprit ». Et Moïse qui n'avait vu ni la diligence, ni entendu les grelots, chantait et répétait à Rachel : « Haleluia ! » Qui le répétait à Jaïr, au figuier et aux colombes : « Haleluia ! Haleluia ! »

Au milieu des chants d'allégresse Zuwella ne parlait plus que de l'arrivée imminente du Bienfaiteur, qui n'était autre que Sir Moses Montefiore, que ses interventions en faveur de l'opprimé auréolaient de légendes. Aussi quand on apprit son arrivée, la foule des humbles de Zuwella courut au-devant de sa voiture pour la porter avec ferveur.

Dans le logis du menuisier, Rachel se désolait. Ainsi donc Moïse sortirait ! Il la laisserait seule... Le lait tournerait, le repas brûlerait, l'huile se répandrait au sol. Les démons ne sont jamais à court d'inventions, quand tu seras seule, ma fille, ils t'ensorcelleront avec tous leurs maléfices. Comment retenir Moïse ? Elle s'abandonna sur son matelas, les yeux fermés, geignant. Son mari arpentait la pièce comme un tigre en cage.

« Que fait Emmanuel, marmonnait-il, a-t-il oublié que je t'attends ? »

Rachel soupira exténuée :

« J'ai encore fait ce rêve étrange, se plaignit-elle. Un vieillard s'appuyait des deux mains sur une canne, il tournait vers moi son visage ridé et... »

— Femme ! interrompit Moïse avec une exaspération bourrue, qu'attends-tu de moi ? que je devine tes songes ?

— Non, mais que tu ne me laisses pas seule avec les djinns !

— Des histoires de bonne femme... »

Pauvre Rachel, pensa-t-il, elle ne savait ni lire ni écrire. Elle s'excusait auprès d'êtres invisibles chaque fois qu'un objet tombait à terre. Il s'approcha vivement de son matelas et s'assit près d'elle.

« Non, mais... tu comprends que ce jour est exceptionnel ! Montefiore arrivera bientôt, il visitera les écoles, la synagogue... Veux-tu m'empêcher de voir ce Juste parmi les Justes... de voir sa célèbre diligence où dit-on voyage l'ange de la miséricorde ? cette diligence qui survole les mers, parcourt la terre du nord au sud, d'est en ouest... »

Rachel l'écoutait, essuyant la sueur perlant à son front. Sa couche rafraîchie et humidifiée voici quelques minutes était déjà sèche. Oui tout était différent ce matin : le calme inhabituel, l'atmosphère où explosait une sorte d'exaltation, d'attente silencieuse. Même Judith était sortie, non, elle ne pourrait retenir son mari. Elle se renfrogna, boudeuse. Impatienté Moïse se leva, courut vers la fenêtre. Dehors les retardataires se hâtaient. Leurs pas, leurs appels semblaient entraîner vers l'espoir les rues, les maisons et le sol même où s'élevait Zuwella. Des fleurs de papier égayaient les ruelles, même Sa'ar

avait fait un brin de toilette. Les silhouettes noires toujours courbées semblaient s'être redressées, avec quelque chose d'alerte et de guilleret dans le pas. Personne depuis la veille n'avait fermé l'œil. De la porte de Zuwella lui parvenaient les cantiques de la foule amassée pour accueillir Montefiore. Les chants bruissaient dans l'air chaud. Ils s'élevaient du sol, caressaient les murs, les pierres d'un frémissement ailé comme si les anges des mondes supérieurs descendaient se réjouir avec les hommes.

Des foules se massaient dans les ruelles et Moïse impatient de sortir était à la porte quand Rachel se dressa d'un élan :

« Attends ! Attends ! s'écria-t-elle, tâche de t'approcher de la diligence, de la toucher en priant pour la guérison de Jair. »

Afin d'éviter de fâcheux incidents diplomatiques, le Pacha avait envoyé des hommes de troupe pour protéger le convoi des nobles étrangers. En effet, depuis longtemps, les cadis se plaignaient de l'insolence des raïas et des étrangers. Et Moïse, qui dans sa hâte avait négligé les précautions habituelles, fut gratifié d'un coup de fouet qui lui déchira la tempe. Le sang coulait, mais sans même essuyer le sang, Moïse rejoignit la foule. Un chant ample de cantiques montait de cette multitude : « Bienvenue à celui qui annonce aux captifs la délivrance et aux prisonniers la liberté. Il leur donne un diadème au lieu de cendres et une huile de joie au lieu du deuil ! » Dans la ferveur contagieuse du coude-à-coude, mêlant sa voix aux cantiques, Moïse se sentit soulevé par une fièvre extatique grave et puissante, une communion spirituelle qui les unissait tous.

Le convoi, cependant, franchissait les vantaux guichetés de Zuwella, et s'engageait dans une étroite ruelle. Moïse se souvint soudain de Rachel, il joua des coudes et des épaules pour se rapprocher. Il distinguait mieux à présent les visages des étrangers. Leurs regards empreints d'une horreur navrée et incrédule, se perdaient dans les dédales des ruelles. Montefiore avait baissé la vitre et saluait d'un grave sourire et d'une indicible tristesse ces taudis festonnés de pauvres guirlandes et cette foule mystique humble et misérable, vêtue de haillons noirs.

Moïse n'avait d'yeux que pour la diligence. Il sentait confusément dans l'immense frémissement d'espoir qui parcourait la foule et le transportait, qu'une ère nouvelle commençait. Oui, à partir de cet instant où Montefiore entrerait à Zuwella, tout changerait, rien ne serait plus comme avant. Pour Jaïr, pour Rachel il lui fallait toucher la diligence. Avançant de plus en plus difficilement, il se fraya un passage et atteignit la diligence. Levant une main fervente, il la toucha : pour Jaïr, Rachel, sauve-les ! songea-t-il en un éclair. En cet instant une voix stridente s'éleva de la foule : « Délivre ceux qu'on traîne à la mort, ceux qu'on va égorger ! »

À ce cri un rideau se souleva à l'intérieur du véhicule. Un être lumineux apparut, blond et clair comme de l'or. Leurs regards se croisèrent, celui de Moïse sidéré et ardent, celui de l'ange angoissé et douloureux devant cette tête d'homme collée à la fenêtre, tuméfiée, sanguinolente aux yeux dévorants levant sa main comme pour une supplication. Moïse vit deux larmes rouler sur le visage, puis le rideau retomba. Pétrifié, bousculé par la foule, Moïse regarda le cortège s'éloigner. Il brûlait d'en parler autour de lui, mais ses lèvres se serraient de peur d'une profanation.

Dans l'air flottaient encore les effluves de l'ail pilé la veille dans un mortier. Son regard circulaire embrassa la pièce. Dans un coin s'amoncelait une filasse de coton blanchâtre dont elle tirerait au fuseau quelques bons empans de fil. Près du foyer les sacs de jute s'affaissaient sur les maigres provisions de riz et de fèves. Les lentilles, dans un couffin voisin, devaient être nettoyées et les lessives de la veille avaient épuisé la provision d'eau. Une seule gargoulette pleine fraîchissait dans le coin ombreux de la fenêtre. Balayer, lessiver, cuisiner, rapiécer, filer, Rachel soupira : comment parviendrait-elle au terme de cette journée ? Au terme de cette vie qui s'allongeait devant elle, jours après jours, années après années avec Jaïr et la détresse de Jaïr qu'elle devrait porter sur ses épaules

jusqu'à sa fin. Elle souhaita mourir. Pareil au Palais des souffrants était le monde... pareil à un pot cassé, mal recollé, suintant l'imperfection et la souffrance par toutes ses fêlures. Elle cacha son visage dans l'oreiller et sanglota. Que son mari était égoïste ! Il ne l'aimait pas, non ! Il méprisait la mère de Jaïr. La laisser seule quand elle était malade. Ah si elle s'écoutait ! Elle prendrait Jaïr et elle partirait... et personne ne les rêverait plus. Pourquoi vivre dans ce monde ? Il n'y aura plus ni joie, ni rire dans sa vie, à cause du malheur de Jaïr. Pourquoi devait-elle être belle, si Jaïr était laid ? Quelle joie pourrait-elle connaître sous le soleil ? Plus heureux que le vivant est celui qui s'en va à la poussière... Que vienne enfin celui qui détient les clefs du séjour des morts ! Pourquoi tardait-il ?

Quand elle eut assez pleuré, son regard morne se fixa sur un cafard tapi dans une rainure, ses longues antennes frémissantes. Jamais elle ne quitterait Sa'ar, soupira-t-elle. Jusqu'à sa mort, elle vivrait entre ces barreaux et ces murs lépreux où se poursuivaient les blattes. Toute sa vie elle entendrait à la même heure l'appel du rémouleur, le souffle court du porteur d'eau, les plaintes et les querelles des mendiants et elle sentirait la putréfaction des mares stagnantes. Finirait-elle comme Léa rongée par la consommation ? Dans l'agitation personne n'avait noté sa mort, elle était partie humblement et l'un de ses frères était venu chercher ses enfants.

Elle soupira : depuis quand n'avait-elle plus mangé de viande ? Elle pensa à des jattes de riz-au-lait saupoudrées de cannelle, aux pyramides de beignets au miel de la pâtisserie rue Lourtiel. Qu'elle était différente de cette autre Rachel, riche, belle et mère de deux beaux enfants. Pourquoi le sort l'avait-il frappée, elle, la Rachel de Sa'ar ? Jamais son fils n'irait à l'école, jamais il n'accompagnerait son père dans les chemins fleurant la menthe sauvage, il n'y aurait pour lui ni jeux, ni *bar mitsvah*. Et elle se remit à pleurer.

Cependant, il fallait se lever. De son matelas, elle jeta des regards apeurés dans l'appartement vide. L'affilleur de couteaux, avec sa grande roue, qui passait habituellement à Sa'ar le mardi, ne viendrait certainement pas. Elle tendit l'oreille : aucun bruit chez les voisins, nul mendiant dans la cour. Oui... elle était aussi seule

qu'un caillou dans le désert. Et déjà elle les sentait remuer, s'agiter. Leurs ricanements fusaient en secs craquements, leur méchanceté luisait dans les coins obscurs qu'elle évitait de regarder. Oh elle devinait bien leurs diaboliques sarabandes, c'était des craquètements, des froissements... Ils l'encerclaient, tapis partout et nulle part. Alors elle lança d'un air de défi pour les tenir en respect :

« Moïse sera là ! Moïse sera là ! » mais le silence refermé sur sa voix la fit frissonner. Elle était bien à leur merci.

« Excusez... Excusez... » chuchota-t-elle craintivement posant précautionneusement ses pieds à terre. Elle se dressa d'un coup de rein, affectant la désinvolture, plia le matelas et le roula sous la fenêtre. Dehors le figuier, surchauffé par la fournaise, exhalait tous ses parfums et emplissait la pièce de sa présence subtile. Elle passa devant le miroir et y jeta un bref coup d'œil. Elle regarda longuement ses cheveux noirs, sa peau mate, ses yeux profonds. Comment était Rachel Lourtiel ? Hypnotisée par son reflet, elle voyait un autre visage se substituer au sien, deux yeux étranges de l'intérieur la fixaient. D'un geste impulsif elle jeta le miroir au fond d'un coffre. Il se féla, elle se retourna tremblante. Personne !

Jaïr s'était éveillé et poussait de petits jappements joyeux. Elle le prit, l'embrassa avec effusion, s'assit à terre et le coucha sur ses genoux, les yeux brillants. Ses doigts courts caressaient tendrement la tête trop grosse et pâle, le corps maigrelet. Insensiblement, la joie s'effaçait de son sourire. Mon fils, pensa-t-elle, quelle sera ta vie ? Des larmes ruisselaient de ses yeux tandis qu'immobile, prostrée, elle demeurait sourde au chant houleux, fervent, venant du lointain.

Transporté d'allégresse, Jaïr tendait vers sa mère ses petits bras et s'agrippait à l'air pour se rapprocher de l'odeur et de la chaleur de cette source d'amour. Mais Rachel devant Jaïr pleurait.

Un léger bruit de pas lui fit lever la tête. Emmanuel se tenait devant elle. Il vit ses yeux comme des ulcères :

« Femme ! s'émut-il, ta peine n'est pas incurable. Partout où il y a une douleur, il y a aussi un remède.

— Un remède ? un remède ? cria Rachel véhémement, quel remède ? Maudite soit la mère de Jaïr dont le seul espoir est la tombe. »

Elle cacha un visage ravagé dans ses petites mains :

« Hier encore, je jouais dans la maison de mon père et aujourd’hui, jour et nuit, j’appelle l’ange exterminateur. Voilà mon remède ! »

Qui pouvait dire ce qu’elle endurait ? Son amour était un amour de douleur, une plaie béante... une souffrance qu’elle chérissait. La douleur même, voilà ce qu’elle soignait et berçait.

« Peux-tu comprendre cela, toi ? cria-t-elle, redressant son visage enflammé – Non, que peux-tu y comprendre... toi qui as tout ce que Jaïr n’aura jamais. Et tu veux me consoler... » conclut-elle sur un ricanement de dérision.

Emmanuel bouleversé, restait debout, immobile, la gorge serrée. Ces accents... ces pleurs... il les connaissait. D’où ? Comment ? Il ne le savait, mais son cœur contenait tous les échos de la peine de Rachel. Des larmes aux gémissements, des cris à la révolte, chaque nuance de sa physionomie et de ses inflexions éveillaient en lui des résonances. Cette sœur dont il avait recueilli la plainte, il aurait voulu la serrer dans ses bras, la reconforter.

Rachel pleurait, le visage enfoui dans ses mains, les cheveux épars sur les épaules. Elle sentait une force inconnue libérer avec douceur un chagrin qu’elle taisait. À son insu s’exhalait devant Emmanuel le plus profond de son être, comme si par-delà les enveloppes des corps de ce monde, leurs âmes gardaient un vague souvenir d’un lien mystérieux et se reconnaissaient.

« Qu’a-t-il fait au monde ? se révolta-t-elle, quelle injustice, quel crime a-t-il commis ? Innocent et brisé il avancera parmi la foule des railleurs et des méchants, le cœur pur de toute révolte. Et moi, maudit instrument de sa souffrance, que ne puis-je expier à sa place, prendre sur moi sa laideur et ses difformités. Que ne suis-je moi, celui dont on se détourne ! »

Emmanuel évitait de regarder Rachel abandonnée toute à son chagrin. Cet amour de déchirement... il le connaissait. Il revit son père, ivre-mort étendu sur le sol dans ses vêtements souillés. D’instinct, il

sentait l'insuffisance des mots. La consolation, le remède, devait être d'une autre nature. Il s'assit, regarda l'enfant et l'ôtant doucement des genoux de Rachel, il l'étendit sur les siens. Il le contempla longuement en silence, oubliant Rachel. Une clémence coulait de son regard et son sourire répandait sur l'enfant un esprit de bienveillance. Ses mains posées sur Jaïr avaient la douceur d'une caresse.

« Ton fils est saint, fit-il sans quitter le bébé de son regard doré. Écoute-moi bien... eh toi la mère, n'as-tu pas compris qu'il est un messager de miséricorde parmi les hommes ? Et nous rejetterions, nous, celui qui nous prend par la main, ouvre dans les cœurs les vannes de l'amour et nous dirige lui, le tout humble, dans la voie de la compassion ? Comment, lui, privé de discernement, connaît-il mieux que les intelligents le chemin ? Quelle est cette lumière dans sa lanterne, qui nous conduit, nous les aveugles ? Nous sommes démunis dans les ténèbres, et voilà, il nous éclaire. »

Assis l'un en face de l'autre, ils souriaient, regardant Jaïr.

« Tu ne le repousses pas ? » hasarda Rachel incrédule, attachant sur Emmanuel un regard d'adoration reconnaissante. Ses larmes coulaient, mais elles étaient douces, bienfaisantes, comme l'ondée sur l'aride. Son fils n'était-il pas accueilli dans la profondeur ample du regard de l'homme ? Un timide sourire s'esquissa sur ses lèvres.

Emmanuel parlait comme pour lui-même :

« Le remède ? C'est cet enfant qui te l'apporte, c'est l'échelle qu'il te tend pour te hisser au meilleur de toi-même. Et quand les jours de sa mission ici-bas seront achevés, il déposera dans la terre son vêtement de souffrance et son âme montera témoigner. »

Il se tut et les yeux toujours baissés, sentit le regard de feu de Rachel. Il n'avait pas besoin de la regarder pour la savoir allégée de son fardeau et comme renaissante à la joie, à la vie. Sans lever les yeux, craignant cette gratitude qui s'offrait à lui, il lui tendit délicatement Jaïr.

Pour la première fois, Rachel contemplait l'enfant sans se sentir consumée. Elle le regardait défaillante de tendresse, mêlant ses larmes à son sourire, réconciliée avec son destin. Elle leva des yeux apeurés mais rayonnants. Emmanuel était sorti.

Une heure plus tard, il ramena Moïse chez lui et se retira discrètement. Il l'avait trouvé au coin d'une porte, abandonné par la marée humaine, le regard fixe, le visage tuméfié, pâle et souillé de sang séché. Rachel lui lava sa blessure. Sur la couche, elle se blottit contre lui tandis que Moïse, lui confiant le secret scellé en son cœur, évoquait l'apparition de l'ange.

La blessure sur la tempe de Moïse cicatrisait. Il palpait légèrement cette griffe énigmatique : non, il n'avait pas rêvé. Un ange pleurait bel et bien dans la calèche du Bienfaiteur et lui, Moïse, l'avait vu. Était-il le seul ? Il se renseigna discrètement. Personne n'avait rien remarqué. Cette signature sur sa tempe scellait donc un secret entre l'ange et lui, et il n'en parla plus jamais. Longtemps il demeura dans la confusion comme un homme qui ne s'appartient plus. Il ne voyait ni les yeux rougis de Rachel, ni ses traits tirés sur le masque de ses vaillants sourires. Parfois, il étouffait dans les boyaux malodorants de Zuwella et levait un visage hagard : où étaient l'air, la lumière ? Il courait vers la porte de bois vermoulu et arrivait à une large place. Il renversait la tête en arrière et buvait le ciel des yeux. Puis il retournait dans le vallon de l'ombre. Que cherchait-il ? Rien... pensait-il, maintenant je sais que le ciel... c'est un cadeau pour tous les hommes. Cette phrase commença à s'agiter en lui comme un joyeux grelot. Il se mit à la répéter tout haut à ses amis : le ciel... vous savez, avec sa lumière propre, son air pur, mais c'est un cadeau pour tous les hommes !

Une question le tracassait : pourquoi l'ange pleurait-il au milieu de la fête dans le chant joyeux des hymnes ? Il y réfléchissait marchant vers son atelier. Ces larmes, il les voyait glisser sur les murailles noires et lépreuses, tomber sur les déchets fétides qui se consumaient dans la fournaise de septembre, baigner les cœurs d'une population déguenillée. Moïse se frottait les paupières. Où étaient ses anciens yeux ? L'ange les lui avait échangés contre

d'autres. Il était venu à Zuwella pour lui donner ce nouveau regard. Pour lui dire : vois !

Partout autour de lui, on entendait que désormais, après la visite de Montefiore, le monde serait neuf et différent. Une source de chuchotis, de sourires des lèvres et des yeux, circulait dans la touffeur malodorante de Zuwella et cette source murmurait : c'est le début d'une ère nouvelle. Mais pour l'heure, un vent de discorde s'élevait sur la communauté, disséminant dans les foyers et les échoppes les échos des querelles. Chacun répétait les reproches que les nobles étrangers avaient adressés aux notables, à ceux qui accroissent leurs richesses et négligent les intérêts de la collectivité. « Construisez des hôpitaux, des écoles, éduquez le peuple, rendez-lui sa dignité ! » avaient-ils dit. Mais ceux-là ne voulaient rien changer aux jours anciens. « Voulez-vous les élever pour qu'on nous massacre ? rétorquaient-ils comme d'habitude, ne savez-vous pas que Zuwella ne peut vivre que dans l'humiliation, car c'est justement cette humiliation qui garantit son existence ? C'est l'abaissement qui protège les raïas, tout comme des amulettes. Aussi longtemps qu'ils vivront sous ce signe, leur sang ne sera pas versé. Et le devoir des chefs est d'obliger la communauté à respecter ce contrat. »

Ces propos amplifiés, déformés et rapportés de bouche à oreille, exaspéraient Moïse. Alors... rien jamais ne changerait ? Et ce nouveau regard, à quoi lui servirait-il ? Un soir rentrant de la synagogue avec Emmanuel, il palpa du bout des doigts sa tempe et lui demanda, tout pensif, s'il croyait en cette « ère nouvelle »... que signifiaient exactement ces mots ? Emmanuel le dévisagea d'un regard bref et pénétrant.

« Cela signifie tout d'abord : voir et comprendre. Voir notre abaissement et comprendre ce que l'on est. Il existe une sorte d'homme qui a perdu l'usage de ses yeux, de ses oreilles, de sa bouche. Il vit la tête enfoncée dans la boue. Il n'a jamais connu une autre existence et ne peut se l'imaginer. Il se résigne alors à son sort. Pour se dégager de la boue, l'homme doit d'abord voir la boue.

— Qui vit dans la boue ?

— Ne le sais-tu pas ? »

Et après un silence :

« Les hommes ont tous les mêmes droits dans la création de Dieu. Nul ne peut dire à l'autre : tu existes aussi longtemps que je le tolère et à mes conditions. »

Moïse hocha la tête sans répondre. Il voyait son abaissement, mais qu'était-il ? Ils marchèrent en silence et arrivèrent devant la maison d'Emmanuel.

« Entre... proposa-t-il, nous en discuterons... »

Sur le seuil, il se retourna : « Comment va Rachel ? »

La question surprit Moïse qui, tout à ses réflexions, ne répondit pas et suivit Emmanuel dans les escaliers sombres. Cinq jeunes gens assis en cercle sur une natte attendaient, dans un coin isolé par un paravent. Une bougie les baignait d'une lueur pâle. Moïse en connaissait quelques-uns, salua et prit place parmi eux. Il leur trouva un air de ressemblance subtile et indéfinissable. Qu'est-ce donc ? se demandait-il. Il les observait tandis qu'ils devisaient à voix basse, sirotant le café servi par la plus jeune sœur d'Emmanuel.

On échangeait des nouvelles de l'étranger. Comment les Serbes et les Grecs, peuples raïas, traités comme du fumier, avaient-ils réussi à se révolter et à chasser les Turcs hors de leur pays ? Était-ce le temps de la chute des empires ? Les autres peuples raïas, encore sous le joug, pourraient-ils, eux aussi, se révolter ? À voix basse, ils commentaient les maux qu'ils s'étaient résignés à accepter. Mais que savaient-ils de ce qui se passait dans le monde ? Le prisonnier né dans un cachot, peut-il connaître le monde de la liberté s'il n'a jamais mis les pieds à l'extérieur et s'il ne voit que les murs de la prison ? Ils avaient un bandeau devant les yeux. L'esclavage, la captivité, n'étaient pas des maux du corps seulement mais aussi de l'esprit.

Voilà pourquoi l'ange est venu, songea Moïse, il est venu pour nous ôter ce bandeau. Jamais il n'avait entendu paroles si intelligentes et s'émerveillait de l'énoncé clair des problèmes confus qui l'avaient agité. Que ces jeunes gens étaient brillants... la vivacité grave de leur physionomie, la distinction de leurs pensées leur conféraient cette subtile ressemblance qui l'avait frappé. Intimidé, il se taisait.

Comment sortir de cette prison du corps et de l'esprit ? disaient-ils. Fallait-il qu'Israël retourne dans sa patrie ? Mais qu'est-ce que cela changerait, puisque dans son propre pays, Israël sous l'occupation étrangère était un peuple raïa... un peuple dépouillé du droit de posséder sa terre et persécuté alors que les musulmans chassés d'Europe par les Chrétiens allaient s'installer en Judée. Le Grand Seigneur les dispersait dans ses provinces et les laissait piller les antiques ruines d'Israël pour construire leurs maisons. Que faire, comment mettre fin à l'empire de l'oppression et du mépris de l'homme ? Mais avant que ne viennent une nouvelle terre et un ciel nouveau, viendraient les temps de la Bête. Quels seront ces engins qu'elle lancera jusqu'aux étoiles pour cracher sur la terre le feu et la dévastation ? Comment les astres s'abattront-ils ? Et comment les hommes pourront-ils supporter que l'univers soit si malmené, que les montagnes s'écroulent, que les îles disparaissent, que le granit fonde, que la végétation brûle, que toute eau et toute source se changent en poison, que les ténèbres règnent en plein midi ?

Moïse frissonnait... quelles calamités ! Quelle force les provoquerait ? « Ce sera les hommes qui les causeront, affirmait Emmanuel. Ce sera le temps de l'allégeance de tous les rois de la terre à la Bête car elle possédera toutes les richesses. Rien dans le monde ne pourra s'acheter ou se vendre, sans son consentement. Rien ne pourra s'y exprimer par la parole ou l'écriture qu'elle ne l'ait agréé. Elle achètera par l'argent et la terreur tout ce qui pense, parle, écrit. La Bête contrôlera toutes les pensées des hommes et mangera tout leur labeur. Elle apposera son chiffre sur chaque front et chaque main droite, et quiconque ne le portera pas sera mis à mort. Elle séduira la terre entière par ruses et astuces et dominera toutes races, peuples, langues et nations. Elle terrassera la vérité par ses discours perfides, les juges terrorisés n'oseront plus rendre la justice, la terre entière sera prise dans le filet de sa voix et de sa main. Elle la contrôlera par la terreur et par l'argent. Tuer deviendra une religion. Et l'injustice s'appellera justice et le mensonge vérité. »

La nuit était déjà avancée quand Moïse rentra chez lui. Ne plus être raïa ? Embarrassé, il se frotta le menton : être quoi alors ?

Non... il ne pouvait se l'imaginer... Il revit son père, Shalom. Peut-être, oui... ne plus avoir peur... des injures, des coups, de l'exécution injuste et expéditive dont il ne pourrait même se défendre. La Bête... mais était-ce si différent aujourd'hui ? Les hommes s'entre-tuaient partout... chacun avait une petite part de la Bête en soi. Les fils d'Adam parviendraient-ils un jour à s'élever jusqu'aux astres, à dessécher la végétation sur toute la terre, à empoisonner les eaux profondes et les sources ? Qui leur donnerait le pouvoir de lâcher sur la planète un tourbillon de feu dont le rayonnement supprimerait toute vie et chasserait les hommes dans les cavernes ? La Bête, disait Emmanuel. Mais Moïse n'y croyait pas.

La blancheur laiteuse de la lune se glissait entre les toits rapprochés de Zuwella. Un message d'espoir s'épanchait vers lui, une confiance somptueuse et discrète allégeait son angoisse. Voilà... eux tous tâtonnaient comme des aveugles le long d'un mur, oui... comme ceux qui n'ont plus d'yeux... mais elle... la lune, restait fidèle à son poste, à sa mission d'éclairer la nuit. Il leva la tête et buta contre un tas d'immondices. Que tu es généreuse, ô lune, songea-t-il dans un élan de gratitude, tu prodigues ta beauté... même au vermisseau de Sa'ar ! Au prisonnier dans son cachot, tu glisses la tendresse de ton furtif sourire.

Il marchait pensivement. Connaisait-il seulement, d'autres nuits que celles fétides et étouffantes de Sa'ar ? Comment s'endormaient les amples étendues des champs, et se recueillaient les arbres emmitouflés dans le mystère de leurs frondaisons ? De quels soupirs frémissaient les orangers et dans quelle flûte se modulaient les parfums et les silences qui ravissaient les étoiles ? Quels chants, quelles confidences se chuchotaient la terre et le firmament enlacés dans la nuit ? Et la toute ronde, la toute belle, ô toi mutine, qui joue et folâtre sur chaque vaguelette du fleuve, y danse joyeusement, offerte sur le velours de l'eau, cadeau du Seigneur aux hommes qui vivent près du Bahr... Et pourquoi les hommes détruiraient-ils toute fleur, tout arbre, tout regard, toute beauté ? Parce que la Bête l'ordonnerait ? Peuh... même s'ils le désiraient, ils en seraient incapables. Il sourit songeant à la prin-

cesse de l'île, la princesse de ses rêves d'enfant, elle l'attendait dans son palais de marbre, près d'un jet d'eau, pleurant de son œil bleu, pleurant de son œil noir.

Shalom debout dans un coin enroulait soigneusement son turban noir, gras et tout effiloché. Où était Moïse ? Il l'avait longuement attendu, puis il s'était résigné à réciter seul les dernières bénédictions de la journée. Un poids l'oppressait. Kahira bouillonnait comme une marmite de paroles et de colère. De Damas, de Jérusalem, du Maghreb, des Indes, arrivaient des hommes versés dans la science des traditions. Ils prêchaient partout, au bazar, devant les sébils et les mosquées, le djihad contre les raïas chrétiens révoltés. En ces temps d'irréligion, prédisaient-ils, les raïas nous arracheront notre pouvoir, ils reprendront les terres que nous avons conquises et nous en chasseront. Regardez les pays que nous avons déjà perdus en Europe, en Asie... Djihad ! Djihad !

Les Musulmans chassés d'Europe par les Chrétiens victorieux logeaient dans les mosquées et vivaient de la charité publique. Ils décrivaient à un auditoire frémissant les combats contre les infidèles, leurs fuites et leurs humiliations. Ils avaient été les maîtres et maintenant les esclaves les dominaient. Ne pouvant supporter cette humiliation ils avaient fui. Craignant l'échauffement des esprits, le sultan de Constantinople les dirigeait vers la Palestine et ce soir Shalom avait appris qu'ils avaient mis au pillage les Samaritains. De plus, les Grecs et les Serbes expulsaient de leur pays les Juifs avec les Musulmans. Nous ne voulons sur notre terre que des Chrétiens, disaient-ils. Que faire ? Où aller ? Israël était comme le paralytique qui ne peut ni entrer, ni sortir, se disait Shalom quand justement Moïse arriva. Pourquoi avait-il ce regard et ce visage comme illuminés ? Avait-il bu ? Et voilà qu'il allait embrasser sa femme, sans même voir son père...

Moïse avait pris Jaïr dans ses bras et lui parlait avec une joie volubile :

« Mon petit, les choses vont changer... rien ne sera plus comme avant. Tout l'annonce, même la lune me l'a confirmé. Chut ! c'est

un secret entre elle et moi, elle me l'a glissé dans le cœur. Nous sommes à l'aube d'une ère nouvelle... »

Les mains de Shalom s'immobilisèrent sur son turban. Il contempla son fils, perplexe et incrédule : depuis quand la lune lui faisait-elle des confidences ? Oui... aux vauriens qui s'enivrent, elle parle !

« Assez ! cria-t-il furieux – ère nouvelle... qu'est-ce que ça veut dire... ? c'est du vent !

— Mais père... fit Moïse interloqué, puis il se ressaisit, une ardeur colora son visage : cela veut dire qu'un jour Moïse pourra se vêtir comme il voudra, sans être battu dans les rues de Kahira, il pourra aller à cheval, porter des armes pour se défendre. Un jour la loi lui permettra d'acheter de la terre... de vivre hors de Zuwella...

— Tais-toi ! cria Shalom. »

Quoi, il voulait s'habiller comme les Musulmans, vivre hors de Zuwella... hors de Zuwella ! se répétait-il stupéfait, incapable de saisir le sens de ce discours incohérent. Parmi les noix ne parlent que les pourries. Les guerres en Europe emplissent de haine les musulmans ! Les cadis jurent qu'ils refuseront le firman du Grand Seigneur proclamant dans tout son Empire, sous l'influence des nations européennes l'égalité entre raïas et musulmans.

« Tu as bu ! pourquoi aggraves-tu mes soucis ? Le vin égare ta langue. Que de fois notre sang a été versé sous prétexte de sortir de l'opprobre ! Quitter Zuwella ? mais il n'y a de sécurité que dans la communauté ! Chaque soir les portes sont fermées... nous payons des gardes. Qui te protégera dehors ? A-t-on jamais vu punir l'assassin d'un raïa ! Sois heureux de vivre à Zuwella et remercie le Pacha de te tolérer. »

Moïse fixait son père. Jamais il ne l'avait vu aussi courroucé. Pourquoi ? qu'avait-il dit ? Et la lune sur les flots du Bahr ? Ne verrait-il jamais sans crainte cette féerie, cette merveilleuse perle qui fuyait et renaissait sur chaque vaguelette ? Pourquoi ? Des hommes pourtant, vivaient sans danger au bord des eaux...

« Père, si je n'étais plus un raïa... je n'aurais que faire des portes, des murs et des verrous. La justice serait ma protection.

— Ne plus être raïa ? droit ? justice ? qu'est-ce que c'est que ce charabia ? Des mots... des paroles qui viennent d'Europe, du vent ici... Rachète au Pacha ton droit de vivre et de travailler et dis merci d'être toléré ! »

Toléré... protégé... il voulut répéter les paroles d'Emmanuel, mais son esprit s'embrouillait. Il contemplait son père d'un regard douloureux. Quelque chose de tendre, de confiant, se brisait entre eux. Il eut peur de ses sentiments :

« Père... nous ne voulons plus être comme du bétail... »

— Quoi ? fit Shalom, que l'exaspération gagnait.

— On nous impose l'ignorance... nous ne savons rien... mais maintenant nous voulons vivre comme des hommes... nous ne voulons plus être des raïas, toi aussi...

— Mais malheureux ! on me tuerait ! Un raïa qui se révolte est mis à mort. Écoute ce qu'on dit à Kahira, ouvre tes oreilles, ouvre tes yeux, ne répète pas les paroles insensées des étrangers, il n'y a pas d'ère nouvelle. »

Moïse baissa la tête. Il revit son père se faufiler dans les rues. L'humiliation était devenue sa chair, ses os, la matière même de sa vie. Pourrait-il jamais comprendre son désir de marcher droit, de regarder en face, de rendre le coup et l'insulte, de flâner dans les champs et de se baigner dans le fleuve ? Un rire strident s'échappa de sa bouche :

« Tu as raison père ! Est-ce qu'un bétail raïa rêve, espère... ? A-t-on jamais vu des bêtes avoir la prétention d'être des hommes ? c'est de l'arrogance, de l'insolence ! Eh toi !... Rachel, la Rachel de Sa'ar, qui n'aura jamais d'autres robes que celle merveilleusement trouée que tu portes, qui n'auras jamais ni meubles, ni bijoux, saches que tu n'enfanteras que des raïas. »

Ce soir pour la première fois, Moïse eut envie de battre Rachel. Mais la voyant si fragile, si menue, sa main retomba et il se remit à rire de ce nouveau rire grimaçant qui effrayait Rachel. S'il n'était jamais un homme libre, s'il y avait toujours des raïas sur terre, alors le règne de la Bête, oui... adviendrait. La lune ! La lune ! Elle bondissait... fuyait... Il n'y avait plus de lune ! Il sombra dans le

sommeil, riant toujours. Il tombait... tombait dans des ténèbres sans fin et visqueuses comme la poix. Une main... elle arrête sa chute. Emmanuel ! Il se cache... Alentour des engins sillonnent le ciel, crachent du feu sur les hommes. La grêle... des colonnes de fumée... un rayonnement qui tue. Moïse sait qu'Emmanuel se cache. Les tueurs de la Bête sont à l'affût. Voilà... Emmanuel n'a pas son chiffre sur son front, ni sur sa main. De toutes parts des nations entières, conduites par leurs chefs, s'ébranlent et se prosternent devant la Bête. Elle ordonne : « Couchez-vous ! » Elles se couchent. « Rampez ! » Elles rampent. « Tuez ! » Elles tuent. De sa cachette dans une caverne, il voit les deux faces de la Bête. L'une distribue des richesses à ceux qui portent son chiffre. L'autre face, vêtue de haillons, mendie des aumônes et commande des légions de tueurs qu'elle envoie sur toute la terre assassiner ceux qui ne l'adorent pas. Aië ! Aië ! Il tombait, Moïse retiens-toi !... la terre s'en va comme un vêtement usé, ses morceaux s'anéantissent dans le rire de la Bête, l'univers s'en va à l'abîme, il retourne à l'antique temps du silence... Tiens-toi, tiens-toi ! Emmanuel a disparu... vapeur de paroles. Dieu a perdu... plus de Dieu, plus d'hommes, plus de fleurs, plus de fruits, plus d'arbres, plus de vie... jamais plus la joie et la grâce, la beauté et l'innocence, la compassion et l'amour... plus rien. Seigneur sauve, sauve le monde ! Il faut trouver un juste, un seul pour vaincre Satan. Cherche... cherche Moïse, ces cris, ces pleurs. Il s'éveilla, ses mains s'agrippaient au matelas. La sueur le trempait, Jaïr pleurait.

En ce temps les esprits nocturnes s'attaquèrent à Jaïr. Ils arrachaient à son petit corps raidi des sanglots épuisants. Rachel déambulait dans les ténèbres blêmes autour d'une bougie. Portant l'enfant dans ses bras, elle voguait dans l'angoisse d'un sommeil éveillé. Jaïr s'endormait à l'aube laissant à sa mère quelques heures de sommeil. Les hommes partis, Rachel préparait les repas, puisait

l'eau, nettoyait la maison, lavait et rapiécait le linge, filait le lin. Mais du plomb coulait dans sa chair et une cuve prête à déborder emplissait sa poitrine. Ce n'était pas un tumulte de sanglots mais un ruisseau qui coulait invisible, doucement, sans fin, dans sa chair, son sang et polissait de larmes comme un galet, son cœur et ses sourires.

Le soir, si Judith sommeillait, Rachel allait s'asseoir à l'écart et fredonnait une berceuse à Jaïr qui reposait sur ses genoux. Avec ses longs cheveux noirs couvrant de soie son buste gracile, elle semblait une fillette grave et appliquée jouant à la poupée. Le halo rougeâtre de la bougie rapprochait les têtes de Moïse et de Shalom au-dessus de leurs livres et Rachel contemplait avec un respect d'analphabète ces talismans de vie et de piété. Anges tutélaires, transmis de générations en générations, ils veillaient sur les plus humbles foyers. Parfois, Judith réveillée par un élancement douloureux, implorait : « Seigneur, donne-moi la patience ! » Rachel s'étonnait et ne comprenait pas : la patience ? Pourquoi, qu'est-ce que c'est ?

Quand Judith était éveillée, Rachel s'installait près de son matelas. Elle remettait l'enfant à l'aïeule immobilisée par l'enflure de ses jambes. Dans le pieux ronronnement des voix masculines, la jeune femme filait le lin de ses petits doigts agiles.

« C'est pour ce monde-ci, disait tout bas Judith à Jaïr – qu'un cœur nous a été donné. C'est pourquoi le squelette n'en a point. Qu'en ferait-il dans la solitude des pierres ? Et celui qui n'a pas su en profiter dans ses jours d'homme est semblable à celui qui est dans la fosse.

— Mère, comment sera le monde aux jours du Roi-Messie ? » demandait Rachel. Ses mains s'immobilisaient, son visage s'éclairait aux sons d'une mélodie que lui répétait chaque soir Judith.

« Aux jours du Roi-Messie, rassurait la vieille femme, dodelinant sa tête blanchie, le mal disparaîtra de la terre et tous les enfants malades guériront. On les verra courir, chanter et danser dans la joie quand le Messie de Justice se lèvera. »

Rachel souriait, le visage incliné, rêveuse. Voilà... dans le lointain Jaïr accourait vers elle, il bondissait comme la gazelle, jouant et riant et la parole jaillissait de sa bouche. Graduellement, en

douceur, se développait la musique des temps de grâce, des temps où le Seigneur se réconcilierait avec sa création.

Malgré les branches d'aloès qu'elle avait suspendues aux portes pour chasser les apparitions, Rachel voyait Emmanuel dans chaque objet. Même le bruit cadencé du pilon sur les épices évoquait son nom. Nul doute, un démon qui prenait la forme d'Emmanuel se jouait de son esprit. Elle revoyait le jeune homme debout devant elle tandis qu'elle pleurait. Comme il avait aisément deviné son chagrin ! Un matin Rachel laissa son fils avec Judith et se rendit chez Esther la brodeuse à l'heure où elle savait qu'Emmanuel y serait. De la montagne mille démons crachant sable et feu s'efforçaient de pénétrer dans le monde par toutes ses portes.

Emmanuel n'habitait plus avec sa famille. Trop pauvre pour payer ses études, il s'était placé comme disciple et domestique chez un vieux cabaliste. Mais le salaire était insuffisant pour le jeune chef de famille. Afin de doter ses sœurs, il se chargeait deux soirs par semaine du secrétariat d'un riche marchand de soieries. Il portait à sa mère chiffons et fils d'or qui se transformaient sous les doigts de l'habile brodeuse en brocard et mousselines précieuses vendues ensuite dans les harems et les hammams. Ainsi Esther pouvait élever ses six enfants sans quémander les dons du prochain.

La réputation d'érudit d'Emmanuel s'étendait bien au-delà de Sa'ar. Aussi quand Ami Lourtziel, désireux de donner un précepteur à ses jeunes garçons, s'adressa au rabbin, celui-ci lui signala immédiatement Emmanuel. Le jeune homme plut à Lourtziel. Il nota son maintien calme et réservé et le timbre posé de sa voix. Le savoir brillait dans ses yeux doux et conférait à sa physionomie à peine sortie de l'adolescence une maturité juvénile pleine de charme. N'avait-il pas déjà vu ce visage harmonieux et ce regard profond ? En vérité, s'était-il dit, le savoir ennoblit l'être le plus humble.

Mais l'engagement d'Emmanuel chez les Lourtiel ne tarda pas à provoquer chez sa mère d'acides récriminations. Au début Esther avait reçu de nombreuses commandes de Rachel Lourtiel. La jeune femme la recevait seule et le regard brillant, lui posait mille questions indiscretes sur son fils. Esther, flattée, répondait avec une fierté complaisante. Mais le visage enflammé de Rachel lui rappela les mésaventures de Joseph avec la femme de Putiphar et ses réponses devinrent évasives. Mécontente, inquiète, elle ne manquait pas de rappeler à Emmanuel que la femme légère est comme une carie dans les os.

« Je sais Maman, lui répliqua une fois le jeune homme pour la rassurer. Si cet argent n'était pas nécessaire, pour l'entretien des petits, j'aurais laissé tomber les Lourtiel. »

Qu'elle était différente la Rachel de Sa'ar de l'autre, dévergondée et impudente. Il revoyait ses yeux de lave noire, son sourire crispé, timide et suppliant. Jézabel... ! continuerait-elle encore longtemps de venir aux leçons de ses neveux, de lui tendre des pièges et des filets avec ses paupières peintes et ses lèvres rougies ? Foulant les beaux tapis, Emmanuel évoquait le sol noir et nu de son logis. Il voyait les femmes fumer le narghilé toute la journée, papoter et se gaver de confiseries et il songeait à sa mère penchée sur son ouvrage, dans la pénombre d'une venelle. Ses serviettes qui lui coûtaient tant d'efforts étaient négligemment jetées au sol après avoir essuyé des mains potelées et baguées. Dans cette maison, êtres et choses l'irritaient et bien qu'il s'efforçât de marcher les yeux baissés, il se sentait guetté derrière les lourdes draperies. Une fois, il s'était retourné, surprenant Rachel qui avait rougi, pâli et tremblé sous son regard dur.

Emmanuel, cependant, aimait son poste de précepteur. Parfois une bande joyeuse de jeunes enfants, amis et cousins, se réunissaient dans la spacieuse maison patriarcale. Ils s'installaient dans un vaste salon ouvert sur une galerie et un jardin intérieur. Des voilages tamisaient la lumière répandue par de larges fenêtres diffusant au printemps le parfum des rosiers et des tonnelles de jasmin. Des plantes vertes s'épalaient dans de hautes jardinières. Sous les

ordres de Miriam, les domestiques lavaient le carrelage, dépoussiéraient tapis et divans, les lingères lavaient, cousaient, repassaient, le cuisinier s'affairait devant ses marmites, envoyant aux enfants des plateaux garnis de sorbets, de fruits et de pâtisseries. Parfois Miriam entraît, un léger embonpoint déformait sa taille haute, ses yeux sombres, tristes et doux éclairaient son visage pourtant ingrat. D'un regard inquiet elle s'assurait qu'un plaid enveloppait en hiver Ariel, son plus jeune fils. Il avait hérité de son père une peau d'un blanc laiteux et de grands yeux bleus limpides qui émouvaient Emmanuel. Souvent Iddo, le jeune frère d'Ariel, taquiné par les aînés, venait se réfugier dans les bras du maître.

Assise sur un sofa de velours grenat ou dans le coin d'une méri-dienne, Miriam éparpillait ses journaux de mode, ses pelotes et ses broderies qu'elle tirait de sa boîte à ouvrages en bois de rose. L'air absorbé, elle comptait les points et comparait avec le modèle illustré dans le Journal des Dames et des Modes qu'elle recevait de Paris. Sa coiffure à bandeaux, son bonnet de dentelles lui conféraient une douceur sereine. Sa seule présence discrète et silencieuse communiquait à Emmanuel une impression de stabilité et de calme.

Derrière une vitre, apparaissait le visage grêlé d'Ami dictant une lettre à son secrétaire. À l'étude avec ses jeunes élèves, Emmanuel craignait l'instant où la porte s'ouvrirait sans bruit et où il entendrait le cliquetis haïssable des breloques et des bracelets accompagnant Rachel Lourtiel se glissant derrière lui. Durant toute la leçon il sentait peser sur lui, son regard lourd de passion. Oui... sa vie serait tranquille s'il n'y avait Rachel et Zaki, s'il ne se sentait guetté par les regards enjôleurs et câlins de la jeune femme vêtue de somptueuses et seyantes toilettes.

Comment continuer à enseigner lorsque le diable lui-même est dans la classe ? Comment oublier sa troublante beauté et conjurer le charme capiteux qui se dégageait des gestes et de la présence de la jeune femme, émanations fascinantes de sa nature perverse... Devrait-il renoncer à enseigner aux enfants Lourtiel ? Ne plus revoir Iddo, vif et sensible ? Ses paroles étaient des graines, il espérait qu'elles germeraient plus tard dans leur esprit.

Assise dans la parcimonieuse clarté d'une fenêtre étroite, Esther brodait, les mains sous le nez. Emmanuel lança un regard à sa mère. Son ouïe et sa vue avaient beaucoup baissé, l'isolant dans un lent univers d'une patience point par point tissée. Il alla au fond de la pièce ranger dans des couffins les provisions qu'il avait rapportées du marché pour sa famille. Il remuait ces pensées quand Rachel Lourtiel entra. Il tressaillit et tandis qu'elle saluait sa mère, il s'éloigna avec une réserve distante. Mais la jeune femme s'avança vers lui avec une détermination qui l'étonna. Ses traits dénotaient un état anormal d'exaltation. Comment cette jeune mère qu'il avait toujours vue timide et modeste, avait-elle soudain ce regard hardi ? Déjà il l'avait surprise dans l'abandon d'un chagrin qu'elle lui avait livré sans réserve. Ces visages nouveaux de Rachel l'emplirent de malaise, comme s'il pénétrait dans une intimité interdite. Mécontent il baissa les yeux.

« Toi qui es un guérisseur d'âme, supplia Rachel, viens et soigne mon mari, étends tes mains sur mon fils, chasse les esprits malfaisants. »

La jeune femme avait joint les mains et des larmes s'échappaient de ses yeux. Pourquoi avait-elle une telle confiance en lui... qu'espérait-elle de lui ? Il se sentit faible, désemparé. Que répondre ?

« Rentre chez toi, rassura-t-il doucement après un silence – ton mari retrouvera son équilibre. Quant à toi... – il soupira et scanda – sache que personne ne peut abréger les jours de sa vie. Il n'est pas en mon pouvoir de guérir ton fils. Mais l'homme possède, pour soigner les plaies de l'âme et du corps, un baume merveilleux : c'est l'amour. Aime, aime ton fils, c'est cela sa source de vie. Aime-le tel qu'il est : c'est cela ta paix à toi. »

Emmanuel évitait de regarder Rachel. Dans un brusque élan de gratitude, la jeune femme saisit sa main et la baisa avant qu'il ne puisse la retirer.

« Les souffrances que les lèvres ne savent dire, que les oreilles ne savent entendre, le cœur du Juste les perçoit – murmura-t-elle d'une voix à peine audible avant de sortir rapidement. »

En ces temps Zuwella pleura et jeûna pour les malheurs des Samaritains. Depuis des siècles, les musulmans avaient confisqué leurs terres, leurs vergers et leurs vignes, leurs maisons et leurs biens. Les synagogues qui avaient échappé au feu avaient été transformées en mosquées. Et voilà qu'aujourd'hui les immigrants musulmans menaçaient d'une extermination totale la poignée qui avait survécu à ces persécutions. À la demande des Samaritains, le grand-rabbin de Jérusalem écrivit une lettre au gouverneur turc, certifiant que les Samaritains étaient une secte juive et par conséquent un peuple raïa. Dès lors leur vie fut épargnée et tolérée. Ils gardèrent la vie mais perdirent tous leurs biens.

« Tu ne veux plus être un raïa ? dit Shalom à son fils. Alors tu préfères être un cadavre ? Nos frères d'Europe parlent, parlent, comme une gouttière dont les eaux se perdent... que comprennent-ils à notre situation ? Leurs mots sont beaux dans les livres, mais dans la réalité, ces mots tuent... Souviens-toi : celui qui a la main dans l'eau, n'est pas comme celui qui a la main dans le feu. »

Et les rabbins continuèrent à enseigner que pour survivre dans la captivité, les raïas devaient semer l'espoir dans le champ de l'oppression et en moissonner l'esprit. Que faire pour sauver l'âme du prisonnier ? Comment répondre à la violence par la non-violence ? De quoi faut-il nourrir le prisonnier qui, enchaîné dans son cachot, entend l'opprobre du monde ? Et la réalité dissipant le rêve, les dos continuèrent à s'arrondir, les bouches à se taire. Ainsi passèrent les années et il n'y eut rien de changé sous le soleil.

En ces jours où Zuwella sous son vêtement d'ignominie réchauffait son cœur d'espérance, Rachel conçut du fond de sa détresse une nouvelle vie. Une source d'amour sourdait au secret de son être. Dans l'humble gratitude de ses entrailles, elle sentait mûrir les prémices des joies et des souffrances humaines. Un sourire pansait son cœur, une tendresse l'enveloppait d'un matin à l'autre afin qu'elle sache que la peine n'était pas éternelle, ni le malheur sans rémission. Gazouillante et affairée, elle rangea,

nettoya, ordonna son logis, coupa, cousu et broda au rythme du nid qui se formait en elle.

Un matin, mettant de l'ordre dans son coffre, elle retrouva la mousseline brodée de ses fiançailles offerte par la mère d'Emmanuel. Dessous dormait sa vieille poupée, chiffons fripés qui dégageaient le parfum d'une espérance défunte. Elle rit sans savoir pourquoi. L'amour ? Un rayonnement du cœur, oui... surtout pour la vilaine poupée !

Elle s'enveloppa de la mousseline et vite suspendit au clou le vieux miroir fêlé de l'autre Rachel. Depuis quand ne s'y était-elle plus regardée ? Elle avait donc un visage ? Étonnée, elle contemplait sous la gaze de ses fiançailles ses prunelles humides et graves et son sourire où s'esquissait un tremblant reflet de joie. Sa main enfantine serrait la vieille poupée. Dans le miroir fêlé, son visage se brisait.

Un jour, Shalom entra chez lui et entendit Moïse dire durement à sa femme : « Est-ce cette vie de servitude qui sera celle de mes enfants ? Verront-ils mon humiliation comme j'ai vu celle de mon père ? » Ces propos surprirent et blessèrent Shalom. Partagé entre la colère et la tristesse il garda le silence et continua à vaquer à ses affaires, comme d'habitude. Voyant son mari soucieux, Judith fit un effort pour se lever et se montrer vaillante. Mais Shalom ne pouvait oublier les remarques de son fils. Il l'observait à la dérobée et notait qu'il devenait dur et arrogant, un nouveau rire lui déchirait la bouche et il évitait de regarder son père. Quelque chose entre eux, une sorte de confiance, s'était dissipée bien que Moïse continuât à se lever quand Shalom arrivait et à lui témoigner les marques de son respect filial. Mais Shalom les sentait désormais froides et dénuées de spontanéité. Que lui reprochait son fils ? N'avait-il pas travaillé toute sa vie pour payer entretenir sa famille ? Tous les fils étaient-ils aussi ingrats ?

Plus il y pensait, plus le fiel et l'amertume se substituaient à la tristesse. Oui... les larmes roulaient autrefois sur les joues du petit Moïse, il se souvint de ses débordements affectueux quand

ils rentraient de Kahira, puis de sa résignation. Il revit le visage contracté du garçonnet courant derrière lui, son regard anxieux, sa petite main au creux de la sienne. Il songea à Joseph, à tous ceux de Zuwella qui avaient été saisis, mis aux fers, fouettés ou rançonnés dans la moisson des jours et des ans. Et il se dit : peut-être a-t-il raison. Lui-même ne lui avait-il pas parlé du grand Bonaparte qui avait proclamé l'égalité de tous les hommes ?

Et ne disait-on pas que le Pacha punissait sévèrement quiconque s'en prenait à un Européen ou à un raïa ? Partout naissaient de nouveaux quartiers avec de belles maisons spacieuses où habitaient des Européens et les riches négociants français, italiens, maltais qui accouraient à Kahira. Même les notables juifs, coptes, arméniens y avaient déménagé car le Pacha y faisait régner la sécurité d'une main de fer.

C'était vrai... depuis l'arrivée de Bonaparte et des Français les choses avaient changé. On ne jetait plus les chrétiens à bas de leur âne pour les forcer à mettre pied à terre devant les émirs musulmans. Il avait même vu certains porter des vêtements, des pantoufles et des coiffures comme celles des musulmans et d'autres monter à cheval sans provoquer d'émeutes. Était-on vraiment à l'aube d'une « ère nouvelle » ?

Alors qu'il réfléchissait à ces questions on apprit que le missionnaire anglican Joseph Wolff était arrivé à Zuwella avec une caisse d'Évangiles. Le missionnaire faisait la tournée des diverses synagogues à moitié effondrées. « Je viens pour vous libérer de la servitude des raïas – proclamait-il aux loqueteux qui l'écoutaient patiemment, assis sur des bancs rongés d'années – jusqu'à quand gémiras-tu dans la servitude, fille de Sion ? Détache ton pied, rejette le joug, convertis-toi et la protection de mon gouvernement t'assurera la liberté et la dignité.

— Mais, répliquait invariablement le public, si nous nous convertissons à l'islam, nous cesserons aussi d'être raïas. »

Puis chacun s'égaillait, abandonnant Wolff parmi les pauvres bancs, les nattes ternes, l'armoire contenant les trésors de la communauté : les Bibles et les livres et une poignée de terre de Jérusalem.

Wolff sortait et voyait chacun à son travail. Il allait parler à l'un à l'autre, n'éveillant que de petits sourires de patience indulgente. Sont-ils fous ? se demandait-il.

Un soir, il regagna sa chambre et mit ses affaires en ordre pour dissiper la confusion de ses idées. Sa mission à Zuwella avait été un échec. Mais il ne désespérait pas. Il connaissait bien les Juifs, il était juif lui-même. Il se souvint de sa *bar mitsvah* en Bohême, de ses parents. Il rédigea des lettres, des tracts, puis il se coucha. Dans la pièce voisine, une femme chantait une berceuse.

Un bruit feutré de pas l'éveilla. Il faisait encore nuit, il tendit l'oreille : le bruit montait de la rue. Il tâtonna jusqu'à la fenêtre. Déjà le chant des anges éveillait l'aurore, et rassemblait des ombres joyeuses qui volaient vers la synagogue. Alors il lui sembla que la lumière pointant à l'horizon lui ordonnait : « N'y touche pas ! Ces humbles et ces pauvres, ils sont à moi. »

Alors que Zuwella caquetait au sujet de la visite du missionnaire, on apprit qu'il y avait eu des convertis et des lettres s'échangèrent entre les communautés de prières en exil. Les convertis avaient jeté leurs vêtements de raïas, mis ceux des Européens et personne ne pouvait plus les toucher. À longueur de journée Shalom ruminait ces nouvelles dans sa tête. Il avait travaillé toute sa vie, payé toute sa vie, et avant lui, ses aïeux, acceptant tous les sacrifices, pour transmettre leurs valeurs à leur postérité. Et voilà qu'il avait un fils rebelle, un fils qui ne voulait plus être raïa. Se laisserait-il tenter par le missionnaire... ou devrait-il se résoudre à vivre sans même l'espérance ?

Un matin, tandis qu'il sciait et que Moïse terminait le socle d'un divan, il dit comme aux jours d'autrefois, quand Moïse était enfant :

« Nous... nous sommes de la génération de l'humiliation et de l'obscurité. Cette génération ne peut connaître la liberté. À force d'avoir bu l'absinthe, notre goût s'est détruit, nous nous sommes endurcis à la souffrance. Pour l'amour de Sion nous sommes devenus aveugles, afin de ne pas voir notre avilissement, sourds pour ne pas entendre les insultes, et muets pour ne pas y répondre. Mais toi mon fils et ceux de ta génération, vous aurez des yeux pour voir et des oreilles pour entendre. Et libérés de la peur engendrée

par l'oppression, vous parlerez pour nous. Dans votre liberté... ne nous oubliez pas ! Défendez l'honneur de l'aveugle, du sourd, et du muet qui s'est mutilé pour vous transmettre votre héritage. Alors nous nous réjouissons en vous de votre liberté et nous seront purifiés par votre purification. Et quand vous sarclerez vos vignes et vous moissonnerez vos champs à Sion, prenez garde d'oublier vos ancêtres morts en exil. Et quand les nuages s'amoncelleront, souvenez-vous aussi de nos épreuves et de nos espoirs. »

Le vieil homme parlait d'une voix basse et calme, et Moïse le regardait comme s'il le voyait pour la première fois. Il regardait ses pommettes saillantes sur des joues creuses. Ses prunelles décolorées déversaient cette gravité vaste et pénétrante qui est comme le premier adieu à la vie. Il se leva et bouleversé, alla déposer un baiser ému et respectueux sur l'épaule du vieillard.

« Plaise à Dieu mon père ! fit-il contrôlant l'émotion de sa voix – que nous soyons autant que vous l'avez été, inébranlables et courageux dans notre foi ! »

Shalom sourit. Il y a un temps pour tout. Un temps pour toute chose et pour toute œuvre. Un temps pour se résigner et un temps pour se révolter. Un temps pour se taire, et un temps pour parler. Un temps pour souffrir et un temps pour se libérer. Un temps pour naître et un temps pour mourir.

Ainsi passèrent les jours et les années charriant les joies et les peines des hommes. La guerre des nations avait cessé et depuis que le Grand Seigneur de Constantinople avait octroyé le pays en fief héréditaire au Pacha, les nouveaux quartiers transformaient la ville. Les Européens accouraient, dressaient des plans, développaient des industries nouvelles, importaient et vendaient des objets qu'on n'avait jamais vus. Moïse travaillait principalement chez Luigi à Boulak. Les négociants et les artisans appelés par le Pacha pour moderniser le pays, ne pouvaient se conformer aux

coutumes du pays. Les conquérants nomades arabes et turcs y avaient apporté leurs mœurs où le matelas au sol, vite roulé dans un coin, tenait lieu de couchage, où les sièges offraient l'inconfort de nattes jetées sur le sol et la cérémonie des repas obligeait les convives à s'asseoir à terre devant un plateau placé sur un tabouret. Aussi les commandes de meubles affluaient. L'Italien avait agrandi son atelier et son magasin où il vendait aux Turcs et aux indigènes séduits par les modes européennes la marchandise qu'il importait d'Italie. Il s'était pris d'affection pour Moïse qu'il appelait « *il ebreo* » et au cours de ses fréquents voyages dans la Vénétie, il ne manquait pas de rapporter pour Rachel des objets surprenants et délicats qui la faisaient rêver à des pays lointains qu'elle ne verrait jamais. « Bientôt disait-il à *l'ebreo*, l'Italie sera libre. » L'émotion enflammait ses yeux et son visage. Il lui parlait des révolutionnaires italiens, récitait la main sur le cœur leurs poèmes et chantait toute la journée le chant des Hébreux du *Nabucco* de Verdi. Moïse l'écoutait attentivement, il n'y comprenait pas grand-chose mais il savait que là-bas, quelque part, des peuples se battaient pour leur liberté en invoquant la libération des Hébreux. « Vous aussi, disait-il à Moïse, vous serez libre, tu verras. »

Un jour Moïse lui demanda s'il avait reçu des commandes pour le palais de Gezireh dont la construction était inachevée. Luigi alla le voir. « Un palais ça ? avait-il commenté avec dédain. Une fois je t'emmènerai avec moi dans mon pays et je te montrerai les palais. » Luigi se déplaçait à cheval et s'habillait à l'euro péenne. « Je suis protégé par mon consul, lui disait-il, mais nous avons l'obligation d'éviter toute querelle avec les musulmans. »

Lors de ses séjours en Italie il lui confiait son magasin. Parfois il le regardait avec attendrissement : « Tu vois – disait-il – je n'ai pas de famille, je n'ai pas de fils. » Moïse le consolait : « Considère-moi comme ton fils », répondait-il. Un après-midi l'Italien l'emmena dans un café. « Je dois te parler sérieusement », fit-il. Et après un silence : « Veux-tu devenir Italien ? je te présenterai au consul et tu pourras avoir la même protection que moi concernant les marchandises. » Et penchant son visage hâlé vers lui :

« Je veux partir en Italie, je veux voir les révolutionnaires. Je veux assister à la libération de ma patrie. Je ne peux te confier mon magasin si tu es un raïa, mais je le ferai si tu es sous la protection de mon consul. Et si jamais je ne revenais pas, tu en deviendras le propriétaire. »

Moïse, stupéfait, ne savait quoi répondre.

« J'arrangerai cela avec mon consul, dit Luigi en se levant, je lui en parlerai. Je t'emmènerai chez lui et tu signeras des papiers. Je dois partir mais je reviendrai et je m'occuperai de tout cela. »

Et ils se quittèrent sur ces mots.

Entre-temps le sultan Abdul-Megid avait fait proclamer de Constantinople un édit qui devait être respecté dans tout son empire. Il affirmait l'égalité des droits de tous ses sujets, musulmans et raïas et l'abolition de la discrimination religieuse. Il promettait des garanties aux raïas, pour la sécurité, la fortune et la régularité de l'impôt, l'abolition de toutes les entraves légales à leur participation à la vie du pays, l'acceptation du témoignage des raïas devant les tribunaux musulmans, la suppression de la torture, l'interdiction de confisquer leurs biens, et enfin l'inviolabilité de leurs personnes et leurs biens devant la loi.

Cet édit, proclamé sous la pression des puissances européennes, souleva la colère des musulmans. L'égalité des droits, professaient les ulémas, était un sacrilège contraire aux lois du Coran. Une fois de plus le sultan semblait céder à l'outrecuidance de l'Europe.

De crainte d'offenser les musulmans, Zuwella feignit d'ignorer l'Édit. On en parlait en chuchotant entre soi, dans l'intimité des foyers. Shalom ne croyait pas aux réformes. Paroles de vent, disait-on. Les plus instruits dans les affaires publiques n'y voyaient que des friandises jetées à l'Europe en échange de son aide militaire contre la Russie qui rêvait de dévorer l'Empire. Et pour protéger la communauté, les notables et les rabbins déclarèrent que ces réformes ne concernaient que les chrétiens raïas et non les juifs. Même Mahmoud, un homme au mépris correct, apostropha Shalom un matin.

« Hé quoi... dit-il d'un ton menaçant, l'œil irrité et lissant sa moustache, vous prétendez maintenant être nos égaux !

— Que le ciel nous garde d'une telle impudence ! s'écria Shalom. Quand Dieu veut punir la fourmi, il lui fait pousser des ailes. »

Mahmoud rit :

« C'est ça... restez à votre place, évitez l'insolence et votre vie sera protégée. »

Puis se tournant vers un jeune homme il dit fièrement :

« Mon fils Ahmed, il a étudié à al-Azhar et il est maintenu un cadi respecté. Il connaît notre sainte Loi et cet édit est un grand péché. »

Shalom hocha la tête et félicita Mahmoud pour son fils.

Mais les jeunes de Zuwella rejetaient cette attitude. Shalom s'irritait quand son fils parlait en se rengorgeant de l'égalité des droits. De quoi se plaignait-il ? N'avait-il pas à manger ? Personne n'attentait à sa vie. Peu importait les vêtements noirs, l'essentiel était d'aller à la synagogue. Mais bientôt on n'y pensa plus car les commérages colportèrent que la passion de Rachel Lourtiel pour Emmanuel ne pouvait plus être cachée. Les domestiques parlaient, des rires goguenards saluaient Zaki dans les rues. « Ha ! ha ! riaient les servantes, elle ajuste sa tiare, s'admire dans la glace... – non la toque va mieux... – elle enfile ses colliers... » Les servantes se tortillaient, minaudent, contrefaisaient leur maîtresse, le gosier ouvert par le rire. Tous ces tremblements, émois, pour paraître devant le fils du savetier !

Le scandale éclaboussait toute la maison Lourtiel. Ami voyait le chagrin miner son jeune cousin. Zaki perdait l'appétit et maigrissait. Quelque chose à la fois risible et pathétique s'exhalait de la tristesse des traits mous et de la bouche poupine. Flasque, vulnérable, Zaki s'affaissait comme une bête privée de la force de mordre. Ami soupirait et détournait les yeux du regard veule de Zaki sur sa femme. Elle est le couteau qui le rive au déshonneur, pensait-il, mais aussi l'élément indispensable à sa vie. Il l'avait vu, dès l'enfance, se traîner dans son sillage et grandir enfermé dans la corolle vénéneuse de son amour. Avant même leur naissance, leurs parents les avaient

destinés l'un à l'autre. Dans la promesse des temps, s'inscrivait leur union et recevant la vie, Zaki recevait Rachel. Comment briser une chaîne préexistante à sa naissance sans mourir aussi soi-même ?

Zaki harcelait sa femme de ses soupçons et de ses vaines supplications. Dernièrement, avec des cris et des reproches, il l'avait accusée d'avoir offert à Emmanuel sa cassette en porcelaine de Sèvres offerte à leurs fiançailles par le vieux Lourtiel. L'aïeul les avait fait venir tous les deux et le visage grave, il les avait embrassés avant de remettre à chacun une cassette identique. « Vous êtes unis jusqu'à la mort, leur avait-il dit solennel, voyez ! chacune à l'intérieur, porte une inscription : l'amour est plus fort que la mort, et vos initiales sont entrelacées. »

Zaki tenait beaucoup à sa cassette qui symbolisait la solidité de leur union, il y enfermait ses objets les plus précieux. Rachel, les larmes aux yeux, prétendait qu'une servante lui avait volé la sienne. Zaki y voyait un mauvais présage, le signe de leur séparation.

Il fallait en finir, se répétait Ami. La passion transfigurait Rachel et animait d'un éclat magnétique sa peau, son sourire, ses yeux. Tel un astre, tout son être arde sa flamme à son insu. Elle était l'amour et le désir vivant. Même une pierre en aurait été troublée. Un matin, Ami ulcéré, maudissant sa naïveté, chassa le jeune précepteur et Zaki l'accusa de débaucher sa femme, menaçant même de le faire arrêter par les hommes du Pacha. Iddo en pleura des jours entiers.

Emmanuel s'enfuit et dissimulant son visage sous un vieux sac de jute, il alla se cacher parmi les mendiants de Sa'ar. Ils lui firent fête, l'installèrent à la place d'honneur sous le figuier où il leur administrait les potions du corps et de l'âme. Il chassait les démons, intervenait dans les querelles et rendait des jugements dignes du roi Salomon. On lui décerna le titre de roi de Sa'ar. Le soir, sa cour se réunissait autour de lui et l'on traitait pêle-mêle, assis entre les ordures, sous les étoiles, des choses de ce monde et du monde futur. « Nous volons les riches parce qu'ils nous volent », disaient les voleurs parmi eux. « Tant qu'il y aura des raïas, expliquait Emmanuel, il y aura des notables qui nous commanderont. C'est sur ordre de Kahira qu'ils opèrent et c'est pour remplir les coffres de

Kahira qu'ils vous dépouillent. Tant que vous resterez des raïas, vos chefs, pour garder leur tête, devront vous dépouiller. Qu'est-ce que c'est que le raïa ? C'est un moucheron prisonnier de la toile d'araignée. La toile le protège des autres insectes mais pour que l'araignée puisse venir le dévorer, petit bout par petit bout, quand elle le veut.

— Mais, objectait un mendiant, un orage ou une pluie peut détruire la toile. »

Emmanuel secouait la tête :

« Oui... mais le moucheron trop englué dans la toile, trop mutilé, ne pourra peut-être plus voler... »

Rachel ouvrait la fenêtre et tendait l'oreille. Tenant d'une main le miroir fêlé de Rachel Lourtiel, elle saisissait de l'autre son pinceau trempé d'eau de roses et le passait dans une poudre d'écorces d'amandes brûlées. Délicatement elle noircissait de kohl ses paupières.

Cependant on apprit que les hommes du Pacha recherchaient Emmanuel sur une accusation de vol. Ils entraient dans les maisons, enfonçant les portes à coups de pied, jurant contre les chiens infidèles et cassant ce qu'ils pouvaient. On fit une collecte, les mendiants donnèrent leurs piécettes, Moïse alla vendre au bazar la cassette en porcelaine peinte de Rachel Lourtiel et chacun donna ce qu'il put. Le jeune instituteur se couvrit la tête d'un bandage, s'habilla d'un sac de jute et muni de cet argent leur fit ses adieux. Il partait à Jérusalem avec une caravane de négociants étrangers. Une garde militaire assurerait la sécurité des voyageurs contre les attaques des bédouins qui infestaient les routes. « Je vous écrirai », promit-il et l'on se quitta avec de chaudes embrassades, des poignées de mains et des larmes. En lui disant adieu, Moïse eut un pincement au cœur et le sentiment qu'il ne se promènerait jamais plus avec lui le long du Bahr. Mais bientôt son travail l'absorba totalement. Les riches négociants de Zuwella déménageaient dans les quartiers européens modernes et confiaient au menuisier les nombreux travaux dans leur nouvelle demeure. Des juifs arrivaient d'Europe, des médecins, des négociants, des instituteurs, des agronomes. Des synagogues se construisaient hors de

Zuwella. Les savants étrangers restauraient les édifices anciens exhumés des sables, déchiffrant les écritures qu'ils portaient.

Les missives d'Emmanuel furent lues à la synagogue. « La terre d'Israël, écrivait-il, est un désert couvert de ruines où rodent les chacals et les bédouins. Malheur à l'homme seul ! Nulle communauté n'est à l'abri des rapines et des destructions perpétrées par les tribus arabes et turcomanes qui errent avec leurs troupeaux sur les monts et vallées désertiques de Judée. À Jérusalem, les chrétiens se liguent contre les juifs, ils leur lancent des pierres et leur interdisent de passer devant leurs églises. Leurs différents cultes sont protégés par la France, la Russie ou l'Autriche et s'ils le pouvaient, ils chasseraient tous les juifs de la Ville sainte qu'ils prétendent être la leur. Ils les épient et les surveillent et vont sans cesse dénoncer au gouverneur turc les nouveaux arrivants. Ils prétendent qu'une vieille loi exige que le nombre de juifs à Jérusalem n'excède pas deux mille. Pour retourner dans leur pays, les juifs doivent se cacher et dissimuler leur présence, de peur d'être massacrés ou chassés. Mais quand le consul anglais James Finn demande qu'on lui montre cette loi personne ne la trouve. Ce consul était très bon, écrivait Emmanuel, mais son amitié envers les juifs le dessert auprès des chrétiens, des Turcs et des Arabes. »

Dans une autre lettre, Emmanuel décrit sa visite aux tombeaux des Patriarches à Hébron. Depuis des siècles, les musulmans interdisaient aux juifs et aux chrétiens de s'y rendre. Il avait dû se déguiser en musulman pour pouvoir s'en approcher. « En terre d'Israël, écrivait-il, les musulmans sont bien plus fanatiques qu'à Kahira. Beaucoup sont arrivés du Maghreb en fuyant la conquête française ou les provinces européennes turques redevenues chrétiennes. Ils refusaient l'édit de tolérance du Grand Seigneur et imposaient aux juifs et aux chrétiens des humiliations bien plus sévères qu'ailleurs. "Cet édit est contraire au Coran, disaient les ulémas et nous avons le devoir de massacrer les infidèles qui se prétendent nos égaux et n'obéissent plus à la charia". Mais le Seigneur n'oublie pas son peuple. Ainsi inspira-t-il le sultan pour que celui-ci accorde au consul de la reine

des Îles lointaines le droit de protéger les juifs selon le nouvel édit de tolérance, comme l'étaient les chrétiens par les nations chrétiennes d'Europe et de Russie. Les chrétiens raïas protestèrent contre cette protection. Ils disaient que les juifs devaient être exclus de l'édit de tolérance. »

« Ce consul, écrivait Emmanuel, est anglican, c'est un saint, un Juste et un protecteur d'Israël. Il aime découvrir les sites antiques de notre pays, aussi avait-il demandé au chef de la communauté de lui envoyer un jeune homme versé dans l'histoire d'Israël pour l'accompagner. » Comme Emmanuel connaissait l'hébreu, l'arabe et le turc et avait étudié la Thora on le lui présenta. Le consul anglais lui demanda de l'aider à situer et reconnaître les anciens sites bibliques dévastés par les invasions et les pillages. Nul ne discernait dans ces champs de ruines les anciennes cités des royaumes d'Israël et de Juda. Emmanuel se joignit à une équipe d'archéologues, de géomètres et de gardes armés pour faire renaître de cette dévastation la topographie biblique avec ses noms hébreux et ses monuments et restituer à cette terre son histoire. Puis Emmanuel annonça qu'il allait se marier avec une jeune polonaise, aussi belle qu'instruite et savante. Les filles des Ashkénazes, écrivait-il, sont toutes instruites, et il recommandait à la communauté d'ouvrir des écoles de filles. S'il avait une fille, il l'appellerait Victoria, comme la reine des Îles lointaines, devenue maintenant sa reine, le consul lui ayant obtenu pour assurer sa protection, la nationalité anglaise. Puis étrangement, les lettres d'Emmanuel cessèrent.

Un jour en rentrant chez lui, Moïse vit une jeune fille s'approcher de lui.

« Tu ne me reconnais pas ? » lui dit-elle en le dévisageant fixement.

Il la regarda attentivement, son visage lui était familier.

« Non, dit-il...

— Je suis Marie

— Marie ?

— La fille de Léa.

— Ah la petite Marie, je te croyais à Alexandrie.
— Mon oncle est venu pour une affaire et j'en ai profité pour venir te voir. Je t'ai cherché partout tu sais ? »
Moïse se mit à rire :
« Tu te rappelle donc de moi ? »
Marie le regarda silencieusement puis elle reprit :
« Je vais me fiancer...
— Mais quel âge as-tu ?
— Seize ans.
— Tu es une bien jolie fille, Marie, et je te souhaite beaucoup de bonheur. Mais comment m'as-tu reconnu ?
— Je t'aurais reconnu même après vingt ans !
— Ah bon, dit Moïse en riant, alors je n'ai pas beaucoup changé.
— Tu te souviens quand je disais que je deviendrais ta femme ?
— Ah oui ? (il ne se souvenait de rien.)
— Eh bien je le pense toujours.
— Mais comment pourrais-je avoir deux femmes ? je devrais me faire musulman.
— Je repasserai te voir », dit Marie en le quittant.

C'était l'heure de la distribution de chair fraîche. Le nez en l'air les badauds assourdis, contemplaient les vautours crisser l'air de larges cercles rapides. Des cris stridents ouvraient leurs becs crochus. En ce froid matin de janvier, une nuée d'ailes frénétiques obscurcissait la place Roumeïla. Le nuage oscillait, crevait ici ou là et se reformait ailleurs. Les rapaces piquaient sur les morceaux sanguinolents, les happaient au vol, filaient et de leurs griffes, défendaient leur prise contre leurs agresseurs.

Emmitouflé dans son châle marron, Moïse attendait. Son fils Sami, s'était immobilisé, bouche béante, la cassette d'outils pendue au bout du bras. Il l'appela, l'enfant le rejoignit en sautillant. L'air cru rougissait son visage arrondi comme celui de Judith.

Le menuisier se dirigea vers le quartier franc. Les chemins, trempés par une pluie nocturne se creusaient de flaques boueuses. Il les contournait le pas délibérément ralenti. Il avait hérité de ses fuites, derrière le pas zig-zaguant de son père, une démarche rapide dont il voulait se corriger. Depuis longtemps on n'attaquait plus les raïas dans les rues. C'était du passé... Juste quelques petites insultes, « chiens », « infidèles »... vraiment rien du tout ! Il en voyait encore qui se hâtaient, apeurés et ployés, c'étaient des vieux, ça faisait partie de leur chair et de leurs os. Prudent toutefois, il préférait éviter les cadis. On ne savait jamais... en général ils croyaient que les raïas les souillaient. Sami ne devait pas voir son père humilié, injurié, frappé même, comme lui Moïse avait vu le sien. Paix à son âme. Il le remplaçait à présent derrière l'établi,

comme les fils de Mahmoud remplaçaient celui-ci. Une génération chasse l'autre et la terre continue de tourner.

Une avenue nouvellement percée s'ouvrait devant lui. Des cactus hérissaient les tumulus qui la bordaient. Une canne dédaigneuse le heurta.

« À gauche chien ! »

Oui... seule l'apparence des choses changeait. Il était bien le même, lui-aussi, malgré ces fils d'argent dans sa chevelure. « Ce qui a été, chevrotait autrefois son maître, c'est ce qui sera, et ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera. Car il n'y a vraiment rien... rien de nouveau sous le soleil. » D'un hochement de tête, Moïse rendit hommage à sa sagesse. Paix à son âme. Comme Shalom avait autrefois travaillé pour le vieux Haïm Lourtiel, ainsi aujourd'hui Moïse travaillait-il pour Zaki le banquier. Depuis qu'il avait obtenu la nationalité britannique, Zaki, fort de la protection britannique, s'était empressé de déménager dans le nouveau quartier franc. Déshonoré par sa femme il était devenu la risée de Zuwella. Moïse en connaissait, des ragots, depuis qu'il exécutait des travaux dans la somptueuse villa que se faisait construire Zaki. Quelle merveille ! Des lustres de Venise pendaient à ses plafonds. Des tapis épais couvraient les parquets.

Certains accumulent les richesses, d'autres les misères. Les coffres ruissellent d'or chez les uns, et sont couverts de punaises chez les autres. La propreté est un privilège de riches, pensait Moïse. Avec la cherté de l'eau, vermine et pouilleries s'étendaient et fructifiaient. Découragée, Rachel ne donnait même plus la chasse aux cafards comme elle le faisait autrefois en s'armant d'une savate. Mais s'il n'y a pas de justice ici-bas, il y a une justice là-haut. Sinon comment pourrait-on accepter que le méchant triomphe et que le vertueux souffre ? Si Moïse devait énumérer les dérogations de la Justice Suprême en faveur de Zaki, un livre n'y suffirait pas. La table de Zaki se couvrait de mets délicats, mais lui ne se nourrissait que de fèves et d'oignons, sa maison regorgeait de richesses et lui n'avait que de vilaines nattes et des escabeaux. Zaki était un homme riche, puissant, honoré, et lui Moïse entrait partout par la

porte de service. Et comme si tout cela ne suffisait pas, voilà qu'il n'était plus raïa ! Le voilà libre de s'habiller à sa guise, et même à l'européenne ! Alors que moi... hein ! je suis toujours à l'image de mon père, vêtu de hardes noires avec le turban sombre obligatoire, sous peine d'être molesté dans les rues.

Quelle justice pouvait-il espérer, connaissant la partialité des juges en faveur des Musulmans ? Si Moïse pouvait ressortir d'une juridiction européenne, il échapperait à l'arbitraire des tribunaux soumis à la charia. Luigi lui avait promis une protection italienne pour que ses marchandises ne soient plus volées, mais c'était il y a longtemps, depuis son départ il ne donnait plus signe de vie et les agents du consul avaient vidé le magasin et mis les scellés.

Une berline passa. Moïse aperçut à l'intérieur une élégante femme brune emmitouflée dans une fourrure. Une mousseline blanche couvrait son visage. Comme c'est étrange, songea-t-il, il n'avait jamais revu la belle Rachel Lourtiel depuis qu'il travaillait à la villa ! On la disait souvent absente, voyageant en Europe. Elle courait à ses plaisirs comme l'ânesse sauvage. Et lui, Zaki, était le crapaud que son pied écrase quand elle vole vers l'amour. Au lieu de manier la trique, tu te traînes à ses genoux. Tu as moins d'amour et d'honneur que le mendiant n'a d'argent et dans ton palais tu te consumes de chagrin. Elle est l'absinthe de ta vie, pour que l'on rie de toi, pour que l'on se moque de tes supplications et de tes soumissions.

Moïse étouffa un petit rire. Pourquoi ne se lassait-il jamais de remuer ces mêmes pensées chaque fois qu'il se rendait à la villa Lourtiel ? Durant tout le trajet, une mécanique se déclenchait, une pensée engendrait l'autre comme une chanson connue, inlassablement répétée, au point même qu'il savait à l'avance ce qu'il penserait devant le sébil, devant le marché aux esclaves et devant le boucher.

Par les domestiques, il apprenait que Rachel était tantôt à Paris, à Vienne ou à Londres... des lieux qui ne lui disaient rien... Mais c'était de fausses absences. En vérité elle était dans toute la maison. Voit-on l'air ? Et pourtant il existe partout. Zaki construisait ce palais pour être l'écrin de sa beauté, il choisissait pour elle le plus beau et le plus cher, et Zaki se consumait de chagrin, se disait-il avec délectation.

Moïse fixait aux murs les boiseries, et songeait au regard noir et humide qui les effleurait. Il choisissait les essences de bois précieux, sciait, mesurait, sculptait et galbait les formes des meubles. Sentirait-elle le satiné de l'acajou, lirait-elle dans ses sombres lueurs, le désir qu'il y celait ? Comment était-elle ? On la disait toujours aussi belle, aussi jeune. Deux enfants, et puis basta ! Quand sa fille Victoria avait eu quinze ans, elle l'avait mariée à un industriel quadragénaire qui vivait à Londres. Bon débarras ! Moïse apercevait parfois son fils Dan, un blondinet qui avait la bouche de son père.

Ce travail l'introduisait dans l'intimité des maîtres. La curiosité excitée par cette promiscuité, le menuisier recueillait d'une oreille complaisante les ragots des domestiques bavards. Au hasard de portes entre-baillées, il apprenait qu'elle était rentrée. Une sorte de cohabitation de néant s'établissait alors par les effluves du musc et de l'ambre des taffetas froufrouants. Il humait sa chevelure dans les parfums flottants et devinait sa main dans un mouchoir brodé, oublié sur un guéridon. L'éclat d'un rire lui apportait l'écho de sa joie étouffée dans le moelleux des tapis et des murs drapés. Reine du mystère, ô combien vulnérable, qui avait mendié un regard d'Emmanuel. Ni les grossesses, ni les années n'avaient assagi le tempérament tumultueux qui égayait les racontars, suscitait les médisances et enflammait son imagination. La nuit, son nez avide du musc fouillait son vieux matelas recouvert de jute. Des démons le visitaient, déguisés en bas de soie ajourés, corsets de Paris, sous-vêtements de guipures et dentelles qui l'avaient ébloui, alors qu'il fixait des étagères dans la lingerie des Lourtiel. Bois... bois les eaux de ta citerne, s'exhortait-il, martelant ses clous.

Ah, s'il était riche ! ses fils seraient gras, jowfflus, repus, chaudement vêtus en hiver. Ils joueraient dans des cours propres, des jardins et non dans des ruelles obstruées d'immondices. Lui aussi susciterait ce silence onctueux et craintif qui annonçait toujours la proximité de Zaki. Il revit le visage glabre, empâté, les yeux légèrement exorbités qui erraient absents, la bouche poupine qui imprimait sur ce visage d'homme un infantilisme ridicule. Lui aussi

aurait un secrétaire déferent et cauteleux et comme Zaki, il passerait indifférent, laissant tomber dans son sillage quelques ordres secs.

Lui Moïse... il avait des yeux brillants comme des étoiles, les traits secs, la bouche énergique, le corps vigoureux. L'autre jour encore, il l'avait constaté dans ce vieux miroir fêlé au cadre incrusté de nacre, qu'il avait retrouvé dans un coffre, en cherchant le croquis d'un guéridon. Il était beau, séduisant même. Toutes ses dents se serraient dans sa bouche sauf deux tout au fond, mais personne ne le savait ! Et cette vieille boîte de porcelaine qu'il avait vendue... après tant d'années, il revoyait avec une étonnante netteté, ses parois bombées, ses peintures de conte de fées, close sur des délices ensorcelants comme le péché auxquels il n'avait jamais osé goûter. Et les deux initiales entrelacées... À nouveau, il ressentit l'intime conviction qu'un jour leurs chemins se croiseraient. Impossible de préciser les causes de cet événement qui se développait, flou encore, mais certain dans la matrice du nébuleux avenir. Elle vit au centre de ma pensée, se dit-il, comment ne viendrait-elle pas à moi ? C'est pourquoi je l'attends depuis toutes ces années... Il soupira : bois... bois les eaux de ta citerne.

Quand avait-il commencé à battre sa Rachel ? Elle qui n'était que la Rachel de Sa'ar, usée par six grossesses, usée par Jaïr. Qu'il était loin le jour de leurs fiançailles... la maison illuminée, Judith les mains jointes près de son père, Rachel rougissante sous son voile, lui présentant sa vilaine poupée. Sa dot ! Non... il ne lui avait jamais pardonné la naissance de Jaïr... ni sa fierté paternelle humiliée. Rachel de Sa'ar, murmura-t-il mi-ironique mi-indulgent, la mère de mes enfants. Finis le désir, la passion pour ce corps flasque, trop connu, disponible à volonté. Plus rien à découvrir dans ce visage défraîchi, soucieux, effacé par la terne habitude. Enterrées les grâces, les innocences de la jeunesse, sous les labeurs ingrats, et toutes les criaileries, les soucis, les maladies, les privations de la pauvreté. Sept ans déjà depuis la mort de Jaïr... Hé oui ! tout va dans un même lieu, malgré les amulettes. Il le dirait, en guise de bonjour, au boab⁹ de Zaki, ce

9.

Grec paresseux qui passait son temps à fumer le narghilé et à se pavaner dans sa livrée chamarrée.

Devant le sébil quelques mendiants poussaient leur litanie sans grande conviction, réservant leur place et leur énergie pour les jours de grande canicule, quand la fontaine attirait une grande affluence. Comme d'habitude, parvenu à cet endroit, Moïse commença à réfléchir aux moyens d'alourdir sa facture. Il savait que le secrétaire de Lourtiel la rabattrait au moins d'un tiers. Mille stratagèmes se présentaient à son esprit. Il les évaluait soigneusement, heureux à l'idée de voler Zaki. Il était si pauvre et Zaki si riche ! Il rectifiait, oh si peu ! l'injustice du sort. Zaki en était coupable. L'idée que le banquier était responsable de ses larcins éveillait sur ses lèvres un bon sourire d'innocence joyeuse.

Des charrettes chargées de fruits dépassèrent Moïse et son fils au trot allègre d'ânes fringants. Des femmes les croisaient, empaquetées dans de larges voiles noirs d'où ne filtrait qu'un regard cerné de kohl. Ils approchaient d'un khan. Le va-et-vient des chameaux et des mulets soulevait une épaisse poussière envahissante. Des caravanes d'Abyssinie venaient d'arriver avec quelques centaines d'esclaves noirs, chrétiens et idolâtres, capturés par les jellabs. La proximité de l'Afrique, et le transport fluvial sur le Bahr, faisaient de Kahira un important marché d'esclaves et d'eunuques. Allongés ou assis à terre, hommes, femmes, enfants, grelottant sous leurs hardes, attendaient, marchandise humaine étalée entre les plumes d'autruche, les pagnes et les peaux de girafe. Des dents d'éléphant crevaient des sacs de jute, des singes culottés de rouge escaladaient des cages d'osier où s'époumonaient des perroquets. Moïse regarda les singes et ricana : Zaki... Zaki...

« Hé toi... mécréant ! »

Un jellab noir le fixait. Ses moustaches se relevaient en crocs sur ses joues cisailées de chaque côté de ses narines. Un poignard s'enfonçait dans le foulard ceinturant sa poitrine, sa main serrait une courbache. Moïse se tourna à droite puis à gauche. Mais le jellab s'avança droit sur lui. Avec ses gestes violents et son air brutal ce devait être un de ces anciens esclaves qui, convertis et

affranchis, devenus eux-mêmes marchands d'esclaves, allaient impitoyablement traquer les Noirs dans leurs propres villages.

« Tu regardes... tu regardes... » gronda le jellab. Une toux caverneuse l'interrompt. Jurant et crachant à terre un jet de salive ensanglantée, il reprit :

« Que veux-tu miteux ? trois cornes d'éléphant pour tes concubines, des aigrettes pour parer leur derrière ?

— Ô redouté... même un singe a des yeux, fit Moïse, que le regard brillant de hashash rendait prudent.

— Justement j'ai un autre singe pour toi. Je venais sur la route voir, si des fois, le diable ne m'enverrait pas un juif. Suis-moi ! J'ai un morceau de choix pour tes chefs. Tu leur diras que Hadji Ali, le roi des jellabs, leur fera un bon prix pour l'enfant de leur race.

Le jellab entraîna Moïse et Sami vers des bâtiments délabrés. Des eunuques hautains, somptueusement vêtus, examinaient les esclaves qu'ils destinaient aux harems de leur maître. Certains vantaient aux clients la musculature et la dentition d'un slave, ailleurs ils déshabillaient de jeunes Grecques devant les clients. Les guerres et les razzias en Europe, au Caucase, la piraterie sur les mers déversaient sur les marchés d'esclaves des milliers de prisonniers et d'otages chrétiens.

Le jellab s'approcha d'un groupe d'esclaves noirs et poussa brutalement devant Moïse un garçonnet osseux, grelottant sous ses haillons. L'enfant leva un visage blafard, inexpressif qui stupéfia Moïse.

« Il m'a coûté une fortune ! tonna Hadji Ali, regarde-moi ces yeux... où trouve-t-on pareille curiosité ? N'importe quel eunuque me l'achèterait à prix d'or pour en faire l'ornement du palais. Mais je ne sais quel diable m'a poussé vers ta sale gueule.

— C'est la destinée, père de la moustache ! murmura Moïse encore sidéré. Avec ton honorable permission, je lui parlerai. »

Le jellab s'éloigna jurant et toussant. Son regard impatient et fureteur, cherchait et scrutait les acheteurs. Pour cet avorton, il risquait de perdre de riches négociants.

Moïse considéra l'enfant sans mot dire. Sa peau caramel doré, la finesse de ses traits et de l'ossature indiquaient un Yéménite. Par quel miracle avait-il un œil noir et un œil bleu ? Il en était abasourdi.

« Qui es-tu ? » fit-il doucement en hébreu.

L'enfant tressaillit, son visage s'anima et son regard étrange fixa Moïse.

« Honoré Seigneur, répondit-il, mon père est maître Yamin, très illustre savant à Sana'a, et le misérable esclave qui se tient devant toi, est son malheureux fils Boaz. » Sa voix s'étouffa dans un sanglot qui fit larmoyer Sami.

Moïse lui tapota affectueusement l'épaule osseuse et l'attira à lui.

« Console-toi, car les rétributions suivent les douleurs. Mais dis-moi... comment as-tu été capturé ? As-tu perdu tes parents ? »

Boaz avalant ses sanglots fit un geste de dénégation. Puis, essuyant ses yeux du revers de sa main il reprit :

« Un jour, mon père étant tombé gravement malade, on crut qu'il mourrait. Mon oncle nous emmena mes frères et moi et nous cacha dans un autre village parmi des juifs. Ma sœur fut cachée chez ma tante. »

Moïse hocha la tête. Il savait qu'au Yémen une loi ancienne ordonnait l'enlèvement et la conversion à l'islam des orphelins juifs. Aussi les parents les cachaient-ils dans du foin ou des cercueils en prétendant qu'ils étaient morts avec le reste de la famille. Puis on les faisait fuir secrètement.

« Mais mon père, continua Boaz, Dieu soit loué, guérit et nous pûmes rentrer chez nous. Sur le chemin du retour, j'aperçus une gazelle, je voulus la capturer et l'offrir à mon père. Je m'élançais derrière elle, l'obscurité tombait et je m'égarais. J'eus peur des bêtes de la nuit, et m'approchai d'un campement croyant que c'était mes parents. Hadji Ali m'aperçut et la détresse arriva comme un fleuve. »

Boaz fit une pause, s'essuya les yeux et reprit son récit. Le jellab l'avait capturé et lui interdisait de pleurer l'accusant d'abîmer ses yeux devenus sa propriété et d'en diminuer la valeur. Mais la femme du jellab, une chrétienne capturée et convertie à l'islam, lui apportait en cachette des dattes. D'oasis en oasis, le convoi d'esclaves avait

gagné la côte et traversé la mer. De là, le jellab et ses hommes s'enfonçaient dans la brousse et razziaient les villages. Le butin, hommes, femmes, enfants enchaînés par des colliers de fer était rassemblé, et le convoi s'était dirigé vers Kahira. Les malades étaient achevés ou abandonnés sur la route aux loups et aux chacals. Arrivés au Bahr, ils s'étaient embarqués dans une cange. Les esclaves, entassés dans la cale étouffante, psalmodiaient les chants de leur village. Des crocodiles les suivaient nuit et jour, ouvrant d'immenses mâchoires dans l'attente des morts et des malades que le jellab leur jetait.

« C'est ainsi que nous arrivâmes à Kahira, conclut Boaz. – Mais toi, Seigneur, comment m'as-tu trouvé ?

— Loué soit l'Éternel ! s'exclama Moïse – ses yeux infatigables parcourent la terre en mission extraordinaire. Je regardais avec mon fils les singes et les perroquets et je ne me doutais même pas qu'ils me cherchaient pour me conduire à toi.

— Oh mon Seigneur, s'écria Boaz, emmène-moi ! emmène-moi ! Il se jeta à terre et baisa le bord du vêtement de Moïse. Je mourrai ! sanglota-t-il, je ne veux pas être converti, ni vendu à un maître. Qu'advient-il de moi ?

Sami saisit la main de son père le suppliant de prendre Boaz. Le jellab revenait. Humblement le menuisier lui demanda son prix.

« Je l'ai acheté à prix d'or, à prix d'or ! clama Hadji Ali, rapprochant de Moïse un visage menaçant et frottant sous son nez son pouce contre son index.

Le jellab hésitait entre la cupidité et le désir de se débarrasser rapidement de Boaz. Avec de pareils yeux il pourrait en tirer un bon prix. De plus il savait que les Juifs rachetaient toujours les leurs. Mais ce regard d'ensorcelé ne cachait-il pas justement un démon ? Autant conclure l'affaire immédiatement. Pendant qu'il perdait son temps avec ce jeteur de sorts, ses concurrents accaparaient les eunuques vêtus de fourrure !

« Maudit soit ton père ! s'exclama-t-il, emmène ta vermine pour huit cents piastres et remercie-moi ! »

Moïse voyait le regard anxieux plein d'espoir de Boaz fixé sur lui. Il l'enveloppa de son châle, l'embrassa et promit de revenir le lendemain avec l'argent.

« Tu verras, tu seras comme un clou fixé dans un lieu sûr », rassura Sami en l'embrassant.

Moïse, perplexe, se dirigea vers la villa des Lourtiel. Il aperçut de loin le boab assis sur sa banquette, un pied nu replié sous son pantalon bouffant, qui fumait sa pipe. Derrière ses paupières mi-closes, il regardait passer des plateaux de concombres et de yaourt, des chaudrons de moussaka, des pyramides de bamiehs, portés par de gracieuses Grecques aux longues nattes. Doucement, il ronronnait des airs nostalgiques de sa Morée natale. Il aperçut Moïse et ne bougea pas. Pourquoi se dérangerait-il ? Mais la mine sombre du menuisier le décida à faire ouvrir la grille en grommelant contre les têtes de mauvais augure et les funestes présages.

Huit cents piastres, se répétait Moïse, en suivant un domestique superbe dans sa livrée chamarrée. Mais peut-être le jellab accepterait quatre cents... ? Une bagatelle pour Zaki, songeait-il, tandis qu'il examinait distraitement les chaises et les guéridons abîmés empilés dans le réduit où l'avait conduit le domestique. Moïse comprit qu'il lui serait difficile de voir Zaki en personne.

« Le bey est là ?

— Ce n'est pas ton affaire.

— Je dois lui dire une chose importante. »

Un rire irrésistible secoua Ishak.

« Et le secrétaire de ton maître ?

— Ruben effendi ne reçoit pas des gens comme toi – répliqua le domestique avec hauteur, et il s'éloigna.

Moïse, maugréant, se mit au travail. Il comprenait qu'il ne pourrait jamais parler à Zaki ni à son secrétaire. Sami reniflait et parlait sans cesse de Boaz. « Cesse petit », lui disait-il. S'il était riche... ah s'il était riche ! Pressuré par le Pacha, il l'était encore par le notable : il fallait payer pour la synagogue, pour l'école, la viande, le vin, le fromage, les naissances, les testaments, les enterrements. Que restait-il pour vivre ? Des paresseux, ces domestiques... se

dit Moïse. Ils se pavant dans leur livrée et moi qui travaille, ils me méprisent. Rassemblant ses outils il se dirigea vers la porte de service. Parmi les domestiques et les palefreniers qui causaient, il avisa le domestique qu'il avait vu le matin :

« Hé... Ishak, fit-il impératif, je reviendrai demain terminer ce travail mais conduit -moi, avant que je ne parte à la chambre à coucher de ton maître car je dois réparer son lit.

— Le lit ?... Que me chantes-tu ? il ne m'a rien dit à ce sujet.

— Mais il m'en a parlé à moi. Si tu m'empêches de le réparer il ne pourra dormir de la nuit. Ne le sais-tu pas ?

— Personne ne m'a rien dit... fit-il hésitant.

— Les grands de ce monde oublient les petites choses. Mais les insomnies des maîtres font le malheur des serviteurs. »

Ces mots tournoyaient dans le crâne du domestique.

« Suis-moi, se décida-t-il enfin, mais que ton fils reste ici. »

De lourds candélabres éclairaient les couloirs. Moïse frôlait les rideaux de velours qui dissimulaient les portes.

« C'est là... » souffla le domestique, s'arrêtant devant une porte.

Une silhouette féminine émergea de la pénombre. Moïse baissa les yeux, contrarié. Diable... que dire à Rachel ? Elle le surprenait à l'improviste dans une situation embarrassante. Mais aux quelques mots que la femme murmura au domestique, il comprit qu'elle n'était qu'une servante, malgré son maintien altier. Un tablier blanc ourlé de dentelles ornait sa robe noire. Deux rubans neigeux descendaient de sa coiffe. Moïse n'avait jamais vu une telle coiffure, et il en était intimidé. La femme de chambre le considérait avec suspicion. Certes, Moïse venait souvent à la villa, elle n'avait nulle raison de se méfier ni de douter de sa parole. D'ailleurs ce n'était pas ses affaires, seul le secrétaire traitait des travaux de la maison. Après une courte hésitation elle ouvrit la porte et le laissa entrer, croisant ses mains auréolées de poignets blancs.

Une profusion de guéridons, d'étoffes damasquinées, de plantes géantes, de miroirs, se révéla au menuisier. Des rideaux grenat encadraient les fenêtres voilées de dentelles. La lumière tamisée s'enfouissait dans l'épaisseur laineuse et discrète des

tapis. Ici vivait la belle madame Lourtiel, au milieu des poufs, des châles de cachemire et des écharpes de gaze, des cristaux et des brosses coiffées d'argent frappées à son chiffre. Devant cette glace de Venise, elle contemplait sa beauté, elle ajustait ses perles. Il percevait les effluves les plus ténus de cette intimité féminine. Superbe, doré, gonflé de volumineux édredons couverts de taffetas, le lit s'étalait sous la moustiquaire brodée. Si elle survenait... Il voulut faire demi-tour, mais les yeux de Boaz, l'un bleu, l'autre noir, l'ensorcelaient et l'attiraient vers l'océan neigeux des draps et des coussins festonnés.

Ses doigts experts glissèrent sur le cadre du lit comme un médecin palpe un malade. Il était en parfait état. Le temps pressait. Rapidement il retira les vis, libérant le châssis.

Des lits gigantesques tournoyaient, les traversins s'éparpillaient dans des rires sonores, des édredons pléthoriques voguaient dans l'air. Deux yeux pleuraient derrière des moustiquaires, l'un bleu, l'autre noir. Si j'étais riche... Seigneur, si j'étais riche... sa voix l'éveilla. Hagar, Moïse s'assit sur sa couche. Qu'avait-il fait au monde pour que l'Éternel le punisse par de tels rêves ? Tous ces corsets, ces lits, ces parfums, ces rires... autant de djinns qui se pavanaient devant lui. Et maintenant deux yeux s'y ajoutaient. Il se frotta les paupières. Comment amener Zaki à sauver l'enfant, comme émouvoir cet esprit tordu, superstitieux, croyant aux signes et aux amulettes ? Sûrement Zaki le ferait appeler ce matin, mais comment le convaincre ?

L'aube tremblait à la fenêtre. Tout dormait. Il se leva, s'habilla, sortit sans bruit. La fraîcheur de l'air l'apaisa. Des ombres glissaient, le frôlaient, toutes emportées par un même murmure : allons... allons connaître l'Éternel. Depuis si longtemps il avait abandonné le service matinal... Dans la nuit fuyante, pointait la promesse d'un jour nouveau, d'une terre nouvelle. La promesse

d'une vie peut être meilleure. Il se souvint de son père qui se hâtait à la rencontre de l'aube pour recueillir cet espoir chaque matin renouvelé et le sceller en lui jusqu'au lendemain !

Il franchit le seuil de la synagogue, avec l'humilité respectueuse d'autrefois. Les murs s'ornaient encore des versets calligraphiés par Emmanuel, il reconnut même les cadres qu'il avait lui-même confectionnés. Il leva les yeux vers la galerie et crut voir le visage illuminé de Judith contemplant un garçonnet debout dans un doigt de lumière. « Seigneur, pria-t-il permets moi de sauver Boaz ! »

Autrefois était l'espoir... pensait-il sur le trajet vers la villa Lourtiel, rien qu'un immense ciel d'espoir vide. Mais aujourd'hui se dessinait la promesse. Chacun en parlait autour de lui. Il écoutait, souriait et se le faisait répéter : L'Angleterre, la France, l'Autriche-Hongrie et la Russie imposeraient au Sultan de Constantinople l'abolition des privilèges des musulmans, proclameraient bientôt l'égalité des droits entre musulmans, chrétiens et juifs. L'égalité... qu'est-ce que ça signifiait ? La fin de l'oppression, de l'injustice, de l'humiliation ? L'égalité... Il savourait ce mot comme un bonbon, une friandise dont on se délecte mais qu'est-ce que ça voulait dire ? Peu importe... le mot était si doux...

La journée s'annonçait radieuse malgré le froid vif. L'air lui sembla plus léger, il respirait profondément. Une sorte d'apaisement libérait sa poitrine. Zaki... tout de même aidait beaucoup les pauvres de la communauté ! Il n'était pas si mauvais, Moïse réussirait à le convaincre, bientôt il rachèterait Boaz. Il imagina la joie des enfants et sourit.

À la villa Lourtiel, le domestique le guettait, les yeux injectés de colère et de peur.

« Ah maudit ! s'écria-t-il, que la peste t'emporte ! Je dois te mener immédiatement à mon maître.

— Si vite exaucé ! Comme les prières parviennent rapidement au ciel ! Les messagers ailés ne chôment pas », s'émerveilla Moïse, tandis que le domestique insultait ses descendants jusqu'à la centième génération.

Un jour hivernal grisailait aux fenêtres drapées de velours grenat. Au centre du boudoir, un brasero rougeoyait. Sa chaleur s'enfouissait dans les tapis, rayonnait dans le satin luisant des sièges. Immobile devant les braises, Zaki, le front soucieux, le regard terne et fixe, enfonçait ses poings dans sa robe de chambre doublée de fourrure. L'insomnie bouffissait ses paupières, pâlisait ses joues flasques. Attendre... se répétait-il, attendre que cette nausée se résorbe. Son mal... il le connaissait ! L'écoeurement des réveils... un arrière-goût de pourri. Oui... tout pourrissait en lui : le cœur, l'âme, les entrailles, et la mort s'y engouffrait avec son grand vide, son tourbillonnant et noir vertige. Ce mal... il l'avait contracté à sa naissance. Le mal de Rachel ! Non pas maintenant... oublie ça, imbécile ! Pourquoi souffrir encore après tant d'années ? Un gémissement inarticulé lui échappa : oublie... oublie... Mais les images de la veille le submergeaient. Il les fouillait, les flairait et elles revenaient encore et encore, l'enfonçant dans leur marécage. Il était jaloux ! Jaloux de John Seymour, de son élégance, de sa désinvolture cynique. Un rire de dérision s'étrangla dans sa gorge. John Seymour... aventurier accroché à ses basques, guettant la bonne affaire. Il se méfiait de cet habile bavard qui l'avait déjà engagé dans des investissements ruineux. La folie dépensière de Rachel, son amour du luxe créaient chez elle un besoin d'argent permanent. Cette villa lui avait déjà coûté une fortune !

La veille encore Seymour lui avait parlé des actions de la Compagnie du Canal de Suez et de la Compagnie de Navigation et de Transport fluvial. Rachel était rentrée au salon comme par inadvertance. Zaki avait immédiatement noté l'élégance de son négligé de velours tout juste arrivé de Paris et le nouveau bonnet de dentelle dont les plis bouffaient sur ses longues boucles à l'anglaise. À la façon dont leurs yeux se cherchaient, se prenaient et se fuyaient, Zaki avait compris qu'il y avait quelque chose entre eux. Rageur, désespéré, impuissant, il les voyait minauder

devant lui. Les sourires languides, le feu du visage, la caresse hardie du regard se passaient de mots.

Oublie... oublie... toi qui n'es que le mari laid, épais, ventru ! Il se mit à rire. Aime... aime-la et tais-toi... Campé devant grand miroir, il détailla sa laideur avec une sorte de gaieté complaisante, se répétant et approuvant les remarques acerbes de Rachel sur ses oreilles, son nez et les détails de sa personne. Regarde-toi, laideron, et tu exigerais la fidélité et l'amour d'une femme aussi éblouissante que Rachel ? Contente-toi d'en être le mari. Qu'il fut laid, insignifiant, il l'avait su dès l'enfance à la façon dont elle regardait les autres garçons et plus tard les hommes. Un rire gras, amer, grinça dans sa gorge, figea ses lèvres dans un rictus. Autrefois, oui !... ah que c'était risible, il avait même envié certains. Dans le silence et les larmes de ses nuits enfantines, il avait rêvé qu'il était grand, musclé, avec de beaux yeux. Plus tard, il avait rêvé qu'il avait l'intelligence d'Emmanuel et qu'une lumière insaisissable émanait de son visage, à lui... Zaki ! Oui, de ce gros nez, de ces yeux légèrement exorbités, de cette bouche molle. Son regard haineux détaillait son image dans le miroir. Si seulement son âme pouvait s'évader de ce corps qu'il abhorrait. Il avait fui Zuwella... Comment aurait-il pu continuer à y vivre quand son désarroi, sa souffrance humiliée s'épalaient dans la boue et les rires de Sa'ar ? Oui, la médisance et l'envie ne parvenaient pas jusqu'ici. Qu'importait ce qui clapotait et ricanait ailleurs. Sa femme était superbe, son train de vie princier. Il toucha son amulette, Ami pouvait bien se moquer de ses superstitions, mieux valait prévenir les malheurs que les subir.

Soupirant, il s'éloigna de la glace. Déjà, il savait qu'il inviterait Seymour à la villa et s'arrangerait pour lui ménager des bénéfices dans une affaire. Rachel le remercierait à sa façon. Oui, les choses se passeraient comme cela, parce qu'il était Zaki et qu'elle était Rachel. Puis elle se laisserait de Seymour, qui disparaîtrait. Il y en aurait un autre qui, à son tour, serait oublié. Mais Zaki, lui, resterait. C'était sa revanche sur les amants.

Il se redressa et d'un regard circulaire, s'enorgueillit du luxe de son salon. Il aimait cette pièce avec son ameublement sévère

en acajou anglais, ses gracieuses plantes vertes et la majesté de ses rideaux.

Sur une table ronde le domestique avait placé quelques journaux. Zaki s'en approcha et parcourut les titres du *Times*, le rapprochant de ses yeux myopes, puis rejeta le journal agacé. Les journalistes européens n'avaient-ils rien d'autre à faire que de palabrer sur ce maudit édit de tolérance ? Que d'encre, de mots, de temps perdus sur un sujet qu'ils ne comprenaient même pas, songea-t-il. Plus ces étrangers réclamaient l'égalité entre les religions et plus s'aggravaient la situation des raïas.

Ses doigts se crispèrent sur ses paupières fermées. Maudite migraine ! Dans la nuit son lit s'était effondré et depuis le sommeil l'avait fui. La veille le clan Lourtiel avait longuement discuté de ce fameux édit. On avait évoqué les massacres de chrétiens à Alep, la fermentation des esprits nourrie par l'immigration continuelle des réfugiés musulmans d'Algérie et des provinces ottomanes d'Europe. Le malheur fondrait sur Zuwella si, se fiant à cet édit, elle allait se croire l'égal de Kahira.

Voyons... ce chemin de fer, ce chemin de fer... se répéta-t-il, en arpentant la chambre, les mains derrière le dos. Réfléchis-y bien, ne pense qu'à cela. C'est un bon investissement, Ami te l'a dit. Les transports ferroviaires, c'est le nerf de l'industrie, et du commerce. Fini le temps des caravanes, des razzias des bédouins. Le progrès, c'est la sécurité des biens et des personnes. Demander à Ami la somme qu'il convenait de verser aux œuvres de bienfaisance du Vice-roi. Une surprise pour Rachel qui se verrait invitée à la Cour. Qui donc avait dit que le chemin de fer détruirait la barbarie ? Il se félicitait d'avoir placé les fonds de ses clients dans le coton, les filatures et l'industrie sucrière naissante.

Il s'approcha vivement d'un secrétaire de style anglais et sortit d'un tiroir secret une cassette en porcelaine de Sèvres. Une mascotte, un porte-bonheur où, par superstition, il enfermait certains documents. Par une habitude devenue un rituel, ses yeux s'accrochèrent aux initiales entrelacées : Z. R. Puis soigneusement, il plia et y enferma l'acte de propriété d'un terrain qu'il venait d'acquérir dans l'île

de Ghezireh, moyennant un onéreux bakchich. La réforme agraire était imminente et l'on parlait beaucoup d'un décret qui permettrait aux non-Musulmans d'acheter des terrains. Il vendrait avantageusement ce terrain et investirait dans le chemin de fer.

Ne pas oublier : envoyer le cocher chercher le médecin pour Dan. Si l'état de l'enfant ne s'améliorait pas, il le garderait dans sa chambre. Rachel, en ce moment, était trop occupée pour y penser ! Son benjamin... une émotion mouilla son regard, il avait été le père et la mère, remplaçant Rachel souvent ailleurs. Dan lui donnait la migraine... disait-elle.

Il retourna à la table, s'assit et chaussa ses lunettes aux verres épais et ronds pour reprendre sa lecture des journaux venus de Constantinople et de Londres. Bavardages... bavardages d'Européens ignorants. Voulaien-ils les faire tous assassiner ? Il s'appuya sur le dossier de sa chaise, ôta ses lunettes, s'adossa et frotta longuement ses paupières fripées. Les efforts des consuls européens pour éliminer les discriminations contre les Chrétiens, produisaient l'effet contraire : ils étaient massacrés ! Il n'y avait pas si longtemps les ulémas avaient exigé le retour des coutumes abolies en Samarie par Ibrahim Pacha : l'abaissement des portes, des fenêtres et des maisons chrétiennes et les humiliations habituelles... en 1856 ! Pendant que l'Europe pérorait sur l'égalité, le fanatisme embrasait la Judée, la Syrie, le mont Liban. Grâce au Khédive, Kahira restait calme. Mais pour combien de temps ? Le feu couvait sous la cendre.

La presse turque dénonçait les intrigues et les calomnies de la France, son désir de démembrer l'empire ottoman et de s'attribuer l'Égypte. Selon un autre journal, la presse anglaise louait les efforts du Sultan Abdul Majid et sa politique de réformes et de modernisation. Qui croire ? Seymour disait que le développement de l'instruction, de l'industrie et les réformes judiciaires supprimeraient la misère, les préjugés, le fanatisme. Le progrès permettrait une meilleure répartition des biens et plus de justice sociale. L'Orient vivait encore comme l'Europe au Moyen-Âge. Et il était logique de croire que les mécanismes d'évolution en Europe pouvaient s'appliquer avec les mêmes résultats en Orient.

Mais Ami professait un avis contraire. Les peuples musulmans, disait-il, haïssent toutes ces réformes qui viennent d'Occident et qu'ils considèrent contraires à leurs lois religieuses et fomentées par leurs ennemis. Plus les dirigeants s'efforcent de moderniser l'Orient, plus ils sont honnis par leurs peuples et accusés de trahison. L'Orient est tiraillé par deux forces politiques contraires : un courant passéiste qui rêve de rétablir les règles islamiques du VII^e siècle valorisant la guerre sainte et un courant opposé ouvert aux changements et au progrès. Et nous, les raïas, disait Ami en soupirant, nous sommes pris entre ces deux forces. C'est nous qui feront les frais de leurs conflits. Zaki soupira. Un vertige soudain obscurcit ses pensées, comme s'il perdait conscience. Ce n'était pas la première fois qu'il ressentait ce genre de malaise.

Il frappa dans ses mains. Ishak, qui avait guetté le réveil de son maître, entra discrètement. D'un geste il s'assura que le café était encore chaud.

« Excellence, murmura-t-il d'un ton respectueux, je crois que Dan bey a passé une bonne nuit. »

Zaki hocha la tête sans répondre. Chaque matin, Ishak le saluait par une bonne nouvelle. Sa migraine le faisait tellement souffrir qu'il se demanda s'il n'avait pas attrapé le mal de Dan. La moue dégoutée, il beurra une tartine. L'égalité entre Musulmans et raïas... voilà le plus grand danger qui menace nos vies, avait expliqué Ami à un groupe de notables réunis la veille dans sa maison. Notre sang coulera comme coule maintenant le sang chrétien si Zuwella, se fiant à un édit arraché au Sultan par l'Europe, se croit l'égale de Kahira.

Fixant l'espace devant lui, Zaki opinait du chef. Jamais Ami ne se trompait. Dès qu'il parlait, son intelligence supérieure se manifestait et imposait le respect. Zaki ne se souvenait pas de l'avoir vu s'emporter ou élever la voix et cependant ses décisions étaient des ordres auxquels chacun s'empressait d'obéir. Calme, autoritaire, toujours maître de lui... songea Zaki, mordillant sa lèvre. Il se sentait plus peiné qu'humilié par la pitié, la réprobation muette qu'il devinait chez son cousin. Il a raison de me mépriser, songea-

t-il amer, il ne sait pas, il ne comprend pas ce que j'endure... lui, si fier, ne pourrait jamais accepter le degré de bassesse où je suis descendu. Pauvre de moi...

Il s'abandonna au plaisir de s'apitoyer sur lui-même. Si seulement il pouvait un jour expliquer à Ami... mais expliquer quoi ? Il n'y avait pas de mot pour décrire la servitude humiliante qui s'enracinait dans les secrets replis de son être, ni la fatalité de son destin. Il ne désirait d'ailleurs même pas se libérer de sa chaîne. Il avait pris son mal en patience, comme une infirmité incurable dont on s'accommode, un vice caché que l'on subit sa vie durant, dans un compagnonnage de malheur. Face ténébreuse dissimulée d'un autre lui-même, condamné à la solitude et à la détresse. Mais un jour on se dirait : qu'il est intelligent, beau ! Une intelligence supérieure, vraiment ! Un jour il sortirait de ses dettes, de ses hypothèques. Et tous reconnaîtraient son habileté, même Ami. Oui, Rachel était comme une maladie qui le détruisait de l'intérieur, la carie de ses os. Elle est cruelle, sans pitié, se dit-il. Un jour, il lui tiendrait tête... Il la subjuguerait, elle perdrait le pouvoir de le faire souffrir. Il la dominerait. Elle se jetterait suppliante à ses genoux. Il aimait se complaire à ces chimères, caresser de vagues rêves de liberté, comme un chien couché dans sa niche mordille sa chaîne. Mais pouvait-il vraiment reprocher à Rachel de ne pas l'aimer ? Allons... allons... regarde-toi, tu n'as ni la séduction de Seymour, ni l'intelligence d'Ami, mais regarde-toi donc... depuis le temps qu'elle se moque de tous tes défauts, tu les connais bien. Il rit. Que n'était-il plus laid, pour rire davantage. Le chemin de fer... se répétait-il, serrant si fort ses mâchoires que ses maxillaires jaillissaient.

Saisissant la cafetière il entendit un coup discret à la porte. Moïse, le maintien humble, parut derrière Ishak qui, après un bref regard à son maître, s'effaça craintivement.

« Qu'as-tu fait, menuisier de malheur ! fulmina Zaki. D'un geste brusque, il déposa la cafetière sans se servir. Mon lit, acheté à Paris, s'est effondré au milieu de la nuit, comme si Satan lui-même y tombait ! »

Le luxe du boudoir l'avait intimidé, mais l'agressivité de Zaki lui rendit tout son aplomb. Il était prêt à se mesurer à son vieil adversaire. Il prit un air incrédule, atterré et murmura :

« C'est donc arrivé... »

— Quoi... quoi ? » aboya Zaki agacé par ces mines.

Moïse ploya le cou et le dos comme s'il voulait s'aplatir. Sa tête dodelina et il répéta navré :

« Le signe... c'est le signe... »

— Quel signe ? s'exaspéra Zaki touchant instinctivement son amulette – que chantes-tu ?

— Je ne sais si je dois en parler à son Excellence... hasarda Moïse, pourquoi, moi, ver de terre, dois-je rêver de sa Seigneurie, la parure de Kahira ? Mille langues seraient insuffisantes pour énumérer tous ses bienfaits.

— Tu rêves de moi... ? s'ébahit Zaki.

— Chaque soir, un maudit cauchemar me hante, même le jour il se fixe devant moi, aussi solide qu'un clou dans un cercueil. »

Zaki se détourna avec une grimace dédaigneuse. Pourquoi se laissait-il déranger par ce minable qui, dès le matin, affichait une face sinistre ? Sa journée commençait bien ! Il fronça les sourcils, une moue altière releva sa lèvre et ses doigts cherchèrent son amulette.

« Que m'importent tes songes ? Qui est superstitieux à notre époque ? »

Un rire de dérision fêla sa voix. Il jeta un rapide coup d'œil à sa montre. Trop tôt pour faire appeler le médecin de Dan.

Et pourtant, insinua perfidement Moïse, c'est par les songes que Pharaon fut averti. Chaque soir, je rêve d'un grand baldaquin, oui, semblable à celui de son Excellence. Je le vois s'effondrer avec ses moustiquaires comme des linceuls. Un enfant dans le lit râle et appelle...

« Assez ! s'offusqua Zaki, raidi. Pourquoi rêves-tu de moi, de ma famille ? de mon lit ? de mon baldaquin ? Comment oses-tu ? Je te défends ! »

Moïse, le visage soumis, tendit ses mains vers celui qui le toisait, étouffant de rage.

« Excellence, balbutia-t-il, qui peut commander aux songes ? Sait-on même qui les envoie et pourquoi ? Comment l'humble ver qui se tient devant toi pouvait-il savoir que ce lit, ce baldaquin, ces linceuls – pardon, ces moustiquaires – sont effectivement les tiens ? Moi... ? je ne les avais jamais vus ! mais une voix surnaturelle dans mon rêve me l'apprenait... »

Zaki passa une main lasse sur son front et ses yeux. Il rêvait... oui ! Qui aurait pu jamais penser que ce menuisier qui paraissait sérieux puisse raconter de telles balivernes et que lui, Zaki bey, les écouterait à huit heures du matin, avant même de boire son café ? Comment perdait-il son temps avec cet imbécile, alors que des affaires pressantes l'attendaient ? Les songes, Seymour, les chemins de fer, sa migraine, son lit, son fils malade... le monde ne le laisserait-il pas vivre ? Appeler un autre médecin pour Dan ? La veille, la fièvre était encore montée. Il se demandait s'il ferait jeter le menuisier dehors ou s'il lui ordonnerait de se taire et d'aller réparer son lit, quand la porte lentement tourna sur ses gonds.

« Rachel, appela-t-il inquiet et adouci, le buste incliné, espérant avoir des nouvelles du petit malade. »

Un jeune adolescent parut, vêtu d'une longue tunique de drap bleu. Il tenait une branche de mimosa fleuri. Timidement, il alla baiser la main de son oncle et jeta au menuisier un regard étonné. Allons bon... il ne manquait plus qu'Iddo ! songea Zaki irrité. Il soupira, excédé.

« Qu'est-ce donc qui t'amène si tôt ? grogna-t-il sans même dissimuler sa contrariété. »

Le jeune homme confus lui tendit respectueusement une lettre où Zaki reconnut l'écriture d'Ami.

« Mon père désirait te remettre rapidement ce message, murmura-t-il sur un ton d'excuse, incapable d'expliquer ce sentiment de tendresse qui l'attirait au chevet de son jeune cousin malade. Sachant que sa sensiblerie irritait son oncle et ne trouvant aucun prétexte, il cacha son embarras par une petite toux.

Zaki parcourut la feuille rapidement en s'abstenant d'inviter Iddo à s'asseoir. Il n'aimait pas ses neveux mais Iddo était celui

qu'il détestait le plus. Quelque chose chez ce jeune homme timide et pâle l'horripilait. Tant de joie, d'enthousiasme brillait parfois dans son regard ! Ne savait-il pas que l'homme boit l'amertume comme il respire ? Rien ne l'irritait comme sa façon d'avancer la tête pour écouter et le calme de sa voix. Il ne pouvait s'empêcher de le harceler de sarcasmes pour voir sur sa physionomie la colère supplanter la douceur.

« Assieds-toi – jeta-t-il finalement avec ce ton bourru qu'il affectait pour dissimuler son aversion. Veux-tu du café ? »

Pendant qu'Ishak disposait un couvert, Moïse examinait furtivement le fils d'Ami, le notable le plus détesté de Sa'ar. C'était le même port de tête élancé, le même front large et tête surplombant un profil d'aigle. Mais cette ressemblance paraissait fictive. Une certaine tonalité de l'âme désaccordait ces visages semblables. Le cou altier, le nez orgueilleux, la froide dureté de masque paternel se défaisaient dans la grâce juvénile du fils, où les mêmes traits recomposaient une physionomie affable, empreinte de douceur.

« J'ai apporté ce mimosa pour Dan, murmura Iddo en rougissant. Il retrouvera sa force et sa santé, comme ces bourgeons. S'il est réveillé, je le lui expliquerai... »

Zaki soupira sans répondre et baissa le front. Puis, comme s'il se souvenait de la présence du menuisier :

« Tu vas voir... on nage en plein délire, ricana-t-il en français, jaugeant son neveu avec un sourire sarcastique. »

Surpris, Iddo interrogea son oncle du regard. Puis il comprit, rougit et baissa les yeux. Il ne pouvait s'associer à son persiflage, humilier ce pauvre homme, si humble, si respectueux. Mais d'autre part, son oncle sollicitait d'un regard lourd une approbation qui se manifesterait par une parole ou un rire désobligeant. Embarrassé, Iddo toussota à nouveau, dissimulant son visage confus dans ses mains.

Zaki s'adossa à son fauteuil, but une gorgée de café et reposa sa tasse, l'œil amusé. Quel nigaud, quelle mauviette ! il sentait qu'aujourd'hui la seule présence de son neveu le poussait à aller jusqu'au bout de lui-même.

Il tourna vers Moïse un visage glacial :

« Tu ne m'as pas expliqué ce que tu faisais hier dans ma chambre.

— Ta santé m'est plus précieuse que la prunelle de mes yeux ! protesta Moïse. Voilà des années que je travaille dans ta maison, tu m'as comblé de tes générosités. Et mon père n'a-t-il pas travaillé dans le palais de ton père, à Zuwella ?

— Ça va... ça va... culpa Zaki.

— Crois-moi, c'est ce maudit cauchemar qui m'a conduit dans ta chambre pour serrer les vis, fixer le châssis. Heureux celui qui reçoit les avertissements et en tient compte !

— Quels avertissements ? fit Zaki la main sur son amulette.

— Le jellab... Hadji Ali m'attendait ce matin devant le marché des esclaves pour me vendre un enfant juif. Il me l'a dit lui-même, il m'attendait. Oui... c'est moi... moi... ton humble menuisier qu'il attendait. Dès que je vis l'enfant, je le reconnus. C'était le même qui, dans mon rêve, était couché dans ton lit, au côté d'un garçonnet malade, vraiment deux frères ! comme si du rachat de l'esclave dépendait la guérison du malade.

— Assez ! rugit Zaki hors de lui, assénant son poing sur la table. Balivernes ! Il se détourna et siffla entre les dents : tzitt, tzitt, tzitt. Tu me prends pour un ignorant ? un superstitieux de Zuwella ? Tu veux de l'argent !

— Excellence... il faut sauver les deux enfants ! »

Iddo écoutait, pâle et bouleversé. Comme les hardes de cet homme choquaient dans ce cadre luxueux... Et lui qui restait dans cette chaleur douillette alors que cet homme généreux sortait à peine vêtu dans le froid de janvier. Il repoussa sa tasse de café, honteux de son chaud caftan de laine et se leva pour aller vers la fenêtre. Si son oncle n'avait été présent, il lui aurait immédiatement offert l'argent en le suppliant de l'accepter. Les discussions enflammées dans les pubs fumeux londoniens sur la misère du peuple lui revinrent en mémoire.

Il essuya furtivement ses larmes et examina Moïse. L'intelligence et la finesse de sa physionomie, ses yeux verts enfoncés et brillants

le séduisaient. Profitant du silence de son oncle qui, absorbé et le front plissé, tambourinait sur la table, Iddo s'enquit doucement :

« Homme, où habites-tu ? »

Moïse le regarda interloqué et garda le silence. Ce ton respectueux, cette voix d'une politesse exquise ne pouvait s'adresser à lui... se moquait-il ? Mais comme Iddo, souriant, appuyait sur le menuisier un regard doux et interrogatif, attendant visiblement sa réponse, Moïse, méfiant, grommela :

« À Sa'ar, Excellence. » Il baissa les yeux, gêné par l'expression de joie qu'il surprenait sur le visage du jeune homme.

Sa'ar... Iddo rougit et se détourna. Sa'ar dont on ne prononçait jamais le nom, depuis le soudain, l'inexplicable renvoi d'Emmanuel, le maître qui lui avait donné la vie dans le désert du palais Lourtiel. Que de fois avait-il rêvé de s'enfuir pour rejoindre celui qu'on appelait le roi des mendiants de Sa'ar ? Emmanuel... Ce nom interdit représentait une plage de lumière dans son enfance, une source qui lui ôtait ses dégoûts. Le maître parti, il s'était senti comme abandonné, sans guide et sans lampe. Et pour retrouver la pensée d'Emmanuel, il avait dévoré toutes sortes de livres.

Zaki s'était levé et tendait ses mains enflées devant le brasero. Le visage irrité, il se balançait lourdement d'avant en arrière. Sa'ar... Sa'ar... Quel bien pouvait venir de Sa'ar ? Un lieu si fétide corrompait les âmes. Il se souvint de ce matin d'hiver au palais Lourtiel, oui... un jour semblable à celui-ci. Il revit sa chambre d'enfant et le petit Moïse tremblant de timidité près de son père. Comme Rachel... sa Rachel ! sa fiancée, avait ri... comme elle avait regardé l'intrus... ! Et Zaki avait haï l'enfant. Maintenant, ce menuisier roublard ne songeait qu'à lui voler de l'argent avec ses histoires abracadabrantes d'enfant esclave et de lit. Le prenait-il pour un imbécile ? Sa'ar...aux têtes rebelles, aux exigences impertinentes. Et Iddo, ce nigaud, prêt à gouverner n'importe quelle fable. Il lui montrerait lui, comment on traite les menteurs, les imposteurs ! Et pour sa plus grande joie, Iddo se scandaliserait.

« Tu crois aux signes, hein ? proféra Zaki avec une violence contenue. Figure-toi que moi aussi j’y croie. Ta venue ici... notre conversation ce matin, sont des signes... Il se tut, les mains derrière le dos. »

La tension de Moïse se relâchait. Son regard ébloui examina la pièce. Qu’il était humble et petit ! la puissance de l’homme qui lui tournait le dos, enveloppé dans sa fourrure, l’écrasait. Son regard revint à la table du petit déjeuner. Il n’en avait jamais vu de semblable. Elle reposait sur une élégante colonne qui se terminait par une base triangulaire sculptée de griffes de lion.

Zaki mordait peut-être à l’hameçon ? oui c’était un brave homme, meilleur peut-être qu’il ne l’avait pensé. Bientôt il serait chez le jellab. Boaz, inquiet, transi de peur et de froid, devait le guetter...

« Son Excellence désire-t-elle voir l’enfant esclave ? proposa-t-il déférent.

— L’enfant ? Zaki se retourna – quel enfant ? »

Un instant il songea à Dan dévoré de fièvre, mais se laisserait-il berner par cet illettré sournois ?

« Oui... oui... nous en reparlerons. Écoute menuisier, je dois te dire des choses sérieuses... importantes. Tu es un homme intelligent, oublie tes songes... Zuwella, je le sais, récrimine. Elle est comme une chaudière. Les fortes têtes réclament des réformes... des écoles modernes. Mais vous l’avez ! vociféra-t-il. Vous l’avez l’instruction, la meilleure au monde ! Celle qu’enseignait Akiba, Hillel, Maïmonide !

— Excellence, osa Moïse, aujourd’hui il y a des locomotives, le télégraphe, les bateaux à vapeur, des machines qui tissent, qui écrivent, des boîtes dont l’œil regarde et reproduit l’image sur du papier... la photographie, ça s’appelle. Toutes ces choses n’ont pas été enseignées par Akiba, Hil...

— Nous en reparlerons plus tard, trancha Zaki. Mais aujourd’hui, on ne doit rien changer aux temps anciens. Souviens-toi d’Alep, de Naplouse. Nous serions aujourd’hui tous égorgés si le Vice-roi ne nous protégeait. Chaque fois qu’on a voulu changer l’ordre ancien, nous en avons été punis par des massacres,

des pillages, des viols, l'esclavage de femmes et d'enfants. Aujourd'hui, alors que l'appel au djihad retentit dans toutes les mosquées, l'Europe inconsciente exige l'égalité des religions dans l'empire. Crois-tu que les Musulmans puissent accepter que les Juifs de Zuwella deviennent leurs égaux ? Jamais ! Ils appellent cela l'arrogance, l'insolence des raïas. »

Les mains derrière le dos, Zaki arpentait nerveusement la pièce. Prudence... prudence... avait dit Ami, les ulémas déclarent partout que le jour de l'Édit, sera un jour de deuil et d'humiliation pour l'islam. Ils nient toute valeur à cette proclamation imposée au sultan par l'Europe. Il s'arrêta net et martela :

« Je veux que tu dises à Zuwella : ce n'est pas le moment de changer nos habitudes. Il faut continuer comme si l'Édit n'existait pas, une attitude imprudente mettrait toute la communauté en danger. Rappelez-vous le temps de nos pères, mesurez les progrès réalisés et soyez reconnaissants. Va et rappelle à Zuwella qu'elle est raïa et n'est tolérée que dans l'humiliation. Tel est le contrat entre elle et Kahira, car c'est cette humiliation qui garantit sa vie. Ensuite... conclut Zaki, frappant ses mains pour appeler un domestique, tu viendras me rapporter ce qu'on dit à Zuwella, mais d'abord répare mon lit.

— Et... et l'enfant ? » balbutia Moïse.

Les yeux de Zaki tombèrent sur Iddo. Il lut dans son regard et sur ses traits défaits un désespoir qui l'exaspéra.

« Puisque tu crois aux rêves, dit-il, rêve donc que ce soir tu l'achètes ! C'est la meilleure conclusion. »

La colère pétrifiait Moïse. Il avait échoué, que faire avec Boaz ? Il serra les mâchoires, ses yeux flamboyèrent comme des tisons.

« Je travaillerai dans ta maison sans salaire en échange du prix de cet enfant hébreu. C'est moi, moi qui veux l'acheter ! Je te demande seulement de m'avancer l'argent que je n'ai pas et je te rembourserai ma dette avec mon travail. Tu as ici un fils malade...

— Ne parles pas de mon fils, cria Zaki, je ne veux plus te revoir ! » et il sortit claquant la porte derrière lui.

Iddo bouleversé se dressa, congédia le domestique d'un geste, et s'approchant vivement de Moïse, il lui saisit le bras :

« Ne te désole pas, supplia-t-il, viens... je vais t'accompagner. »

Dans le couloir, il sortit furtivement de sa poche une bourse qu'il n'ouvrit même pas.

« Tiens, prends ceci », murmura-t-il détournant un visage honteux.

Rapidement il ôta de son doigt une chevalière en or et la mit dans la main de Moïse. Sa voix s'étouffa :

« Et cela encore si ça ne suffisait pas. »

En une seconde, Moïse fit disparaître bourse et bague dans sa poche.

« C'est à Sa'ar... à Sa'ar que tu vis ? » interrogea Iddo de la même voix altérée. Le nom d'Emmanuel, maudit chez les Lourtiel, était sur ses lèvres.

« Son Excellence désire-t-elle quelque chose ? fit Moïse surpris et décontenancé.

— Non ! Non ! protesta le jeune homme, confus et rougissant. Va, mon brave et merci ! merci ! » s'écria-t-il avec effusion.

Moïse courut vers le marché des esclaves, talonné par la peur de ne plus trouver Boaz. Sa main dans sa poche tâta la bague et la bourse. Il ne pouvait croire à sa chance. Il avait filé avant de réparer le lit craignant qu'Iddo ne se ravise. Boaz serait-il encore là ? L'un de ces eunuques, qui se gagnait la faveur du maître en lui procurant ces objets humains de vice et de plaisir, ne l'avait-il pas déjà acheté ? Boaz... attifé, fardé, parfumé et converti ! Un enfant au regard si franc, si candide et qui parlait un hébreu si pur ! La grâce de l'innocence au service de la débauche ! Voilà comment le mal dominait le monde ! Avec quel désespoir, l'enfant avait crié : « emmène-moi ! emmène-moi ! » Et cette terreur dans son regard... Aujourd'hui même Moïse détenait son destin, liberté ou servitude. Esclave... homme détruit, sans nom, sans foi. Des milliers mouraient, minés par la détresse. Le monde ruisselait de leurs larmes... Maudit Zaki, puisse ta maison brûler ! que t'importe la souffrance des autres. Puisse ta femme avoir mille

amants. Une ombre floue, une forme féminine imprécise et sans visage flotta un instant devant ses yeux. Elle supplanta l'image de Zaki, comme un immense nuage noir. Je te hais Zaki ! murmura-t-il. Si un jour, je te tenais dans ma main ! Un désir de vengeance, ardent comme une soif, le saisit. Sa main serra, au fond de sa poche, argent et bague. Iddo m'a remercié ! C'est lui qui me donne et il me remercie, pauvre fou... et ce ton, cette voix... pour un Lourtiel ! Il a la cervelle détraquée. Il riait à l'idée que les Lourtiel avaient leurs fous, leurs malades, leurs idiots. Fou, fou ! Il est fou, il avait berné leur fou !

Au Khan, Boaz l'attendait, le visage figé par l'angoisse. Dès qu'il aperçut Moïse, il courut vers lui, transformé. Ses yeux étincelaient, ses joues roses, la vivacité heureuse de ses traits emplirent le menuisier d'une gratitude inexplicable.

Le jellab se dissimulait dans une écurie, derrière des bottes de foin. Dès qu'il vit Moïse, il l'injuria, lui, ses ancêtres et ses descendants jusqu'à la centième génération.

« Alors, tu as l'argent ? Emporte ta vermine, elle m'a porté malheur. »

Il compta rapidement les billets.

« Il manque vingt piastres, fils de putain !

— Mon bey... un enfant si maigre... protesta Moïse. Il tâta l'épaule osseuse de l'enfant.

— Pars, pars, calamiteux ! lui cria le jellab. Vous portez tous malheur. Qu'Allah vous arrache le cœur ! »

Pour accueillir Boaz, Rachel n'eut qu'à prier ses fils de se serrer un peu la nuit sur leur paillasse. Mais elle fêta son arrivée par une soupe de rave et d'oseille. Et pour que la vie lui soit douce, elle prépara des beignets parfumés à la cannelle. Dans une niche, elle avait soigneusement empilé ses affaires, des cadeaux offerts par des

voisines : un vêtement propre, un châle de laine, des sandales. Les plus pauvres avaient donné une poignée de riz, des abricots secs.

Une bougie à la main, elle s'approcha de la fenêtre. De la rue montaient des appels, des voix joyeuses. Groupées autour d'un lumignon, les familles regagnaient leur foyer. Le service à la synagogue était terminé. Sans doute l'intérêt suscité par Boaz y retenait encore Moïse et les enfants.

Heureux présage, la venue de Boaz coïncidait avec une lettre d'Emmanuel. Un voyageur arrivant de Jérusalem venait tout juste de la lui remettre pour son mari. Avec déférence, elle avait saisi de ses deux mains cette missive qu'elle ne savait pas lire.

Mais le temps pressait. Elle s'affaira à la vaisselle et mit la main aux derniers apprêts du souper. Elle disposa le pain et les salades sur un plateau et éparpilla des coussins alentour. D'un geste délicat, elle couvrit le pain d'un linge et sourit au souvenir de Judith. Le vin glouglouta dans le gobelet et la bougie éclaira d'une splendeur dorée le plateau de cuivre. D'un regard elle vérifia la propreté du sol et le retour de chaque objet à sa place ; la maison s'apprêtait à fêter le repos des hommes. Alors elle s'assit et attendit. Moïse et les garçons ne tarderaient pas à rentrer de la synagogue. Elle prêta l'oreille : ses deux filles, chez la voisine, chantaient.

Elle aimait cette heure qui apaisait les bruits de Zuwella. Le crépuscule glissait dans chaque foyer une parcelle de grâce du jour accompli et du labeur achevé. Qui la voyait ? Et cependant elle était là, épandue dans une lumière discrète. Alors sans douleur, sans effort, comme s'ils eussent été encore près d'elle, Rachel conversait avec les disparus. Car toutes les âmes sont unies en un seul et même mystère, énonçait Shalom. Et Rachel, adossée au mur, croisant ses mains sur ses genoux relevés, acquiesçait et souriait au vieillard qui se courbait près d'elle. Dans le fumet de l'oseille, elle humait l'approbation de Judith. Il faudrait peut-être une toute petite pincée de sel encore, aurait-elle proposé en penchant son visage rond sur la marmite. Dans la blancheur de la mousseline fleurissait le sourire d'Esther. Nous sommes tous près de toi, ensemble, réunis, lui chuchotaient-ils. Dans les gestes transmis, les objets légués, et

par toutes nos vies effrangées dans ta mémoire. À chaque instant, nous sommes là... nous t'accompagnons, nous te soutenons, nous sommes présents, pétris d'invisibilité.

Ce soir-là, quand Moïse était rentré avec cette joie dans le visage, ce rire d'ensorcelé qui déchirait sa bouche, elle avait reculé, effrayée, les mains spontanément dressées dans un geste de protection. Puis elle avait aperçu Boaz, apeuré, frissonnant, avec sa petite mine pitoyable et perdue. Vite, l'eau du bain avait chauffé dans une grande bassine, et chacun s'était mis à l'épouiller, à le nourrir, à le rassurer et à l'habiller de linge propre. La maison n'avait pas désempi. Les matrones accouraient avec leur marmaille et contemplaient son regard fascinant.

À présent, Rachel s'efforçait de refouler une peur obscure. Pense à autre chose, s'admonestait-elle, luttant contre un funeste pressentiment. Une sorte de maléfice flottait autour de Moïse. Une force des ténèbres insaisissable, une ombre imprécise les éloignait l'un de l'autre, les tirait chacun d'un côté. Ça remontait loin... loin... au temps où elle pleurait jour et nuit à cause de Jaïr. Quand elle voulait mourir à cause de Jaïr. À mi-voix, doucement, elle chanta la berceuse de Jaïr, un léger mouvement balançait son corps et ses bras berçaient le vide.

En elle refluit le temps où l'amour était joie et souffrance, joie et détresse et où ses baisers n'étaient que des sanglots. Pourquoi Jaïr était-il venu au monde ? Qu'avait-il vu de son regard absent ? Il s'était traîné derrière elle s'efforçant de l'imiter, de lui plaire, de mériter son amour, de lui donner le sien avec son visage étrange, de lui parler dans un bredouillis laborieux et incompréhensible. Entré dans sa vie avec son énigmatique souffrance, il lui avait communiqué comme un message scellé qu'elle n'avait su déchiffrer ni expliquer. Puis il était parti, sans qu'ils aient jamais pu échanger une parole. Sans que son fils ait même pu la nommer : maman. Leur univers n'avait été que gestes et regards sans mots. Et depuis, la main de Rachel spontanément se tendait vers le muet, ses jambes couraient vers l'infirme. Un message sans paroles à l'image de Jaïr. Sois heureuse, sois heureuse, s'admonestait-elle, remercie pour le

temps du répit. Toi qui as vu la terre s'ouvrir pour recevoir les chairs livides, la vieillesse défailante, rends grâce car le temps du répit est éphémère.

« Ne pleure pas... ne pleure pas, je t'en supplie, priait-elle. Souris ! réjouis-toi en ce soir de fête, de crainte que les joies présentes ne te soient retirées. Laisse les morts pleurer les morts et réjouis-toi avec les vivants. Souris ! s'exhortait-elle, tandis que des larmes mouillaient ce sourire. Seigneur, toi qui prends et qui donnes, pardonne ma peine et protège mes enfants. »

Un brouhaha de voix joyeuses montait dans l'escalier. La porte s'ouvrit, Moïse et les enfants entrèrent, le visage marbré par le froid.

« Holà, femme ! nous avons faim ! » s'écria Moïse. En un instant, plateaux, aiguières, serviettes se mirent en place, comme par enchantement. Frêle, diligente, active, Rachel disparaissait, noyée dans le mouvement et le pépiement des enfants.

Les prières furent récitées et les cantiques chantés, puis chacun fit honneur au dîner. Le jeune Boaz écarquillait les yeux. Ce soir, il lui semblait que la lumière était plus brillante et le parfum des rameaux de myrte et d'olivier plus odorant. Ce soir... c'était comme une fête et il pleurait en pensant à son foyer. Moïse le prit près de lui et rapprochant la bougie, il lut la lettre d'Emmanuel. Il rentrait du Maghreb et, en route pour Jérusalem, il lui annonçait une brève visite à Kahira. Rachel eut une rougeur d'adolescente. Était-ce de plaisir, de confusion, elle ne le savait...

La nouvelle fit immédiatement le tour de Sa'ar, les visiteurs affluèrent, venant aux nouvelles, curieux aussi d'interroger Boaz. Longtemps on parla des communautés de prières exilées dans le vaste monde, de la méchanceté des méchants et de la bonté des Justes par qui le monde sera sauvé.

« Oui... le peuple captif enchaîné et dépouillé de son héritage peut espérer car les temps viennent où l'esclave sera libéré et le tyran n'opprimera plus. »

La voix forte, vibrante d'Emmanuel tomba dans un silence recueilli. La synagogue était pleine à craquer, même la pâle clarté des bougies tremblait, attentive.

« Je suis le messager venu rappeler le souvenir de Jérusalem aux communautés de prières perdues dans les exils les plus lointains. À ceux qui chancellent et se troublent, ses messagers répètent de siècles en siècles : prenez courage, ne craignez pas, car il y aura un chemin frayé, une voie sainte, pour le retour des prisonniers de Sion. »

Moïse dévisageait l'orateur, haut, maigre, à la parole fougueuse, aux yeux ardents sous la lumière du front. Était-ce le jeune homme qui, un soir, avait brusquement disparu dix ans auparavant, fuyant la passion de Rachel Lourtiel et la fureur de Zaki ? « C'est le début d'une ère nouvelle... » avait-il dit à sa cour de mendiants, grelottant dans la nuit de décembre, vêtu d'un sac de jute. Un temps, expliquait-il à sa cour de mendiants, où la justice se lèvera. Et les années avaient passé... Y croyait-il encore ?

Parfois quelques inflexions, un sourire fugace, évoquaient le jeune homme d'autrefois. Moïse souriait, heureux et étonné de retrouver son ami dans une inclination du front ou un regard absorbé.

Autour de lui, la discussion avait commencé, chacun posait des questions. Moïse se demandait qu'était le Bien, qu'était le Mal dans le tumulte des nations. Et la bague... ? Fallait-il rendre le bijou au fou ? à un Lourtiel ? Bah... oublie ça ! Tu as fait une bonne action et tu as été récompensé...

La veillée se prolongeait et la fierté brillait dans les yeux. Même les hardes semblaient ennoblies dans la lumière de sainteté qui émanait d'Emmanuel, ce fils de Zuwella, promu émissaire de Jérusalem. Patiemment, l'orateur répandait sur l'assemblée sa parole et son regard, et les hommes en retour lui faisaient part de leurs réflexions et c'était comme un grand festin fraternel où chacun donnait et recevait selon sa capacité.

Moïse se taisait. Il faut être savant pour parler, il faut penser vite, trouver les mots... Il s'abandonnait à une douce quiétude. Dans l'humaine ferveur qui réchauffait cette salle millénaire, il se sentait voguer sur l'immense abîme du temps. Siècles, générations, années... tout cela... des illusions d'hommes. Le temps est pris au piège dans cette mer de visages inchangés. Ses yeux glissèrent sur l'assemblée. Regarde : ce sont les mendiants d'autrefois... ceux qu'il s'efforçait de voir en se dressant sur la pointe des pieds, les mains accrochées aux barreaux de sa fenêtre, lorsqu'il était enfant.

Les mêmes regards graves l'entouraient, les mêmes haillons, la même espérance des temps de rémission. Pour construire une terre nouvelle sous un ciel nouveau. Pour une neuve humanité. En longues files, ces mêmes hommes chargés de fers, descendaient le long des siècles, le long du temps, portant cette chaîne d'espoir dont Emmanuel était un nouveau maillon. Chaîne qui rayonnait de Jérusalem pour unir les hommes dispersés au-delà des montagnes, des déserts, des océans.

L'index levé, l'orateur proclamait :

« Écoutez planer sur les hommes la grande promesse... » Et son visage ressemblait à un palais translucide et rayonnant.

L'heure se faisait tardive. À la maison Rachel attendait les hommes qui rentreraient bientôt de la synagogue. Les enfants avaient déjà dîné et dormaient. Rachel remua la braise sous la marmite, souleva le couvercle et huma le veau au citron. Était-il assez épicé ? Elle goûta et savoura, fermant les yeux pour mieux déceler chaque ingrédient. Délicieux... elle sourit de satisfaction. Ces clous de girofle qu'elle s'était hasardée, après mure réflexion, à jeter dans la casserole, s'avéraient une heureuse combinaison. Elle releva son visage et une bouffée de chaleur enflamma soudain ses joues. Emmanuel... la même ondée de joie brilla dans ses yeux noirs profonds. Les paupières baissées, elle répéta à mi-voix lentement comme si elle se murmurait un merveilleux secret : Emmanuel... Bientôt la porte s'ouvrirait, il serait là. Seigneur ! puisse un obstacle empêcher la visite... Avait-elle trop vieilli,

s'était-elle enlaidie ? D'un bond, elle fut au miroir. Rachel ! se reprocha-t-elle grondeuse et enjouée à la fois, tu agis comme une enfant. Mais regarde ! regarde donc tes rides. Oui... tu en as ! ces horribles pattes d'araignée sur le front, autour des paupières, aux coins de la bouche... Sied-il à une femme sérieuse d'être coquette ?

Elle rapprocha la bougie... La flamme pâlissait les chairs et emplissait d'ombre les orbites. Était-ce là son visage ? Étonnée, elle considérait cette image livide et neuve. Son visage de jeunesse... sur quelle plage du temps l'avait-elle déposé ? Lentement s'était incisé dans ses chairs ce masque aux paupières rétrécies. Un visage de labeur, de soucis, avec tous les reflets des compassions et des plénitudes. Une douce gratitude abaissa ses paupières. Elle éloigna la bougie et avant de se détourner, déposa dans le miroir fêlé, un sourire qui s'estompait dans la flamme vacillante.

L'humidité d'une froide nuit de janvier suintait des murs. La jeune femme serra frileusement sur sa poitrine son châle blanc dont les longues franges tombaient sur la jupe plissée verte et rose, réservée aux grandes occasions. Elle examina attentivement les effiloches. Quoique défraîchie, cette jupe était encore présentable, se consola-t-elle, pelotonnée dans la chaleur du foyer. Un gilet vert... oui, il lui manquait un gilet du même vert que les rayures de la jupe. En velours... Esther n'aurait pas manqué de lui fournir de la passementerie et même des sequins dorés pour l'ornier ; petites fournitures qu'elle aurait gardées des somptueuses toilettes de Rachel Lourtiel. Un instant, elle rêva d'une large ceinture d'argent travaillée en filigranes fermée d'une boucle rehaussée de rubis, non, d'émeraudes... peut-être les deux ? Une expression de coquetterie naïve la para d'un éclat de jeunesse, tandis qu'elle s'imaginait jouer négligemment avec les chaînettes et les breloques de sa ceinture, comme le faisaient, paraît-il, les grandes dames ennuyées.

Elle soupira : bah, on vient nu et on repart nu... Avec l'argent gagné par Moïse chez les Lourtiel, elle remplacerait les couvertures usées par de nouvelles plus chaudes qu'elle avait vues chez le fripier. Un enfant toussa. Oui... de nouvelles couvertures, se

répéta-t-elle préoccupée hochant la tête. Elle tendit l'oreille : tout dormait, sauf Boaz qu'elle entendait remuer.

« Boaz ! » appela-t-elle doucement, devinant son inquiétude.

L'enfant accourut, frêle et léger sur ses pieds nus. Spontanément, il se blottit contre son épaule.

« Je ne peux dormir, s'excusa-t-il essuyant ses larmes. Je rêve toujours des crocodiles qui nous suivaient. »

Elle l'enveloppa dans son voile, songeant à Jaïr.

« Ne crains rien, petit », murmura-t-elle la voix tremblante. Et ils attendirent, serrés l'un contre l'autre, dans le silence de la nuit.

Des amis, des disciples respectueux avaient tenu à accompagner Emmanuel jusque devant la porte de Moïse. Ils se penchaient et baisaient sa main en le quittant. Au son des voix, Rachel et Boaz s'étaient levés. Une honte, une panique soudaine, submergèrent Rachel. Le sang monta à ses joues, la frayeur aviva le feu de ses yeux. Boaz vit ses mains trembler légèrement. La porte s'ouvrit :

« Bénis soient les hôtes de cette maison ! » s'exclama Emmanuel du seuil. Un sourire chaleureux éclairait son visage. D'un regard circulaire, il reconnaissait les lieux familiers du temps de Shalom et de Judith.

Il aperçut Rachel debout, dans l'embrasement d'une porte, les cheveux serrés par un ruban. Un garçonnet brun et maigre se blotissait contre elle. Elle souriait timidement, mais son sourire tremblait, et le frémissement de ses paupières baissées cachait deux coupes de larmes et de joie.

« Paix à la mère de Jaïr, l'enfant de compassion, souhaite-t-il gravement, levant ses deux mains. Paix aux vaillantes dont le Seigneur sonde l'âme. Il prend, mais il donne aussi. Bénis soient tes enfants. »

Rachel rougit jusqu'à la racine des cheveux. Elle ne reconnaissait plus Emmanuel en cet homme à la barbe noire majestueuse et aux prunelles de feu. Sa voix... sa voix même avait changé, plus solennelle, plus profonde, riche des résonnances d'une grotte

pleine de mystères. Elle s'inclina respectueusement, le cœur battant, paralysée et n'osant même baiser sa main.

Géné par le trouble de Rachel, Emmanuel appela le Yéménite. L'enfant s'approcha, baisa respectueusement le bout de sa robe. Emmanuel caressait sa tête touffue.

« J'ai hâte de pouvoir rassurer tes parents », dit-il affectueusement, penché sur lui, évitant de regarder Rachel.

Moïse renifla gaiement : « Femme, il y a ici une odeur délicieuse. »

Les deux hommes s'assirent sur des coussins. Boaz avec des gestes gracieux et légers leur présenta des serviettes, puis un bassin de cuivre, tandis que Rachel versait sur leurs mains l'eau de roses d'une aiguière. Redoutant d'importuner les hommes qui conversaient, elle plaça discrètement entre eux un court trépied et y déposa le plateau de cuivre du dîner. Après la bénédiction du pain, du sel et du vin, Moïse offrit à son hôte les meilleurs morceaux.

Assise avec Boaz, un peu en retrait, la jeune femme guettait attentivement les plats qui se vidaient pour les remplacer aussitôt. Autour d'elle, un grand sourire réchauffait même les coins d'ombre. Les visages éclairés par l'or des bougies rayonnaient. La lumière et la sainteté de la terre d'Israël avait pénétré dans le logis du menuisier, son messenger, Emmanuel, l'en avait tout illuminé.

Moïse racontait les péripéties de sa rencontre avec Boaz et ses ruses avec Zaki.

« Je me retournais la cervelle ne sachant quoi inventer... »

Emmanuel écoutait, mangeant en silence, hochant parfois la tête. Zaki... les Lourtiel... ces noms d'autrefois s'associaient à la saveur douce-amère de son enfance. Sa'ar, avec ses rues hantées par la silhouette claudicante de son père... la demi-obscurité où Esther brodait ses linons. Une génération s'en va, une autre vient. Et cette terre subsiste toujours... La voix de Moïse grinçait comme une pierre sur l'ardoise. Les hommes ne se libéreraient-ils jamais de la haine ? Au nom d'Iddo, Emmanuel leva la tête et fixa Moïse d'un regard brillant.

« Décris-le-moi.

— Peuh... il est fou... – Moïse eut un geste vague – tu comprends, il me parle comme il parlerait à un monsieur ! »

Rachel, trop timide pour intervenir, exprima d'un joyeux claquement de main son incrédulité. Une indulgence amusée perça dans le sourire d'Emmanuel.

« Douce folie... mon Iddo ne me déçoit pas... mais continue... continue. »

Moïse poursuivit son récit, omettant l'épisode de la bague. Plus tard, il lui demanderait son avis. Des problèmes importants pressaient. Que faire de Boaz ? Comment prévenir ses parents ? Et si le jellab furieux d'avoir cédé Boaz un peu vite venait rôder à Zuwella ? Il fut décidé qu'Emmanuel emmènerait Boaz avec lui à Jérusalem, bien que le voyage ne fût pas sans danger, les voyageurs dépourvus d'une solide escorte se faisant rançonner et piller sur les chemins par les Arabes. Mais comment prévenir la famille au Yémen ? Les communications avec ce pays lointain étaient pratiquement inexistantes, les pillards infestaient les routes, harcelaient les caravanes. Peu se risquaient dans ces régions inhospitalières, les juifs surtout. La vie des infidèles ne valait rien pour les fanatiques. Aux périls s'ajoutaient les dépenses, juifs et chrétiens payaient le double des péages dus par le musulman. Il fallait attendre le départ d'une caravane et confier à un voyageur une lettre destinée au père de Boaz.

« Ainsi les Lourtiel ont déménagé... » murmura Emmanuel après un silence, s'essuyant les doigts dans une serviette.

Il revit le palais Lourtiel clos sur ses murs aveugles, ses braseiros où brûlaient l'encens et l'ambre et les yeux noirs qui le guettaient et le cherchaient derrière les lourdes tentures.

« Pauvre Zaki... »

— Tu le plains ? s'offusqua Moïse

— Il n'existe pas d'homme qui ne mérite une compassion... Plus amère que la mort est la femme dont le cœur est un piège, et dont les mains sont des liens... – et après un silence – j'aimerais te donner un message pour Iddo. »

Se souvenait-il seulement de son ancien professeur ? Quelle opinion avait dû lui laisser tous les ragots et les mensonges à son sujet... il se ravisa :

« Non, tu lui diras simplement : votre vieux maître Emmanuel vit à Jérusalem. L'enfant est avec lui et il vous en remercie. »

Il se tourna vers Boaz, qui se serrait craintivement contre Rachel, le visage caché dans sa jupe, avalant ses larmes. Devrait-il déjà quitter cette famille qu'il venait de trouver ? D'une voix douce, persuasive, Emmanuel l'appela près de lui et le rassura : il verrait le beau pays d'Israël, la terre de ses ancêtres et son père viendrait l'y chercher.

Rachel, avec des gestes humbles, avait ôté les restes du repas, puis elle s'était retirée de la compagnie des hommes. Jamais encore sa maison n'avait été honorée par la présence d'un émissaire de Jérusalem. Le dos contre le mur, elle s'apaisait. Assise à sa place. Assise entre les enfants endormis et les hommes qui parlaient à voix basse, heureuse de veiller sur la quiétude des sommeils enfantins et d'être la compagne effacée des hommes.

Des pas résonnèrent dans la nuit, des coups timides heurtaient la porte. Furtivement, l'un après l'autre, les visiteurs entraient. Ils s'inclinaient, baisaient respectueusement la main d'Emmanuel, et allaient s'asseoir. Le cercle s'agrandissait. Aidée des femmes, Rachel servait du café poivré, des noix, des dattes, des fruits secs. Dans le silence, chacun écoutait Emmanuel parler du pays d'Israël.

Les routes sont dangereuses, le pays est infesté de brigands et de bédouins pillards. Dans les grandes solitudes désolées, des étrangers viennent planter leurs tentes. Des gens de violence et de destruction...

Assis près d'Emmanuel, Boaz goûtait cette heure miraculeuse. Le chant des psaumes planait dans la paix du shabbath. Il se pinçait, se tâtait : il ne rêvait pas. Non, il n'était pas à Sana chez son père, mais dans un pays lointain et inconnu. Tout était différent et cependant familier. Il avait traversé une mer, parcouru des déserts et échappé aux crocodiles des fleuves, il avait enduré la

faim, la soif, l'épuisement et voilà qu'il découvrait soudain une famille toute pareille à la sienne.

« À Jérusalem, poursuivait Emmanuel, les chrétiens ne permettent pas aux juifs, sous peine de mort, de s'approcher du Saint Sépulcre. J'ai été moi-même lapidé par des prêtres qui prétendaient avoir le droit de tuer tout juif qui s'y trouverait à proximité. Le consul anglais me délivra de leurs griffes. Ces chrétiens du rite grec viennent de Chypre et d'autres provinces de l'Empire Ottoman. Les victoires russes sont comme un vin pétillant dans leur tête. Ils proclament tout haut que la Russie les établira maîtres du pays et qu'ils en chasseront tous les juifs. Le consul anglais m'emmène souvent dans ses déplacements. « Qui mieux qu'un fils d'Israël peut me guider en Palestine ? » dit-il. Les habitants de ce pays sont des étrangers qui ne connaissent rien à son histoire. Ce sont des tribus qui viennent d'Arabie, du Yémen, de Syrie, de l'Algérie française ou du Turkestan.

« Est-ce vrai, interrompit un vieil homme, que beaucoup de musulmans fuient les pays conquis par la chrétienté, et immigrent en Terre Sainte ? »

Emmanuel hocha la tête :

« Ils viennent de Géorgie, de Crimée, et de tous ces pays d'Asie passés à la Russie. D'autres arrivent de Serbie, de Bosnie, de Grèce et de ces terres d'Europe reprises à l'Islam par les raïas chrétiens. Ils sont humiliés par leur défaite, aigris par la perte de leurs richesses et ils en veulent au monde entier. Ils n'ont ni métier, ni gagne-pain. Ils s'embusquent et assassinent dans les lieux écartés, ils épient, aux aguets depuis leur retraite et vivent de leurs larcins. Vols et meurtres sur les chemins sont des faits quotidiens. On ne se déplace qu'avec une solide escorte. Pour se loger, ils détruisent et pillent nos antiques monuments. Ils effacent nos traces, notre histoire qu'ils s'approprient. Ils nous disent : "que venez-vous faire ici ? c'est notre terre !" Ils nous chassent, et nous dépouillent tant ils craignent que nous ne leur reprenions les biens qu'ils usurpent. Ainsi Israël dans son pays ne peut posséder la moindre parcelle de terre et l'étranger s'y installe en maître.

— Puisse le Dieu juste mettre fin à notre exil et à notre détresse !
souponnait pieusement l'assemblée. »

Quand viendra la délivrance ? Que faut-il penser de l'édit de tolérance ? Chacun posait mille questions. Pourra-t-on réparer les synagogues sans payer d'énormes pots-de-vin ? Le juif et le chrétien pourront-ils témoigner en justice contre le musulman ? Auront-ils le droit d'acheter des terres ? De s'habiller comme les musulmans et de porter des armes ? Les taxes supplémentaires payées par les raïas seront-elles abolies ? Emmanuel, soucieux, hochait la tête : non... il ne fallait encore rien faire. Écoutez vos notables, ils ont raison. Il rentrait de Syrie. Tous les raïas craignaient un massacre. Les ulémas en Syrie, en Judée, proclamaient que l'égalité entre musulmans et raïas abolissait le contrat de tolérance et rendait licite le pillage des raïas et leur sang. Non... il fallait encore patienter. Jusqu'à ce que lentement parmi les nations se fraye ce chemin. Par-dessus les montagnes, au travers des océans et des déserts, aisé même pour les vieillards et les infirmes, un chemin tracé... disait Emmanuel, caressant les cheveux de Boaz, dont la tête endormie reposait contre sa poitrine.

Au palais Lourtiel, la fièvre du petit Dan ne cessait de monter. La paralysie gagna son corps amaigri et brûlant. L'enfant transporté dans le lit de son père y expira entre ses bras. Le médecin français avait diagnostiqué une poliomyélite. Charabia ! songeait Moïse, ignorance de l'homme. C'est une punition de Dieu, il en fut terrifié. Quel avait été son rôle dans cette affaire ? Le jellab et Boaz avaient disparu comme des figurants de passage dans sa vie. Cette mort qu'il avait annoncée par ruse et malice avait frappé. Avait-il servi Satan ? L'avait-il tenté ? De qui avait-il été le messager ? Qu'avait-il fait ? La terreur le glaçait et il tremblait en songeant au châtement. Il se couvrit d'amulettes, récita des prières supplémentaires et n'approcha plus du puits. La nuit, il se débattait contre des cauchemars où il voyait ses enfants agoniser dans le lit de Zaki, sous la moustiquaire. Il se réveillait avec des sueurs froides. Pitié... ! qu'avait-il fait ? N'avait-il pas été jusque dans son salon lui dire : écoute Zaki... change tes voies, fais cela... Mais il s'était endurci. En quoi Moïse était-il fautif ? Le menuisier perdit l'appétit, son teint devint blafard et il s'abstint d'aller au palais Lourtiel.

Bientôt d'autres préoccupations l'absorbèrent. L'hiver exceptionnellement rigoureux cette année transformait le soupirail en un caveau glacial et humide. Ni la sciure de bois répandue sur le sol, ni les bas et les chemises de laine tricotés par Rachel ne suffisaient à prémunir ses enfants contre la toux de Sa'ar – cette toux qui allumait dans leurs yeux de grands foyers fiévreux et emplissait leur

poitrine d'un long sifflement. Une épidémie ravageait le bétail. La viande était introuvable, le lait et le beurre, hors de prix.

Un matin de février, Moïse qui travaillait à son établi entendit un grand brouhaha. Les gens accouraient. Il abandonna ses outils et s'empressa de les rejoindre. Des foules d'hommes et de femmes sortaient des quartiers juifs et chrétiens. Ils criaient, tournaient et s'amassaient comme des mouches prises de vertige autour des crieurs publics. Le sultan Abdul Aziz, parure de la terre, défenseur de l'Islam, annonçait que tous ses sujets musulmans, chrétiens, juifs seraient désormais égaux et que les discriminations contre les raïas étaient, sur son ordre, abolies. Ce fut grande folie, des inconnus s'embrassèrent comme des frères.

Mais la peur suivit l'euphorie. Les Musulmans préférèrent des menaces. Les cadis déclarèrent que ce jour était un jour de deuil et de larmes, un jour de défaite pour l'Islam. Ils maudirent les Turcs, ces traîtres, ces vendus à l'infidélité qui, une fois de plus, pliaient devant l'Europe. Chacun ferma son échoppe, rentra chez soi et les portes des quartiers raïas furent cadenassées.

De toutes les églises et les synagogues s'élevèrent des actions de grâce à la gloire du sultan. Même les plus misérables versèrent leur obole pour le cadeau destiné au Grand Seigneur. Les gens s'abordaient en se félicitant. Ils se regardaient étonnés, émerveillés ; un joug d'infamie, vieux de treize siècles, disparaissait. Subitement ils découvraient qu'ils étaient des hommes. En fait, confidentiellement, n'osaient encore croire à leur neuve humanité qui n'était plus ni privilège, ni tolérance, et ils conservaient encore leurs anciennes habitudes d'humilité.

Cependant, dans tout l'Empire, les savants musulmans versés dans les Traditions ameutaient le peuple. Ils disaient : « Avez-vous vu l'insolence et l'arrogance de nos raïas qui se prétendent nos égaux ? Les voilà qui montent à cheval, hissent des cloches sur leurs églises, exhibent des croix dans les processions et refusent de payer la taxe qui rachète leur sang. Bientôt, ils nous chasseront de ces terres ». Ces menaces mirent dans le cœur des hommes la peur et la haine. On parla d'un massacre général.

Sous la pression des puissances européennes, des mesures exceptionnelles de sécurité furent instaurées pour protéger les quartiers raïas. Des escadres navales européennes patrouillèrent devant Alexandrie, Beyrouth, Acre, Haïfa et Jaffa. Mais sur place, les gouverneurs turcs, peu désireux de risquer leur tête pour défendre une politique qu'ils réprouvaient, n'osaient s'opposer au peuple. Ils soupiraient et disaient : que peut-on contre des fanatiques ? il est impossible de supprimer par un édit des préjugés vieux de plusieurs siècles.

Dans les villes des agitateurs et des derviches semaient la sédition, ameutaient la populace, prêchaient la révolte contre le sultan et accablaient les raïas de menaces de mort et de vengeance. Jamais ceux-ci ne s'étaient sentis moins en sécurité. Ils en vinrent même à regretter ce cadeau empoisonné de l'Europe qui mettait leur vie en danger.

Un soir, agité par toutes ces pensées, Moïse se hâtait vers la synagogue. Un vol d'hirondelles frileuses rasa les murs rapprochés de Sa'ar et disparut. On sentait les prémices du printemps dans les tièdes traînées flottant dans la froidure. Bientôt, le kham-sin chasserait des caves humides les restes de l'hiver.

Le roulement d'une berline, escortée d'aboiements, se fit entendre soudain. Au bout de l'étroite ruelle, se profila un homme vêtu d'un élégant caftan. Un étranger sans doute. Seuls des pouilleux vêtus de sac fréquentaient cette venelle. Moïse plissa les paupières et scruta le visiteur. L'homme s'inclinait, s'excusait, saluait les mendiants éberlués et avançait avec des reculades hésitantes de moinillon. Comme il approchait, Moïse, stupéfait, reconnut Iddo. La bague ! Il venait la réclamer. Précipitamment, il lui tourna le dos, mais Iddo l'avait reconnu.

« Ah ! je te cherchais, brave homme. Je m'inquiétais au sujet de l'enfant. L'argent a-t-il été suffisant ? »

Moïse perçut l'inquiétude de sa voix. Il baissa gravement les yeux, et esquiva les précisions :

« Grâce à la générosité de son Excellence, j'ai pu l'acheter. »

Les yeux noirs d'Iddo étincelèrent, éclairant de joie son visage :

« Que je suis heureux ! Je ne sais comment te remercier, s'exclama-t-il dans une confusion exaltée. »

Moïse s'abstint de relever cette dernière phrase. S'étonne-t-on de l'incohérence d'un fou ? Ne l'avait-il pas vu se tortiller en s'excusant devant des gueux avec des regards brisés, honteux... Et sa voix... un filet effaré coupé d'inflexions suppliantes. Un Lourtiel tout puissant était haïssable, mais un Lourtiel déchu ne méritait que mépris. Il jaugea les épaules gênées, tombantes, la physionomie timorée, ses paupières qu'il baissait souvent en se mordillant les lèvres. Un peu de Zaki, de Rachel Lourtiel lui parvenait par cet avorton sur lequel il exerçait un ascendant qui le surprenait et le flattait comme une agréable revanche. Son corps sec se redressa de toute sa hauteur et sa voix impérieuse l'étonna :

« Son Excellence ne pourra voir l'enfant. Je craignais que le jellab, le maudit, ne revienne le prendre chez moi. Je l'ai donc confié le soir même à Emmanuel, ton ancien maître, qui l'a emmené comme son fils avec lui à Jérusalem. D'ailleurs, il m'a chargé de te transmettre ses remerciements. »

Le sang afflua au visage d'Iddo. Il baissa la tête, confus de son émotion :

« Ah... ah... Emmanuel était ici – sa voix s'étranglait – il a emmené l'enfant et il vit à Jérusalem, dis-tu ? Très intéressant... Et où vis-tu, menuisier, ici ?

— Pas loin, maugréa Moïse, songeant à la bague qu'il avait cachée sous une dalle, à la mort de Dan et à ces forces occultes et malfaisantes qui troublent les honnêtes gens. Je vais à la synagogue.

— À la synagogue de Sa'ar ? Me permets-tu de t'accompagner ? »
Moïse interloqua le regarda.

« Si son Excellence désire... prononça-t-il froidement. La synagogue est ouverte à tous. »

Iddo perçut la réserve du menuisier. Soudain, il comprit : Moïse se méprenait sur ses intentions. Qu'il était maladroit ! Son visage confus s'abaissa. Non ! non ! pas un instant il ne doutait de la probité de Moïse. La pensée même de lui demander des explications au sujet de l'argent, l'humiliait. Dès le seuil de la synagogue, Iddo

s'effaçait et se retira discrètement dans un coin. Quelques lumignons éclairaient la pourriture des murs et jetaient des clartés livides sur les meubles estropiés et les guenilles des fidèles. Dans cette détresse et ce dénuement, une indéfinissable émotion le submergea, son corps se recroquevilla et des larmes coulèrent sur son visage.

La prière terminée, Moïse chercha des yeux le pauvre fou. Il l'aperçut dans le coin le plus obscur et quand Iddo sortit de l'ombre et le rejoignit, Moïse fut stupéfait. Celui qu'il avait vu courbé, se redressait et marchait avec assurance. Son regard craintif ne papillotait plus comme s'il fuyait une blessure, mais ses yeux le fixaient droit et même son visage semblait raffermi.

« Cette synagogue est en bien mauvais état, dit-il.

— C'est une synagogue de pauvres.

— Oui... mais elle contient une relique, ce délabrement est inadmissible. Il faudrait la rénover... y ajouter des bancs, des tables, des bibliothèques...

Ils sortirent de la synagogue. La froide nuit obscure de février les enveloppa. Moïse se taisait. Répond-on à un fou ?

— Je vais m'occuper de cela – poursuivit Iddo de sa voix décidée. Et après un silence : j'aimerais que tu me fasses un devis pour tous ces travaux.

— Un devis ?

— Oui.

— Bien, Excellence, acquiesça Moïse prudemment.

Moïse rentra chez lui tout agité. Restaurer la synagogue... ? Paroles inconsidérées... enfantillages... Bien des coutumes intolérantes avaient été, il est vrai, abolies sous le règne éclairé du Vice-roi. On n'exigeait plus comme du temps de son père que les églises et les synagogues fussent délabrées. Et le peuple, s'il n'était pas excité par les religieux, s'était habitué à respecter les autres cultes. Cependant, on ne pouvait restaurer une synagogue ou une église sans autorisation préalable du gouvernement. Et qui financerait tous les travaux... Iddo ? Cet adolescent timoré comme une fille ?

Restaurer la synagogue... restaurer la synagogue... maugréait-il, rentrant chez lui avec un sentiment de dérision.

Il pensa à Iddo toute la soirée. Lequel était vrai, demandait-il perplexe à sa femme ? Celui qui rougissait, s'inclinait ou celui qui se redressait et ordonnait ? Lequel était fou ? Lequel raisonnable ? La nuit il rêva que Zaki et Iddo étaient la même personne avec deux visages. Et le soir suivant, il rêva encore de Zaki. Le lendemain, un domestique des Lourtiel vint le trouver et le pria de passer à la villa.

Dès qu'il franchit les vantaux cerclés de fer de Zuwella, Moïse sentit l'haleine du printemps. Il s'en réjouit. Une lumière chaude, épaisse, s'engouffrait par les interstices des nuages frangés d'or. Elle étincelait ça et là sur un dôme, s'enfouissait dans l'ouate grise d'un nuage et reparaisait ailleurs.

Le menuisier préféra faire un grand détour pour éviter le khan. Si ce jellab de malheur, avec ses yeux exorbités de haschah, lui mettait la main au collet, il finirait comme Joseph, malgré les belles paroles sur l'égalité des raïas. Il longea une large route bordée de sycomores et de caroubiers. De coquettes villas de style italien se prélassaient dans la verte fourrure de leurs parcs. Moïse s'arrêta et respira profondément les senteurs des orangers et des jasmins. Déjà les timides bourgeons éclataient dans le baiser du printemps.

Pourquoi Zaki l'avait-il convoqué ? Iddo avait-il convaincu son oncle de la nécessité des travaux ? Peut-être n'était-il pas aussi fou qu'il le paraissait... Après tout, pourquoi la synagogue de Sa'ar, la plus sacrée et la plus ancienne de Zuwella, ne serait-elle pas restaurée ? Presque toutes les églises de Kahira avaient été agrandies et embellies. Voyons... voyons, il faudrait des bois précieux et résistants, on améliorerait l'éclairage, les peintures seraient rafraichies... C'est vrai, on vivait le début d'une ère nouvelle... Ces travaux assureraient à ses enfants des vêtements chauds l'hiver prochain, on mangerait mieux, et on se chaufferait davantage. Pense... pense, Zaki bey, aux petits enfants assis toute la journée dans l'humidité malsaine de l'école. Connais-tu la toux de Sa'ar ? Mais comment, se ravisa-t-il soudain, parler de nos enfants à ce père endeuillé ? Impossible ! Et si Zaki le convoquait à cause de Dan ? À tout hasard, il avait pris le carnet sur lequel il notait méticuleusement les sommes que lui devait Zaki. Il en réclamerait aujourd'hui le paiement au secrétaire.

Tandis qu'il se rapprochait de la villa Lourtuel, sa belle humeur fondait. Oublie Dan, se disait-il, tu n'es pas responsable de sa mort. Zaki, pris de remords, désire seulement restaurer la synagogue. Pense à ce que tu lui diras pour le convaincre. Mais un malaise sournois le hantait. Comment Dan était-il mort, pourquoi... ? On dit que les paroles peuvent tuer... Tu le consoleras, tu aideras ce père éploré, se disait-il... Rappelle-toi ce qu'a dit Emmanuel : il n'y a pas d'être ici-bas qui ne mérite une compassion. Pour la première fois, il évoqua le banquier sans ressentir d'acrimonie. Les yeux myopes derrière les verres épais, les bajoues flasques, la bouche molle semblaient se dissoudre dans cette neuve indifférence. Tiens Zaki... tu me fais pitié, murmura-t-il. Oui... oui... le consoler, l'aider... Mais Seigneur ! comme il préférerait l'éviter totalement et ne parler qu'au secrétaire.

À la villa régnait une atmosphère lugubre. Moïse apprit que le maître s'enfermait dans sa chambre, se couvrait de cendres et laissait pousser sa barbe.

Le secrétaire le reçut dans une petite pièce près de l'office. Avec ce ton de tristesse compassée que s'imposaient domestiques et employés, il lui demanda le dernier relevé des travaux exécutés à la villa.

Moïse sortit lentement son carnet d'une poche de son vêtement et commença à énumérer les dépenses. À sa grande surprise, le secrétaire prenait des notes sans l'interrompre. Les yeux rivés sur la table, il écoutait silencieusement Moïse justifier les prix qu'il avait exagérés en prévision des marchandages habituels. Décontenancé, perdant son aplomb, le menuisier à plusieurs reprises hésita, bafouilla, se reprit. Parfois il sentait dans son dos deux yeux le fixer. Il se retournait brusquement et ne voyait qu'une porte fermée. L'air devenait irrespirable et pesant.

Cependant, le secrétaire ne paraissait pas s'apercevoir des erreurs de Moïse. Les yeux baissés il paya comptant sans marchander. Comme Moïse le considérait stupéfait, il se leva et le visage baissé il marmonna entre ses dents : « Le cœur de l'homme change... »

Moïse sortit avec un sentiment de délivrance. Il lui tardait de quitter cette maison maudite.

Refreinant son désir de fuir, il prit un corridor quand soudain il s'immobilisa. À quelques mètres de lui, dans un recoin obscur, Zaki le fixait. Ils étaient seuls. Il m'a guetté, se dit Moïse, c'était lui qui passait et repassait derrière cette porte...

Zaki s'approcha, titubant, le visage livide mangé par une barbe broussailleuse. Des tics tiraillaient et décomposaient ses traits. Moïse voulut le saluer mais sa voix se déroba.

Zaki cependant tâchait de se redresser. L'effort crispa ses lèvres molles et superposa sur ses traits défaits le masque d'orgueil de naguère.

« Menuisier, interpella Zaki forçant sa voix, cet enfant esclave... les mots s'étranglèrent dans sa gorge et ses yeux de noyés s'accrochèrent à Moïse, puis comme s'il extirpait les mots d'un abîme – que lui est-il arrivé ? »

Ces paroles échauffèrent Moïse, sa tête se vida, ses yeux s'enflammèrent. Il sentit une force extérieure le posséder. Il regarda Zaki. Les paupières baissées, la main sur le cœur, le banquier semblait respirer difficilement. Il voulut triompher :

« M'as-tu donné l'argent ? »

Zaki chancela, un brouillard passa devant ses yeux. Il se retint au mur, muet, immobile, éperdu sous le regard méprisant de Moïse. C'était fini. Le menuisier tourna les talons et avec une sorte de nausée, s'en alla.

Le soleil se lève, le soleil se couche. La vie court, la vieillesse défaille, la mort dit : donne ! donne ! et rien ne change sous le soleil. Hé toi ! épouse de Moïse, quelle a été ta chance ? Souviens-toi d'autrefois... l'amour de ta jeunesse s'est gâté telle la figue sur l'arbre et aujourd'hui le père de tes enfants est devenu aigre dans le regard des gens.

Rachel s'essuyait les yeux et reprenait sa lutte contre les démons. Ils riaient dans le rire étrange de Moïse, l'incitaient à boire, à injurier, à crier... Ils dirigeaient ses yeux vers une dalle et les y maintenaient prisonnier. Et quand elle lui rappelait l'heure de la prière, le démon dans sa bouche vociférait : « Est-ce que Dieu se trouve dans les synagogues ? » Parfois elle avait le sentiment qu'un autre homme se formait dans Moïse, un être différent qui entraînait en conflit avec les ancêtres, avec Shalom, avec les bornes stables qui depuis les temps et les temps indiquaient le chemin de la vie. Il l'entraînait ailleurs, vers les broussailles et les ronces, un lieu où tout se désaccordait, les mots, les gestes et les pensées. Elle rêva d'un vieillard qui, appuyé sur un bâton, l'attendait dans un chemin qu'elle ne connaissait pas. Elle s'en ouvrit à Moïse. « Hé... les songes invitent à examiner sa conscience », ricana-t-il.

Comme on parlait beaucoup à Sa'ar de la soudaine démente de Zaki, Rachel en conclut aussitôt que son mari avait été victime du même djinn. Ah si Emmanuel était là... il aurait su, lui, trouver le remède. Elle fut soulagée quand Moïse cessa de travailler à la villa Lourtiel. Heureusement la besogne ne manquait pas. Les Européens qui accouraient introduisaient des modes nouvelles. ~~Le lit remplaçait le matelas au sol, divans, canapés, chaises et fauteuils chassaient les coussins sur les tapis, les armoires supplantèrent les coffres, et le plateau du repas céda la place aux tables et aux guéridons.~~ Ses deux fils aînés ne suffisaient pas à la tâche, Moïse embaucha deux ouvriers supplémentaires. Que de chemin parcouru depuis le temps de Shalom ! Sa réputation s'étendait hors de Zuwella et lui gagnait des clients même à Kahira.

Malgré la fatigue de la journée, Moïse reculait le moment d'aller se coucher. Il savait bien que Zaki attendait les ténèbres de la nuit pour venir le visiter. À l'écart, penché en avant il inclinait légèrement le visage vers lui. Il ne parlait pas et on aurait pu croire qu'il vivait. Mais voilà... ses lèvres dénudaient ses dents dans le rire silencieux et sans joie de ceux qui gisent dans la fosse. Oui... c'est bien toi, Zaki...celui qui est devenu fou.

Iddo ne mangeait plus, ne dormait plus. Il arpentait sa chambre close et déclamaient avec de grands gestes. Des gens végétaient dans cette saleté, cette misère... Lui vivait dans le luxe. Ce menuisier généreux croupissait dans un cloaque. Que faire ?

Eh bien lui, le privilégié ! consacrerait ses efforts à secourir les malheureux, les humbles, les justes. Ce serment le lierait jusqu'à la mort. Dix-huit ans et il n'avait rien accompli, traînant son ennui mélancolique dans les salons. Qui se serait douté que cet humble menuisier lui aurait dessillé les yeux et révélé une voie capable d'orienter toute son existence ? Des images se bousculaient : il tendait la main aux noyés, secourait les désespérés, sauvait les moribonds, nettoyait la couche des pouilleux. Ses frêles épaules se redressaient, courir sur les barricades, se battre pour la justice ! Oui... régénérer un peuple asservi sous le joug de l'oppression, lui insuffler un désir de liberté et de dignité. Sa mission sur terre brillait devant lui comme un phare. Ce qu'il ferait ? se dit-il, marchant de long en large, c'était bien simple : tout d'abord restaurer la synagogue. Ensuite tout démolir. On reconstruirait à Sa'ar et Zuwella de nouvelles maisons avec de grandes et larges fenêtres, un dispensaire, des écoles où les écoliers étudieraient les sciences modernes. Quelle vie féconde s'ouvrait à lui, la tête lui en tournait et son sang bouillait d'impatience. Son père le féliciterait. Lui en parler ? Il imagina la fierté paternelle et en frémit de joie. En attendant le retour d'Ami Lourtiel parti à Alexandrie, le jeune homme se plongea dans la lecture enfiévrée des révolutionnaires français.

Le lendemain soir, installé sur un canapé de cuir vert pâle, il levait sur son père un regard où brillait un timide espoir. Les candélabres jetaient leur lueur dorée sur les livres couvrant les murs, la nuit collait son froid museau aux vitres. Le domestique ferma les épais rideaux et Iddo sentit la pièce se réchauffer. De tous les salons de la villa, il préférerait cette bibliothèque conçue

par Ami Lourtiel à son retour d'Italie. Ce premier épanchement devant lui le grisait d'une fierté un peu vaine.

Derrière son bureau Boule, écrasé de stupeur, celui-ci crispait ses doigts sur son fauteuil Empire. Mon Dieu... murmura-t-il accablé. Sa consternation cédait à une colère froide qu'il s'efforçait de contenir.

« Mon fils, observa-t-il glacial, si nous avions la folie d'exécuter tes plans, nous condamnerions notre communauté à l'extermination. Or, depuis que notre peuple vit en exil, la mission de ses chefs fut de préserver son existence et non de l'exposer à la mort par des décisions inconsidérées et dangereuses.

— Mais père... je ne comprends pas... balbutia Iddo.

— Tu ne vois pas, s'écria Ami s'efforçant de se dominer, combien la proclamation du Sultan établissant l'égalité des religions, irrite les musulmans ? Nous avons de la chance ici. Le Vice-Roi tient le pays bien en main, c'est notre sécurité. Mais demain ? et qui peut prévoir les réactions soudaines d'un peuple misérable et illettré, fanatisé par ses chefs ? Dans les autres provinces on ne parle que de pillages, de vengeances et de massacres. Et notre devoir de chefs de la communauté est de faire comprendre aux nôtres, qu'ils doivent se faire petits, humbles pour ne pas irriter les musulmans. Les têtes chaudes menacent toute la communauté.

— Mais nous... protesta Iddo faiblement, nous ne vivons pas ainsi.

— Nous, nous sommes anglais. Nous sommes sous la juridiction des lois britanniques et non islamiques. »

Après un silence, il reprit adouci :

« Tu te tourmentes pour rien. Les raïas sont heureux de leur condition. Regarde ce menuisier qui travaille chez ton oncle... Crois-tu qu'il pense comme toi à l'égalité des droits, à la liberté ? Il est reconnaissant de pouvoir travailler et vivre... Et nous-même nous avons d'excellentes relations d'affaires avec les musulmans. Puisse cette situation continuer ! Je t'interdis de prononcer les mots « égalité », « liberté », dans l'islam ces mots tuent le juif et le chrétien. Oublie-les ! Sois un fils obéissant et sage. Je me fais tant

de soucis pour ton oncle ! songe à m'aider et ne les aggrave pas », fit-il s'appuyant contre le dossier du fauteuil.

Son regard lourd erra dans la pièce. Son fils pouvait-il comprendre la situation ? Ce nœud inextricable de calculs et d'intrigues politiques à l'échelle internationale. Progrès, Liberté, Égalité... Maquillages de bas calculs ! Friandises gobées par son fils. Il le regardait, navré et confus. Ses joues bleuies par une barbe naissante l'attendrirent. Il paraissait plus jeune que son âge avec ce regard de désarmante candeur, le regard de Victoria. Pour la première fois il s'avisa d'une ressemblance entre cousins. Il l'avait rencontrée à Rome. Sa robe à crinoline dégageait ses épaules et serrait sa taille fine. Ses cheveux noirs s'élevaient au sommet de sa tête et des boucles anglaises encadraient son visage. Une coquette ombrelle s'attachait à son poignet. La fille de Zaki, cette exquise romaine ? Hier encore elle jouait dans les jupes de sa mère ! Il avait contemplé incrédule la métamorphose de la fillette à l'aube de sa féminité, mordu par la cuisante conscience de son visage grêlé. Le contraste entre l'élégance d'Elyakim, son mari, et son négligé oriental, l'avait immédiatement décidé à renouveler sa garde-robe des pieds à la tête.

« Sais-tu pourquoi l'Europe se soucie de nos intérêts ? le sais-tu ? »

Iddo l'ignorait et se sentit coupable.

« L'Europe, tout simplement redoute la mainmise russe sur l'empire ottoman. Trop glouton dans sa jeunesse, l'Ottoman a dévoré une multitude de peuples et aujourd'hui il se meurt d'indigestion. Rongé par le fanatisme, l'ignorance, la vénalité, l'empire se désagrège et les raïas chrétiens appellent les Russes pour les libérer. La question d'Orient qui tourmente l'Europe se résume à ceci : Comment empêcher la Russie de s'emparer des dépouilles d'un empire moribond ? L'Angleterre dit : Maintenons le malade en vie, nous le contrôlerons et tiendrons en respect les Russes. Soignons-le par des remèdes qui sont les réformes pour abolir la vénalité, l'incurie des finances, le fanatisme, l'injustice, l'oppression des peuples raïas. Si les raïas obtenaient leurs droits politiques

et religieux, la Russie perdrait tout prétexte d'intervention. La France poursuit une politique contraire. Elle soutient les nationalismes raïas pour affaiblir l'influence anglaise à Constantinople. »

Ami se tut et contempla longuement les prunelles bleues pale qu'Iddo fixait sur lui. À sa physionomie heureuse et grave il devinait que cet entretien l'interpelait. Presque adulte, Iddo gardait encore toute sa transparence. Comme il est jeune ! se dit-il. Il se cala dans le coin du canapé, étendit un bras et saisit son narghilé. Il reprit d'une voix adoucie :

« Je veux que tu me comprennes bien. Les États européens suivent chacun une politique conforme à leurs intérêts : bloquer la prépondérance de l'un d'entre eux. Vois-tu... c'est très beau sur le papier, les réformes dictées par Londres au Sultan. Mais dans la réalité ? Le Sultan peut-il heurter les préjugés de ses sujets musulmans ? Craignant les griffes russes il feint d'accepter les reformes pour s'assurer l'aide de l'Europe. Quant à faire exécuter les réformes... il n'en a ni la volonté ni le pouvoir.

— Je ne comprends pas pourquoi les musulmans refuseraient l'émancipation des raïas. On ne vit plus au Moyen-Âge.

— Il ne s'agit pas de ça. La suprématie des musulmans sur les peuples qu'ils ont soumis par la guerre leur permet de maintenir leur domination. Leurs lois issues de la conquête imposent l'inégalité entre les raïas et leurs conquérants. Si tu abolis ce principe, tu mets en doute la légitimité de l'empire. Les musulmans craignent que la perte de leurs privilèges soit le signal de la déroute. Ils disent que l'Édit n'est qu'un chiffon de papier qui ne vaut rien, qui a été imposé au sultan par l'Europe pour affaiblir l'Islam. Dans ces circonstances notre devoir à nous chefs de la communauté, consiste à faire comprendre à nos coreligionnaires qu'ils doivent se faire petits, humbles pour ne pas irriter les musulmans. Les têtes chaudes menacent toute la communauté. »

Le soir même Ami écrit à son agent d'affaires et cousin à Manchester, d'avoir la bonté d'accueillir son fils quelques semaines en attendant son arrivée. Il attendit la réponse avec une impatience d'autant plus grande qu'il apprit qu'Iddo se rendait souvent à

Sa'ar. Il fallait l'initier aux crues réalités des affaires. Songer aussi à le marier, se dit-il, pensant aux filles de ses connaissances.

Oublier la dignité de l'homme, la liberté des peuples ! ces valeurs éternelles pour lesquelles on se battait et mourrait ! se répétait Iddo avec exaltation. Désobéirait-il à un père qu'il aimait et respectait ? Et pourtant il ne pouvait se résoudre à oublier définitivement ses projets. Dans son désarroi il se rendait à Sa'ar. Une sorte de fascination l'attirait vers Moïse. Il passait le voir dans son atelier ou se rendait discrètement à la synagogue. Les gueux s'étonnaient de sa timidité et de ses manières modestes, certains se méfiaient de ce Lourtiel si différent des siens. Que venait faire ce riche parmi les pauvres ? Les espionner ? les narguer ? Son insistance irritait Moïse, qui lui reprochait de lui rappeler la folie de son oncle et de provoquer ses cauchemars et les visites nocturnes de Zaki. Hé quoi ! les misérables ne pourraient même plus se soulager par leur détestation des puissants ? D'ailleurs... tout ignorant qu'il était, il percevait bien ses desseins diaboliques.

Rebuffades, hostilité, grossièretés n'entamaient ni la douceur discrète, ni les humbles silences d'Iddo. Une fermeté d'acier se forgeait en ce frêle jeune homme au regard désarmant. N'était-il pas lui aussi coupable de leurs maux ? Leur colère, leur amertume renforçaient sa décision de suivre la ligne qu'il s'était tracée. Un jour, un vieil homme qui le suivait depuis quelque temps vint s'asseoir près de lui. Il lui dit qu'il venait de Meshed et étudiait les manuscrits anciens. Après quelques minutes de conversation le vieil homme lui dit :

« Ce lieu n'est pas un endroit pour les gens de ta condition. Ceux d'ici sont méchants, les malheurs les ont endurcis. Ils se méfient des tiens et les accusent d'avarice. Sais-tu cela ? insista le vieillard appuyant un regard perspicace sur le jeune homme.

— Savant kabbaliste, fit Iddo après un silence de réflexion, tu dis qu'ils sont méchants, mais je ne le pense pas.

— Pourtant tu vois bien qu'ils te détestent.

— Pourquoi devraient-ils m'aimer ? Qu'ai-je fait pour mériter leur estime ou leur amitié ? »

Éléazar le kabbaliste garda un instant le silence, puis :

« Écoute... je te demande de me promettre une chose. Ne reviens plus ici avant que je n'aie moi-même te chercher. Tu me rendrais un grand service et m'ôterais un souci.

— Vraiment ? fit Iddo avec un doux sourire. Qu'il soit fait comme tu le désires, savant Éléazar. Il se leva et rentra chez lui avec une joie qui l'emplissait de rires, renversant sa tête en arrière. Les pires soupçons du voisinage en furent confirmés : Iddo Lourtiel était un fou ou un démon.

Le lendemain Ami Lourtiel emmena son fils à Alexandrie et le fit embarquer sur un navire partant pour Londres. Mais Iddo était déterminé à rejoindre Emmanuel à Jérusalem. Après son départ Sa'ar évoqua encore quelque temps ce Lourtiel plus humble que les mendiants, puis on l'oublia car les motifs d'inquiétude se multipliaient et les oreilles en tintaient. Les choses se gâtèrent au point que les raïas regrettèrent les temps d'avant l'« ère nouvelle ».

Deux semaines après le départ de Iddo, un vieillard yéménite dont le vêtement semblait avoir ramassé toute la poussière des routes arriva à Zuwella. Le vendredi soir après le culte, le rabbin l'appela près de lui devant les humbles vantaux protégeant la Thora. De cette place honorifique, il le présenta à la communauté et lui donna la parole. Le très savant maître Jacob Yamin venait de Sana. Il cherchait son fils Boaz et sa jeune sœur Rebecca enlevés par des bédouins. Depuis un an, dans l'espoir de retrouver ses enfants il voyageait avec les caravanes et s'arrêtait dans chaque communauté sachant qu'elles rachetaient les esclaves juifs. Les deux enfants avaient une particularité : un œil bleu et un œil noir. Il était prêt à payer n'importe quel prix pour les libérer. En disant ces mots, le vieil homme se mit à sangloter. Toute la communauté se leva pour le consoler et le rassurer. « Sèche tes larmes, lui dit le rabbin, ton fils est sauvé et voilà l'homme qui l'a racheté » puis il appela Moïse. Maître Yamin serra Moïse dans ses bras. On dut le faire asseoir car submergé d'émotion et de fatigue, il ne tenait plus

debout. Boaz, lui expliqua-t-on, avait été libéré et était parti avec un saint homme de cette communauté qui vivait à Jérusalem. Il ne devait pas s'en inquiéter. Et comme Yamin déclara qu'il voulait aller à Jérusalem, on l'accompagna jusque chez Moïse où il passerait la nuit et se reposerait avant de prendre une décision, compte tenu de son extrême faiblesse.

Mais Yamin passa une très mauvaise nuit. Sentant son heure approcher il appela Moïse, le remercia avec effusion, le bénit et lui donna un étrange petit objet. « Prends cela, lui dit-il avec effort, c'est toute ma fortune. Si tu vois Boaz donne-le lui, sinon garde le pour toi en signe de reconnaissance. » Puis il demanda à écrire et avec beaucoup de difficultés traça ces mots en hébreu : « Moi Jacob Yamin, je donne cet objet à Boaz mon fils et à défaut de Boaz à Moïse Salem qui l'a racheté et sauvé de l'esclavage.. » Il signa, mit la date et expira en serrant les mains de Moïse dans les siennes.

Yamin fut enterré au cimetière juif de Kahira. Le menuisier fabriqua un écrin fermé par une serrure, y mit l'objet qui ressemblait à un gros caillou noir avec le testament de Yamin et écrivit sur un bout de papier : pour Boaz. Puis on envoya une lettre à Emmanuel relatant l'arrivée et le décès de Yamin et le cadeau ressemblant à un talisman qu'il lui destinait.

À Jérusalem, à la réception de la lettre, Emmanuel appela Boaz et le voyant pleurer au récit du long voyage entrepris par son père parti à sa recherche et sa mort, il lui expliqua que son père était mort heureux de le savoir libre et dans la sainte ville de Jérusalem. Boaz pleura abondamment dans les bras d'Emmanuel. Soudain l'espoir de retrouver un jour sa famille l'abandonnait. À dix ans il était seul au monde et cette pensée l'épouvanta comme s'il se trouvait face à un abîme. Mais non... répétait Emmanuel, je suis avec toi, je ne t'abandonnerai pas, je serai comme un père pour toi. Je pourrais l'adopter, pensa-t-il, l'enfant avait un caractère doux et un esprit ouvert déjà mûr. Il en parlerait à sa femme, l'adoption lui procurerait une famille et le mettrait sous la protection britannique. En attendant, voyant l'humeur mélancolique de Boaz

persister, il l'emmena pour le distraire dans ses randonnées topographiques à la découverte de l'antique royaume d'Israël.

Le pays étant peu sûr et parcouru de tribus nomades arabes et turcomanes, le consul lui avait procuré une garde armée. S'ils partaient pour de longues randonnées un géomètre se joignait à eux et leur équipement comprenait des tentes de campement. Un jour, ils découvrirent des ruines non loin de Safed. La robuste élégance des murs et les larges travées ouvertes sur le ciel dégageaient une force et une espérance qui émurent Emmanuel. Il crut entendre les psaumes chantés par ses ancêtres dans l'harmonique des pierres ciselée par les siècles. Autour de lui la mélancolie poignante coulant du crépuscule sur ces ruines abandonnées allumait en ce lieu désert une magie silencieuse emplie des pleurs du vent.

Quand il rejoignit le consul à Safed, connaissant son goût pour les antiquités, il lui décrivit ces ruines et ses craintes qu'elles ne fussent entièrement détruites et ses pierres pillées. Il dit au consul que les étrangers à ce lieu l'ignoraient et utilisaient ses monuments comme des carrières. Deux jours plus tard ils se mirent en route avec une escorte de soldats. Quand ils arrivèrent, les Arabes des environs s'attroupèrent et les regardèrent avec méfiance, pensant qu'ils cherchaient des trésors. Mais Emmanuel les entendait dire aussi : Voilà les infidèles qui reviennent pour reprendre leur pays. N'était-ce l'escorte militaire qui les tint en respect ils les auraient peut-être massacrés.

Ce lieu devait être Meiron, pensa Emmanuel et ce monument était une synagogue. Mais ses compagnons y voyaient plutôt une église, étant données ses larges dimensions. Emmanuel leur montra un chandelier à sept branches sculpté sur une pierre. Le lieu est plein d'histoire, dit-il, car la Galilée était un centre de résistance juive contre les Romains.

De là leur groupe atteignit Kfar Biram pour déchiffrer une inscription sur le linteau d'un monument. Le village maronite, lui avait-on dit, avait été il n'y avait pas si longtemps un village juif. Fakreddine, le seigneur druze, en avait expulsé les habitants et avait distribué leurs terres aux Maronites. Il n'y avait plus de Juifs. Emmanuel s'approcha de la synagogue, sa façade était plus ornée et mieux conser-

vée que la précédente. Il déchiffra sur l'inscription : « Que la paix règne en ce lieu et dans toutes les villes d'Israël. Joshuah le lévite fit ce linteau. Que ses actions soient bénies. Shalom. »

Sur le retour, chacun plongé dans ses pensées, gardait le silence. Emmanuel craignait que ces pèlerinages aux antiques monuments d'Israël n'éveillassent la suspicion des Arabes. Il les avait souvent entendus dire qu'ils redoutaient le retour des Juifs et s'en prenaient pour cela à leurs monuments. Un jour il s'en ouvrit au consul qui après un moment de réflexion lui répondit : « Je ne puis rien, même les ordres du sultan seraient désobéis car le pays est en pleine anarchie. Puis il ajouta :

— Je suis convaincu qu'un jour l'ignoble discrimination contre le peuple d'Israël disparaîtra et que sur cette terre stérile renaîtra une grande et puissante nation. »

L'édit du Sultan promettant l'égalité entre toutes les religions soulevait l'enthousiasme des chrétiens au Mont Liban et en Syrie. Les missionnaires étrangers et les consuls les exhortaient à surmonter leurs peurs : « Rejetez – leur disaient-ils – une tyrannie millénaire qui vous maintient dans l'abjection et qui, par la menace et la peur, a détruit tout désir de liberté. Vous êtes dans votre pays et non des étrangers. Exercez vos nouveaux droits. Le Sultan s'est engagé à les faire respecter en échange du soutien militaire de l'Europe contre les visées russes ! » Mais dans les synagogues, les rabbins multipliaient les appels à la prudence : « Faites-vous humbles... faites-vous petits, ne provoquez pas l'envie. Patientez, la délivrance viendra de Dieu. »

Enhardis par la protection et les encouragements de l'Europe et de la Russie, les raïas chrétiens hissaient sur leurs églises des cloches et des croix. À Damas ils refusaient de payer la jizya, certains s'exhibaient à cheval avec des armes et des vêtements élégants. Alors des foules se déchaînèrent au cri de : « À mort les chrétiens, le jour de vengeance est arrivé ! » Le sang rougit le pavé, vols et incendies s'abattirent sur les quartiers et les villages chrétiens, femmes et enfants furent enlevés. Les survivants se réfugièrent dans les cours des consulats. L'Europe s'éveilla de ses illusions. La France et l'Angleterre cessèrent de se chamailler et

envoyèrent une flotte croiser devant Constantinople, tandis qu'un corps militaire français gagnait le Liban. C'était en l'an 1860, quatre ans après la promulgation de l'Édit.

En 1862 Rachel mit au monde un troisième fils et l'appela Behor. La même année, Samuel, l'aîné, jaunissait de la tête au pied et mourut. Une génération s'en va, une autre vient, le vent tourne dans les mêmes circuits et rien ne change sous le soleil. Joies et chagrins s'emmêlent comme la vie et la mort. Rachel riait avec Behor et pleurait Samuel après Jaïr. Les âmes vivent et repartent. Ne cherche pas à comprendre, fille de la poussière... enfante, allaite, soigne, enterre et meurs. Ne te plains jamais de crainte que ne se déchaînent de plus grands malheurs. Les démons se moquent des charmes donnés par le rabbin et des breuvages de l'apothicaire. Ceux-ci concoctent leurs poudres et les dosent dans la balance, ils récitent leurs formules et c'est du vent. Les démons sont-ils à court de malice ? Ils soulèvent les éléments et se rient des catastrophes qui affligent les hommes.

En cet hiver 1863, le fleuve enfla, et ses eaux tumultueuses emportèrent villages, bétail et troncs d'arbres. Le lait, le fromage, le blé manquèrent. Les cultures pourrirent. Meuniers et marchands de grains se ruinèrent, et dans les campagnes désolées, les moulins à vent ne chantèrent plus. L'année suivante, la sécheresse et l'épizootie se répandirent avec le choléra et la typhoïde. Pendant des mois, la viande déserta la table des pauvres qui se contentèrent de lentilles.

Rachel s'étonnait de trouver la marmite de Marie, sa voisine, toujours bien garnie. Non seulement du nécessaire, mais encore du superflu puisqu'elle offrait parfois à Behor une cuisse de poulet ou une côtelette de mouton. Combien donc pouvait gagner son mari colporteur ! s'émerveillait-elle, humant le fumet savoureux qui montait de l'étage inférieur.

Marie était dodue, les joues fardées, ses yeux charbonneux soulignés par le kohl. Un rien l'amusait, elle riait encore comme à vingt ans. Chaque matin elle gagnait Kahira, affairée, la tête emplie de mille combines. Les vendeurs du souk l'interpellaient familièrement. La mine avenante, ils déroulaient leurs soieries, étendaient leur brocart rutilant, vantaient leurs velours. Ici une main tentatrice

lui présentait un éventail rehaussé de nacre, là surgissaient des mules brodées de perles. Marie comparait, palpait la moue sérieuse et assise sur un tabouret, menant bon train ses marchandages. Le pied rougi de henné jouant négligemment dans la pantoufle, elle sirotait limonades et cafés, les oreilles ouvertes aux rumeurs du bazar. Son goût du scandale, son aptitude à détecter les vices secrets, les passions interdites, rendaient ses services d'entremetteuse indispensables et lui ouvraient les harems les plus fermés. Aussi les bijoutiers et les marchands européens n'hésitaient pas à lui confier pour ses clientes, bijoux, lingerie fine de Paris et articles de mode en lui laissant un pourcentage de la vente. Marie faisait son choix, emballait la marchandise dans un baluchon et la portait aux belles recluses des harems. Trottant toute la journée, messagère d'amour, colporteuse de potins, elle s'insinuait dans la confiance la plus réticente. Souple, accommodante, elle s'imbibait de ragots et s'y épanouissait comme une éponge se gonfle d'eau.

Certains jours elle éprouvait l'irrésistible besoin de partager son plaisir. Toute rayonnante, elle se plantait au bas de l'escalier et appelait Rachel. Aussi naïve qu'une oie, la femme de Moïse, se disait-elle, mais avec qui d'autre aurait-elle pu, sans provoquer l'envie et les insultes déballer complaisamment ses bijoux, ses toques brodées, ses châles précieux – parures offertes, jurait-elle la main sur le cœur, par des hanems¹⁰ reconnaissantes. Elle se paraît coquettement de faux diadèmes, se drapait solennellement dans des tissus chamarrés et inlassablement éprise d'elle-même, s'admirait, se cambrait, pointait le pied comme les almées, tournoyait dans le cliquetis métallique de ses bracelets.

Rachel assise en tailleur souriait. Elle regardait avec plaisir les bras de Marie cerclés de bracelets, sa poitrine qui se mouvait lourdement. Sous le vermillon, le visage s'arrondissait dans une plénitude réjouie. Mais la peau tavelée, les cernes et les ridules, attestaient sous le camouflage des fards la déroute de la jeunesse et les dégâts de l'âge.

10. Épouse de dignitaire.

« Et si, moi aussi, j'allais vendre dans les harems ? » s'exclamait Rachel rieuse

Marie éclatait de rire. L'œil narquois, les commissures condescendantes, elle jaugeait sa frêle compagne, ses sourcils haut levés, son corps menu. Vrai ! Une fillette vieillie tombée de la lune !

« C'est pas un métier pour toi », commentait-elle, le regard fuyant et la moue suffisante. Ses yeux revenaient à ses gros doigts bagués qui tapotaient complaisamment les taffetas. Puis, plantée devant Rachel, elle toisait avec une curiosité incrédule son visage docile, bon enfant et constatait non sans surprise :

« T'es pas coquette... toi...

— Moi... »

Coquette, elle ? À son âge ! Elle riait, amusée, la tête renversée en arrière.

« Attends, tu vas voir ! » Marie s'installait vivement près de Rachel, tirait à elle ses pommades, ses poudres et ses pinceaux et s'appliquait à enduire son visage de vert, de noir, de rouge.

« Tiens, regarde ! s'écriait-elle », lui présentant triomphalement une glace.

Rachel se récriait, cachait honteusement son visage peinturluré dans ses mains.

Certains jours, pour déniaiser Rachel, Marie l'emmenait voir le chemin de fer. Elles sortaient des souks et débouchaient dans une nouvelle avenue, ornée d'arcades et de magasins européens. La foule ondoyait et s'écartait aux cris des magnifiques hommes d'ébène qui devançaient et annonçaient les somptueux équipages. La grâce des crinolines, la richesse des toilettes des Européennes, subjuguèrent Rachel d'admiration. Des femmes, le visage aurolé de capelines fleuries et enrubannées, déambulaient s'affichant sans gêne au bras d'un Européen à la canne leste et au rire bruyant. Rachel rougissait, confuse, sous les regards masculins qui l'effleuraient puis se fixaient sur Marie qui soudain volubile, riait et parlait fort. Elles traversaient le parc de l'Ezbekieh ; dans les bosquets fleuris s'affairaient colombes et moineaux. Des cafetiers, des restaurateurs Grecs

et Italiens sur le pas de leurs baraques en bois invitaient obligeamment la clientèle. Marie montrait du doigt le Café de France :

« Là le beau monde vient prendre des limonades ou des glaces », confiait-elle à voix basse, le visage grave. Elle réfléchissait silencieusement, puis exhalait un long soupir de rancune et de résignation.

Au milieu d'un carrefour bruyant, des charrettes attelées à un mulet attendaient des passagers. Les cochers assis à terre, interpellaient les passants, baissaient leurs prix et se chamaillaient. À ce modique transport où s'entassaient les fellahs, Marie préférait les ânes, montures individuelles plus coûteuses, mais distinguées. Les prix variaient, selon la course et l'aristocratie de l'âne qui, aux dires de l'ânier, avait porté Ferdinand de Lesseps, Lamartine et même « Naboéone ». D'après marchandages s'engageaient, ponctués de gestes frénétiques et de cris étourdissants. Avec une largesse royale, Marie payait le coursier de Rachel et se hissait sur sa monture, fignant d'ignorer les commentaires grivois des cochers. Les deux femmes traversaient les nouveaux quartiers envahis par la poussière soulevée par des troupeaux de buffles et de chèvres. Elles longeaient des files de chameaux transportant des pierres et des ballots de paille. Sur les routes, des contremaîtres armés d'un fouet dirigeaient des hommes et des enfants des deux sexes réquisitionnés par la corvée. Le corps ployé sous les fardeaux ils avançaient lentement à la queue leu leu au rythme cadencé d'un chant.

Rachel et Marie parvenaient à un espace découvert jonché de ruines. Une excellente vue s'y offrait sur le train lancé à toute vitesse. Elles avisaient une colonne brisée, des chapiteaux de marbre gisant dans le sable pour s'y asseoir et débarrasser des provisions. Rachel offrait une galette à l'ânier qui remerciait la main sur le cœur et allait s'accroupir auprès de ses bêtes dont le leste mouvement de queue approuvait les brèves sentences qu'il leur confiait entre deux bouchées.

L'oreille aux aguets elles grignotaient du fromage de chèvre, des concombres, des olives, des lupins. Des corbeaux tournoyaient dans le ciel blanc. D'un village voisin leur parvenaient des aboiements et des appels. Des femmes, une cruche sur la tête, un enfant

à califourchon sur l'épaule, gagnaient leur hutte de boue séchée. Parfois un Européen survenait, le nez chaussé de lunettes noires. Un large parasol blanc doublé de bleu l'abritait. Il descendait de son âne et allait gravement examiner les ruines. Marie riait, lançait de fréquentes ceillades et voyant son amie rougir : « Oh, tu sais, jetai-elle, ce ne sont que des hommes avec en bas la même garniture que ton mari ! » Elle vantait ses filtres d'amour et invitait Rachel à s'en servir. « Quand une fille comme toi a la chance d'avoir un si bel homme pour époux... » commentait-elle, sans autre explication.

Toutes ces minauderies gênaient Rachel. Elle se rappelait les médisances qui couraient sur sa compagne et sur les gains fabuleux du colporteur. Bah... leurs vies s'enchevêtraient inextricablement. Ensemble elles avaient soigné, bercé leurs bébés, ensemble elles avaient pleuré leurs morts. Depuis des années, elles vivaient côte-à-côte, dans les mêmes odeurs d'ail, d'ordures et d'égout, dans les cris de la marmaille, partageant les maladies, les larmes et les rires, unies par les infimes gestes quotidiens qui tissaient leur vie.

Un tourbillon de fumée et de vacarme emplissait soudain l'espace. Les chardonnerets fuyaient, rasant le sol. Les deux femmes se dressaient précipitamment. Rachel claquait ses paumes, ravie et terrifiée. Marie, la main en visière, prétendait voir le wagon doré réservé aux femmes et aux esclaves des pachas. Elle affirmait même y avoir voyagé et décrivait les eunuques qui disposaient des paravents dans la gare jusqu'aux fiacres, pour dissimuler le harem aux regards de la foule.

Quand la fumée de la locomotive se dissipait, elles rentraient au pas lent de leur monture. Marie s'abandonnait à des confidences égrillardes, des histoires obscènes où s'entremêlaient les commérages du quartier et les intrigues des harems. La rapacité des eunuques aiguisait son ressentiment. Le visage buté, elle calculait interminablement les sommes qu'ils lui extorquaient. Pas une mouche n'entraît au harem sans soudoyer ces maîtres tout puissants, maugréait-elle avec dépit.

Dans les rues étroites et couvertes, la foule bigarrée les obligeait à se ranger en file. Des marchandes accroupies devant des paniers

d'osier où s'empilaient des dattes interpellait les passants. Les parfums poivrés des épices collaient aux façades écaillées et à demi-effondrées. Sur les terrasses plates des mesures, des chèvres agaçaient la volaille. Des filtres d'amour ? songeait Rachel. Depuis longtemps, Moïse la délaissait. Ça c'était fait en douceur. Bah... à son âge... ! Si Moïse, de temps à autre la prenait, elle s'abandonnait docilement par une habitude qui avait supplanté la passion depuis longtemps. Elle soupira résignée, il n'était plus le même homme, celui qu'elle avait épousé. Méchant, amer, il la rabrouait souvent.

Songeuse, elle tapotait affectueusement le cou de sa bête, soudain attendrie par son naturel résigné et mélancolique. « Hé... tu es comme moi ! » murmurait-elle.

Grâce à Marie, Rachel découvrit les nouveautés de sa ville, les ministères et les banques, devant lesquels des écrivains publics siégeaient, noblement installés sur des cages à volatiles, leur long encrier de cuivre posé devant eux ou passé à leur ceinture. Ce fut Marie qui l'emmena voir le premier pont. Et comme Rachel, rieuse, se refusait à s'y aventurer, elle se moqua gentiment : ne voyait-elle pas la foule des passants, les charrettes, les chevaux, les ânes ? Longtemps, les deux femmes agrippées à la balustrade, la jupe gonflée de vent, contemplèrent les tourbillons vertigineux où s'engouffraient les piliers. Elles croyaient distinguer dans les eaux glauques des formes humaines, derniers vestiges des victimes de la jalouse justice des harems. Au retour Marie achetait pour Behor des animaux fantastiques en sucre rouge ou blanc, vendus sur des étals ambulants. Habitée aux venelles ombreuses de Zuwella, Rachel s'égarait dans ces espaces découverts, brûlés de soleil où grouillaient une cohue emmêlée et bruyante d'hommes et de bêtes. Turcs graves au turban monumental, mamlouks Tcherkesses, soldats albanais, eunuques, bédouins et fellahin, Grecs, Juifs et Coptes coiffés du turban noir circulaient dans la poussière et le vacarme, parmi les troupeaux de chameaux, de buffles et de chèvres.

Elles faisaient un détour et gagnaient Choubrah, but de leur promenade. La fraîcheur du crépuscule rassemblait tout le beau monde de Kahira sur la large avenue ombragée par des syco-

mores centenaires. On flânait, on musardait dans l'heure indolente propice aux galanteries. On s'offrait des friandises ou des colliers de jasmin, on riait sous les capelines, en guignant les fringants cavaliers qui baisaient les mains gantées des dames en calèche. Soudain apparaissaient de mystérieuses beautés voilées emportées à toute allure, avec leur garde farouche d'esclaves et d'eunuques parés de livrées flamboyantes.

Les deux femmes aperçevaient Ami dans son élégant phaëton, sanglé dans une redingote noire, tenant négligemment une canne au pommeau de nacre et d'argent. De temps à autre, il soulevait son chapeau et s'inclinait très bas. Rachel, avec un respect craintif, suivait d'un long regard ce beau visage grêlé, blanc et impassible qui semblait sculpté dans du marbre.

Fatiguées mais heureuses, elles rentraient par les nouveaux quartiers résidentiels. De larges platanes, de magnifiques sycomores ombrageaient le sol poussiéreux. Des bougainvilliers, des mimosas, des manguiers masquaient d'élégantes villas aux jardins clôturés. Des esclaves ou des domestiques sommeillaient aux portes, d'autres dépoussiéraient les tapis aux balcons. Le roulement d'une berline, le trot d'un cheval rompaient le silence. D'un moucharabieh s'échappait une plainte monotone.

Un après-midi, Marie, passant devant une luxueuse villa, indiqua du doigt la maison de Zaki Lourtiel. Derrière les rideaux d'une fenêtre, Rachel crut distinguer un homme qui déambulait. Tremblant d'une peur irraisonnée, elle détourna les yeux.

Toute cette fortune et une seule héritière, murmura-elle songeant à la mort de Dan.

Telle mère, telle fille, gouailla Marie, d'un ton de revanche.

« Victoria ? Pas possible !

— Je sais ! asséna Marie. »

Et riant :

« Comment sais-je que Rachel Lourtiel dilapide joyeusement sa fortune ? Je pourrais te décrire, ma chère, ses toilettes, ses bijoux, ses amants, ses fréquentations. J'ai des oreilles et des bouches amies dans toutes les maisons. »

Elle rumina en silence, le front buté, puis émit dans un soupir, d'une voix lente et sentencieuse :

« Vois-tu... à l'automne de la vie, les artifices de la beauté et l'assouvissement des désirs coûtent chers... »

À Zuwella aussi, la vie changeait. L'afflux des étrangers, le développement économique du pays, la disparition des vieux préjugés religieux offraient à tous de nouvelles opportunités. Assise dans la cour sous le figuier, à la place autrefois occupée par Judith, Rachel s'étonnait de la transformation des habitudes. De son temps, les filles n'allaient pas à l'école... Moins de mendiants aussi dans les rues... Ils se rassemblaient à la soupe populaire qui servait trois repas par jour. La société Charité en secret, d'antique mémoire, avait accru ses secours, grâce, disait-on, à Miriam Lourtziel, l'épouse d'Ami. Les pauvres recevaient des dons anonymes. Parfois des dames voilées, vêtues à l'européenne, visitaient les mourants, distribuaient des fioles aux malades et laissaient discrètement une aumône ou un cadeau.

Rachel aussi changeait... la peau de ses mains se desséchait et se ridait et ses chevilles enflées lui rappelaient les plaintes de Judith. Et Behor, elle le savait, serait son dernier enfant.

Un matin, revenant du marché avec quelques poireaux dans son cabas, elle aperçut non loin d'elle l'une de ces mystérieuses dames voilées. Un châle blanc léger couvrait sa silhouette corpulente, quelques mèches blanches s'échappaient du voile. L'inconnue marchait pensivement, la tête baissée. Un vent chaud sifflait entre les maisons d'où s'échappaient les odeurs de cuisine et le joyeux tohu-bohu des enfants.

Comment vivent ces femmes riches aux mains compatissantes, à la voix affable, se demandait Rachel, les yeux rivés sur l'inconnue. Ont-elles les mêmes besoins que les humains ? Mangent-elles, boivent-elles, engendrent-elles comme les pauvres femmes de Sa'ar ?

À un croisement, une rafale souleva le voile de la mystérieuse passante. Distraite, elle négligea de le rajuster et poursuivit

son chemin. Rachel retint une exclamation : elle avait reconnu Miriam Lourtiel.

Un ange peut-il engendrer un démon ? À la première occasion, elle questionnerait le rabbin. Aujourd'hui, nombre de gens niaient l'existence des démons. Allons donc, disait Marie, Iddo n'était qu'un grand benêt. Tout de même, sur une route d'Irak, protestait Rachel avec un pincement au cœur, Emmanuel avait été assassiné. Et justement après qu'Iddo, funeste présence, l'eût rejoint à Jérusalem ! Elle oubliait ça Marie ! Elle soupirait et se sentait orpheline... Quelque part, une lampe s'était éteinte et la lumière du monde en avait pâli. Voilà bien l'influence maléfique d'Iddo... certaines gens répandent le malheur comme l'eau. Et voilà le comble : malgré sa mauvaise réputation et la malédiction d'Ami, Iddo avait épousé Ruth, la plus jeune sœur d'Emmanuel. Que Dieu la garde ! Qu'avait pensé Esther, au royaume des âmes, du mariage de sa fille avec un Lourtiel ? Peut-être qu'Iddo s'était débarrassé du démon qui l'ensorcelait, rien qu'en demeurant dans la ville sainte ? Ces sortes de miracles se faisaient à Jérusalem. Qu'en penser ? Sa tête grisonnante s'égarait. Pourquoi par exemple, n'aimait-on point Ami ? N'était-il pas le plus honnête des notables de la communauté ? Le Vice-roi l'honorait de sa confiance, et sa position élevée à la Cour enorgueillissait les Juifs. Aussi administrait-il en toute liberté les fonds de la communauté. Ami : bon ? méchant ? Qui peut dire ? Seul celui qui sonde le cœur de l'homme peut en juger.

En 1867, le recrutement pour la guerre contre la Crête remplit la population de terreur. Des soldats à pied et des kawas¹¹ à cheval poussaient vers les centres de recrutement des hommes de tous âges, vêtus de haillons, liés trois à trois. Leur famille les suivait, femmes, enfants et vieillards les accompagnaient en se lamentant avec des gémissements lugubres. Ils déchiraient leurs vêtements et se couvraient le visage de boue et de poussière. Terrorisés les paysans s'enfuirent, d'autres se mutilèrent.

Pour comble de malheur, des nuées de sauterelles rouges s'abattirent sur les champs. Grande fut la dévastation, car les bras

11.

manquèrent pour les en chasser avec des torches enflammées et le tintamarre de tambours et de cymbales. Les calamités se succédèrent toute l'année. Jamais on ne vit une telle abondance de grenouilles, les têtards couvraient les chemins, vermine et poux pullulaient. Au cours de l'hiver, la terre trembla deux fois, des pluies de grêle s'abatirent, l'eau ruisselait partout. La ville semblait emportée par un déluge. Transis, les gens évoquèrent la fin du monde.

Un après-midi, Marie, les traits bouleversés, les vêtements désordonnés, se précipita chez Rachel. L'émotion l'étouffait, bouillonnait dans sa poitrine.

Aidée de Behor, Rachel était en train de vider les cuvettes remplies de l'eau qui dégoulinait du plafond. Alarmée, le menton levé, elle examinait les larges cicatrices noires qui balafrèrent les murs.

« Victoria... Victoria... » proféra Marie, et au comble de l'émotion, elle s'affaissa au sol.

Rachel déposa lentement sa cuvette par terre et se releva précautionneusement. Ce temps humide réveillait toutes ses douleurs. Elle essuya ses doigts gonflés et gourds sur sa jupe et répliqua ahurie :

« Hé bien quoi ! Victoria... »

— Ici... elle habite ici à Zuwella !

— Ça... oui ! » s'exclama Rachel incrédule, suivant des yeux Behor qui précautionneusement descendait vider la cuvette dans la cour.

Marie s'éventait de sa main épaisse, les lèvres pincées, les yeux au ciel. Sa voix brève hachait les phrases :

« Elle a quitté son mari, les enfants, l'argent, basté ! pour suivre qui ? Tu ne devineras jamais : le beau Simon ! »

Rachel demeura sans voix, puis, ouvrant des yeux tout ronds :

« Le fils d'Aslan ? Simon, ce bon à rien ? Ce fêtard courailleur ? »

Elle se laissa tomber sur un escabeau et ressentit un élancement qui lui fit redresser le dos.

« Elle l'a dans la peau, quoi... La princesse roulait sur l'or, la voilà dans le fumier. Une fille née dans la dentelle ! Ça a servi à

quoi, ces grands airs ? Elle crache le sang et ils vivent comme des pestiférés, parce que Simon, ce vaurien, lui a fait un enfant. Une fillette de quelques mois. La famille Lourtiel lui a fermé sa porte. Clac ! Ouste ! Elle a fait une mésalliance. Et le père de Simon, ce vieux cochon qui remballa son fils et ne veut plus le voir. »

Bouche-bée, Rachel s'affaissa sur son escabeau. Elle n'en croyait pas ses oreilles. Une part d'elle-même s'écroulait, se désagrégeait dans ce chambardement qui transformait les riches et les puissants en misérables. D'abord Zaki Lourtiel... maintenant sa fille.

« Victoria... Victoria à Zuwella ! » répétait-elle, saisie d'effroi par cette chute et les cruelles facéties du destin. Comme le sort se jouait des humains ! Pareil au vent, il les entraînait, les bousculait, les brisait et renversait les remparts même de la richesse.

Marie silencieusement alla préparer du café, versa une tasse et but à petites gorgées, le front buté, le regard absent, le cou rentré dans les épaules. L'ampleur du drame l'hypnotisait, lui inspirait une terreur sacrée, mêlée d'une sorte de triomphe et de revanche. Hein... ! Les malheurs des privilégiés compensaient un peu l'injustice de la fortune ! Elle se dressa solennelle, le visage durci et compassé par l'importance de l'événement qu'elle annoncerait. De la voix et du geste elle racola les voisines et bientôt toutes les commères se rassemblèrent pour dégoïser leurs ragots et leurs grivoiseries, rire et se chamailler avec une véhémence emportée.

Parfois, Rachel apercevait Victoria devant les maraîchers. Sa silhouette élancée, frileusement enveloppée dans un châle noir jeté sur ses vêtements européens, ses élégantes bottines la différenciaient immédiatement des habitantes du quartier. Elle passait rapidement, distraite, secouée par une toux creuse, son visage émacié par la consommation penché sur un bébé qu'elle serrait sur sa poitrine. Sa mine altière, ses façons froides rebutaient la sympathie et la curiosité des rares matrones qui s'apitoyaient sur cette reine déchue. Les jeunes filles tentaient de l'imiter et tortillaient un chignon sur leur nuque. Rachel baissait les yeux quand elle croisait son regard dilaté et fiévreux. Hé... la vie est ainsi... la roue de la fortune tourne, celui qui le matin mange de la viande, dîne le soir d'un oignon. De tous

les Lourtiel, seule Miriam venait discrètement visiter sa nièce et lui remettait l'argent qui faisait vivre le ménage.

Quelle passion maudite avait arraché Victoria à la richesse et à la sécurité de son foyer pour la précipiter dans le déshonneur et la mort ? Simon, ce vaurien, ne pouvait être que l'instrument du démon dont il avait l'apparence. Grand, bien bâti, très brun, le regard enjôleur, la bouche pleine et sanguine, le sourire étincelant, avec dans la figure un je ne sais quoi de vil comme si les bas-fonds de son être affleuraient dans sa physionomie et en brouillaient l'harmonie. Oisif et bavard, il paradait à Zuwella, aurolé par l'éclat tragique d'un amour scandaleux. Quand par hasard Rachel l'apercevait, elle s'éloignait rapidement et détournait les yeux. Dans les cafés, il se rengorgeait comme une coquette : sa maîtresse le persécutait de sa jalousie, l'excédait de son amour, de ses pleurs et de ses supplications. Il s'affichait avec des femmes et, dans ses beuveries, étalait complaisamment les détails de son intimité. Tout le quartier savait comment la fille de Zaki Lourtiel, la nièce d'Ami, querellait son amant et quémandait ses caresses. On l'observait avec des sarcasmes et des ricanements, comme des chasseurs piétinent et encerclent la proie capturée. Victoria, c'était le côté fragile et vulnérable des notables, inaccessibles dans leur orgueil et leur puissance et sur cette Lourtiel terrassée s'assouvissaient la sourde rancune, la vengeance terrible de la misère et de l'envie. On n'aimait pas Simon qui racolait les femmes et vivait dans les tripots de Kahira, mais le mépris distant de Victoria, fagotée dans ses vêtements au luxe élimé et rongée par une toux creuse, n'éveillait aucune pitié.

« Elle prend des airs... ricanait Marie, mais elle mendie des étreintes que le beau Simon prodigue aux prostituées. »

Rachel hochait la tête en silence. Quelle déchéance ! Elle se souvenait encore de la layette brodée par Esther, des robes et des jouets de Victoria commandés à Paris.

« C'est l'amour », disait-elle, réfléchissant à cette passion fatale, à ce brasier dévorant.

Parfois elle sentait sur Marie cette même odeur indéfinissable de musc et d'œillet qui flottait dans le sillage du beau Simon. Un jour elle lui dit, après l'avoir reniflé :

« Tiens, tu sens le parfum de Simon... »

Marie éclata d'un rire gras et ne répondit pas, la considérant avec cet air de commisération curieuse que Rachel ne remarquait même pas.

En l'an 1869, Moïse exposa ses meubles dans une boutique qu'il loua rue Lourtiel près de l'auvent qui abritait naguère le marchand de beignets. Saltiel mort, ses trois fils avaient hérité d'une fortune amassée sous les dehors de la pauvreté. L'or transforma l'auvent en une pâtisserie toute dorée, comme un beignet. Libérés de la peur engendrée par le fanatisme, les frères Saltiel avaient décoré leur pâtisserie de superbes glaces et verroteries de Venise. Konafas, feuilletés, croquants, confitures et sirops Saltiel étaient dégustés dans les harems et les salons de Kahira. À en croire la rumeur, l'arrière-boutique abritait même des rencontres galantes. Seul le banc où s'asseyaient encore quelques vieux clients évoquait le temps du vieux Saltiel, souriant près de son chaudron. Dans la rue flottaient toujours les effluves aromatisés de sucre et de cannelle. Rachel en passant y respirait l'écho d'un chant monotone, l'écho du temps d'autrefois... Dans la boutique de meubles mitoyenne, ses fils Nathan et David exhibaient une mine fleurie et un bel embonpoint. Leur apprentissage chez des Francs leur avait enseigné le français et même un peu d'anglais. Ils avaient aussi appris l'italien, après avoir passé six mois à Florence. Rachel ne reconnaissait plus ses fils en ces messieurs diserts, vêtus à l'euro péenne. Comme ils allaient souvent conclure une affaire au café Saltiel, les pâtisseries reconnaissants offraient à Rachel le jour de l'an un large cornet des célèbres beignets.

Un après-midi de décembre, alors qu'elle achetait dans la pâtisserie une plaque de pistaches sucrées cristallisées pour Behor,

l'aîné des Saltiel l'aperçut. Il s'avança avec le visage épanoui et la jovialité heureuse des gens rassasiés qui se consacrent à rassasier les autres. Rachel le complimenta sur sa bonne mine et accepta le cornet de beignets chauds et croustillants qu'il lui présenta en un tour de main avec cette expression de gravité souriante des tendres. Il aimait bien cette petite femme effacée et timide, dont les yeux limpides semblaient constamment polis par une source intérieure, comme les galets d'une rivière.

Dehors, les rares falots jetaient sur les boutiques une chétive lumière. Collée à la vitre de la pâtisserie, une mince silhouette serrait sous un châle noir un bébé qui geignait.

Rachel sortit et déposa son paquet sur le banc, se détourna, rectifia son fichu et s'éloigna. Au bout de la rue, elle se retourna furtivement. Le paquet qu'elle avait laissé sur le banc n'y était plus. Victoria se dépêchait, secouée de quintes de toux. L'enfant ne pleurait plus.

Moïse préférait confier à ses fils la charge de traiter avec la clientèle qui visitait la nouvelle boutique. Lui était un ouvrier, eux savaient vendre. Les salamalecs, les sourires, les politesses, ça leur venait tout naturellement, avec le charme jovial de la jeunesse. Leur visage honnête et rieur retenait les clients qui s'attardaient à leur parler, repassaient et commandaient souvent un meuble. Avec les fils Saltiel, ils racolaient les étrangers dans des endroits peu recommandables où se produisaient les almées. Autrefois on n'aurait pas toléré ces choses. Ils avaient même déniché un Américain dans un bouge et lui avaient vendu un canapé incrusté de nacre. L'Amérique... ils n'avaient que ce mot à la bouche. Les mines d'or ! Nathan, le plus entreprenant, avait finalement obtenu l'accord paternel pour louer cette boutique accolée à la pâtisserie. Au vrai, c'était un bon emplacement car Saltiel ne désemplissait pas. Pourtant Moïse y allait rarement, il n'aimait pas ce lieu, un malaise l'oppressait, il croyait qu'une ombre, un regard le suivaient. Le mauvais œil ! Lui Moïse avait réussi, alors, forcément... les envieux ! Et Behor était un si charmant enfant avec son visage rondelet et ses yeux éveillés.

Moïse ne chicanait plus Rachel quand elle brûlait l'alun, crevait des yeux de poisson et couvrait Behor d'amulettes. Certains jours

de khamsin, elle prétendait sentir l'envie flotter autour d'elle comme un fluide malfaisant prêt à frapper. Ne dit-on pas que l'esprit du mal rôde sans jamais se fatiguer ? Lui-même éprouvait dans cette boutique un malaise comme si du palais Lourtiel avec ses volets fermés une angoisse suintait de son âme défunte. Il détournait les yeux de ses murs si proches couverts d'une lèpre verdâtre cachant un jardin muet, livré aux ronces et aux serpents. La nuit, des hiboux hululaient perchés sur des palmiers sinistres et étiolés. Pourquoi irait-il dans cette boutique ? Il n'était pas homme à se courber devant les clients en leur baragouinant des douceurs. Même enrobé de crème, le fruit du cactus pique. On ne tuteurise pas un vieux tronc, ses nodosités têtues découragent le rabot et comme l'huître s'unit au rocher, il s'ancrait dans son atelier, dans cette odeur de colle et de bois qui l'enracinait dans la suite de ses jours. Il l'avait même agrandi et avait engagé deux ouvriers. Des fainéants. De son temps, les jeunes travaillaient mieux. Il hochait la tête en pensant à Shalom, comme s'il était mêlé à l'impondérable poussière du bois. Tout changeait. Même les pachas voulaient un ameublement à l'euro péenne. Béni soit Luigi au lieu où il se trouvait... Il se souvenait des airs de Nabuccho qu'il fredonnait, remuant son grand nez vineux. Planté au milieu de son magasin, le geste large, le torse bombé, couronné comme un empereur de sa chevelure noire bouclée, il accueillait Moïse par des arias d'opéra célébrant la libération d'Israël ou de l'Italie. Oui, répétait-il, c'est Israël qui a donné au monde l'idée de la liberté. Et Moïse se reprochait de n'avoir pas retenu cet homme au gosier mélodieux parti se battre contre les Autrichiens. Quel démon l'avait saisi ? Avait-il alors encore toute sa tête ? Sur le bateau une mauvaise fièvre en avait fait son affaire et sa dépouille expédiée dans les abîmes avait nourri les poissons. Il le revoyait avec sa moustache conquérante, son torse bombé et cette façon d'aspirer l'air à grand coups en caressant les femmes de son œil attendri et humide.

Bah... qu'importaient à présent ses couchages avec Marie, leurs rires et leurs regards et cette secrète connivence des amants qui déversaient dans ses veines l'amère colère d'un homme trompé.

Jaloux... lui ! Marie, une garce qui se fourrait dans tous les lits, même dans la paillasse de Simon, cet impudent qui avait l'âge de son fils ! Un vaurien qui faisait le glorieux. Son père lui-même rougissait de l'avoir engendré. Boucle-là ! criait-il à Marie quand elle lui rabat-tait les oreilles avec ses « Victoria fait ainsi... Victoria dit cela... » Comment le savait-elle ? Vivait-elle dans ses jupes pour connaître la couleur de ses caleçons ? Pour sûr, Marie couchait avec Simon dans le but de récolter toutes ces informations. À force de le cuisiner, elle en venait à se prendre elle-même pour une Lourtiel. Alors elle minaudait, le petit doigt dressé, poussant sa voix aux pointes écaill-euses, tandis que ses chairs tremblotaient dans l'exubérance de ses joies ou de ses fureurs.

Depuis peu elle avait une nouvelle manie. Elle reniflait Moïse en soupirant, l'air dégoûté et prétendait qu'il répandait l'odeur de Sa'ar, une odeur de détritrus, d'oignon et de sueur. Avant, elle n'était pas si difficile ! Et qu'est-ce que sentait sa mère ? Marie voulait l'humilier, oui ! Tourmentée par cette méchanceté basse et têtue, cette rancune contre le sort qui lui plaquait sur le visage un air de revanche. Alors elle s'amusait à le blesser, à revenir avec insistance sur les vertus aphrodisiaques de la câpre. Et bien oui ! Il avait plus de cinquante ans ! Le comparait-elle à Simon ? Un jour, il la remballerait. Mais qui la remplacerait ? Malgré son poil grisonnant, il se sentait assailli de désirs. Marie était commode, discrète et toujours disponible. Avec elle, on ne perdait pas de temps en vain bavardage. Elle apaisait sa fièvre avec cette complaisance impudique qui la menait aussi dans d'autres lits. La garce devinait ses soupçons et même s'en amusait. Elle affectait de mépriser Simon, ce gomineux entretenu par des prostituées. Victoria, ruminait-elle, l'air pénétré, claquant sa langue, comme si la seule prononciation de ce nom lui procurait une jouissance secrète – se consume pour un salaud qui se moque d'elle dans les bras des traînées. Fallait-il être dinde pour succomber à ses mines de truand enjôleur ! On ne la lui faisait pas... Elle les connaissait les hommes ! Et Simon, avec son œil cruel et son sourire éblouissant, la laissait de glace.

Elle est pareille à lui, ricanait Moïse. Sans peine, elle perceait les desseins du fils d'Aslan, devinait les méandres de sa nature perverse. Ce n'était pas la passion qui la menait dans le lit de Simon, mais la froide détermination de le partager avec Victoria. Simon devait lui procurer un plaisir bien plus subtil en lui communiquant ce pâle reflet insaisissable de l'univers mystérieux et magique des Lourtiel. Par lui, comme à travers une loupe, Marie observait Victoria, se glissait en elle, s'identifiait à cette fragile jeune femme, et se métamorphosait elle-même en cette romaine élégante et instruite. Ah oui, elle prenait de grands airs, elle voulait oublier son enfance à Sa'ar, la toux qui avait arraché les poumons de sa mère, elle voulait se persuader d'avoir été elle-même cette fillette grandie dans la soie et les dentelles. Il voyait bien son jeu ! Allons, il devrait se ranger, se dégager de ses filets. D'ailleurs, elle était trop grasse, avec trop de poitrine, de ventre, de fesses. Oui, elle le dégoûtait, avec son visage défraîchi sous le maquillage. Pourquoi hésitait-il encore ? C'était elle qui lui courait après. Il s'était laissé faire, mais maintenant ! elle ne l'intéressait plus. Que Simon la garde ! Hé... hé... on verrait bien qui en souffrirait le plus ! Elle reviendrait à lui comme un toutou, elle se traînerait à ses pieds. Heureusement, il avait la tête claire ! Il ne restait plus qu'à fixer le moment de rompre. Parlait-elle à Simon des effets de la câpre ?

Le corps trempé de sueur, le menuisier, le visage fermé, ruminait ses griefs dans son atelier. La chaleur comme un couperet était tombée sur la ville haletante. Sous le ciel plombé, le khamsin et la poussière se déchaînaient. Si seulement il avait vingt ans... Ho... il aurait cinglé vers l'Amérique. Tout le monde en parlait. Le coton se vendait grâce à l'Amérique. Le pays s'enrichissait... encore l'Amérique ! Les étrangers affluaient... toujours l'Amérique ! Comment était l'Amérique ? Un immense espace vert et plat, une sorte de désert de sable vert ? On s'y battait, paraît-il au sujet des esclaves. Nathan disait que certains en voulaient et d'autres n'en voulaient pas. Ici il s'en déversait des quantités, à croire que toute l'Afrique se vidait chez les Arabes. Personne n'y trouvait à redire – sauf les Européens. Les jellabs ne se ravitaillaient plus qu'en Afrique,

depuis que les Blancs chrétiens ne se laissaient plus capturer. De belles femmes blanches ou des Chrétiens bien bâtis arrivaient encore parfois d'Alger, de l'Arménie ou des Balkans. Mais ces prises fort coûteuses étaient réservées aux harems des dignitaires.

« Perles de rosée ! perles de rosée ! lança dans la rue le marchand de sirop.

— Hé... songea Moïse, apporte-nous plutôt des perles d'Amérique ! »

Amusé par cette trouvaille, il grimpa les marches de son atelier et du seuil, les poings sur les hanches, regarda goguenard le vendeur s'approcher. L'homme avançait, courbé sous la volumineuse gourde de peau de buffle. Sa galabieh relevée découvrait ses genoux cagneux et ses jambes grêles, blanchies de poussière, ses orteils s'écartaient au sol. Chaque année, son dos se cassait davantage et sa silhouette se ratatinait, sa barbe de chèvre grisailait, mais depuis trente ans son appel qui revenait régulièrement à la même heure avait la permanence d'un cycle naturel. Le soleil mordait la terre mais l'eau devenait si chère que personne ne la gaspillait en arrosage.

Les yeux fixes et phosphorescents, Moïse regardait l'homme approcher. Il y avait des trains, des banques, l'Opéra, les arcades du boulevard Ismaila, Moïse s'était enrichi, mais le porteur d'eau lui ne changeait pas.

« Hé l'oncle ! interpella Moïse, appelle donc ta pisse "perles d'Amérique" !

— D'Amérique ! le vendeur écarquilla les yeux : d'Amérique ! Qu'est-ce que c'est ? » Il épongea son front ceint d'un mouchoir rouge.

« Un paradis !

— Qu'Allah le donne aux Musulmans ! »

Le menuisier se mit à rire et s'attarda un instant, curieux de voir l'effet du boniment. Des têtes apparaissaient derrière les barreaux, des femmes en fichus, chaussées de mules en bois, sortaient sur le pas de leur porte, les manches relevées sur leurs bras robustes.

« Béni soit l'ange qui t'a placé sur mon chemin ! » s'exclama derrière Moïse une voix cassée au fort accent persan.

Perdu dans ses vêtements élimés d'un noir grisâtre, Éléazar le kabbaliste, pâle comme l'aube, levait des bras décharnés.

« Ces marches sont des pièges, soupira le vieillard, jetant un regard de reproche résigné aux escaliers qu'il frappa faiblement du bout de sa canne.

— Tu venais donc chez moi ? Quel honneur !

— Je venais, noble artisan, te demander une étagère. »

Moïse le regarda incrédule, puis il s'esclaffa. D'où sortait ce terreux ? Venait-on chez lui pour une étagère ?

Éléazar se tenait devant lui et s'appuyait de ses deux mains flabies sur sa canne. Une résille de ridicules couvrait son visage encadré d'une barbe de patriarche. Un bandeau noir serrait son front dégarni. Il était si vieux, si fragile, qu'il semblait à la merci d'un souffle. Pourquoi un être si décrépi vivait-il encore soupira Moïse ? Et que ferait-il d'une étagère ?

« Une étagère... raila Moïse. Autant que ça ! Tu venais donc chez moi pour une étagère ! Et de quelles dimensions, Votre Honneur ? »

Éléazar avait fixé les mesures après mûres réflexions, mais se méfiant de sa mémoire, il les avait notées sur un bout de papier tout chiffonné qu'il tira de sa poche. Moïse l'écouta égrener les chiffres avec sa lenteur cérémonieuse habituelle, plissant ses paupières fripées.

« Laisse-moi ce papier », coupa Moïse, impatient de se débarrasser de lui.

Éléazar se confondit en remerciements et s'éloigna bénissant Moïse, digne fils de Shalom.

Le menuisier allongea le bras, s'appuya contre le mur et le regarda s'éloigner. Puis il haussa les épaules, tourna le dos et descendit quelques marches. Avant de disparaître dans son caveau, il lança un regard par-dessus son épaule vers la rue. Le caftan décoloré s'en allait à petits pas précautionneux, silhouette frêle qui remontait dans le temps et éclairait des souvenirs éteints.

Le vieil Éléazar logeait dans un rez-de-chaussée au fond d'une cour. Un lit de fer et une table meublaient sa chambre dont le sol noirâtre apparaissait sous les nattes usées. Vêtu d'un caftan rayé, le kabbaliste lisait à sa place habituelle, tassé sur une banquette sous la fenêtre. Dehors le jour déclinait et les bruits mouraient. Une pâle lumière convergeait sur le visage du vieillard qui rayonnait comme une source de clarté mélancolique dans la pièce noyée d'ombre.

Levant ses yeux usés, Éléazar aperçut Moïse dans la cour, l'étagère gaillardement posée sur l'épaule. Il sifflotait. Le vieillard gagna aussitôt la porte et l'ouvrit. Le corps redressé, les deux mains spontanément tendues, il lança un vigoureux :

« Béni soit le visiteur ! »

Réalisant soudain l'insidieux envahissement de la nuit, il se hâta d'allumer une bougie. La flamme livide débusqua de l'ombre des piles de livres dressées au sol. Impressionné, Moïse sans mot dire, obéit aux indications du kabbaliste et fixa l'étagère au mur, près de la fenêtre. Éléazar allait, veinait, alerte, portant de gros manuels reliés de vieux cuir. L'opération terminée, il s'inclina devant Moïse, la main sur le cœur. Son hôte distingué, lui ferait-il l'honneur d'accepter un café et une pipe ?

Dans la lumière diffuse et tremblante, les livres amoncelés vacillaient parcourus d'une vie secrète. C'était comme si de multiples présences bruissaient dans l'obscurité. Installé sur la banquette, sirotant son café, Moïse se sentait enveloppé d'âmes. Au moment de partir, il désigna du doigt les livres et remarqua :

« Tu dois être heureux de vivre en pareille compagnie. »

Le visage du vieillard s'attrista. Avec un soupir, il baissa la tête et ne répondit pas.

Cette première visite impressionna le menuisier. Quelle vivacité encore dans ce vieux corps ! Tirait-il de la science cette nouvelle jouvence ? Flatté de l'intérêt que lui manifestait le kabbaliste, Moïse alla fréquemment le voir. Il devinait la solitude du vieillard à la joie qui fleurissait sur son visage dès qu'il apparaissait dans la cour. Le menuisier s'installait sur une banquette tandis qu'Éléazar s'empres-
sait de chauffer une cafetière sur les braises de l'âtre. Quelques

gâteaux secs, des dattes, une poignée de figues garnissaient sa seule assiette intacte. À ses manières cérémonieuses et à son langage châtié, Moïse comprenait qu'il se trouvait en présence d'un homme instruit autrefois plus fortuné. Son allégresse ne cessait de le surprendre. Il le regardait aller et venir parmi ses livres, les feuilleter, y retrouver joyeusement une pensée sûre. Des pépites brillaient dans ses yeux et leur éclat effaçait les rides, assouplissait les ligaments ankylosés, revigorait toute une vieille carcasse de peau flapie, d'os et de viscères qui, par miracle, tenaient encore ensemble. La vieillesse n'est qu'apparence, songeait le menuisier en l'observant, une défroque jetée sur l'homme.

« Tu ne connais que ta chambre et ta cour, disait-il. Tu n'as jamais vu les merveilles de la ville, les nouveaux immeubles, les places, les parcs, les ponts, les arcades... »

Dans un doux mouvement, Éléazar balançait sa tête blanchie à droite, à gauche :

« Je suis trop vieux », s'excusait-il, avec humilité.

Mais Moïse savait qu'il se calfeutrait de peur d'être reconnu.

« Je suis un anussim¹², lui avouait-il parfois, la voix empreinte d'une sourde tristesse. Ma vie est un sursis, à la merci d'une vengeance, d'une dénonciation, même d'un Juif hostile. Le mal habite les profondeurs impénétrables de l'homme et sans le pardon, le monde ne subsisterait pas. »

Moïse haussait les épaules, souriait incrédule. Le vieux vivait obnubilé par ses terreurs.

« Allons... allons... tout ça, c'est des vieilles histoires... »

Éléazar secouait la tête :

« Les vieilles histoires... c'est le lot des vieux !

— Ces idées, cette peur, c'est comme une maladie qui t'habite. Écoute, tu vis à une autre époque. Et puis les Turcs... c'est pas comme les Persans. Aujourd'hui des raïas sont ministres.

— Oui...oui... grommelait impatiemment Éléazar. Ensuite ils seront massacrés ; ça arrive régulièrement aussi sûr que les saute-relles. Interroge les jours anciens. Ceux que nous n'avons pas lésés,

ni blessés nous poursuivent de leur haine. Ouvre tes oreilles, est-ce que les ulémas ne prêchent pas la révolte contre les Turcs qu'ils accusent de corrompre les lois de l'islam ?

— Des pets ! Avec tout mon respect, maître, permets-moi de te dire que tu es dans l'erreur. La seule vue de Kahira dissiperait toutes tes craintes. Les gens, étrangers et raïas, circulent librement, sans garde, dans tout le pays. Un jour, je t'emmènerai admirer l'Opéra, les jets d'eau, les rues éclairées au gaz, les trains... vrai, c'est une ère nouvelle, le fanatisme est mort ! Le Vice-Roi nous protège comme la prunelle de ses yeux ! »

Éléazar agitait sa tête chauve.

« Dieu sait ce qui est à venir... Que s'émeuvent ses pitiés ! Un jour, vous verrez... on vous chassera et on vous pillera. Ils confisqueront tous les biens que vous avez acquis par votre labeur, maisons, écoles, tout. Vous croyez que vous travaillez pour vous, mais vous travaillez pour eux. Un jour viendra où sur un prétexte futile, ils vous accuseront d'avoir rompu le pacte et se jeteront sur vous. »

À son regard lourd, Moïse devinait que ses pensées couraient vers ceux restés à Meshed, musulmans à l'extérieur, juifs en secret, sans cesse harcelés et espionnés, dépouillés de leurs biens et accablés de dettes. Le mal, la persécution, c'est comme une maladie, songeait-il. Ça entre dans l'homme, change sa nature et carie ses os. Il n'y avait qu'à voir l'état de terreur et de choc des chrétiens qui fuyaient le Liban et Damas.

Il remuait ces pensées en rentrant chez lui, assailli par les miasmes des détritiques qui pourrissaient dans la chaleur. Il avançait lentement dans la pâle lueur de son falot qu'il balançait machinalement pour chasser les rats aussi gros que des chatons. Le gaz n'éclairait que les grandes avenues de Kahira, piétinées par la foule d'étrangers et de badauds attirés par les cafés où s'exhibaient les chanteuses et les prestidigitateurs. Pour sûr, ses fils s'y promenaient mêlés à la cohue de forains et de vendeurs de jasmin. Une autre époque... Marie, qui excellait à lire dans le café, prédisait que Behor deviendrait plus puissant qu'Ami Lourtiel. Marie... que penserait le kabbaliste de sa liaison adultère ? L'homme né d'un sperme et fait de boue peut-

il s'élever au-dessus de la boue ? Il préférerait taire ses griefs contre Dieu qui s'occupait si mal de son monde, créait des enfants comme Jaïr, supprimait Samuel dans la force de l'âge et laissait la hideuse violence perpétrer impunément ses crimes. Alors, si dès l'origine le monde était bancal et mal fichu, à qui la faute ? Et pourquoi se gênerait-il, lui, pour coucher avec Marie ? Bon... bon... il savait qu'il ne pouvait discuter avec le Régulateur des mondes. C'était entendu, sa justice n'était pas celle des humains. Il revoyait les mendiants de son enfance qui du fond de leur misère invoquaient encore Dieu.

« C'est comme ça... disait Éléazar, ôtant sa pipe de sa bouche, dans ce monde, rien ne peut être retranché qui n'affecte l'ensemble. Tout a son utilité, même le méchant.

— Pour le jour du malheur et du Jugement, avait répliqué Moïse, songeant à Zaki.

— Pas seulement... le méchant nous rend meilleur. En affrontant en lui le diable, il nous le dévoile et nous permet de choisir la bonne voie. »

Mais qu'est-ce que le bien, qu'est-ce que le mal ? En voulant libérer l'enfant esclave, n'avait-il pas précipité Zaki dans la folie ? Vite il chassait le banquier de son esprit et le refoulait au plus profond cachot d'oubli de sa mémoire. Comme un djinn enfermé dans sa boîte.

Il s'étonnait qu'un homme autrefois fortuné fût si indifférent à son dénuement. Rien n'intéressait Éléazar sinon ses vieux grimoires et ses écritures. Tout ce qui lui restait de vie se résorbait dans son regard pétillant et profondément encastré dont le rayonnement réchauffait Moïse et le rendait peut-être meilleur et plus intelligent. Parfois il songeait à avouer à Éléazar qu'il avait volé la bonne action d'un autre. Iddo n'avait-il pas sauvé l'enfant ? Et Moïse s'en était attribué le mérite. Cette pensée le tourmentait depuis longtemps et il était tenté de s'en ouvrir à Éléazar. Iddo avait fait la charité en secret, personne ne le savait et c'était Moïse qu'on félicitait !

Parfois le menuisier apportait des pâtisseries, des mets cuisinés que Rachel, disait-il pour ménager l'amour-propre du vieillard, avait confectionnés à son intention pour honorer les cheveux

blancs et la sagesse. Et le kabbaliste goûtait en souriant, s'exclamait sur la saveur délicate des aliments en louant et bénissant les mains de son épouse.

Un soir, alors qu'ils fumaient leur pipe, Éléazar s'écria avec enjouement que le disciple valait mieux que le maître.

« Au lieu où je vais, nul n'aura besoin de ma science, observa-t-il, mais si tu veux bien, je t'enseignerai la sagesse de ces livres pour que ton âme y trouve un apaisement dans les tempêtes de la vie. »

Moïse se récria : il avait la tête trop dure et nulle patience pour épilucher les mots. Autrefois sur les bancs de l'école, il peinait et suait alors qu'Emmanuel, son ami, comprenait avec la fulgurance de l'éclair.

« Ta, ta, ta, il n'y a pas de mauvais élèves, il n'y a que de mauvais maîtres. Sais-tu comment le Miséricordieux humilie l'intelligence ? Il appelle son messenger : — Amène-moi un ignorant ! Le messenger s'informe, cherche et quand il l'a trouvé, le Seigneur lui donne un regard pour les souffrants, une compassion pour les méchants. Il l'éclaire tout entier et l'élève ainsi au-dessus de l'intelligence qu'il laisse pérorer. »

Moïse demeura silencieux. N'était-ce pas ce vieillard qu'il avait méprisé qui sans effort lui ouvrait l'esprit ? Mais que valait toute cette paperasserie si les cieux étaient vides et l'espérance de l'homme une trompeuse attente ?

« Qu'y a-t-il dans ces livres que la vie ne m'ait déjà appris ? objecta Moïse. Je sais que la folie et le mal gouvernent le monde et que le désespoir de l'homme enfanta Dieu. »

— Alors, dit doucement Éléazar, penchant son visage au-dessus de la bougie, laisse-moi guider ton esprit vers la source de ton mal. Considère que tu ne me dois rien. Tu me fais une charité car tu es mon seul disciple et sans un disciple, la connaissance du maître est aussi inutile que la figue pourrissant sur l'arbre. »

Ce soir-là, Moïse prit sa première leçon. En quittant Éléazar sur le pas de la porte, son regard se posa sur les piles de livres au sol vacillant dans le tremblement de la bougie.

« Il te faut encore une bibliothèque », murmura-t-il, je te l'apporterai.

Éléazar n'aurait pu rêver plus belle bibliothèque. Dans ses proportions équilibrées, ses moulures et la vie du bois, il discernait la joie et le zèle du menuisier. Dans le gris dénuement de sa chambre elle était comme une présence invisible et amicale. On aurait dit qu'un cœur y battait. Désormais il n'était plus seul et ces livres, hier encore abandonnés pêle-mêle à terre comme des orphelins, l'interrogeaient aujourd'hui sur leur avenir.

Une nuit, il rêva de sa famille. Son frère, correctement habillé, ouvrit en premier la porte, entra lentement dans sa chambre, tira une chaise et s'assit en face de lui. Sa femme et ses enfants qui le suivaient s'assirent en cercle. Éléazar pleurait en les retrouvant tous sains et propres comme ils étaient avant le massacre et la folie. Il souriait dans ses larmes et une grande joie l'inondait.

Le soir suivant, il attendit Moïse avec impatience. Dès son arrivée, il lui annonça qu'il lui lèguerait tous ses ouvrages. Qui d'autre sinon son seul disciple recueillerait son bien quand il irait rejoindre les dormants dans la poussière ? Debout près du meuble éclairé d'une bougie, il expliqua l'ordre des livres rangés selon les auteurs et les matières. Puis, avec la gravité cérémonieuse d'une présentation, il exposa les mérites de chacun. Moïse se sentait un intrus dans une assemblée de vieux amis unis par une sollicitude réciproque et fidèle. Parfois, de deux doigts osseux, Éléazar retirait un livre, l'ouvrait et le feuilletait avec révérence. Aucun n'avait de fautes, précisait-il l'index levé, œuvres des meilleurs copistes, insistait-il. Chaque lettre représentait un signe parfait enchâssé dans un ensemble qui l'éclairait. À l'image de la création.

Dès lors Moïse apprit que l'univers se réfléchit dans le cerveau de l'homme comme dans un miroir. Et de même que l'image repose dans le miroir, insaisissable mais visible, ainsi la pensée émane du cerveau, pareille à une clarté diffuse dans un palais de cristal. Assis sur la banquette, Éléazar déroulait à voix basse dans la nuit feutrée, la tapisserie de l'infini dédoublement des significations.

Moïse l'écoutait. Dans la cavité froide et nue de son être, pareille à une maison délaissée, Éléazar déposait une lampe allumée.

Le kabbaliste se surprit à attendre impatiemment la visite de son disciple. Tassé sur la banquette, il affûtait ses plumes de jonc, les taillait et les limait avec l'application grave et lente d'un rituel. Sa vie durant, l'orgueil de son savoir l'avait retransché du monde, même les érudits de Zuwella avaient essayé ses sarcasmes. Oui, il aurait pu flatter et briguer servilement la faveur des puissants mais il avait toujours préféré le silence de son superbe esseulement.

Et voilà que Moïse lui apportait la vie toute foisonnante des contradictions du concret quotidien. Souvent son rétif disciple le confondait. Cet homme simple, presque un analphabète, ébranlait ses certitudes et lui posait des problèmes qui le tracassaient et auxquels il réfléchissait toute la journée. Qui enseigne s'instruit lui-même ! Moïse lui révélait la fragilité de ses connaissances et la vanité de son orgueil. Alléluia ! Un messenger de repentance passait sa porte au terme de ses jours.

Avant l'irruption de Moïse dans sa vie, Éléazar passait de longs crépuscules de solitude assis près de la fenêtre dans l'égrènement monotone du temps. Il regardait la lumière s'éteindre, envahi par la prescience de sa fin prochaine et pénétré d'une douce mélancolie. C'était à la fois une lassitude et un dégoût du corps, un refus de cette chair rongée d'ans et putrescible qui l'alourdissait encore et lui inspirait un grand élan de délivrance. Des larmes coulaient, lentes, lourdes, sans amertume, humectant ses rides alors qu'immobile dans la nuit il regardait ses aimés l'accueillir en souriant au seuil de l'au-delà. Dans sa grande solitude, il vivait en compagnie des morts. Il les retrouvait dès l'éveil au matin, inaltérés. Une incantation murmurée dans la pièce voisine amenait auprès de lui sa grand-mère paralysée, le dos courbé, sa bouche édentée mâchonnant les supplications habituelles : « Seigneur que tes pitiés s'émeuvent ». Elle entrait dans sa chambre assise sur son lit. Sa main ridée, déformée par l'arthritisme se tendait : « Ramasse, disait-elle, ce petit pois, mon enfant, puisse ta maison être toujours propre. » Il s'accroupis-

sait à quatre pattes, jouait avec le pois avant de le jeter. Les visiteurs de l'au-delà arrivaient toute la journée. Ils n'avaient pas changé malgré la mort. Oui, ils étaient tout pareils et Éléazar souriait en les retrouvant... identiques. Mieux, la mort semblait les rapprocher de lui, il comprenait leurs actions, leurs intentions. C'est normal... chaque jour ils conversaient, ils s'expliquaient. Ils avaient maintenant tout le temps... Une grande sérénité le gagnait, une grande paix, une lumière qui n'était pas de ce monde. La fréquentation des morts lui avait désappris la vie avec les vivants qu'il contemplait avec cet éloignement détaché d'un dernier adieu. Plus rien ne le retenait d'aller rejoindre les dormants dans la poussière.

Or, Moïse avait bousculé cette attente méditative et solitaire de sa mort. Aurait-il le temps, se demandait-il angoissé, de semer dans cet esprit inculte et de labourer ? Sa belle sérénité l'avait abandonné et l'impatience le rendait anxieux et fébrile. Quand Moïse espaçait ses visites, il se demandait si la mort le surprendrait en son absence. Sur le point de quitter les hommes, il brûlait du désir de se décharger de toutes ses connaissances qu'il avait accumulées jalousement en lui comme un trésor. Mais pour en faire quoi ? Pour cet ultime disciple.

En l'an 1877, le choléra ravagea Kahira. Les gens moururent par milliers. Ensuite sévit le fléau des mouches. Ciel et terre se couvrirent de nuées, on en respirait en dormant et des nourrissons étouffèrent.

Quand le vieil Éléazar sentit approcher le terme de sa vie, il pria Moïse de faire venir un rabbin. L'homme s'assit à son chevet, mis ses lunettes et posa son écritoire sur ses genoux. Éléazar lui dicta le montant de ses dettes et réserva le solde aux veuves, aux orphelins et au Temple de Jérusalem, puisse le Messie le relever de ses cendres. Le moribond légua sa bibliothèque à Moïse et avant de se défaire à jamais de son enveloppe terrestre, il confessa sa foi et implora la miséricorde du Tribunal suprême.

Moïse lava et veilla le corps qu'il avait vêtu d'une chemise propre et d'un linceul. Puis il le mit en terre, enveloppé de son taleth. Sur sa tombe, il grava de sa plus belle écriture : « C'est la tombe de celui qui fut la lumière d'Israël, le sage kabbaliste Éléazar, illustre où Israël est éparpillé. Puissent ses mérites être une protection pour ses descendants, puisse sa parole nous protéger, nous et nos frères en Israël, puisse-t-il prier pour que nos souffrances finissent et puisse-t-il nous amener le Messie rapidement et de nos jours. »

Après la mort d'Éléazar, Moïse se surprit à regarder ses bras, ses jambes. Une mutilation quelque part saignait en lui comme si un organe essentiel lui avait été retranché et cependant son corps paraissait intact.

Certaines paroles du maître, autrefois négligées, traversaient sa mémoire. Quel sot avait-il été ! se reprochait-il, il ne comprenait

pas alors... Et ces pierres ternes naguère, tombées dans ses oreilles sourdes, se métamorphosaient en superbes gemmes, mystérieux et rayonnants bijoux du souvenir. Il revoyait les expressions, les sourires naïfs et indulgents du vieil Éléazar, sa façon d'abaisser les paupières, ses regards attentifs, sa jeunesse, ses silences surtout, souvenirs qui miroitaient de tous les feux de sa pensée.

C'était comme si la mort dessillait un œil intérieur. Un œil aveugle ancré dans sa profondeur, phanal éteint qui avait autrefois clignoté à la lampe d'Emmanuel. A la lumière de ce nouveau regard ouvert par l'au-delà, il réfléchit à la vie et à l'enseignement d'Éléazar. Ainsi, même dans la fosse, son maître ne l'abandonnait pas. Dissout dans le silence infini, mais présent à son côté, il allumait dans son souvenir ses mystérieux messages, brillants voyageurs des espaces des ténèbres.

À cette époque, Moïse reçut un messager envoyé par le consul d'Italie. Celui-ci lui demandait de passer le voir au consulat pour une affaire importante. Au jour et à l'heure fixés, Moïse se rendit chez le consul. Son secrétaire le reçut et après l'avoir jaugé lui demanda de décliner son nom et son adresse. Puis il lui apprit que Luigi Miro l'ébéniste italien de Boulak l'avait nommé dans son testament son seul héritier. Moïse crut avoir mal compris et le lendemain il revint avec ses deux fils. Il signa des papiers et on lui remit un chèque lui permettant de retirer son argent à la banque Lourtiel. La somme était considérable et Moïse fut comme sonné. Mais ses fils décidèrent immédiatement d'ouvrir une succursale à Boulak.

Cependant l'épidémie progressait et nul ne savait comment arrêter le mal. On se couchait le soir, mais qui se lèverait le lendemain ? Lorsque la mort frappe, fauche et emporte, l'innocent tombe comme le coupable. Des squelettes gémissants jonchaient les rues et les places publiques, ils expiraient, adossés aux maisons des pachas d'où on les chassait à coup de fouet. Des prières s'élevèrent des églises, des mosquées, des synagogues, il n'y eut plus ni musulmans, ni chrétiens, ni juifs, ni supérieurs, ni inférieurs – mais une humanité souffrante saisie d'une même angoisse, invo-

quant une même clémence. Les bateaux furent mis en quarantaine et aucun étranger ne put débarquer dans le pays.

Deux jours après la disparition de Simon, Marie s'enveloppa de son châle et se rendit chez Victoria. Nul bruit, les voisins avaient déserté la maison. Quelques marches la menèrent à un long couloir sombre. Elle s'arrêta devant une porte et écouta. Un râle rauque lui parvenait, coupé d'une toux sèche. Un enfant pleurait plaintivement. Marie porta la main à son cœur et respira profondément.

Elle tourna la poignée. La porte n'était pas fermée à l'intérieur et tourna sur ses gonds. Un désordre et une saleté indescriptibles régnaient dans la chambre. La puanteur était insurmontable. Dans un coin, Victoria gisait sur un matelas les cheveux épars et trempés de sueur, le visage cadavérique et inexpressif, un filet de sang séché sur la bouche. Ses yeux étaient fixes. Marie ouvrit la fenêtre, s'approcha vivement d'elle, chercha une cruche d'eau, prit un chiffon qu'elle humecta et lui essuya le visage. Soulevant sa tête légèrement, elle lui versa lentement dans la gorge un filet d'eau, attentive à ne pas provoquer de toux. Puis elle prit la fillette, la lava et lui donna à manger.

Victoria mourut au terme du troisième jour. Marie ne la quittait que pour courir s'approvisionner. Parfois quand l'enfant pleurait ou babillait Victoria tendait faiblement les bras. Marie mettait l'enfant sur elle et Victoria s'apaisait. Elle mourut ainsi, l'enfant couchée sur sa poitrine et enveloppée par les bras de Marie. Une heure plus tard Marie se rendit chez Aslan, le père de Simon. Elle lui remit la fillette en lui disant : « Sa mère est morte et son père a fui. Prends soin d'elle, tu es son grand-père. »

Aslan se pencha vers l'enfant qui suçait son pouce et le regardait de ses grands yeux.

« Viens », lui dit-il attendri, n'osant encore l'embrasser. Il s'avisait alors qu'il ne connaissait même pas son nom.

Parfois Moïse apercevait Marie. Pressée, la tête dissimulée sous le capuchon de sa cape, elle allait d'un pas rapide car les gens s'évitaient comme s'ils portaient en eux le fléau. Puis un jour, elle aussi

disparut. Une tristesse mortelle accabla Rachel. Ses tâches quotidiennes lui coûtaient un prodigieux effort. Suis-je encore vivante ? se demandait-elle, traînant son corps affaibli. Bien des familles sont endeuillées et personne n'est sûr de voir le lendemain ceux qu'on a quitté la veille. Seigneur, s'écriait-elle, tu nous aimes avec amour et souffrance ! Bien aimés les souffrants !

David et Nathan avaient déjà quitté la ville avec leur famille. Un jour Moïse réserva deux places pour sa femme et son fils dans le train d'Alexandrie, où disait-on, l'air était meilleur. Avant de partir, Rachel tenta de le convaincre de les accompagner.

« Partir ? Impossible ! répliqua le menuisier. Je dois attendre ici.

— Attendre... ? Quoi donc ?

— J'attends une visite... fit-il avec effort, un compte à régler... ça ne tardera plus, dit-il d'un air sombre. »

En ce temps de cendre, les bras manquaient et Moïse s'activait sans relâche à sa besogne. À la fin de la journée, la tristesse s'ajoutait à la fatigue. Son corps amaigri flottait dans ses vêtements sales et fripés. Il regagnait Sa'ar la nuit par des rues désertes. Nombre de locataires dans l'impasse avaient fui. Dans cette fourmilière, la mort avait fauché des familles, du grand-père au nourrisson. Du jour au lendemain ils étaient descendus au séjour des morts. Là où errait Victoria. Devant son dîner frugal éclairé d'une bougie, il se répétait : mes enfants vivront, ils ne mourront pas ! Il mastiquait lentement, le regard fixe, son attention retranchée en lui-même. À cette heure, les âmes des disparus descendaient parmi les vivants. Elles leur révélaient les choses cachées. Dans une partie invisible de lui-même, elles chuchotaient qu'on le cherchait, qu'il devait se tenir prêt... Son buste se penchait légèrement en avant, il tendait l'oreille dans la nuit emplie d'appels et de recherches. Il attendait et personne ne venait.

C'est alors qu'affleurait de l'immonde l'ensevelie vivante des temps, palpitante dans sa chair, énorme et trouble. Comme une pieuvre elle lâchait son encre et la terreur vidait l'esprit de Moïse. Son souci pour Behor, seul, le mobilisait tout entier : il voulait l'arracher à la pieuvre et refusait qu'il meure. Dès lors aucune

tâche ne rebutait Moïse. Infirmier de la dernière heure et fossoyeur d'une ville de néant, il reconnaissait parmi les moribonds des personnages autrefois craints. Administrant les potions, il sentait la vie se défaire entre ses doigts. Mesquines et bêtes étaient les querelles de l'homme, promis à la poussière.

Le crépuscule tissait dans la venelle sa toile d'obscur grisaille quand Moïse plus las que d'habitude, rentra un soir, traînant la jambe, les yeux à terre. Comme il approchait de la maison, il distingua une forme humaine dans la pénombre du boyau désert. Instantanément, il comprit.

L'homme le rejoignit d'un pas cahotant, simiesque... le pas de Joseph ! La barbe crayeuse qui mangeait ses joues flasques montait jusqu'à son regard pétrifié. Le spectre saisit convulsivement le bras du menuisier et s'y accrocha.

« Te voilà enfin, proféra Moïse d'une voix blanche. »

L'homme rapprocha son visage du sien, l'effort révolta ses yeux, crispa ses traits, un cri rauque, suppliant, s'enraya dans sa gorge :

« L'enfant... l'enfant... ou est l'enfant ? »

Une sueur froide baigna Moïse.

« Entre Zaki... articula-t-il, les yeux rivés au visage dévasté. »

Le tenant par le coude, il le guida dans le sombre escalier et le poussa doucement chez lui. Comme Zaki s'immobilisait avec un regard qui ne voyait pas, le menuisier plaqua ses deux mains sur ses épaules et le força à s'asseoir. Ses vêtements souillés dégageaient une odeur fétide. Comment, malgré sa folie, Zaki l'avait-il trouvé et reconnu aussi sûrement ?

« Mange Zaki... dit Moïse lui présentant un bol de riz. Bois... » il poussa vers lui un verre d'eau fraîche.

Zaki dévorait gloutonnement. Assis près de lui, Moïse le buste incliné, les coudes sur les genoux, serrait sa tête entre les mains. Zaki Lourtiel chez le menuisier de Sa'ar... Ici dans cette

pièce, il avait ouvert émerveillé la cassette donnée en cachette par Rachel Lourtiel. Que de larmes versées dans ses révoltes enfantines, dans ses rêves adolescents au retour du Bahr sous des crépuscules glorieux. Il revit le garçonnet joufflu donner des coups de pied à Emmanuel dans la synagogue. Et ce rire quand, à pas de loup, il lui volait son marteau. Zaki lançant la police du Pacha contre Emmanuel, Zaki vêtu de sa pelisse de fourrure dans son palais... Zaki aujourd'hui plus loqueteux que les mendiants de Sa'ar. Il le regardait et s'étonnait de ne ressentir aucune animosité. Cette vieille compagne chicanière l'avait abandonné. Pourquoi l'avait-il tant détesté ?

Soudain, son compagnon sursauta.

« L'enfant... l'enfant... où est l'enfant ? »

— Comment tu ne te souviens pas, Zaki ? » expliqua Moïse sortant d'un rêve.

Sa main, comme pour le convaincre, se tendit vers lui.

« Tu m'as donné toi-même l'argent pour le libérer. »

Zaki, hagard, le fixait.

« Regarde... tu m'as même donné une bague. »

Moïse se dressa pesamment, s'agenouilla, descella une pierre et retira de la cachette une chevalière d'or.

« Elle est à toi, je te la rends. Tu vois, elle est même gravée d'un L... Lourtiel. »

Il la passa au doigt amaigri de Zaki, mais la bague glissa et roula à terre.

« Tu comprends maintenant... expliqua Moïse avec effort, tu as sauvé l'enfant. Viens te coucher, tu dois être fatigué. »

Le menuisier prépara un lit tout en observant du coin de l'œil le visage terne et absent de Zaki. À quoi bon mentir à ce mourant ? Il revint vers lui et pesamment, lentement, lui avoua qu'Iddo avait racheté l'esclave.

À ce nom, les lèvres tiraillées de Zaki émirent un grognement indistinct comme si les mots humains lui échappaient déjà. Une aversion méprisante s'étala sur son visage. Moïse retrouva

soudain dans ce moribond l'homme d'autrefois. Il coucha Zaki : « Je t'ai si longtemps cherché », murmura celui-ci.

La nuit était bien avancée quand Moïse, le visage cendreau, alla se coucher. Tandis que ses paupières se fermaient, il distingua Éléazar debout près de son lit, puis il sombra. Un sursaut l'éveilla subitement les yeux grands ouverts. Le vacillement livide de la bougie refoulait la nuit épaisse. Zaki assis sur son lit, le buste penché en avant, le fixait avec une sorte de sournoiserie infantile, incongrue sur ce visage sénile.

Les murs pliaient, tanguaient et n'étaient plus des murs. Le sol se déroba. Des images défilaient puis soudain s'effilocheaient. Zaki saisissait à deux mains son crâne où s'agitaient des loques de mots disparates. Furieux il se cognait la tête. Deux bras le maintenaient, il se débattait. Bas les pattes, misérable menuisier ! Une bordée d'injures montait à sa bouche bredouillante, la salive coulait dans sa barbe blanchie.

Ses poings frappaient le vide. Cette porte ne s'ouvrirait donc pas ? Allons... laissez-moi sortir ! Juste le temps d'aller payer le menuisier et de lui demander Dan. Pourquoi l'enfermait-elle ? Il la voyait, elle... inflexible dans sa robe noire, au travers de la porte en bois transparente comme une vitre. Il se jetait à terre, suppliait Rachel... laissez-moi sortir. C'est pour Dan notre enfant.

Moïse releva Zaki et l'assit sur une chaise devant une table. Il poussa vers lui une galette, un morceau de fromage, un verre de thé.

« Mange, disait-il, mange... Voilà, tu m'as trouvé, je suis là... tu m'as donné ce que tu voulais... je l'ai reçu. »

Une lueur lucide passa dans les yeux de Zaki, mais elle s'effaça vite car son regard sombrait dans une terne absence. Ses lèvres remuaient mais nul son n'en sortait plus.

Au matin, l'air se raréfia sous un ciel déjà laminé. Des mouches folles striaient d'un tournoiement incessant l'épaisse puanteur d'égouts et de charognes. La crue d'octobre baignait la ville d'une chaleur d'été.

Moïse avait décidé dans la nuit qu'il ramènerait Zaki à la villa. Après un repas frugal il referma la porte derrière lui et soutint dans les escaliers son compagnon chancelant. La dernière fois que le ciel avait lâché un tel feu, la terre en avait tremblé et de ses entrailles avait jailli la peste. Temps de satiété pour la mort, temps de châtement pour l'homme. Son fils Nathan, lui... parlait plutôt de mouches, de microbes, de médicaments. Nathan... David... une substance âcre imbiba son être devenu plaies. Mais se révolterait-il contre celui qui secoue cieus et abîme ? Behor...

« Ça va, Zaki ? » fit-il tremblant.

Un coup d'œil lui confirma l'aggravation de son état.

« Courage... encore quelques pas... »

Il se rapprocha, passa son bras à sa taille et le soutint.

« Zaki, implora-t-il tout bas, pardonne-moi, ne m'enlève pas mes fils... »

Ses paroles tombèrent dans le vide. Zaki n'était que néant. Rien que l'instrument aveugle d'un dessein inconnu. Collé à lui, il sentait son odeur putride de corps délabré, d'urine et de sueur. Ses mains pendaient terminées par des ongles longs et noirs.

« Je sais, Zaki... continua Moïse d'une voix pénétrante, secrète comme un murmure de source, tu m'as été envoyé par le Semeur de Justice. Oui... Pour que je voie le fruit de mes œuvres. J'ai jeté mon pain sur la surface des eaux et voilà... avec le temps il m'est revenu. Je t'attendais... Je t'attendais depuis longtemps, vois-tu... »

Ils débouchèrent sur la place de la Victoire. Moïse avisa un fiacre. Le regard du cocher à son compagnon lui fit craindre un refus.

« Allah Karim ! soupira l'homme avec commisération.

— Que le Clément se souvienne de ta charité, fit Moïse.

— Ô Miséricordieux ! s'écria le cocher les yeux au ciel, faisant voltiger son fouet sur ses bêtes étiques – aujourd'hui, c'est la fin du monde, la terre sera consumée, nous mourrons tous. J'en connais qui ne se sont pas levés du lit. »

La foule exubérante de gens et de bêtes qui engorgeaient l'ordinaire les rues s'était clairsemée. Des équipes sanitaires enlevaient les charognes sur des chariots. Nombre de maisons alignaient des

volets clos. Avec ses décombres, ses façades écaillées, son calme inhabituel rompu par les cris des milans, la ville semblait abandonnée. À la villa Lourtiel, grilles et fenêtres étaient hermétiquement fermées. Seuls quelques chats exaspérés répondirent aux appels de Moïse. Le fiacre rebroussa chemin.

Que faire de Zaki ? Où trouver un docteur ? Comment prévenir la famille ? se demandait Moïse. Il rentra chez lui, rassembla quelques hardes et verrouilla portes et fenêtres avant de ressortir. Le khamsin se levait, granuleux et sec, avalant les maisons et l'espace. Les mouches se rivaient à la peau comme des clous. Moïse gesticulait inutilement pour en débarrasser son compagnon, qui, hébété, les genoux pliés, le suivait. Il en était sûr, ce soir la terre tremblerait.

Le menuisier poussa la porte du Palais des Souffrants, enfila un sombre vestibule et déboucha dans une vase pièce. Les murs s'élevaient, se disloquaient, se fuyaient. Les fenêtres s'y accrochaient de guingois, les portes manquaient. Il eut le sentiment de se trouver dans un grand corps où rien ne fonctionnait, ni le cœur, ni la tête, ni les nerfs... un corps brisé d'où l'âme s'échappait.

Un jeune médecin, aidé d'un infirmier, y soignait une quinzaine de pensionnaires. Il s'avança, la fatigue se lisait sur son visage glabre souillé de sueur et de poussière.

« Il n'en a pas pour longtemps, observa-t-il, indiquant Zaki de la tête. Reste avec lui, nous sommes surchargés de travail. C'est ton frère ? »

Moïse hésita :

« Oui

— Ici notre domestique à fui. Seul José l'infirmier est resté. Tu devras faire ta propre cuisine... mais pour ton frère, rien que du thé. Le plus souvent possible. Si tu veux prier, il y a une petite salle à gauche. »

Moïse installa Zaki dans un coin et s'assit près de lui. Il devait être dix heures à peine et cependant l'air d'ouate grise s'assombrissait, l'infirmier devait allumer des bougies. Moïse sentit sa bouche s'emplir de sable, ses yeux picotaient. Son corps était-il déjà parmi les gisants de la poussière et son âme en enfer ? Sa gorge brûlait.

Lui aussi doit avoir soif, se dit-il. Il se tourna vers son compagnon et soudain réalisa qu'il ne pouvait plus dire soif, faim, chaud, peur. Alors pense comme si son corps est le tien, se dit-il.

Les sourcils froncés, le regard fixe et buté, Zaki se mordillait convulsivement les lèvres, une sourde irritation semblait couvrir en lui.

Moïse se leva :

« Attends-moi là, recommanda-t-il. Ne bouge pas. Je vais juste aller chauffer de l'eau et te préparer du thé. »

Mais Zaki se dressa comme un ressort en s'envoyant de grands coups de poing sur la tête.

« Arrête ! arrête ! cria Moïse. Il lui saisit les mains, les immobilisa. Qu'as-tu ? Ne veux-tu pas de thé ? Veux-tu manger ? »

De grosses larmes mouillèrent les yeux de Zaki, roulèrent dans sa barbe sale :

« L'enfant ! l'enfant ! ramène-le-moi, supplia-t-il. »

Soudain l'air manqua. Moïse ouvrit la bouche et respira un grand coup.

« Bon... bon... fit-il conciliant – mais maintenant il dort. Il ne faut pas le déranger. Il est bien où il est. Assieds-toi... calme-toi... »

Zaki docile se rassit.

« Il dort sous la moustiquaire, chuchota-t-il.

— Voilà... c'est ça... Je vais te préparer une pailleasse, tu vas te reposer, t'étendre et ensuite nous boirons le thé tous les trois ensemble.

— Non, pas toi. Tu iras réparer le parquet.

— D'accord », fit Moïse conciliant.

Le long des murs étaient couchés des sacs de paille de maïs, souillés et éventrés. Depuis longtemps il n'avait vu pareille literie. Il en secoua un pour le débarrasser de ses habitants et revit soudain les mendiants dans la cour de Sa'ar.

« Vas-tu lui donner ses médicaments ? demanda Zaki soupçonneux, s'allongeant sur la pailleasse.

— Bien sûr, je les ai pris avec moi. »

Moïse se rassit près de lui. Par sa voix, son calme forcé, il tentait de l'apaiser. C'est curieux comme il avait l'air normal. Avec ses yeux attentifs, son langage correct, il semblait même lucide. Y avait-il encore de l'espoir ?

« Alors, tu me le ramènes ? »

Moïse soupira :

« Oui... mais après le thé.

— Bon... alors j'irai chercher l'argent. Je sais, tu ne ramèneras Dan que si je te donne l'argent...

— Mais non voyons Zaki !

— Excellence ! s'insurgea Zaki furibond.

— Oui... c'est vrai, tu as raison : Excellence.

— Alors... tu me rends Dan ? répéta Zaki obstiné, commençant à se mordiller les lèvres.

— Bien sûr !

— Il est couché avec l'enfant esclave dans le même linceul. »

Moïse, les yeux à terre, garda le silence. Zaki se souleva sur un coude, toucha son bras pour attirer son attention et chuchota :

« Dans le même linceul, n'est-ce pas ?

— Zaki je t'en prie, supplia Moïse, couche-toi, repose-toi. »

Lourtiel s'assit soudain sur son séant, le visage fulminant, ses poings volèrent. Il s'envoyait sur la tête de grands coups, s'arrachait les cheveux et la barbe, tirait ses oreilles.

« Dans le même linceul ! cria-t-il furieux.

— Oui, oui, acquiesça Moïse terrorisé. Il lui prit les mains, les garda un instant dans les siennes. Tu as raison, calme-toi, couche-toi. Je te rendrai Dan. Voilà... c'est bien, étends-toi. Chut ! Pas de bruit, doucement – sa voix se faisait murmure apaisant – ferme les yeux... tout est bien... »

Zaki s'allongea rasséréiné, ferma les yeux.

« Ne pas le réveiller, chuchota-t-il, entrouvrant les paupières.

— C'est ça ! Chut ! Chut ! »

Moïse ne le quittait pas des yeux, comme si par la seule force de son regard, il voulait lui transmettre un fluide guérisseur. Quand il le vit tranquilisé, il leva la tête, l'attention relâchée. L'épuisement

le vidait, la sueur baignait son corps. D'un regard, il embrassa la pièce noyée dans un brouillard opaque. Malgré les fenêtres fermées le vent de sable s'y engouffrait en sifflant. L'air putride était étouffant. Des sons indistincts, des râles s'élevaient, des formes se déplaçaient, d'autres erraient ou rampaient. Où suis-je ? se demanda-t-il. Un malaise refluit en lui, la sensation d'être épié. Ses yeux se rivèrent sur Zaki. Malgré ses paupières closes, Moïse eut la nette impression qu'il le surveillait. Il se souvint du visage sournois de Zaki derrière Emmanuel à la synagogue. Allons... il lui fallait profiter de ce répit pour préparer le thé.

Il se leva avec effort et se dirigea vers la cuisine. Sa tête éclatait. Près d'un baquet le docteur lavait un corps que Moïse crut inerte, cependant, s'en approchant, il vit que le docteur causait gaiement. Jaïr ! De haut en bas, comme une massue, la douleur fendit son corps. Il s'étonna de ne pas en voir les deux morceaux tomber à terre.

« Où puis-je trouver du thé ? articula-t-il d'une voix blanche. »

Le docteur leva le visage.

« Demande à l'infirmier. Mais pas de sucre pour ton compagnon ! – Il se ravisa : oh ! s'il aime... »

C'est irréel, c'est un cauchemar, songeait Moïse, chauffant l'eau. Tout son être se décomposait. Rien n'existait sinon un martèlement continu dans son crâne.

Deux verres de thé en mains, Moïse regagna sa place. Il s'arrêta stupéfait. Personne sur la paillasse. S'était-il trompé d'endroit ? Non... c'était bien là.

Le cauchemar empirait, sa raison sombrait. « Zaki ! appela-t-il, Zaki ! » Son regard circulaire fouilla l'opacité terreuse animée d'ombres confuses, de cris, de plaintes semblant venir d'un autre monde. Un vertige le clouait sur place, la gorge sèche, les tempes battantes. Lui faudrait-il chercher Zaki dans ce néant de cendres impalpables, parmi ces errants de la nuit qui n'appartenaient ni à la vie ni à la mort ? Voilà que son corps se détachait de lui et se mouvait comme un spectre de l'un à l'autre, se penchait sur ces faces meurtries. « Jaïr... ? » murmurait-il.

Il vit soudain l'infirmier devant lui.

« Qui cherches-tu ?

— Ja... Non... Zaki... mon compagnon.

— Je ne l'ai pas vu. »

De toute évidence Zaki, malgré sa faiblesse, s'était enfui. Moïse sortit, marcha au hasard scrutant l'horizon. Le vent brûlait ses yeux. Le sable se glissait sous ses paupières, entraînait dans ses narines, sa bouche. Impossible de voir à dix coudées. À grand pas, tête baissée sous le souffle criblant, il retourna chez lui. Zaki n'y était pas. La tête vide, il se tassa sur un escabeau, les bras ballants. Le martèlement continu brisait ses tempes. La poussière s'accumulait sur les surfaces, les ombres du matin défilaient devant lui, leurs gémissements emplissaient l'abîme où il sombreait. Son dos se voûta, un hoquettement rauque souleva sa poitrine, des larmes coagulèrent la poussière de son visage.

Il bruinaut du sable, une sorte de poudre de bronze en fusion. D'où sortait le feu ? Du ciel ou de la terre ? Un grand sac sur le dos, Moïse se hâtait vers l'asile. Le docteur et l'infirmier continuaient infatigablement à soigner les malades. Moïse déposa son sac à la cuisine. Il l'ouvrit mais se ravisa. Mieux valait laisser à l'abri de la poussière les provisions et le linge propre. Il en retira seulement une gourde de peau de buffle contenant de l'eau. Puis il rejoignit le docteur.

« J'ai deux bras, deux jambes, deux yeux. Dis-moi ce qu'il faut faire et va te reposer. »

Un sourire détendit les traits fatigués du docteur et Moïse étonné constata qu'il n'avait pas trente ans. Une poussière grise mêlée de sueur ternissait les reflets dorés de sa barbe.

« Où est ton frère ? »

Moïse tressailli ! « Mon frère... J'ai été préparer le thé et il en a profité pour s'échapper. Même malade, c'est malin comme un singe. Mais il reviendra. Dès le début des temps, nous avons été conçus comme la face et son revers, impossibles à séparer. Il mourra devant moi pour me restituer ce que j'ai mis en lui. C'est prémédité depuis longtemps.

— Vous êtes jumeaux ?

— Je suis son péché et il est ma conscience. Puis après un moment : Il est la conscience de mon péché. »

Le docteur hocha la tête en homme que rien n'étonne. Puis sans perdre de temps :

« L'essentiel est de les garder propres, précisa-t-il avec un mouvement de tête vers la pénombre. Certains sont parfois violents, surtout par ce temps. Il faut les attacher – José t'aidera – et surtout les calmer par le regard, le geste, la parole. Économise l'eau, elle pourrait manquer.

— Justement, j'en ai apporté.

— C'est donc le ciel qui t'envoie ? Je m'appelle Raphaël.

— Je suis Moïse Salem. Je ne t'ai jamais vu. Vas-tu à la synagogue de Sa'ar ? »

Raphaël le transperça du regard :

« Qu'ai-je besoin d'une synagogue ? C'est ici mon lieu de prières. Et après un silence : Tu crois que c'est un abîme de ténèbres, en vérité c'est un lieu de lumière.

— Je ne vois que désolation et souffrance.

— Ce n'est pas un domaine que les yeux voient. »

Le combat dévorait le temps. Ruisselant de sueur, Moïse se débattait, luttait contre la force qui se déchaînait en lui, le soulevait, le terrassait. Il apaisait les sanglots, essuyait la bave, ôtait le fétide, recommençait... une seule pensée : Seigneur, garde-moi de mes faiblesses, de mes mépris.

Une morsure à l'épaule lui arracha un cri. Zaki se tenait devant lui fulminant de rage. Moïse réussit à se dominer. Il vit ses yeux ensanglantés par le sable, la poussière accumulée dans les sourcils, les cils, les rides, la barbe cendreuse, les vêtements nauséabonds. Il paraissait un spectre sorti des entrailles de la terre, un gisant venu du caveau. Sa main balafmée de morsures, d'hématomes serrait précieusement un objet. Moïse vit son visage soudain se décomposer, des larmes jaillirent.

« Rends-le-moi », implora-t-il, tendant une cassette.

Horrifié, Moïse recula les mains dressées comme pour se protéger d'un maléfice. La cassette... ! La cassette que Rachel Lourtiel, un doigt sur la bouche, cachée derrière un rideau lui avait autrefois donnée.

« Oh non ! non ! »

Zaki se jeta sur lui comme une furie, le mordit violemment, lui enfonça la cassette dans les côtes.

« Prends ! prends ! voici le terrain, rends-moi Dan !

— Bon, bon... calme-toi maintenant, articula Moïse livide – Je te l'amènerai. »

Il détourna son visage. L'odeur qu'exhalait Zaki le faisait défaillir.

« Quand ?

— Je dois d'abord te laver. Tu boiras ensuite du thé...

— Avec Dan.

— Oui.

— Dis : avec Dan.

— Avec Dan

Boire le thé avec Dan », répétait Zaki inlassablement en suivant Moïse.

Mais quand le menuisier déposa la cassette pour le déshabiller, Zaki hurla : « le porte-bonheur, le terrain ! » - et la lui remit de force dans les mains. Rien n'y fit. D'une seule main, Moïse termina sa toilette et l'habilla avec des vêtements propres qu'il sortit du sac. Zaki était soudain si faible que Moïse le coucha et posa sa tête sur ses genoux. Lentement il introduisit le thé entre ses lèvres. Il se pencha sur lui et murmura :

« Zaki... dis-moi que tu me pardonnes, ne meurs pas sans me le dire ! »

Le brouillard poussiéreux s'épaississait et les formes s'en allaient dans une dérive fumeuse. Même Zaki se noyait dans un impalpable néant de sable.

« Ne pars pas... pas encore..., chuchotait Moïse d'une voix insonore. Endors-toi en paix... »

Il releva la tête les yeux grands ouverts. C'est donc ici qu'il se tenait ! Il l'avait nié, provoqué et cherché tout à la fois, et c'est ici

qu'il le trouvait, parmi les proscrits du monde. Pauvre crétin, il avait cru que lui, Moïse, soignait ces déments et voilà... c'était eux qui le guérissaient.

Le matin, une épaisse couche de sable jaunissait les surfaces. Près de Moïse, le cadavre de Zaki refroidissait. Il contempla son immobilité cireuse. Pourquoi avait-il tant haï, tant envié ce corps livide, ces chairs décomposées, cette poussière... Comment avait-il pu tant exiger de cet objet d'argile qui déjà n'existait plus. Seigneur... murmura-t-il, tu m'as montré mes œuvres. Tu m'as saisi, broyé, martelé, laminé. Plus jamais dans mon cœur le mal et la haine, arrache mon bras s'il veut frapper ! paralysé ma langue si elle médit du prochain.

Avant de partir Moïse alla saluer le docteur Raphaël.

« Je m'en vais – lui dit-il – et toi tu restes. »

Raphaël sourit :

« C'est mon chemin. »

Les premières bourrasques de l'hiver chassèrent la mort hors de la ville. Par-ci, par-là, la vicieuse rôdait encore, dévorant dans sa retraite ses dernières victimes.

La ville exsangue fit peau neuve. Sur ordre du Vice-Roi, on lava, désinfecta, repeint. Les gens réintégrèrent leur foyer où les attendaient de désagréables surprises. Nombre de maisons avaient été dévalisées par des bandes de pillards.

À nouveau les ruelles de Zuwella s'emplirent de vendeurs ambulants, de porteurs d'eau et de tout un petit peuple actif et laborieux. Chacun reprit sa place, le marchand dans sa boutique, l'artisan à son travail, le maître dans sa classe et le mendiant devant son escarcelle, car rien ne change sous le soleil. Et quand la mort frappe, fauche et emporte, la vie répond : me voilà !

Le retour des cycles de la vie ramena, par un beau et froid matin ensoleillé, Rachel et Behor. De loin Rachel aperçut devant sa

maison un vieillard s'appuyant des deux mains sur une canne et se chauffant au soleil. Elle plissa les yeux. Sa vue affaiblie ne saisissait qu'une silhouette familière. Devant sa porte, elle reconnut Moïse. Il semblait l'attendre. Elle examina son visage émacié, ses cheveux blanchis et se tut. La vie reprenait, mais rien n'était comme avant. Rachel découvrait dans les yeux de Moïse un nouveau regard, un éclat patiné dont l'humilité débordait sur le visage. Il n'était plus le même homme, même sa voix au tranchant émoussé se fêlait et trébuchait. De son côté, Moïse s'étonnait des silences d'abîme de Rachel. Comme elle avait vieilli...

Moïse cependant se rendait souvent à la ville. Un matin de décembre il trouva les volets de la villa Lourtiel ouverts. Les domestiques dépoussiéraient les matelas et lavaient les cours à grande eau. Les chevaux hennissaient dans leur box et les équipages encombraient l'écurie où péroraient et se chamaillaient saïs¹³ et palefreniers. Assis dans sa pose habituelle sur une banquette, les jambes croisées, le boab grec laissait son regard errer, le corps tout avachi d'oisiveté et orné de chamarrures. Encouragées par son immobilité les tourterelles s'approchaient de ses babouches posées près de lui. Moïse s'approcha de lui et se fit reconnaître. Le boab le dévisagea incrédule, écarquilla les yeux et s'envoya des claques de stupéfaction sur les joues. Les traits familiers du menuisier se fondaient dans une physionomie méconnaissable tant les chairs gardaient l'empreinte de la main qui en avait trituré l'âme.

Moïse le félicita :

« Tu brilles comme si une huile de majesté te baignait. »

Le Grec descendit de son Olympe. Il lui apprit – crachant à plusieurs reprises pour éloigner les démons – qu'un grand malheur avait frappé la maison Lourtiel. Pendant l'épidémie, Rachel hanem était partie en Europe avec ses deux femmes de chambres. La maison avait été fermée et les domestiques avaient rejoint leur famille dans les villages. On avait confié Zaki bey à un infirmier et, accompagnés d'un domestique, ils étaient partis à Hélouan où l'air est pur. C'est alors que le diable expédia ses émis-

13. Cf. note 4 page 30.

saires. L'un assomma l'infirmier d'une pierre tombée d'un échafaudage, l'autre envoya le choléra au domestique. Zaki bey avait disparu et personne ne savait où il se trouvait. Aussitôt rentré de Londres, Ami avait entrepris des recherches.

« Est-il vivant encore ? soupira le boab, levant vers le ciel un visage résigné. Certains jours, expliqua-t-il, il paraissait comme toi ou moi, mais quand le démon le possédait, il se tapait la tête, cassait des portes et voulait s'enfuir. Un homme si riche. Aujourd'hui il n'a peut-être pas même une tombe. Funeste destin ! Je le revois encore comme si c'était hier, assis tout droit dans sa calèche. Les saïs se précipitaient, ouvraient les grilles, moi je le saluais bien bas et lui s'absorbait dans ses calculs. Chacun sa tâche... Et oui, et les vers aussi sous terre s'acquittent de la leur... Je me souviens quand tu es venu avec ton fils. C'était un jour d'hiver comme celui-ci. Les années passent et les misères s'accumulent. Mais celui qui se plaint s'attire de plus grands malheurs, ttt ! ttt ! ttt ! Remercions le Compatissant du jour qu'il nous donne. »

Il tira de son pantalon grenat bouffant une gourde de rakhi, avala une goulée, essuya ses lèvres du dos de sa main enflée et reprit son narghilé.

« J'attends son dernier adieu – il leva les yeux au ciel et frotta le pouce contre l'index, comme s'il comptait de la monnaie – Ami Pacha ne tardera pas à distribuer un bakchich.

— Qui vit ici ? demanda Moïse. Sa femme ?

— Non, personne. Mais Ami Pacha est rentré aujourd'hui de l'étranger. »

Moïse traversa rapidement la cour baignée d'une lumière claire et glacée. À sa droite s'ouvrait le réduit où il réparait les meubles. Sami pleurnichait à ses côtés... Il frissonna, baissa la tête, oui... c'était un jour semblable à celui-ci. Il appela un domestique et demanda à voir Ami qui se trouvait dans le bureau de son frère, pour lui parler au sujet de Zaki.

Ami le reçut dans l'ancien bureau de Zaki où, assis devant la table ronde, il tirait et classait des papiers. Ses cheveux gris surmontaient un visage aux traits réguliers encadré d'un collier de

barbe blanche. Son costume de drap sombre accentuait la majesté sévère qui se dégageait de l'homme. Même la grenaille de la peau s'effaçait sous la barbe et la patine de l'âge. À la vue de Moïse il se leva et fit quelques pas vers lui.

Moïse qui l'approchait pour la première fois compris l'ascendant qui émanait de cet homme. Comme il était différent de Zaki ! Face à ce notable qui imposait le respect, il se surprit à préférer le cadet roublard et irascible. De sa main de sable la mort effaçait toutes les passions...

Il osa un regard circulaire. Rien n'avait changé. Là, autrefois, se tenait Iddo... aujourd'hui père de six enfants. Et la fille du savetier de Sa'ar, la sœur d'Emmanuel chassé par Ami, était maintenant sa bru.

En peu de mots, les yeux baissés, Moïse raconta la fin de Zaki et son enterrement dans le caveau Lourtiel. Il nomma le médecin, l'infirmier et le rabbin qui lui avaient rendu les derniers devoirs.

Les traits altérés, Ami l'écoutait sans l'interrompre. Grâce à Dieu Zaki était mort ! Il soupira soulagé d'une terrible angoisse. Il ne dormait plus à l'idée qu'il errait perdu et affamé dans la ville. Malgré son accablement Ami éprouvait une sorte de gratitude. Son frère n'avait pas expiré comme un chien sur le bord d'une route, mais des êtres familiers l'avaient soigné et accompagné à son dernier séjour.

Il connaissait ce menuisier, des meubles de sa villa provenaient de son atelier. Il le regarda attentivement. De l'ombrageux artisan de naguère il ne retrouvait que les prunelles bleu-gris à la luminosité passée.

« Et toi demanda-t-il avec effort, as-tu supporté sans dommage l'épidémie ? »

Moïse baissa la tête, s'absorba dans ses pensées et demeura silencieux.

« Nous ne pouvons rien contre la volonté de Dieu, murmura Ami d'une voix compatissante. Puisse ta famille te consoler ! »

Puis il le questionna sur les derniers instants de son frère. La peine que trahissait le visage et la voix de Moïse l'émut.

« Pourquoi a-t-il été chez toi ? demanda-t-il.

— Pour me parler de son fils... »

Ami se détourna et soupira. Pauvre tête fêlée... Il connaissait les divagations de Zaki... Il s'imaginait toujours que le menuisier pourrait lui rendre Dan. Il s'approcha de la fenêtre, sentant sa jeunesse refluer en lui avec son parfum de temps effrité. Il revoyait Zaki, enfant rondet, déjà possédé par une passion maudite que n'avaient entamée ni les trahisons ni les mépris. Il se souvint du vieux Lourtiel attirant près de son fauteuil le fiancé de dix ans. « L'amour est plus fort que la mort », avait-il murmuré en tendant de sa vieille main tremblante la cassette qui scellait leur engagement. L'aïeul connaissait certainement la nature corrompue de Rachel, avait-il voulu la protéger en sacrifiant Zaki ? Les yeux d'Ami s'embruèrent. Il se raidit contre l'émotion. Non, pas maintenant... pas devant ce menuisier. Lui-même s'était détourné de ce cadet veule et indécis... Il le gênait, il en avait même eu honte et l'avait abandonné au pouvoir de sa femme, feignant d'ignorer ce désir d'épanchement qu'il devinait en lui, ses regards admiratifs timides et éloquents comme un appel au secours. En son for intérieur il l'avait toujours méprisé et rejeté.

Un bruit le fit se retourner. Moïse gagnait discrètement la porte.

« Attends ! »

La rudesse impérieuse de sa voix le surprit. Ami baissa les yeux. Le timbre du vieux... cette même intonation orgueilleuse qui l'avait autrefois choqué dans la synagogue de Sa'ar. Il était devenu comme lui... peut-être pire.

La tête baissée, il sortit de la poche de sa redingote un billet et le tendit à Moïse avec un sourire forcé.

« Je ne sais comment te remercier de toute ta peine. Que Dieu te bénisse. »

Mais le menuisier, pétrifié, le considéra avec effarement. Allons... une ruse ! toujours la même histoire, songea Ami excédé. Il lui offrit un plus gros billet.

« Non ! non ! protesta Moïse esquissant des mains un geste de refus. C'est au rabbin qu'il faut payer les frais d'enterrement.

— Pour ta peine – insista Ami, pressé d'en finir.

— Ma peine... moi ? » Moïse hocha la tête, laissa échapper des sons inintelligibles, salua vaguement et sortit.

Dès qu'il arriva à Sa'ar, Moïse se frappa le front. En un éclair il se souvint de la cassette de Zaki. Quel malencontreux oubli ! Irrité il alla la chercher dans un placard où il l'avait reléguée. L'objet maudit brûlait ses doigts. De cette cassette ensorcelée avaient jailli la passion et l'envie et Zaki Lourtiel n'avait pu quitter ce monde sans lui restituer en mains propres, comme pour le mettre au défi, ce symbole de Rachel, à l'origine de son forfait. Quelle lucidité dans la démence ! Une main invisible avait guidé le fou selon les desseins de la sagesse. Les hommes sont des torches qui éclairent l'intelligence, disait Éléazar, et c'est par leur flamme que l'âme s'améliore. Que de choses la folie de Zaki lui avait donc apprises !

Assis devant sa table il ouvrit la cassette les doigts tremblants, la gorge nouée. Les initiales entrelacées lui sautèrent aux yeux : Z.L. Il se frotta les paupières et approcha la cassette. Il avait bien lu. Encore une sorcellerie ! Pourtant cette cassette était identique à l'autre... Elle contenait un document qu'il parcourut rapidement. C'était l'acte de propriété d'un terrain situé dans l'île de Ghezireh. Au bas de la page, Moïse stupéfait lut : « Moi, Zaki Lourtiel, en pleine possession de ma raison, je lègue ce terrain à Moïse le menuisier de Sa'ar. Dieu est mon témoin. Maudit soit celui qui s'opposera à ma volonté ! »

L'affaire fit scandale chez les Lourtiel. La veuve de Zaki, qui était revenue entretemps, leva au ciel ses bras gansés de noir et déclara que Moïse était un fripon méritant la potence. Ami pinça des lèvres amères et constata que la perfidie de Sa'ar dépassait toutes les limites. Le rusé menuisier l'avait joué comme un naïf. Avait-il arraché au fou, sous la menace, un legs qui de toute façon serait invalidé ?

De son côté, Moïse proclamait son innocence. C'est l'œuvre du démon, répétait-il obstinément, je ne veux rien savoir de cette affaire.

À Sa'ar on s'étonnait de la transformation du vieux Moïse qui, deux fois par semaine allait bénévolement aider le docteur Raphaël. Cet homme n'aurait pu commettre une telle infamie.

Lourtiel cependant s'était renseigné auprès du médecin qui confirma le récit de Moïse. Il lui avoua, toutefois n'avoir appris la véritable identité de Zaki que le jour de son enterrement et s'excusa de l'avoir délaissé. Vu l'état du malade il l'avait confié à la sollicitude d'un homme qui paraissait être son frère, la science ne pouvant plus rien pour lui...

Ami se rendit au cimetière un frileux matin de janvier. Au trot de son attelage il traversa la ville qui s'éveillait frileusement dans un brouillard maussade. Les commerçants avec des gestes engourdis débarrassaient les boutiques de leurs volets, dont les grincements égratignaient le froid cristal du matin. Les cafetiers alignaient les chaises, les restaurateurs ambulants disposaient sur un éventaire fèves cuites, oignons et galettes du petit déjeuner. Hors de la ville, le saïs grimpa près du cocher qui prit la direction de Bassatine. Les chevaux galopèrent sur le chemin boueux creusé de fondrières. Des paysans vêtus d'un sarreau bleu et coiffés d'un bonnet noir surgissaient des vapeurs flottant sur les champs. Les paysannes s'arrêtaient sur le bord du chemin et, très droites, le visage découvert, tournaient vers lui leur tête couronnée de ballots de paille ou de cageots de volaille.

Le cimetière étendait dans le désert sa surface pierreuse et dénudée où le sable effaçait les tombes affleurant à ras de terre. Les sépultures récentes se reconnaissaient au rehaussement dont les raïas avaient bénéficié après leur émancipation. Ami se dirigea vers le caveau Lourtiel, une parcelle carrée entourée d'un muret. La vie de son cousin, malgré le clinquant de la richesse, avait été pareille à ce désert pierreux, songeait-il. Un monticule de sable entouré d'un caisson de bois indiquait la tombe de Zaki. Ami tira un mouchoir de sa poche et y enfouit son visage. Dans le ciel désolé les milans traçaient de larges cercles, le vol des insectes grésillait dans le silence. Les siens l'entouraient de leur présence funèbre. Lui-même retournerait bientôt à la terre d'où il avait été tiré. Ne devait-il pas se préparer à comparaître devant son juge ? Qu'avait-il fait pour Zaki ? Il songea à Isabelle, la petite-fille de Zaki. Aslan ne le recevrait pas. Comment en était-on arrivé là ?

Pourquoi Moïse avait-il prétendu être le frère de Zaki ? Malgré ses préventions, une intuition l'inclinait à croire en l'innocence du menuisier. Il regretta qu'Iddo ne fût pas à ses côtés. Il voyageait en Europe et probablement n'avait-il pas encore reçu sa lettre. Il ne manquait jamais, lors de ses visites à Kahira, d'aller voir son oncle. Son fils était toujours aussi idéaliste malgré les années. Oui... avec le même esprit fumeux, brouillon. Un naïf... mais époux fidèle et bon père. Avec Ruth et les enfants, ils formaient une famille bénie.

Lentement, il regagna sa berline, une poussière de lumière grise ruisselait du ciel pâle. Sur le chemin du retour, il ne songeait plus qu'aux problèmes de la succession et aux prochaines querelles avec sa belle-sœur.

L'après-midi, il reçut une lettre d'Iddo. La mort de son oncle le consternait. Où était-il mort ? Dans quelle maison avait-il passé ses derniers instants ? demandait-il.

Ami décida de se rendre à Zuwella et fit atteler. Il s'engagea à pied dans les ruelles étroites et nauséabondes. Il remontait le temps, cheminant avec des fantômes. Des gens se retournaient, s'arrêtaient pour le regarder. Mais il passait la tête baissée, pensif, indifférent à la curiosité qu'il suscitait.

Sa visite surprit le docteur Raphaël, mais il le conduisit vers la paillasse de Zaki.

« Voilà, c'est ici... dit-il au comble de l'embarras. Moïse l'a couché, l'a lavé, lui a mis des vêtements propres et l'a veillé. C'est quand il est allé préparer du thé que Zaki bey s'est enfui... Je me souviens que Moïse avait apporté des réserves d'eau de chez lui. »

Ami l'écoutait silencieusement, les paupières baissées, le regard soustrait pour ne pas voir. Étaient-ce ses yeux ou son cœur qui saignaient ? Et ces cris, ces gémissements effrayants. C'est donc parmi les errants de la nuit, sur cette paillasse, que son frère né dans un palais avait expiré ? L'accablement le saisissait, sa tête explosait en mille douloureuses étincelles.

La nuit il rêva que Zaki venait le prendre par la main. Il le conduisait lentement devant chaque malade couché sur sa paillasse. Zaki s'y arrêtaient, se penchait comme s'il se cherchait lui-

même parmi tous ces malades. « Qu'as-tu fait pour moi ? lui reprochait-il doucement, ne vas-tu donc pas m'aider ? »

Ami s'éveilla en sursaut plein de terreur, avec une sensation de néant et de putréfaction comme si la mort était venue l'habiter. Il alluma sa lampe, fit quelques pas, but un verre d'eau au carafon posé sur la table de chevet et s'approcha de la fenêtre. La nuit fraîche et limpide déployait ses ruissellements d'étoiles.

Un mois plus tard, on apprit à Zuwella qu'Ami Pacha avait acheté à sa belle-sœur le terrain de Gezireh pour le céder au bénéfice d'une fondation réservée à la construction et à l'entretien d'un asile d'aliénés, dédié à la mémoire de Zaki Lourtiel. Sur le prix de vente il retint une somme qu'il fit remettre à Moïse Salem par le rabbin.

Le matin d'avril éclaboussait Kahira de gloire et de gaieté. Des parfums dolents de fleurs et de vergers s'alanguissaient dans le soleil. Les constructions poussaient partout. Des files de maçons pieds nus, la galabyeh relevée sur leurs jambes squelettiques, se passaient des couffins remplis de ciment ou de briques, et s'encourageaient par des refrains repris en cœur. Ailleurs des terrassiers armés de pioches ouvraient de nouvelles voies. Partout les Francs se mêlaient à cheval ou en fiacre aux dignitaires turcs circulant, impassibles, dans la pompe de leur équipage. Albanais, Arméniens, Grecs, Syriens, Africains, toutes les races, tous les costumes se mêlaient dans la foule bigarrée.

Aventuriers, savants et touristes européens continuaient de débarquer dans le pays avec leurs richesses et leurs sorcelleries. Allemands, Anglais, Italiens se disputaient les faveurs du khédivé, construisant ici des hôtels de luxe, là des réseaux ferroviaires, ailleurs des barrages, une ville thermale ou de nouveaux quartiers agrémentés de parcs. Leurs engins rapetissaient les mers et les espaces. Le pays regorgeait de richesses mais le peuple demeurait toujours aussi misérable. L'Europe magicienne venait déployer ses séductions au cœur même de Kahira et le vice-roi charmé, rêvant que sa capitale devienne le Paris de l'Orient, sourd aux ulémas, entraînait la Cour dans une frénésie de plaisirs et de fêtes.

Perdu dans la foule de Boulak, Moïse marchait distraitement. Ses fils avaient liquidé la boutique de la rue Lourtiel et, quelques mois plus tard, s'étaient associés à Paoli, un commerçant italien en meubles

et tissus. Le bois de rose était très à la mode mais Moïse le trouvait mièvre et lui préférait l'acajou. Leur nouveau magasin situé dans une nouvelle artère disposait d'une large surface et s'ouvrait sous l'enseigne « Salem » – et en plus petit au-dessous en lettres jaunes sur fond noir : « Meubles modernes et tissus d'ameublement ». Ses fils avaient ouvert des bureaux, l'un à Rome et l'autre à Manchester.

Il s'avança sur le ponton réparé autrefois par Shalom et se souvint de ce jour où pour fêter ses dix ans, son père lui avait montré la beauté du paysage. Oui... un jour de soleil comme celui-ci. Tout était immobile et pourtant tout changeait. Un des fils de Mahmoud, son fournisseur habituel, le remplaçait, on disait que Ahmed était devenu un cadî très respecté. Parfois Moïse croyait l'apercevoir coiffé de son turban vert. Lui-même n'était plus le même homme. Malgré son aisance, il restait frugal, s'habillait comme son père et gardait son turban noir. Il se souvint de ce jour où, assis sous l'olivier, Shalom avait dit : « regarde... tout est à sa place. » Chaque chose, oui, demeurerait à sa place : le fleuve rutilant entre les deux rives et l'île qui tremblait là-bas dans une mouseline d'eau comme une princesse allongée sur un lit de diamants. Et même quand Moïse ne serait plus, le crépuscule et l'eau brune ressembleraient encore à deux yeux, l'un d'azur et l'autre de nuit.

Quelque part sur cette île se trouvait le terrain que Zaki avait bel et bien voulu lui léguer. Lui, le menuisier de Sa'ar, propriétaire d'un terrain à Gezireh ! songeait-il, incrédule. L'île de ses rêves d'enfance. Où se trouvait ce terrain ? Descendait-il au fleuve ? Avait-il des arbres ? Malgré lui il y pensait souvent... petite bulle irisée flottant quelque part dans sa tête. Pourtant il ne regrettait pas le geste d'Ami. Les épreuves de l'épidémie, les morts, avaient aussi enseveli l'ancien Moïse et ouvert en lui les vannes d'un ruisseau caché qui le fécondait d'humilité et de gratitude. Comme le vieil Éléazar ; sans doute ces longues soirées studieuses avec le kabbaliste avaient-elles préparé, à son insu, la naissance de cet homme nouveau.

De jeunes paysannes au visage tatoué tiraient sur le ponton des ânes récalcitrants chargés de couffins. Leurs mains brunes

et robustes, rougies au henné, poussaient à l'avant, frappaient à l'arrière. Promesses et malédictions alternaient entre les rires. Un bateleur attacha à un pieu son singe vêtu d'un gilet à sequins et vint leur prêter main forte. Le bac approchait et les bateliers avec des gestes habiles et précis procédèrent rapidement à l'arrimage. Bêtes et gens furent embarqués et Moïse les suivit en dernier.

« Ô père de la moustache, gardes-nous des crocodiles ! » s'écria une paysanne, s'adressant à un batelier empochant le prix de la traversée.

Le bac s'éloigna lentement. Le bateleur saisit son tambourin et scanda un rythme joyeux encouragé par les youyous stridents et admiratifs des femmes. La journée allait être torride mais sur le fleuve un vent léger soulevait des vaguelettes. Moïse s'abandonnait au bien-être qui le pénétrait avec la brise.

« Viens mon oie et moi que ferais-je ? » chantait le bateleur, fixant de son regard langoureux une jeune paysanne toute dorée. Séduite, la fellaha s'élança au milieu de la compagnie, leva les bras et s'abandonna à des tremblements convulsifs qui transportèrent de joie le public et arrachèrent des youyous enthousiasmés. La gaieté régnait tandis que le bateleur amarrait le bac au débarcadère de Gezireh. Moïse embrassa d'un regard circulaire les champs diaprés et le moutonnement des vergers d'où s'échappaient des parfums doux et nacrés.

Déjà le bac repartait après avoir embarqué des fellahs avec leurs ballots de pommes de terre et de cannes à sucre qu'ils vendraient à la ville. La joyeuse troupe de paysannes, suivies des ânes et du singe s'éloignait au rythme du tambourin et Moïse les regarda se déployer et serpenter dans les champs de maïs.

Il décida de suivre la berge. Parfois il surprenait l'œil ingénu des flamands roses picorant dans des bouquets de papyrus. Des visages naissaient et se défaisaient dans les mirages de l'eau. Shalom... la résignation de son regard flétri, la patience de ses mains... le visage rond et joyeux de Judith, les sourires juvéniles de ses enfants. La mort l'avait colleté, roulé et martelé dans son néant et s'éloignant, elle avait oublié dans sa chair son sceau indé-

lébile. Lui-même approchait au terme de son existence avec le détachement d'un spectateur qui gagne la porte de sortie. « *Finita la comedia !* » disait Luigi. Le temps avait trituré son âme, ridé sa peau, blanchi le poil et pour compenser tous ces méfaits, il le gratifiait à présent d'une neuve sérénité.

Il s'arrêta et respira profondément. Enfant de Sa'ar, il avait rêvé de cette île-éden. De cette lumière d'eau, de la solitude gazouillante des champs parés de clémence. Un vague sentiment d'arriver enfin à un but longuement désiré, obscurément pressenti, l'emplissait d'un bonheur diffus. Il marchait ; sur ses lèvres tremblait un léger sourire de gratitude.

Un fourré de papyrus l'arrêta. Il sortit de sa rêverie, examina le lieu. Sur sa droite, à cinq minutes de marche s'élevait un élégant pavillon blanc coiffé d'un dôme. Moïse s'en approcha, levant sous ses pieds des flèches de moineaux.

« Hohé ! Y a-t-il quelqu'un ? » appela-t-il.

Nul bruit, le lieu semblait désert. Le soleil de midi blanchissait le ciel. Le menuisier s'assit à terre, le dos au mur dans l'ombre projetée d'un moucharabieh. Une odeur flottait, captivante comme un souvenir ancien et oublié. Judith ! Il la revit s'asperger d'essence de jasmin le jour de sa bar mitsvah. « S'ils revenaient tous ! S'ils voyaient le train, les bateaux à vapeur, les palais de Kahira. S'ils me voyaient, moi, un juif, me reposant dans ce jardin », murmura-t-il à mi-voix.

Il ferma les yeux. Le temps coula, un temps de rémission. La complainte d'un jet d'eau quelque part ressuscitait une nostalgie déjà vécue dans un rêve ou une autre vie.

Invisible derrière le moucharabieh, Nourmahal dévorait du regard l'homme assoupi devant elle. Recroquevillée sur la banquette qui courait le long du mur, elle retenait sa respiration. La lumière de midi tamisée par les vitres colorées se rafraîchissait sur les lambris et le sol de marbre du patio. Dans le silence opulent et grave un coucou lança sa note malicieuse. La jeune femme se dressa sans bruit et fit quelques pas. Les mousselines laiteuses qui la drapaient avivaient l'éclat bleuté de sa peau très sombre. Elle

s'assit sur la margelle d'une vasque de marbre gris et absorbée en elle-même, laissa l'eau s'égoutter de ses doigts teintés de henné.

« Tu es triste maîtresse ? »

Une main essuya les larmes de son visage. Nourmahal leva la tête avec cette lenteur pensive qui parait sa jeunesse d'un charme grave et secret. Une jeune esclave blonde et mutine s'agenouillait à ses pieds.

« Qui sommes-nous, Indji ? » chuchota-t-elle d'une voix rêveuse, comme si elle poursuivait tout haut un songe intérieur.

Indji recula son buste sur ses talons pour mieux contempler sa maîtresse.

« Oh favorite de Ramadan Pacha, perle du harem, tu demandes qui tu es ? » Sa main glissa sur les cuisses de Nourmahal. « Tu es fille du Yémen, brune et souple comme la gazelle et tes yeux sont deux joyaux, l'un est une émeraude et l'autre, une escarboucle. »

Nourmahal soupira :

« Qui étions-nous, Indji, avant de devenir esclaves ? Te souviens-tu, toi, de ton enfance, de tes parents ? »

Un voile obscur éteignit le regard d'Indji, vida son visage de toute expression tandis qu'elle reculait si loin dans le temps qu'elle croyait en mourir. Elle retournait à une autre vie... là-bas en Crète. Un autre monde ! Avait-elle jamais été cette jeune et heureuse épouse de seize ans, maman comblée par la naissance d'un fils ? Un soir avec son mari de trois ans son aîné, ils avaient enfreint les règles du village : ne jamais s'aventurer la nuit sur les chemins. Mais ils avaient voulu voir la lune sur la mer et s'étaient attardés sur des sentiers descendant vers une crique. Soudain des hommes dissimulés dans des buissons avaient jailli de l'obscurité. Un coup de couteau eut raison de la résistance de Stavros et bâillonnée, ficelée elle fut débarquée le lendemain dans un port turc. Non... il n'y avait plus aucun lien entre Indji et la Kristina d'antan. L'épouse de Stavros... la maman de Nicola. Quand elle avait aperçu pour la première fois celle qui serait sa maîtresse, Kristina avait été épouvantée par la noirceur de sa peau, mais la tristesse des yeux que la fillette, à peine adolescente, levaient sur elle, l'avait emplie de tendresse.

« Pourquoi y penserais-je, maîtresse ? pour pleurer ? Je suis enfermée au harem comme l'oiseau dans sa cage. Je n'ai plus de passé, plus de famille... je n'ai que toi. Quand tu me bats, je suis triste, quand tu me parles, je suis heureuse.

— Te souviens-tu de ton nom d'autrefois ?

— Kristina.

— Et moi, j'étais Rébecca, dit lentement Nourmahal. Ma mère portait une grande coiffe... »

Elle ferma les yeux et s'efforça de retrouver dans son souvenir les traits du visage flou qui se penchait autrefois vers elle.

« Elle pleurait et m'embrassait. Je savais qu'elle pensait à mon frère disparu l'année de ma naissance. J'avais huit ans quand les Arabes ont pillé nos maisons emportant dans leur butin des femmes, des enfants qu'ils ont vendues. Et moi j'étais parmi elles. Dis-moi, Kristina... »

Nourmahal s'interrompit soudain, surprise par ce nom qui lui venait spontanément. Puis elle rit.

« Kristina, chuchota-t-elle, penchée vers son esclave, regrettes-tu parfois d'avoir été forcée de te convertir ? J'étais si petite quand un Musulman m'a enlevée de mon village... Je me souviens, j'étais allée chercher des noix... »

Des cris mêlés de vociférations éclatèrent au-dehors. D'un bond, Nourmahal fut à la moucharabieh.

« Arrête, où je te ferai clouer par les oreilles au souk des armuriers ! cria-t-elle à l'eunuque qui levait son fouet sur Moïse. Amène-le-moi tout de suite. »

Brutalement propulsé par l'eunuque, ébloui par la lumière crue, Moïse en trébuchant pénétra dans le patio, le bras endolori par la ruade qu'il venait de recevoir. Où était-il ? Que se passait-il ? Il écarquillait les yeux dans la pénombre et ne distinguait que des formes confuses. L'eunuque, un géant noir agitait encore féroce-ment son fouet derrière lui.

« Qui es-tu et que viens-tu faire sur le domaine de Ramadan Pacha ? » demanda Nourmahal, dissimulée derrière un paravent de bois ajouré, découvrant avec émotion la silhouette du menuisier.

Surpris, Moïse se tourna vers le paravent. Les yeux baissés, il déclina son nom, sa profession et s'excusa humblement de s'être égaré et d'avoir irrité le colosse qui gardait le palais.

Portant la main à sa poitrine palpitante, oppressée par l'éveil d'images et de lambeaux de souvenirs, Nourmahal observait le sombre caftan et le maintien plein d'humilité du vieillard. Maîtrisant l'émotion de sa voix, elle l'interrogea longuement à voix basse sur Sa'ar et Zuwella. Quelque chose lui disait que son père sans doute avait ressemblé à ce vieux Juif.

« Écoute, décida-t-elle, depuis longtemps, je désirais rendre ce palais plus confortable. Puisque tu es là, tu seras mon menuisier. Tu te chargeras de tous les travaux et de toutes les réparations ici. Je pourrais même t'installer toi et ta famille dans une maisonnette, ici sur l'île : tu travailleras et je veillerai à ton bien-être.

— Comment ? Quoi ? Que dit sa Seigneurie ? »

Moïse était assez abasourdi, incapable de comprendre ce qui lui arrivait, ce que valait cette invite péremptoire, et pourtant des intonations familières roulaient dans cette voix, une tendresse presque secrète, surprenante, habitait son autorité protectrice et se laissait percevoir. Où donc avait-il déjà entendu cet accent ?

Nourmahal mêla habilement ordres et arguments et quand Moïse sortit désorienté et ébahi, elle était sûre qu'il déménagerait à Gezireh.

Autrefois avant l'invasion de Bonaparte, le palais de Gezireh avait appartenu à un chef mamlouk dont le favori, un architecte italien, avait été capturé par les pirates barbaresques. L'italien avait flanqué sa façade d'une colonnade et orné le vaste hall d'entrée d'un majestueux escalier. Quelques buis anémiques, une vasque perpétuaient le souvenir étioilé d'un jardin florentin abandonné depuis des années aux broussailles et à la sécheresse. À trois kilomètres du vaste domaine et proche du fleuve, une gracieuse maisonnette de style européen, vêtue de crépi rose s'adossait à de vieux figuiers. Le favori aimait s'y retirer pour méditer, disait-il, et y jouer du violoncelle. Parfois des pêcheurs ou des paysans qui passaient à proximité s'arrêtaient et écoutaient, saisis par les

sons graves et poignants qui s'élevaient et frémissaient, comme si toute la maison et les figuiers s'emplissaient de prières d'âme. Inquiets, ils touchaient leurs amulettes, marmottaient des mots magiques pour conjurer le charme et s'éloignaient rapidement. Le bruit courut que le favori y cachait une esclave grecque. Un matin, on découvrit l'Italien dans une mare de sang, émasculé et la gorge tranchée. Le mamlouk laissa son corps pourrir trois jours, puis s'estimant vengé, il le fit jeter dans le fleuve.

C'est dans cette maison que Nourmahal voulait installer les Salem. Au palais, Nourmahal avait sans difficulté persuadé Ramadan Pacha que le délabrement de sa demeure était indigne de sa distinction et de son importance. La cinquantaine avancée, grisonnant, de forte stature, Ramadan Pacha avait le teint vermeil et l'œil bleu vif. Une barbe fournie, soigneusement parfumée, enveloppait de son feu cuivré la mâchoire énergique et accusait son aspect imposant. Bien qu'il parût turc des babouches au turban, il était né en Bosnie de parents chrétiens. Enlevé au cours d'une razzia, charrié parmi les milliers d'esclaves qui se déversaient sur les marchés musulmans, il s'était élevé grâce à une constitution athlétique doublée d'un flair aigu des intrigues. Incorporé dans les milices de janissaires, le jeune adolescent s'était distingué à la guerre sous les ordres d'Ibrahim Pacha où, cumulant pillages et gratifications, il s'était constitué des biens considérables.

Le sultan de Constantinople avait chargé Ramadan de surveiller secrètement son vassal, le vice-roi d'Égypte dont les vellétés d'indépendance encouragées par la France l'inquiétaient. Celui-ci s'était installé avec son harem dans l'île de Gezireh. Bien introduit à la Cour de Kahira, il ne manquait aucune réception et s'était familiarisé avec les fastes des dignitaires turcs. Aussi accueillit-il favorablement les suggestions de Nourmahal. Un matin ils parcoururent ensemble les vastes salles vétustes du palais. Les murs s'écaillaient, les rares portes manquaient de poignées ou de loquets. Seuls quelques tapis, quelques coffres rompaient la monotonie des pièces vides. Nourmahal s'assit sur l'un d'eux et réfléchissant à voix haute dit pensivement :

« C'est parce que nous sommes une population d'esclaves ramassés de tous les horizons que nous vivons dans le délabrement. Notre passé est mort et nous ne savons plus qui nous sommes. »

Ramadan Pacha lui lança un regard incrédule, puis il sourit et caressa silencieusement sa barbe. Cette petite tête acajou savait penser.

« Dans les bazars, poursuivit Nourmahal, les mains posées sagement sur ses genoux, je vois des images d'Européennes élégantes dans de beaux intérieurs. Et ici nous n'avons aucun meuble, nous nous asseyons, mangeons et dormons par terre comme des bédouins, des nomades qui parcourent le désert, toujours prêts à plier leur tente et à repartir. Permetts à ta servante, Seigneur, de faire de cette demeure honteuse un palais digne de ta gloire. Envoie l'eunuque au bazar. Il s'informerait et viendrait te dire quel est l'homme le plus compétent pour entreprendre ces travaux. »

Une piécette renseigna l'eunuque mieux que ne l'aurait fait son enquête au bazar. Il revint jurer à son maître que nul ne surpassait Moïse Salem, l'homme le plus qualifié du pays et même de l'empire. Un soir Nourmahal exposa son projet au Pacha. Moïse et sa famille pourraient s'installer dans la baraque au bord du fleuve. En cas de besoin, on l'aurait sous la main. Elle exhiba des illustrés d'Europe qu'elle s'était procurée au souk. Renversé indolemment sur le divan, Ramadan contemplant amusé sa favorite au regard fascinant, ses yeux humides, l'un noir et l'autre vert. Il étendit la main. Parmi le choix de pipes disposé par le chiboukhi sur un guéridon incrusté de nacre, il en saisit une en bois de jasmin au bouquin d'or et d'émail enrichi de pierreries. Des pastilles roses aphrodisiaques le garnissaient. L'homme jouissait-il d'un bien plus précieux que son aptitude au plaisir ? Heureusement que le paradis d'Allah, peuplé de houris à la virginité éternellement renouvelée, perpétuerait les délices du Croyant ! La Yéménite frappa des mains. Trois musiciens aveugles et de jeunes danseuses apparurent, saluèrent gracieusement et se disposèrent à exécuter leur art. Ramadan attira la jeune femme à lui. Pour la première fois Nourmahal ressentit, en s'abandonnant, une tendresse mêlée de pitié. Qui était-il, lui ? Esclave comme elle, au passé mort.

Rachel s'arracha à Zuwella avec le déchirement d'un nouvel adieu aux morts. Anéantie, résignée, elle s'était rendue aux arguments de son mari. Le legs de Zaki, rappelait-il, les ordres de Nourmahal et une obscure prescience qu'il ne savait expliquer, autant de signes lui intimant de déménager sur l'île. Malheur à celui qui se dérobaît aux avertissements, ruminait-il. Et puis, quel serait l'avenir de son fils ? disait-il à sa femme vieillie ? Grandira-t-il dans la pénombre insalubre de Sa'ar ? Nombreuses étaient les familles juives et chrétiennes qui sortaient de leur vieux quartier millénaire et émigraient vers des espaces plus aérés et neufs. Sa situation lui permettait, grâce au ciel, de vivre dans l'aisance. Ses fils travaillaient au magasin de Kahira. Et peut-être un jour Moïse pourrait acheter ce bout de terrain au Pacha. Rachel baissait la tête, retenait ses larmes et abandonnant la lutte, empilait dans ses bagages tous les vieux objets, compagnons vénérables des existences mortes.

Une après-midi on annonça à Ramadan Pacha l'arrivée d'un courrier de Syrie. Ramadan qui l'attendait le reçut immédiatement.

« Satan en mourant laissa en héritage son cerveau aux Juifs et ses pieds aux Aleppins », déclara l'officier obséquieusement incliné devant Ramadan qui, la pose majestueuse, fumait avec gravité. Puis il raconta longuement comment dans les écoles missionnaires de Syrie, les Francs endoctrinaient les chiens chrétiens avec l'Arabisme, camouflage confus d'idées étrangères. Sur Allah ce n'était qu'astuces pour soulever les Arabes contre les Turcs, affaiblir et morceler l'empire au bénéfice d'une pénétration française. Pour l'instant, l'Arabisme était accepté parmi les chiens chrétiens. Et pour cause ! Ils voyaient la France venir les sauver de la domination de l'Islam. Les Maronites devenaient arrogants. Ils se conduisaient comme les Musulmans, s'habillaient comme eux, portant armes et montant chevaux... Les Musulmans s'en irritaient. Il y aurait un massacre comme en 1860 quand prétextant la protection des minorités, la France s'introduisit dans la province libanaise.

La mine sombre, le pacha écoutait silencieusement puis, d'un geste impérieux, il chassa l'officier. Le dos courbé, les mains jointes, celui-ci sortit à reculons, rasant les murs. Plus rien

ne troublait le silence, sinon le jet d'eau et le râle de fureur de Ramadan siégeant sur le divan.

Un esclave pétrifié l'éventait d'un rythme lent. Des idées monstrueuses dévastaient son crâne, sa main se crispait sur le poignard glissé à sa ceinture. Révolution... pourriture de l'Occident ! Bientôt cette catin d'Europe imposerait à l'Orient le socialisme et le parlement ! Il ricana, se leva lourdement. Déjà, obéissant à un regard, un eunuque accourut pieds nus et le vêtit avec des gestes craintifs d'un caftan de soie tissée d'or. Soudain un éclat de rire jaillit du gosier de Ramadan, terrifiant ses gens : ici il n'y aurait jamais que des révoltes de palais, des intrigues de harem ! *Ces peuples qui subissaient dès l'antiquité des théocraties militaires demeureraient les esclaves du despotisme.* Cette phrase lue quelque part, l'avait frappé. Il fit un effort pour se souvenir que l'auteur, dont le nom lui échappait, récusait cette fatalité de l'histoire.

Son cheval sellé hennissait dans la cour. Allah soit loué ! On pouvait encore soigner ses colères au hammam sans que l'Europe n'intervienne. « Im bara ! Im bara¹⁴ ! » criaient les saïs nubiens en courant, « Im bara ! Im bara ! » Les piétons fouettés se bousculaient en s'écartant. Ramadan Pacha galopait dans la foule bigarrée de Kahira. Trop de monde, trop de Syriens, d'Européens, il n'y avait plus de place pour le Croyant. Qu'attendaient les cadis pour rétablir les servitudes d'autrefois ? Mais en ce temps les nations chrétiennes n'étaient pas aussi arrogantes. Son fouet cinglait. Révolution, révolution, martelaient les sabots du cheval sur le sol.

La vapeur parfumée à l'aloès estompait les corps nus relâchés gisant sur des bancs. Ouatées et irréelles des ombres, des voix voguaient dans le brouillard. Volney ! Le nom de l'écrivain lui revint subitement. Une délicieuse torpeur l'envahissait. Il s'y abandonna. Oublier l'Occident... oublier l'Orient misérable et seigneurial humilié aux pieds de la vertueuse Europe. Les mains habiles du masseur pétrissaient son corps étendu sur le marbre. Un bien-être rayonnait dans toute sa chair, une félicité alanguie, un bonheur d'oubli. Il se leva et gagna une salle silencieuse

meublée de divans. Dans la lumière tamisée, un adolescent le torse nu s'avavançait discrètement, lui tendant une pipe d'opium et, s'accroupissant au bord du divan, lui caressa délicatement la plante des pieds. Couché, Ramadan contemplait fixement des images floues ondoyer dans les émaux des vitrages. Le contrat social ? Bien sûr, ma chère... la liberté des peuples... l'égalité des hommes... Ramadan élégamment vêtu à l'européenne baisait des mains dans les salons du parc Monceau. « Im bara ! Im bara ! » le courbache cinglait le dos des fellaheen garrottés devant un tissu flambant dans l'alcool. Un coup dans la poitrine vidait leurs poumons, leur bouche avide d'air aspirait le feu. Aux pieds de Ramadan, les omdehs¹⁵ déposaient leurs sacs d'or, se prosternaient, baisaient sa robe. Les sacs s'empilaient, Ramadan les caressait de la main. Son rire éclatait comme un tonnerre : jamais la mer ne refuse l'eau... Se pourrait-il que les querelles européennes se rallument au chevet de l'empire ottoman ? La Turquie pourrait-elle imposer dans la pratique quotidienne les réformes inscrites sur le papier ? Ou sombrerait-elle dans un fanatisme meurtrier qui servirait de prétexte au déferlement russe dans ses provinces convoitées par la France, l'Angleterre et l'Autriche ?

Rien de plus gai, au soleil que la maison du bord du fleuve. Réparée, aménagée, elle ressuscitait avec toutes ses fenêtres grandes ouvertes à la lumière. Son vieux crépi d'un rose indécis se déployait sur des murs gaillards. Des balcons fantaisistes s'accrochaient dans des creux et des bosses inopinées. En somme, oui... une maison déroutante et indocile comme le cœur de l'homme, songeait Moïse.

Un matin, il calligraphia sur le portillon : « Les Figuiers » sous le regard attentif de Rachel, les mains enfoncées dans les poches de sa jupe. Aidé de ses fils, Moïse déménagea et rangea sur de belles

15. Maires de village.

étagères d'acajou les livres d'Éléazar. Behor, qu'il avait inscrit dans une école française moderne à Boulak, étonnait ses professeurs. Ah ! Le monde n'existait que par le souffle des écoliers à l'écoute de leur maître. Il était persuadé que son fils deviendrait un érudit. Peut-être comme Éléazar ? comme Emmanuel ? Pour améliorer ses connaissances religieuses Moïse engagea maître Sadya. Dès qu'elle l'apercevait, Rachel tendait ses livres à Behor. Elle se remémorait les recommandations de son père à ses frères :

« Retiens l'instruction, ne t'en dessais pas, garde-la car elle est ta vie. »

Sur le seuil de la cuisine, Sadya, lissant d'une main la large ceinture qui lui ceignait la poitrine, l'autre en porte-voix, lançait son salut solennel.

Pour Rachel, qui se tenait respectueusement hors de la chambre d'études, la voix de Behor modulant les chants était plus douce que la brise du soir. Tassé dans un fauteuil d'osier sur le seuil de la cuisine, Moïse prenait le frais en prêtant une oreille attentive. Il pensait à Éléazar et se souvenait de son regard pénétrant, eh oui... le savoir emplît l'homme d'une force intarissable ! Les mois passaient et il constatait avec plaisir que Behor aimait aller consulter les livres du vieux maître.

Entretemps, ses fils et Paoli avaient dressé des plans, établi des croquis et présenté des devis à Ramadan Pacha. Paoli avec sa faconde italienne voyait partout marbre, lustres, dorures et velours de Gênes. Les dimensions du palais se prêtaient aux draperies somptueuses, aux meubles volumineux. Le début des travaux fut fixé pour octobre, quand le Pacha partirait avec son harem pour la Syrie et que le Palais serait vide.

Personne ne sut jamais quand et pourquoi Moustapha le ghafir¹⁶ commença à venir aux Figuiers. Il semblait qu'il avait poussé sur le seuil de la maison comme l'herbe qui croissait. Il ne connaissait ni son âge, ni ses parents et évaluait ses années à une quarantaine mais il pouvait bien en avoir dix ou quinze de moins. Quand on lui demandait pourquoi quarante, il montrait sa couverture de

16. Gardien.

couleur indéterminée qui ne le quittait pas plus que si elle avait été une seconde peau : on dit qu'elle a quarante ans... !

Ce furent les vendredis soirs au retour de la synagogue que Moïse Salem prit conscience de l'existence de Moustapha. Sa haute silhouette drapée de la couverture, armée du fusil, le suivait le long des chemins champêtres avalés dans la nuit. Son visage négroïde, aussi hiératique qu'une sculpture, exprimait moins encore que ses paroles. « Allah Karim¹⁷ ! » était sa phrase la plus longue. Les nuits d'été quand on s'attardait à la brise, on entendait son cri déchirer les ténèbres. « Allah Karim ! » Le cri s'élevait comme s'il avait voulu atteindre là-haut une miséricorde qui elle aussi s'efforçait et se désespérait de ne pouvoir descendre à lui. Le jour, selon son kef¹⁸, il venait s'accroupir au seuil de la maison et sirotait avec de longs sifflements le café que Rachel lui avait servi. Puis, remettant son fusil sur l'épaule, Moustapha ramassait les provisions et parfois les vêtements qu'elle avait déposés pour lui.

« Allah Karim ! » – disait-il en guise d'adieu.

Et Rachel répondait :

« La Justice de Dieu est la justice du pauvre ».

Après la naissance de son quinzième enfant, la femme de Moustapha se plaignit d'un effrit qui lui dévorait les os du dos. Et en effet on la voyait aller dans les champs, toute courbée, tantôt maudissant, tantôt suppliant l'effrit qui la tourmentait.

Elle avait acheté de nombreuses reliques et avait prié chez les derviches de la montagne. En vain. Nourmahal était restée stérile. Mais douze mois après l'arrivée de Moïse Salem, la Yéménite mit au monde une fillette chocolat aux yeux bleus. Elle la nomma Salam ce qui signifie paix car Dieu avait pardonné.

17.

18.

Ramadan Pacha jouait aux cartes quand un esclave vint se prosterner : « Un fils t'es né, Seigneur », annonça-t-il, la tête respectueusement baissée, fixant des yeux le sol.

Le cœur mortifié, Ramadan ôta lentement le tarkib¹⁹ d'ambre de sa bouche et laissa son regard errer, un pli désabusé aux lèvres.

« C'est la volonté d'Allah ! » – fit-il, continuant la partie, sans regarder ses partenaires. Une fille ! L'esclave n'avait pas voulu l'humilier devant ses invités.

Après les sept jours d'usage, Ramadan alla voir la mère et l'enfant. Il se dirigea vers le matelas étendu sur le sol où Nourmahal, le visage peureux, serrait tendrement contre elle quelque chose de vagissant. Les doigts tremblants elle écarta les chiffons.

« Par l'honneur de ton menton Seigneur ! pardonne à ta servante » – supplia-t-elle.

Mais les yeux bleus et la peau noire de la petite Salam conquièrent son père. Alors les femmes montées sur les terrasses firent entendre leurs zougarit²⁰ et l'arak et la bouza²¹ chantèrent dans les gosiers.

La Yéménite envoya à Moïse Salem un caftan de soie et une ceinture tissée d'or en lui faisant dire : « Ô toi qui a la baraka, Juif à l'intelligence chargée d'années, puissent tes enfants et les enfants de tes enfants habiter ici avec honneur. » Puis elle lui demanda une amulette contre le mauvais œil. Moïse lui fit remettre le psaume 91 dans un étui d'argent qu'elle accrocha à la chemise de la petite Salam.

Quelques jours plus tard Moïse vit arriver, nimbée du soleil d'avril, une esclave de la Yéménite montée sur un âne.

« Paix sur toi protégé de mon maître, fit-elle d'une voix flûtée, clignant des yeux dans la lumière. Ma maîtresse désire du souk des orfèvres un chandelier à sept branches dont on fait usage au Yémen contre les djinns. En outre, elle t'ordonne de lui apporter des azymes chaque année quand tu en mangeras, car cet aliment lui fortifie le foie et préserve la sveltesse de sa taille.

19.

20. Sifflements particuliers de joie.

21. Alcools de riz.

— Sur mon âme cet ordre m'est précieux comme ma vie ! »
– s'écria Moïse.

Les bras lui en tombaient. Et quand la silhouette s'éloigna sur le chemin, il la suivit des yeux un sourire aux lèvres. En lui, à son insu, rayonnait une joie profonde et rentrant à la maison il pensa soudain à Iddo. Ce souvenir lui revenait souvent depuis que Rachel, une nuit, était partie dans son sommeil. Comme ça... Sans même pouvoir lui dire au revoir. Soixante ans de vie commune s'étaient arrêtés en un instant. Ne restaient que des poussières, pas même... des lambeaux de sensations et d'images dans sa mémoire fuyante. L'avait-il fâchée ? On l'avait enterrée un jour d'automne, un de ces jours de soleil triste. C'est un temps à ton image Rachel, avait-il pensé, un temps vêtu d'humilité. C'était pour toi Rachel que le ciel s'emplissait de larmes, mais vois... une douce lumière de compassion t'accueille. Un temps oui... comme toi, de rires et de larmes mêlées, se disait-il.

La mort désormais lui devenait aussi familière que Rachel, que Sami, Shalom et Judith. Leurs présences invisibles à ses côtés anihilaient le pas entre elles et la vie. S'il évoquait Rachel, ses rires, ses tendresses, n'était-il pas déjà avec elle dans l'ailleurs ? Et puis le souvenir de la bague commença à le tracasser. Rendre la bague à Iddo... oui, comme un geste d'auto-purification avant de partir à son tour avec eux. Où l'avait-il mise ? Il la retrouva dans le coffret avec le talisman de Yamin, ce gros caillou noir qu'il devait remettre à Boaz comme il l'avait promis à son père mourant. Mais où était Iddo ? il ne l'avait plus vu depuis si longtemps ! Parfois il allait à la confiserie Saltiel pour se renseigner. Il apprit d'un inconnu de passage qu'Iddo Lourtiel s'était chargé de la famille d'Emmanuel. Ils avaient tous déménagé dans les nouvelles maisons construites par Montefiore hors des murs de Jérusalem, là où peu de gens voulaient vivre à cause de l'insécurité à l'extérieur de la ville. Il était loin le temps d'Emmanuel... de Marie. La ville de Kahira aussi changeait, avec ses palais, ses avenues, ses élégantes. Les années passaient... Le khédiva avait dû abdiquer. Le pays était en faillite et les crédateurs, la France et l'Angleterre, exigeaient de contrôler les dépenses de l'État.

Chez Saltiel, peu de gens reconnaissaient en ce vieillard taciturne et silencieux le menuisier batailleur de Sa'ar. Il demandait souvent si Iddo se trouvait à Kahira. Mais qui connaissait Iddo ? Seuls les vieux... La population avait changé, mais les griefs restaient les mêmes, il n'y avait toujours pas d'écoles modernes et nulle entorse au despotisme des notables. Avait-il bien fait d'aller à Gezireh où Rachel s'était éteinte, se demandait Moïse ? Parfois il allait au magasin chez ses fils et s'asseyait dans un coin, surpris par l'accumulation des belles marchandises. Le flux des étrangers, l'essor du commerce, le développement urbain, les nouvelles inventions apportées d'Europe accroissaient la richesse des négociants. Les clients entraient, regardaient, passaient des commandes, Moïse regardait Behor, devenu un beau jeune homme, travailler avec ses frères. Son benjamin avait fait de fréquents séjours à Rome et à Manchester pour se perfectionner dans ce secteur commercial. Il parlait à la perfection, comme ses aînés, l'italien et l'anglais.

Un après-midi Moïse vit entrer Aslan Lévy, le père de Simon qui avait disparu depuis longtemps. Une belle et élégante jeune fille l'accompagnait. Il nota la précipitation de Behor pour aller la saluer et les joues empourprées de la jeune fille qui baissa la tête. Moïse savait qu'Aslan, devenu l'un des plus importants négociants de tissus, fournissait à ses fils les soies et les velours d'Italie, les cotonnades de Manchester. Le reconnaîtrait-il ? Apparemment non, l'homme passa près de lui sans le saluer et Moïse ne dit rien. Le bébé de Victoria avait été emmené par Marie chez son grand-père, Aslan... Se pourrait-il que cette belle enfant fût la fille de Simon et la petite-fille de Zaki ? Il ferma les yeux. Rendre la bague à Iddo, se dit-il, oui il devait alléger sa conscience avant de mourir.

Quelques mois plus tard il vit débarquer chez lui un homme aux tempes grisonnantes accompagné d'un adolescent. Moïse le dévisagea, sa physionomie lui semblait familière. L'homme s'approcha avec un large sourire et lui tendit la main :

« Je suis Iddo, lui dit-il, et voilà mon fils. Je suis venu voir mon père et j'ai appris que tu me cherchais. Je veux te donner des nouvelles de Boaz. »

En peu de mots il lui expliqua qu'il avait envoyé Boaz étudier à Manchester. Comme celui-ci désirait retourner au Yémen et retrouver sa famille, le jeune homme, devenu anglais, connaissant l'arabe, le turc et l'hébreu, pourrait facilement travailler dans la colonie anglaise d'Aden où il serait en toute sécurité. « Je te l'amènerai, promet Iddo en se levant pour partir – tu verras, il est devenu un bel homme, sensible et intelligent. »

Et comme il s'en allait,

« Attendez... attendez, fit Moïse précipitamment, je dois vous rendre votre bague.

— Quelle bague ?

— Vous me l'aviez donnée avec l'argent, balbutia Moïse, l'argent avait suffi et j'avais gardé la bague. Je vais aller la chercher.

— Mais non...mais non, fit Iddo attendri par l'agitation confuse du vieillard. Garde-la, ce sera un symbole de la mitzva²² qui nous a uni. »

Installé sur le divan du salamlik²³, Ramadan Pacha recevait ses espions venus le renseigner. Les crues insuffisantes des années précédentes et les inondations avaient détruit les cultures. La famine sévissait, le peuple protestait. On disait qu'à la Cour jamais le faste des festins, des bals et des équipages n'avait été aussi éblouissant. La torture et le courbache ayant déjà arraché au peuple son sang avec son argent, le Khédive s'était endetté auprès d'étrangers. Mais les Européens, eux, réclamaient leurs créances et faisaient la loi. Le pays fut déclaré en banqueroute, les officiers privés de leur solde se mutinèrent. Le Khédive Ismaïl fut obligé d'abdiquer en faveur de son fils, Tawfiq Pacha, mais les choses empirèrent. Le parti National Arabe, représenté par des officiers, faisait murmurer dans la ville que les étrangers affa-

22. Bonne action.

23.

maient les Croyants. Alors deux mille cinq cents soldats rassemblés à Kahira crièrent : « Mort aux chiens chrétiens ! Le pays est vendu aux étrangers ! » Le Nakib el Ashraf, représentant des descendants du Prophète et chef des corporations religieuses, secrètement encouragé par Constantinople, fomenta une grande agitation parmi les Arabes. Des assemblées se réunirent devant la Sainte mosquée, on harangua la foule et on proclama l'Islam en danger. Les Chrétiens s'enfermèrent chez eux et les consuls étrangers télégraphièrent à leur ministre.

Redoutant qu'un massacre de chrétiens ne servît de prétexte à une intervention européenne, comme en 1860 au Liban, les Turcs voulurent protéger les quartiers francs, mais l'armée mutinée, forte du soutien du peuple, occupait la ville. Dans les campagnes où elle imposait la conscription forcée, les paysans se mutilaient ou abandonnaient les villages.

Prosternés devant le divan, les émissaires rapportaient de scandaleuses rumeurs : les Anglais aboliraient esclavage, corvée, courbache, torture et châtiments corporels. Ils imposeraient un Parlement ! C'était la fin de la civilisation, l'anéantissement des pratiques existant depuis des temps et des temps ! Malgré la police, des agitateurs, la tête gonflée de fadaïses, se réunissaient en sociétés secrètes qui proliféraient dans le pays. On y enseignait des abominations : la révolution, le socialisme, le scientisme. Les officiers égyptiens se soulevaient contre le gouvernement et les accusaient de placer des fonctionnaires turcs dans presque toutes les hautes fonctions militaires et civiles. L'inquiétude, le désarroi s'étendaient. On redoutait un débarquement anglo-français, le christianisme dominerait sur l'Islam, et c'était un tel renversement des valeurs qu'il semblait que le jour fut la nuit et la nuit le jour.

Le Pacha jeta au loin sa pipe. Le parlement ! Le socialisme... des prétextes pour démembler l'empire turc. Ses yeux étincelant de colère terrifiaient les cheiks.

« Excellence ! – murmuraient-ils, tremblants – nous sommes tes esclaves, ta volonté est la nôtre, rien que le bien vient de toi. Ô Redouté nous connaissons ta clémence, ta sagesse, ta virilité

attestée par l'honneur de ton menton ! » – clamaient-ils sachant combien Ramadan était soigneux de sa barbe.

Pour distraire le Pacha, la Yéménite improvisait sur sa viole des chants ou contait des histoires. Les paupières closes, bercé par les sons harmonieux, Ramadan, adossé sur des coussins, dérivait dans la douce indifférence de l'opium. Se pourrait-il qu'un jour l'affreuse gangrène démocratique atteigne l'empire turc ? Ce peuple, rendant gorge sous le courbache et la torture aux percep-teurs d'impôts, aurait-il jamais visage humain ? Était-ce la fin d'un monde, la fin des sultans avec leurs privilèges : esclaves, eunuques, harems ? Au crépuscule des civilisations, y a-t-il mort plus poétique et fastueuse que celle qui nous cueille au fil du rêve, songeait Ramadan alanguï.

Nourmahal passait ses journées noyée dans la pénombre fraîche filtrée par les moucharabiehs. L'été pétrifiait de sa lave êtres et choses, répandant les parfums du jasmin et du chèvrefeuille. Pas un frémissement d'herbe. Une esclave l'éventait d'un mouvement lent, régulier. Le temps uniforme du harem n'égrenait nulle heure, nulle attente, nul désir, il se dissolvait dans une torpeur animale.

Indji venait la rejoindre et les yeux vagues, Nourmahal sentait frémir le corps moite d'Indji près du sien. Parfois Salam rampait jusqu'à sa mère. La Yéménite lui abandonnait sa main, écoutait son rire et souriait à son babil. Quel étrange destin, songeait-elle, elle a les yeux bleus de son père, un slave chrétien et la peau agate de sa mère, une juive du Yémen. Tel est le travail des jellabs. Certains jours elle oubliait jusqu'à son existence. Depuis quand n'avait-elle plus été aux Figuiers ? Des mois ? des années ? Le temps du harem n'était pas celui des vivants. Indji l'avait entraînée dans ses escapades. Déguisées et dissimulées sous leurs voiles, les jeunes femmes sortaient du parc florentin, gagnaient les champs et, de là, Les Figuiers. De hauts buissons de laurier-rose les cachaient. Immobiles, silencieuses, elles observaient l'installation des Salem, le va-et-vient familial des neveux et des cousins. Ils arrivaient joyeux, chargés de présents : des grappes de raisins, des dattes confites, des pâtisseries. On s'embrassait, on riait. La vieille maison ressuscitait

et s'animaient. Nourmahal se lovait dans le laurier-rose. Les parfums, les piailllements, les frôlements d'ailes l'enveloppaient de leur soie. Elle devenait elle-même végétal et fleur.

C'était donc ça les familles ? ces rires, ces embrassades, cette joie de miel dorée ? Et sans doute son père et sa mère avaient eu ces visages de tendresse. Ce grand garçon hâlé aux yeux pâles, Behor, aurait pu ressembler à son frère enlevé par des bédouins.

Ankylosées mais heureuses, les deux jeunes femmes quittaient sans bruit leur fourré. La lumière baignait le monde de liesse. Radieuses elles couraient, s'élançaient, leurs larges voiles blancs flottaient comme des nénuphars. Rébecca ! Kristina s'appelaient-elles à tue-tête. Et c'était comme si un grisant souffle de liberté les soulevait.

Oui, bien des années avaient dû passer puisque Salam parlait et marchait maintenant et que le palais était totalement transformé. Moïse, que Nourmahal apercevait parfois, assise derrière sa moucharabieh, avait blanchi. Elle regrettait que Behor ne l'accompagnât plus. Ses esclaves lui en parlaient avec des rires gloussants et des yeux brillants. Oui, des mois, des saisons à n'en pas pouvoir compter, s'étaient écoulées depuis leur dernière escapade. Ce jour-là elles avaient eu l'audace d'entrer dans la maison. Des bruits de voix les avaient fait fuir et se cacher derrière des papyrus proches. Behor, discutant avec un ami, s'avavançait svelte et droit dans sa gloire adolescente. Il s'était arrêté à quelques pas d'elle. Saisie dans le faisceau de son regard, elle avait senti Rébecca renaître dans Nourmahal.

Silencieuses, le cœur battant, les deux jeunes femmes avaient attendu que les jeunes gens disparaissent pour retourner par des chemins dissimulés au haremlike. Combien de fois avaient-elles tenté de revoir le jeune homme ? Parfois Indji emportait dans leurs promenades dans le parc des revues françaises illustrées et, penchées toutes deux sur ces pages qu'elles n'étaient pas capables de lire, elles contemplaient les intérieurs élégants ornés de meubles bizarres dont elles ne comprenaient pas l'utilité. Nourmahal s'imaginait alors vivre l'existence de ces femmes lointaines appartenant à une autre humanité. Ce dépaysement la rapprochait de Behor

comme si cette identification illusoire aux femmes des catalogues l'introduisait un peu dans le monde du jeune homme.

Un homme avait remarqué les sorties des deux femmes voilées. Jérôme, le chef-jardinier français voulut leur procurer la possibilité de se reposer sur des bancs et de s'abriter du soleil. Désormais des bancs de pierre, ornés d'accoudoirs terminés par des têtes de lion, s'offrirent aux promeneuses le long des allées et des pergolas élégantes les abritèrent dans leur ombre rafraichissante. Jérôme avait remarqué la blondeur grecque d'Indji, sa gaieté spontanée. Comment était-elle arrivée là, se demandait-il pris de pitié. Un jour, avec son garçonnet Jean, il construisit une rotonde bordée sur les côtés d'un muret de granit rose, puis il la garnit de bancs de pierres, d'une large table, et disposa des rosiers grimpants et des tentures pour l'ombrager. Une allée de lauriers-roses y conduisait. Quand il eut terminé il fit dire à Indji qu'il avait créé une rotonde où elles pourraient se reposer. Nourmahal lui fit remettre une bourse bien remplie. C'est là que dorénavant, emportant les revues françaises, elles allèrent rêver de cet autre monde inaccessible.

La dernière fois que Nourmahal était allée aux Figuiers, elle avait vu Behor surgir au bout d'un sentier et marcher lentement entre les tiges de canne à sucre mauves. Un geai avait lancé son cri et Nourmahal, s'arrachant à la fascination hypnotique qui la paralysait, avait fui cédant à un sentiment inconnu d'effroi. Puis elle s'en était retournée chez elle, comme perdue dans un rêve. Chaque arbre, chaque brin d'herbe, chaque papillon semblait lui dire : nous existons pour toi Nourmahal, nous sommes là pour toi. C'était une exultation de fête où la nature entière était conviée. Le ciel avec ses ors et ses pourpres, la végétation avec ses parfums et ses offrandes, les bêtes avec leur joie et leur silence. Et tous chuchotaient à Nourmahal : vois... nous sommes là pour t'aimer et te plaire. Jamais encore Nourmahal n'avait ressenti une telle griserie. Pourquoi cette fête, ce soir, se demanda-t-elle, l'air est plein d'attente et d'émoi.

Combien de fois était-elle allée avec Indji pour n'apercevoir qu'un instant Behor ? Et pourquoi, Rébecca, ce tremblement et cette peur et cet espoir au fond de toi ? Pourquoi soudain cet émerveil-

lement et cette agonie ? Indji ! Indji ! ma Kristina, viens... viens... tout contre moi. Voilà je me meurs... et je tremble... rien qu'à son souvenir. Est-ce cela l'amour ? Alors j'aime ! J'aime ce visage grave, ce regard pénétrant qui m'enveloppe de toute part comme un soleil. Tout s'embrase et me parle de lui. Est-ce cela l'amour Kristina ? J'agonise et j'exulte et ne songe qu'à le revoir. Et si elle se montrait à lui, le séduirait-elle ? Mais quel âge avait-elle ? Connaisait-elle-même son âge ? Indji non plus ne connaissait pas le sien car au harem, le temps est une attente vide où même le désir s'étiole et se dessèche. Et puis soudain ce jeune homme entrevu dans l'anxiété d'une liberté volée et interdite prenait toute sa pensée.

Un matin Nourmahal fit installer dans sa chambre une grande glace en pied cerclée d'un magnifique cadre doré comme les aimait Ramadan. Debout devant le miroir, elle laissa lentement glisser à terre ses voiles de légère mousseline blanche. Son corps de bronze, svelte et élancé, lui apparut. Elle avait donc un corps... ! Ses yeux glissèrent le long de ses longues cuisses, de ses mollets galbés, ses mains palpèrent son ventre plat et s'attardèrent sur sa poitrine. Son regard embrassa sa magnifique crinière noire encadrant son visage ovale harmonieux. Elle ferma les paupières, son corps était comme un immense palais vide qui s'embrasait soudain du désir de Behor. Immobile face à la glace, enveloppée, pénétrée, guidée par son évocation aussi forte qu'une présence, elle découvrait pour la première fois sa beauté et son désir d'amour.

Que de fois au retour de ses escapades Nourmahal avait tiré d'un coffre quelques bijoux, des toques et des parures pour avoir le plaisir de se contempler dans la glace. À qui ressemblait-elle ? sa mère ? son père ? Où était sa famille ? Plairait-elle mieux à Behor ainsi coiffée ou avec ce voile ? Elle sortait dans le jardin réservé aux femmes. La fraîcheur du crépuscule répandait une compassion sur la terre brûlée et assoiffée. Des paysannes, une outre sur la tête, descendaient au fleuve. La plainte du chadouf²⁴, un braiement, quelques rires et des appels rompaient le silence. Au loin Kahira tremblait dans une vapeur mauve. Mais Rébecca tu

es Nourmahal, regarde tes geôliers à ta porte. Qu'as-tu sinon des rêves ? Toi qui a été dépossédée de ton corps, de ton enfance, de ta jeunesse, vois... tu peux encore vibrer dans l'espoir de le revoir, de l'entendre et de défaillir à sa vue. Oui...ce n'est qu'un rêve qui t'habite... rien d'autre. Et si elle fuyait ? Mais cette idée la terrifiait. Où aller ? chez lui ? Ramadan dont elle avait porté l'enfant les mettrait tous à mort. D'ailleurs Ramadan ne décolerait pas et envisageait de partir à Constantinople. La révolution menaçait.

Nourmahal n'en avait cure ! Un soir, au retour de l'une de leurs escapades aux Figuiers Nourmahal fit dire par un esclave à Ramadan qu'elle aimerait le voir. Avec Indji elle s'affaira autour de ses coffres et en sortit ses plus beaux atours et ses mousselines les plus fines brodées de fil d'or. Longtemps elle demeura devant le miroir ajustant les plis sur son corps élégant. Puis elle passa un crayon noir sur ses sourcils, approfondit son regard par le khôl et aviva de rouge ses pommettes. Elle peignit sa lourde chevelure d'ébène avec un soin particulier et demanda à Indji d'asperger sa couche de son parfum le plus doux. Quand elle eut terminé elle se tourna vers sa compagne :

« Comment me trouves-tu ? » demanda-t-elle, les yeux brillants et le sourire étincelant.

Indji, qui avait partagé l'émotion fébrile de sa maîtresse à sa toilette, la contempla émerveillée :

« Tu es éblouissante comme l'amour, comme la vierge qui court vers son amant, brûlante de désir. Ô maîtresse ce soir sera celui de vos épousailles ! »

Quand Ramadan entra dans le haremlike, Nourmahal tremblant de la tête aux pieds, vit s'approcher Behor. Et tandis que son corps palpitant se donnait à Behor, une prière jaillit du fond de son cœur : « Oh mon Dieu, donne-moi, donne-moi un fils de cette union. Toi qui seul me vois et me juges dans ma détresse. »

Aux Figuiers, indifférent aux menaces d'insurrections, Moïse ruminait de nouveaux plans. Alors que des trombes de sable se levaient et tourbillonnaient, que les buffles beuglaient et la volaille, la tête sous l'aile, gémissait, tandis que toute vie guettait et tremblait dans l'attente du khamsin, que le pays s'embrasait et que les ministres palabraient, Moïse se sentait envahi de la vanité de sa vie. Oui... ambitions, désirs, haines et amours... tout est vanité. Oui, il était devenu « riche »... mais que sert la richesse quand le corps desséché, vidé de désirs et de joies, vieilli, se traîne au long du jour. Oui il avait commis une fraude, il avait menti, haï, trompé et trahi et tout n'avait été que poursuite du vent. Au terme de ses jours, il lui fallait aller s'humilier, se repentir et déposer ses prières à Jérusalem. Là il connaîtrait la sérénité, il se rachèterait, là il mourrait. Là il rendrait la bague à Iddo et la pierre à Boaz avec le message de son père. Là il demanderait pardon, mais comment se faire pardonner des morts ? On le peut avec les vivants, mais peut-on aller parler au néant, aux ossements blanchis ?

La maison était vide. Il se souvint vaguement que Behor était allé en province traiter des affaires pour Aslan Lévy. C'était le moment de partir car son fils l'en aurait empêché. Il rassembla rapidement quelques effets et s'aperçut dans une glace. Qui était cet homme au regard halluciné ? À ce moment le vieil Ahmed, le très savant cheikh et fils de Moustapha, l'appela depuis la porte. Il entra et regarda Moïse étrangement, puis il hocha la tête tristement, l'homme devenait sénile, pensa-t-il. Pour se faire bien comprendre, Ahmed haussa la voix et lui recommanda expressément de ne pas sortir ces jours-ci car la ville était en ébullition et l'on craignait de grands désordres. Il était venu spécialement de Boulak pour le lui dire. Il le lui répéta plusieurs fois, espérant qu'il l'ait compris. Mais aussitôt qu'il eût disparu, Moïse organisa son départ. Il lui fallait donner à Boaz le talisman de son père. Il alla chercher le coffret et griffonna sur un bout de papier un adieu pour Behor. Que lui dire ? « Va remercier la favorite de Ramadan Pacha pour sa protection », écrivit-il. Puis prenant son baluchon il sortit, oubliant le coffret.

Behor rentrait en train de la province, le cœur gros de pressentiments. Il s'inquiétait pour son père. Le vieil homme perdait la mémoire et se comportait bizarrement. Tout au long du voyage, des émeutes avaient éclaté. La révolution s'étendait, le colonel Orabi Pacha, chef de l'armée rebelle, déclarait qu'il purifierait la patrie des Turcs et des Européens. Ce mot patrie aux résonances étrangères surprenait tout le monde. Aux oreilles érudites il sonnait révolutionnaire. Le peuple le remplaça par le concept familier et traditionnel d'Islam, la « Ouma ». Des bandes de fellahs battaient la campagne, pillant et massacrant. Pour eux la révolution sonnait le glas des usuriers européens.

Sans prendre le temps de passer chez Aslan, Behor descendant du train sauta dans un fiacre. Une inquiétude travaillait la foule, les yeux brûlaient d'un feu sinistre, les poignards brillaient aux ceintures, çà et là se formaient des bandes d'hommes armés de bâtons. Inquiet, le cocher malgré la chaleur baissa la capote du fiacre afin de dissimuler Behor et, lui jetant un regard rapide, « couvres-toi », fit-il, lui indiquant du menton une vieille couverture. Behor portait des vêtements européens. Un coup de fouet ébranla les bêtes. Quelque chose de confus et de menaçant annonçait l'émeute. Avec une agitation qui contrastait avec sa pondération habituelle, Behor intima au cocher de sa hâter vers Les Figuiers. La cohue, les caravanes, les charrettes ralentissaient le trafic. Une fine poussière saturait l'air. Behor trouva chez lui le billet de Moïse, l'angoisse le saisit. Que devait-il faire ? Son père reviendrait-il ?

Au palais, Ramadan était parti précipitamment pour Constantinople. Il allait présenter son rapport au sultan. L'administration turque était prisonnière d'un traquenard inextricable : si elle laissait les Arabes opprimer les raïas, l'Europe interviendrait. Mais si elle leur concédait les moindres libertés, aussitôt les Arabes se soulèveraient contre les Turcs. L'armée turque viendrait à bout de l'émeute, se flattait Ramadan avec amertume, n'était-ce les intrigues de tiers. Un diplomate français n'avait-il pas informé

le sultan que son pays soutiendrait Orabi Pacha si les troupes turques tentaient d'écraser la rébellion ?

La rage bouillonnait dans son crâne tandis qu'il arpentait le pont du bateau où s'entassaient Turcs et Européens fuyant le pays. On ne parlait que de la révolution. Orabi était comparé à Danton, Robespierre, Napoléon ! Ses seules lectures, disait-on, étaient des traités sur la révolution française.

Irrité par ces palabres, Ramadan s'isolait. Enfoncé dans un transatlantique, il croisait ses bras sur sa poitrine, fermait les yeux. Mais le repos le fuyait. Il assistait à l'agonie de l'empire. Faible, impuisante, Constantinople était contrainte de solliciter l'aide de ses ennemis. Elle qui avait conquis tant de peuples, les avait contraints de renoncer à leur culture, leur langue, leur religion, reculait devant une insurrection au sein de ses propres troupes. Ah ! si la Turquie avait les mains libres ! La colère rougissait son front.

Le capitaine lui apportait les dépêches. Les passions populaires avaient culminé dans les massacres de chrétiens du 11 juin. Orabi avait mis en pratique sa doctrine : pour fomenter une révolte populaire il fallait utiliser le fanatisme religieux. Le colonel exigeait que pour chaque Arabe exécuté un Européen fût pendu. Déjà les flottes anglaises et françaises appareillaient en Méditerranée. Un désespoir s'emparait de Ramadan prisonnier impotent sur son bateau. Se pouvait-il que le colonel Orabi eût joué la carte de l'Europe et jeté son pays dans le filet de l'Occident ?

Au loin à l'horizon la mer s'étalait dans sa corbeille d'or liquide. Un matin, Ramadan somnolant sur le pont vit approcher un couple élégant. Le monocle sur l'œil, il reconnut avec une certaine aversion le consul de France. Il ferma à demi les paupières. Il exérait aussi cordialement la France que l'Angleterre quoique la première avec une moindre répugnance, car elle, tout au moins n'était pas sans séduction. Une blonde et rieuse adolescente vint les rejoindre et se suspendit familièrement au bras de son père. Ramadan s'extirpa pesamment de sa chaise-longue et alla saluer le couple avec aménité. Baisant la main de la rougissante jeune fille :

« Ah ! Monsieur le Consul ! – s'exclama-t-il rivant ses yeux allumés dans les innocentes prunelles bleues – avec de si charmantes ambassadrices, l'Orient ne demanderait qu'à se laisser séduire ! »

Le soir, dans sa cabine, son barbier lui tailla soigneusement la barbe en collier et la parfuma, tandis que le chiboukchi²⁵ garnissait sa pipe de ses pastilles roses préférées. Les sons de l'orchestre jouant dans les salons de luxe lui parvenaient assourdis, évoquant des prunelles bleues de mer qui s'alanguissaient, des lèvres qui s'entrouvraient... Fredonnant, Ramadan Pacha épinglea lui-même ses décorations sur sa redingote. Au diable la politique ! On ne vivait qu'une fois... à son âge il n'y avait plus de temps à perdre. S'arrêter à Constantinople ? Pourquoi ne pas pousser jusqu'à Marseille ?

Rongé par l'inquiétude, Behor attendait son père. Malgré la gravité des événements, il refusait de se réfugier au Quartier comme l'y pressaient ses frères. Ne te sépare pas de la Communauté, recommandait autrefois Rachel. Mais Behor était résolu à demeurer aux Figuiers. Son père ne devait pas trouver la maison vide.

La ville était comme morte. Volets tirés, les gens se cloîtraient chez eux. Dès le 9 juin, un cheik avait crié : « Ô Musulmans, venez m'aider à tuer les chrétiens ! » L'appel avait mis le feu aux poudres. Le lendemain, la populace parcourait les rues de Kahira hurlant : « Le dernier jour des chrétiens ! » Et le 11 juin, à la vue d'un Européen, la foule criait aussitôt : « Ô Musulmans ! tuez-les ! tuez le chrétien ! » Les femmes grimpées aux terrasses encourageaient les hommes de leurs hululements.

Behor se demandait s'il irait chez Ramadan quand Moustapha apparut tenant en main un objet grossièrement empaqueté. Après le départ de Moïse il s'était mis à sa recherche. Au village de Zein un paysan avait parlé et, contre rémunération, il lui avait remis

25.

les papiers du défunt et sa Bible. Moïse n'avait pas été loin. Près du pont de Boulak il était tombé sur un groupe d'émeutiers qui s'acharnèrent sur lui.

Behor se rendit au Palais où la panique régnait. Déjà quatorze mille Européens avaient quitté le pays, six mille attendaient sur le quai d'Alexandrie le prochain bateau. Turcs et indigènes fuyaient. La ville se vidait. La guerre était imminente. Behor arriva en pleine confusion : le harem avec ses eunuques, ses esclaves, ses servantes, ses coffres et ses perroquets montaient en fiacre pour se rendre à la gare pour Alexandrie. Seuls resteraient au palais, attendant le retour des maîtres, les cuisiniers, chiboukchis, farrahs, sakkhas, cavedjis, saïs, bawabs, almées, musiciens et jardiniers.

Behor s'approcha, désespéré, au milieu du tumulte des femmes voilées qui criaient, pleuraient, couraient en tous sens comme des poules prises de vertige, agitant leurs mains rougies au henné.

À l'instant où Nourmahal posait son pied sur le marchepied d'une berline, une servante, crachant trois fois à terre, vint lui dire :

« Que Dieu écarte Eblis ! Le Juif protégé du pacha désire te parler, maîtresse. »

La jeune femme tressaillit, saisie de remords. Dans sa fuite, elle avait oublié Moïse. Mais au lieu du vieillard, elle aperçut un jeune homme au teint clair, le regard grave et profond, le maintien digne. Elle lui fit signe d'avancer, sentant ses joues s'empourprer. Ses mains instinctivement s'assurèrent que le hayak voilait son visage, tandis qu'involontairement, le cœur battant, elle baissait les yeux.

Behor se tenait respectueusement devant elle. En peu de mots, la voix altérée, il lui apprit la mort de Moïse. Il venait, conclut-il, prévenir son Excellence qu'il allait au village de Zein chercher la dépouille de son père.

« Partir ! » – fit la Yéménite faiblement.

Et comme ses servantes l'importunaient, la pressant au départ, elle les éloigna d'un geste. Déjà les premiers fiacres disparaissaient dans un nuage de poussière. Le khamsin gonflait les voiles des femmes précipitant leur course. Elles s'éparpillaient comme de gros volatiles enflés autour de Behor et de la Yéménite qui se

tenaient face à face, silencieux. Les joues brûlantes, Nourmahal contemplait Behor mais c'étaient les jeunes gens de Sanaa qu'elle revoyait discutant cérémonieusement dans la maison de son père, rabbi Yamim. Qu'il y avait longtemps de cela ! Était-ce possible qu'elle fût Nourmahal et Rébecca à la fois ? Il lui semblait vivre deux vies, toutes deux tronquées, s'excluant l'une l'autre, se tuant l'une l'autre dans son corps.

Son trouble échappa à Behor, il ne vit que ses yeux noirs brillant de larmes, chagrin qu'il imputa aux circonstances.

« S'il n'y a pas de justice en bas, il y aura la justice en haut », murmura Nourmahal d'une voix étouffée.

Behor la considéra avec surprise, la Yéménite se détourna d'un mouvement presque convulsif. D'un geste elle fit avancer cinq Nubiens :

« Soyeux ses gardiens ! – ordonna-t-elle la voix tremblante mais impérieuse – Gardez-le comme la prunelle de vos yeux. Ne vous détournez pas de lui, ni à droite ni à gauche, car vous m'en répondrez sur votre tête. »

Indji accourrait et la poussait dans la berline. Nourmahal se tourna vers Behor et le considéra avec une expression de douleur et de déchirement dont elle n'était pas consciente. Des mots montaient à sa bouche : Pars avec nous... ne reste pas ici... mais la pudeur, l'émoi, la peur la retinrent, ses lèvres s'entrouvrirent. Le vent moula le voile de mousseline blanche sur son visage brun aux traits réguliers. Indji la força à s'asseoir. La berline partit.

Immobile dans les tourbillons de sable, Behor la suivit des yeux.

Le train fuyait vers Alexandrie. Le harem se tassait sur les sièges et le sol. Les perroquets affolés juraient. Pleurs et gémissements emplissaient le compartiment, ce départ pour Constantinople épouvantait les femmes.

Les yeux fermés, Nourmahal semblait sommeiller. Elle avait retiré son voile et ses traits exprimaient une indicible tristesse. À l'intérieur de ses paupières, elle contemplait un regard bleu résolu et calme, une bouche close sur une douleur contenue. Avec délice,

elle se noyait dans ce regard qui lui restituait comme un trésor le passé oublié de Rébecca. Le reverrai-je ? se demandait-elle.

Le khamsin balayait la campagne, couchait les palmiers sur les cases de boue séchée, même les milans zigzaguaient dans leur vol. Behor apercevait dans les champs des bandes de fellaheens armés de gros bâtons. Encadré par Moustapha et les cinq Nubiens, il alla au village de Zein récupérer le corps de son père. Cent mains avaient lacéré le malheureux. Tu l'as abandonné Seigneur... où est ta pitié ? Tu t'éloignes... tu te caches... tu n'es plus... Des bêtes à face humaine ont lacéré un vieillard... où est ta justice ?

Une grêle jaune et sablonneuse estompait la campagne. Dans le village des squelettes en haillons, le visage déchiré de haine et de misère, prêts à le mettre en pièces si son escorte n'avait brandi sabres et pistolets, l'assaillirent. Ils niaient le meurtre mais un garde découvrit dans un puits désaffecté le corps de Moïse coupé en morceaux.

« Il blasphémait contre le Prophète ! – avait vitupéré le cadî – Maudit soit-il avec sa descendance !

— Empêchez le fils d'ensevelir le père ! – glapissaient les femmes sur les terrasses. »

Sous une pluie de pierres tu as rassemblé la dépouille, tu as pris garde de ne rien laisser. Tes genoux tremblaient, ton âme se rétrécissait au dedans de toi. Le cercueil... tu l'attachas à la mule. Les poings te menaçaient tandis que tu partais avec ton escorte qui tirait pour éloigner les assaillants. Seigneur quelle que soit ta justice, tu es l'Éternel. Et moi ta créature... comment pourrais-je te renier ? Éternel qui nous aime avec amour et souffrance, qui souffre quand nous souffrons...

Un garde s'approcha de Behor et vit les larmes qui coulaient sur son visage ravagé.

« Mon Aga, la vie est longue – conseilla-t-il – n'impatiente pas le Miséricordieux par un chagrin excessif. »

Moïse fut enterré au cimetière juif de Bassatine. Les coups de feu des gardes dispersèrent les attaquants armés de pierres. En temps d'anarchie la vie d'un homme ne pesait guère plus que le vent. Le rabbin récita le kaddish puis Behor et ses frères jetèrent sur le cercueil une pelletée de sable qu'emporta le khamsein : *L'Éternel a donné, l'Éternel a repris, que le nom de l'Éternel soit béni.*

Quelques jours plus tard, un soir, Moustapha drapé dans sa couverture apparut sur le seuil de la cuisine. Behor le serra contre lui :

« Bienvenue à mon frère – dit-il surpris de le voir sans son fusil. »
Et tandis qu'il lui servait du café, Moustapha lui expliqua :

« La femme et son effrit veulent mourir dans la terre noire d'où nous sommes issus, là-bas au Sud. On m'attend à la felouque. Le monde est sens dessus-dessous. Le monde est fini. Tout est dans la volonté d'Allah ! »

Tandis qu'il parlait, Behor nouait dans un grand mouchoir à carreaux les hardes de Moïse, des provisions de bouche et de l'argent.

Ils marchèrent silencieux dans la nuit opalescente. La pleine lune écoulait son lait blanchissant les chemins. À l'horizon les voiles des felouques se tendaient dans le silence zébré par les cris gutturaux des bateliers. Une plainte flottait comme une modulation de roseaux :

*Leurs liens sont en fibres de palmier
Leurs seaux en peaux de chèvre
C'est aux temps anciens qu'il inventa les chaouadif²⁶
Le bien heureux Salel Zabadi.*

Depuis longtemps la felouque avait levé les amarres, recueillant des débris de lune dans son sillage. Depuis longtemps le cri de Moustapha s'était élevé, plus haut, plus fort que jamais : « Allah Karim. » Debout sur la berge, entre les papyrus, Behor contemplait la felouque glisser sur le fleuve de nuit et, au loin, la Montagne, le djebel Rouge baigné de paix lunaire.

Le 11 juillet 1882, la flotte anglaise ouvrit le feu sur Alexandrie. Orabi et ses troupes se retirèrent dans le désert. La ville fut livrée à l'incendie et au pillage. Les Anglais débarquèrent, rétablirent l'ordre et occupèrent le pays. Ils proclamaient qu'ils venaient pour abolir le courbache, la corvée, l'esclavage, la corruption, l'exploitation du fellah, la torture et pour instaurer un gouvernement parlementaire. Moitié de la population ne les crut pas et moitié n'y comprit rien. Ce fut un jour de deuil pour certains, de soulagement pour d'autres.

Depuis l'insurrection du parti nationaliste d'Orabi, l'insécurité et les massacres qui s'ensuivirent, Aslan passait des nuits blanches. Son regard soucieux s'attachait à sa petite-fille parée de l'innocence joyeuse de ses dix-sept ans. Qu'adviendrait-il d'Isabelle à sa mort ? Qui prendrait soin de cette jeune fille innocente qu'il avait aimée, soignée et éduquée ? Qui choierait cette enfant qui n'avait connu ni mère, ni père, ni famille ? Quel homme l'aimerait et la rendrait heureuse ? Aslan pensait qu'il fallait la marier au plus vite pour la mettre à l'abri. Il ne se faisait guère d'illusions. Lourtiel, elle serait rejetée et méprisée par son milieu en tant que fille adultérine de Simon. Depuis son départ en Amérique, son fils ne lui avait plus donné aucun signe et Aslan était bien décidé à léguer sa fortune à Isabelle qui avait comblé ses vieux jours solitaires de joie et d'amour. Aujourd'hui, anticipant sa mort, il se devait de guider vers le mariage cette belle enfant riieuse, instruite et devenue un riche parti.

Il avait remarqué qu'Isabelle multipliait les prétextes pour aller au magasin des Salem. Elle amenait souvent la conversation sur Behor et aimait en parler. Et le jeune homme ne se précipitait-il pas pour le servir dès qu'il les apercevait comme s'il les guettait ? Il s'adressait à Isabelle avec une politesse respectueuse tandis que ses joues s'empourpraient et qu'elle baissait les yeux. Ces deux-là, se dit-il, sont faits l'un pour l'autre. Il s'enquit discrètement à son sujet et apprit que Behor était un jeune homme sérieux, cultivé, aimant l'étude. Son origine modeste lui parût plutôt un avantage et une caution d'amour et de respect envers Isabelle alors que la haute bourgeoisie la rejetterait. Lors d'une de ses visites au magasin il engagea la conversation avec Behor sur la pensée

de Maïmonide et, devant la surprise du jeune homme, il l'invita à venir voir sa bibliothèque dont le désordre, dit-il, l'affligeait. Isabelle, qui avait passé à sa toilette plus de temps que d'habitude, vint servir le café, les yeux brillants. Aslan renouvela l'expérience et sa décision étant prise, il commença à initier Behor à ses affaires sous prétexte de lui demander conseil.

Il aimait l'emmener dans le cabinet qu'il avait aménagé pour y placer sa collection d'antiquités et lui montrer ses nouvelles trouvailles. Ils s'installaient dans des bergères confortables, Isabelle venait les rejoindre, le domestique leur servait le thé et des pâtisseries tandis que la discussion roulait sur les découvertes de Champollion et de Mariette largement répandues par la presse et que les jeunes gens échangeaient des regards timides. On parlait aussi à bâtons rompus du sionisme. Beaucoup de Juifs d'Europe, du Maghreb et de Perse tentaient de retourner dans leur pays mais il semblait que les chrétiens et les musulmans se liguèrent pour les battre et les chasser.

Lorsque le temps du deuil consacré à Moïse fut écoulé, on célébra les fiançailles. Behor se souvint d'un coffret laissé par Moïse avant de partir. Il contenait un gros caillou noir et une belle bague en or gravée des initiales IL. Ah... s'était-il dit surpris, cette bague porte les initiales d'Isabelle Lourtiel. Comment se faisait-il que son père l'eût laissée sur un guéridon avant de partir ? N'était-ce pas un signe qu'il anticipait et approuvait son mariage ? Il remit le coffret dans un tiroir, mais il porta la bague chez un bijoutier et y fit graver un S. Il l'offrit à sa fiancée en lui disant : maintenant nous avons la bénédiction de mon père et nous sommes unis à jamais.

Le mariage fut célébré dans le grand temple d'Ismaïlia nouvellement construit. Aslan explosait de bonheur. Il pouvait maintenant mourir l'âme tranquille. La joie sur le visage d'Isabelle donnait à sa vie le sens suprême d'un accomplissement. Iddo fut le seul Lourtiel présent à la cérémonie. Comme il l'avait promis à Moïse, il était venu avec Boaz.

La cérémonie terminée, Behor vit s'avancer vers lui un homme à l'expression noble. Dans son visage aux traits fins et à la peau sombre, ses yeux, l'un noir et l'autre vert, le fixait ardemment.

Behor pensa à la Yéménite. L'homme s'approcha et lui dit d'une voix étouffée par l'émotion :

« Je dois tout à votre père. Il m'a sauvé la vie. » Il le prit dans ses bras et le serra fortement contre lui, puis les yeux pleins de larmes, il s'écarta. Iddo s'approcha :

« Je suis Iddo Lourtiel, dit-il à Behor, heureux de t'accueillir dans la famille ! »

Comme Behor était intimidé, Isabelle mit sa main sous le nez de Iddo.

« Voyez – lui dit-elle – la belle bague que m'a offerte mon mari avec mes initiales ILS ! »

Iddo rapprocha la main d'Isabelle de ses yeux et l'examina attentivement. Puis il serra la mariée dans ses bras et lui dit : « Je suis si heureux ! » avec une chaleur qui étonna la jeune femme. Boaz couvrait Behor d'un long et ardent regard, était-ce lui le garçonnet qui l'embrassait en pleurant ? La foule joyeuse des jeunes invités pressés d'embrasser les mariés les séparèrent et Behor oublia de mentionner la Yéménite à Boaz. Puis Iddo entraîna son compagnon et ils s'éloignèrent.

Désirant acheter les Figuiers, Behor apprit par l'homme d'affaires de Ramadan que le Pacha, retenu à Constantinople avait perdu beaucoup d'argent. La somme qu'il proposa pour acquérir la propriété fut acceptée et devant notaire l'acte de vente fut signé. Isabelle s'affaira à agrandir sa maison dans l'espoir d'une nombreuse famille et à en moderniser l'intérieur avec les beaux meubles venus de leurs magasins. Le vieil Aslan les conseilla pour les rideaux, les riches étoffes et les stores à la vénitienne ombrageant balcons et fenêtres. Il avait longtemps bataillé pour convaincre son gendre de venir s'installer dans son vaste appartement mais Behor avait tenu bon. De guerre lasse il avait payé les travaux d'agrandissement des Figuiers, introduisant le confort, le modernisme et l'espace aéré de vastes pièces. La grande salle du rez-de-chaussée meublée par Moïse de quelques chaises de paille, fut cloisonnée pour donner une salle-à-manger, un cabinet

de travail pour Behor et un salon s'ouvrant sur le jardin. Fauteuils, guéridons, rideaux et tapis déroulés l'hiver, adoucissaient l'austérité des temps de Moïse. Aslan fit même ajouter une annexe semi-indépendante mais reliée à la villa dans l'espoir d'y venir terminer ses vieux jours. Dans le côté nord de la villa il fit aménager une pièce abritée du soleil avec des armoires aux battants vitrés destinées à recevoir sa collection d'antiquités.

Graduellement au fil des naissances, les draps de baptiste brodés et le linge méticuleusement tiré, lissé, empesé par la bonne, s'empilèrent dans les armoires d'acajou, fleurant la citronnelle. Un jardinier sema le gazon, planta des rosiers, dessina des allées couvertes de graviers. Sur les ordres d'Isabelle il dressa quatre piliers de granit noir coiffés d'une toiture de longs poteaux de bois transversaux. Des grappes de bougainvilliers mauves les habillèrent de majesté et constituèrent une merveilleuse pergola pour s'abriter du soleil. Quand elle n'était pas occupée aux soins domestiques, Isabelle aimait aller s'y s'installer avec ses amies.

De sa bibliothèque Behor les entendait discuter les menus faits du jour et les nouvelles recettes de cuisine révélées par une amie obligeante. Assise sur une natte, une couturière potinaït, la bouche pleine d'épingles. Il y a un temps pour tout, pensait-il, un temps pour le travail et un temps pour le commérage. Des sons joyeux les interrompaient. Fifres en tête, baladins et jongleurs défilaient escortés par des bambins hilares à demi nus. Ils faisaient une pause devant les Figuiers exécutant tours et acrobaties. Élie, leur fils, leur offrait des gâteaux de figues et jetait de la monnaie dans le tambourin présenté par une guenon arborant un gilet rouge orné de sequins.

Le samedi matin, au retour de la synagogue, Isabelle servait des fèves et des œufs durs. Puis on accueillait les visiteurs impressionnés par les nouvelles rues asphaltées de Gezireh. Dans un petit salon séparé, les femmes exposaient leurs soucis à Isabelle. Elle tranchait les querelles entre époux, voisins, gendres et brus. La soirée se prolongeait dans la lassitude oisive des réceptions familiales. Sirops de rose et confitures de dattes, dans un va et vient allègre de plateaux, entrelaçaient la gourmandise à la jovialité.

Parfois ils allaient en famille se promener le long des jardins de Gezireh et admiraient les belles et luxueuses villas construites pour des étrangers fortunés, mais le palais demeurait toujours fermé. Les hiboux y logeaient et la nuit nul n'osait s'en approcher. Puis un jour d'été la vie reprit. Une activité silencieuse anima les grandes salles, les serins s'égosillèrent dans le patio et les colombes vinrent roucouler sur les fraîches margelles des fontaines. Des caisses arrivaient d'Europe. Elles contenaient des horloges, des miroirs en quantité aussi innombrables que leurs dimensions étaient diverses. Le pacha les accumulait sur les tables, le long des murs où allait se cacher son fils et seul héritier, le second enfant de Nourmahal morte en couche. Des silhouettes disparaissaient derrière les moucharabiehs. Des cris de perroquets, des rires parvenaient à Behor sur des effluves d'orangers : « conte-moi, oh ! conte-moi encore l'histoire de la princesse Zohra ! » Et Behor, Isabelle pendue à son bras, pensait que rien... rien n'avait changé. Hormis les esclaves qui s'appelaient à présent des domestiques.

Isabelle s'enorgueillissait de son habileté culinaire et ne s'absentait pas longtemps de la cuisine. Il n'y avait pas sa pareille pour apprêter les sauces au citron, lier les ragoûts d'agneau, saupoudrer de cannelle les beignets au miel servis à Pourim dont se régalaient Elie et Kemal, devenus inséparables. Behor effleurait d'une caresse la petite tête bouclée de Kemal, l'enfant levait vers lui son visage acajou et Behor contemplant longuement ses traits.

Avec ses frères et sœurs Élie passa aux Figuiers une enfance heureuse. Parfois Kemal les rejoignait. Ensemble ils admiraient la légèreté des libellules, la croissance des épis, l'ibis immaculé. Allongés sous un arbre dans le repos des jeux, les enfants goûtaient l'ombre tempérant l'ardeur du soleil en savourant des dattes mûres ramassées au sol, ils découvraient l'émerveillement de vivre. Adolescents, ils firent de longues chevauchées sabrant l'espace fuligineux des déserts. Ensemble ils s'exaltèrent à la ferveur des crépuscules, et rêvèrent dans les nacres de l'aurore. Au cours des étés incendiés, dérivant en barque au fil du fleuve, ils s'enthousiasmèrent pour l'héroïsme, la science, l'humanité.

Dressés dans le soleil, grisés de lumière, ils se jurèrent une amitié éternelle, une fidélité à toute épreuve. Le rougeoiement des eaux forgeait leur serment dans un nimbe d'éternité.

Parfois Isabelle et Behor descendaient près du fleuve. Elle avait entendu les anciens parler d'un certain Emmanuel, d'un enfant juif esclave... elle souriait. Quelle vie intéressante avaient vécu ces personnes en ce temps-là ! Les enfants autour d'elle posaient des questions, riaient... mais Behor, les yeux au loin, se taisait. Comment raconter aux enfants rieurs la mort tragique de Moïse ? Comment décrire les déchirements et la douleur du dernier regard de la Yéménite ? À ses pieds le fleuve roulait ses eaux boueuses... ainsi passaient les vies...

Post-scriptum à propos de « Bien-aimés les souffrants... »

Il est un fait indéniable : sans l'homme l'histoire n'existerait pas. L'archéologue, l'anthropologue, l'historien savent que toute trace humaine laissée par l'homme est un message. Avec plus ou moins d'empathie chacun tente de le déchiffrer et par conséquent d'établir un contact avec ce frère disparu dans le temps. Certains textes écrits par ces passagers lointains laissent une impression inoubliable et s'imprègnent dans la conscience avec une force inentamée par les siècles. Ce legs des prédécesseurs constitue la richesse de la culture.

Ma démarche historique a débuté sur deux voies parallèles. L'une consistait à construire un fichier rassemblant toutes mes notes de lectures, le cadre chronologique des événements, l'analyse et les corrélations des causalités, des thématiques et des conséquences.

L'autre édifia un fichier sur une masse de lires et de documents rassemblés en partie par mon mari (David G. Littman) pour ses propres recherches différentes des miennes²⁷. Ces textes donnaient des informations personnalisées parfois très émouvantes, détaillées et concrètes exprimant les joies, les espoirs et les souffrances de personnes vivant et expérimentant les événements historiques du premier fichier. L'idée d'écrire une saga familiale sur le long terme m'était venue vers 1966. Au fur et à mesure que s'élaborait ce travail je dotais chaque personnage d'une fiche comportant sa description physique, sa voix, ses vêtements,

27. David G. Littman a publié notamment *L'Exil au Maghreb. La condition juive sous l'Islam, 1148-1912*, Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris, 2010.

ses expressions, son destin. De vieilles cartes postales de portraits trouvées chez les bouquinistes sur les quais de la Seine ou au Musée de Jérusalem datant des XIX^e et XX^e siècles animèrent ces fiches de visages. Les livres anciens du premier fichier, leurs gravures, les magazines d'époque, les premières photographies, la presse d'actualités m'aident dans la description des paysages, des quartiers, des mœurs et de l'urbanisme de l'époque envisagée. Certains incidents notés de visu par des voyageurs m'inspirèrent des caractères du livre de Moïse. Dans d'autres revues je trouvais des renseignements sur la décoration d'intérieur, les modes vestimentaires et le cadre où évoluaient les personnages. Le petit musée du Vieux Yichouv dans le quartier juif de la Vieille Ville de Jérusalem me renseigna sur les foyers modestes et leurs ustensiles de cuisine décrit dans le livre de Moïse. Nos voyages à Londres, nos séjours au Savoy Hôtel, nos dîners chez Simpson's et Rule's émaillèrent la vie de Kemal.

Entre les deux fichiers le contact était permanent mais antagoniste. L'un réclamait une conceptualisation abstraite cognitive, l'autre l'exacerbation de l'imaginaire débridé et de l'affectivité. La cartothèque du second fichier classa les personnages et élaborait l'architecture des trois romans qui s'ébauchaient. Mais la création d'êtres humains, porteurs et agents d'événements historiques réclament de l'auteur des efforts violents de dépersonnalisation qui parfois le dépassent et le laissent épuisé, gisant comme un animal décérébré au seuil du réel. Sa réincarnation obligatoire dans chacun de ses personnages, dans leurs passions, leur angoisse, leur fureur et dans les méandres de leur existence singulière progressivement dévoilés, le projette dans une sorte d'auto-hallucination exaltée peuplée d'êtres fictifs, de voix et d'environnements imaginaires. Ce travail de métamorphoses successives difficile à contrôler fut si déstabilisateur et destructeur pour moi-même et le milieu familial que je décidais de l'abandonner en 1976 et de publier mon travail sur le premier fichier.

Plus de quarante-cinq ans plus tard je retrouvais le second fichier avec les arbres généalogiques, la cartothèque garnie de ses fiches et de ses cartes postales d'objets et de portraits, et parmi d'autres romans écrits entre 1957 et 1960, les trois manuscrits inachevés de Bien aimés les souffrants...

avec les annotations de mon mari et de H. Z. Hirschberg (d.1976). Moïse a pratiquement doublé, Elie a été refait et Ghazal complété.

J'ai été très critiquée pour avoir voulu donner une voix humaine à l'histoire qui, après tout, est celle d'êtres humains et ne peut être limitée à une nomenclature de faits et de dates. Ou bien pour avoir créé un instrument d'investigation d'une catégorie sociale transhistorique ignorée et niée en la dotant d'un nom, la dhimmitude, étudiée par une approche thématique structurelle de ses origines, de ses composants, de ses manifestations et de ses évolutions. La manœuvre malhonnête qui consiste à s'approprier mon travail en lui substituant le nom de dhimmitée à celui de dhimmitude au prétexte que le suffixe tude s'apparente à celui de servitude, justifierait la suppression de tous les mots ayant ce suffixe ou celui de isme parce que présent dans esclavagisme.

Quels que soient les jugements portés sur mon œuvre par des sermonneurs revêtus d'irréprochabilité, l'on doit se réjouir de la diversité des expressions prises par la réflexion et la créativité humaine en dehors des voies d'une scholastique soumise à la politique. Ces productions intellectuelles restituent à la culture sa liberté, au passé sa chair et son sang qui sont les nôtres et parlent encore aujourd'hui en nous.

Table

Bien aimés les souffrants... (I)

MOÏSE 1818-1882

1818	9
1835	65
1856	119
1869	159
1877	204
1879	228
Post-scriptum	267

Achévé d'imprimer en juin 2020
sur les presses de la société coopérative ouvrière de production
Nouvelle Imprimerie Laballery à Clamecy (Nièvre)

Imprimé en France
N° d'impression :
Dépôt légal : septembre 2020

Les provinciales
ISBN : 978-2-912833-64-8
www.lesprovinciales.fr

